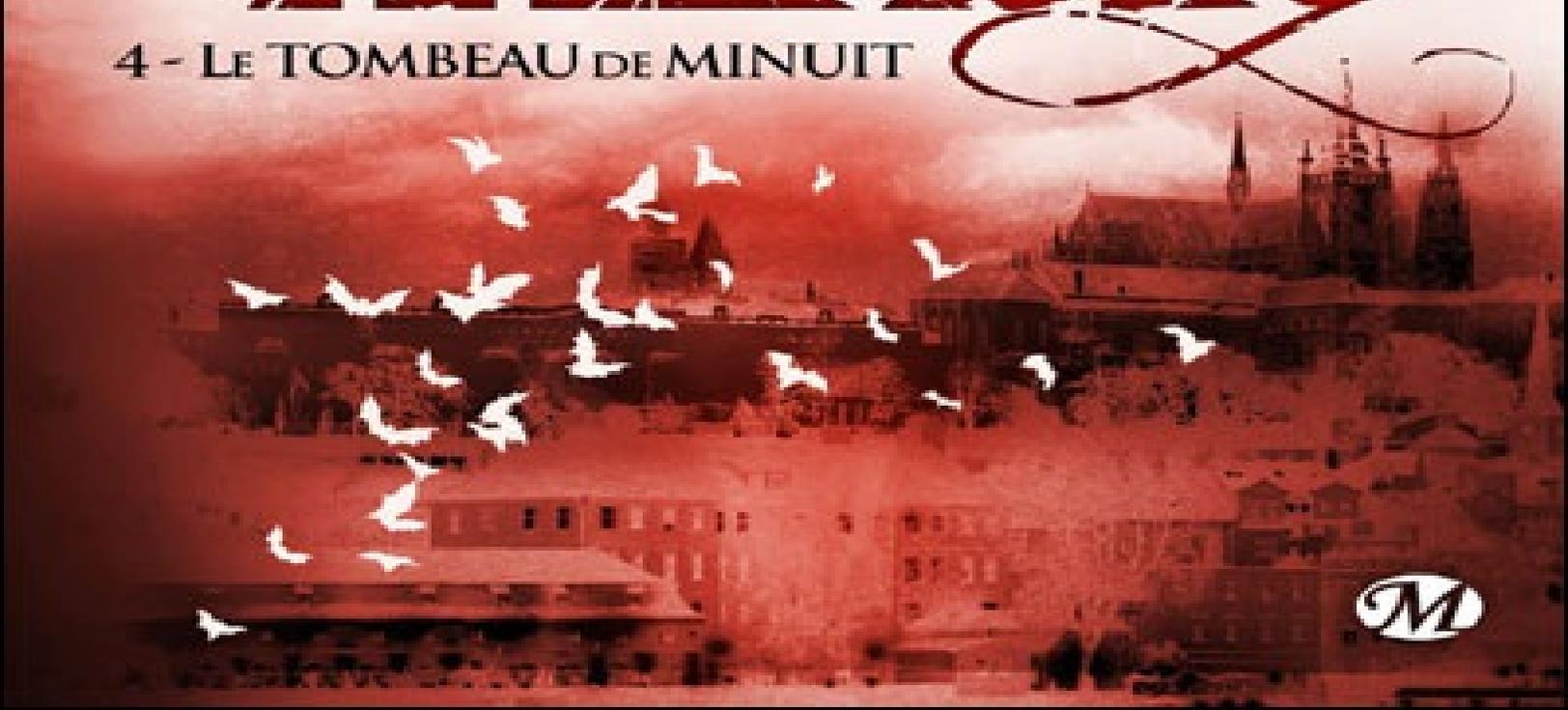




LARA ADRIAN

# Minuit

4 - LE TOMBEAU DE MINUIT



# CHAPITRE PREMIER

Avec son impeccable corsage blanc et son pantalon ivoire ajusté, la femme détonnait complètement dans le paysage. Les épais cheveux couleur café qui cascadaient sur ses épaules paraissaient parfaitement insensibles à la brume qui flottait dans l'air de la forêt. Elle portait d'élégants escarpins, ce qui ne semblait pas l'avoir empêchée de grimper un sentier dont la pente avait pourtant essoufflé les autres promeneurs, écrasés par la chaleur humide de juillet.

Elle attendait là, au col, à l'ombre d'un amas de gros rochers moussus, sans ciller, tandis qu'une demi-douzaine de touristes la dépassaient, certains après avoir pris des photos du panorama. Aucun ne la remarqua. Mais, après tout, la plupart des gens ne voyaient pas les morts.

Dylan Alexander, elle, aurait bien voulu ne pas la voir. Elle n'avait pas rencontré de fantôme depuis ses douze ans. Que cela se reproduise vingt ans plus tard, au cœur de la République tchèque, ne laissait pas de l'étonner. Elle essaya d'ignorer l'apparition, mais alors qu'avec ses trois compagnes de voyage elle arrivait au col, la femme la repéra et ne la quitta plus de ses yeux sombres.

– Tu me vois.

Dylan fit comme si elle n'avait pas entendu le murmure qui provenait des lèvres immobiles du spectre comme d'une station de radio parasitée. Elle ne voulait pas reconnaître qu'il y avait un lien entre elles. Cela faisait tellement longtemps qu'elle n'avait pas fait une de ces rencontres bizarres qu'elle avait pratiquement oublié comment c'était.

Dylan n'avait jamais compris son étrange aptitude à voir les morts. Elle n'avait jamais pu s'y fier ou la contrôler. Elle pouvait très bien se balader longuement dans un cimetière sans rien voir de spécial et puis se retrouver tout à coup dans l'intimité d'un défunt, comme c'était en train de lui arriver là, dans les montagnes tchèques à une heure de Prague.

Les spectres étaient toujours des femmes. En général jeunes et énergiques, comme celle qui la dévisageait à cet instant avec un désespoir évident.

– Il faut que tu m'écoutes.

Cette affirmation avait été énoncée d'un ton plaintif, avec un fort accent hispanique.

– Hé, Dylan ! Viens ici que je te prenne en photo à côté de ce rocher.

Le son de cette autre voix, bien humaine celle-là, arracha Dylan à sa contemplation de la belle morte qui se tenait non loin d'elle sous une arche de grès usée par le temps. Janet, une amie de Sharon, la mère de Dylan, plongeait la main dans son sac pour en tirer son appareil photo. Ce tour d'Europe était une idée de Sharon. Il aurait dû être sa grande aventure, mais le cancer l'avait rattrapée en mars et la dernière série de séances de chimiothérapie, qui avait pris fin quelques semaines auparavant, l'avait laissée trop affaiblie pour voyager. Plus récemment, elle avait fait des séjours répétés à l'hôpital à cause de pneumonies successives et, devant son insistance, Dylan avait accepté de faire le voyage à sa place.

– C'est dans la boîte, dit Janet en prenant un cliché de Dylan devant les colonnes rocheuses qui s'élevaient dans la vallée boisée en contrebas. Je suis sûre que ta mère adorerait cet endroit, ma chérie. Cette vue est fabuleuse, non ?

Dylan acquiesça.

– On lui enverra les photos par e-mail ce soir en rentrant à l'hôtel.

Elle se remit en route, entraînant le petit groupe loin de l'amas de rochers, pressée de quitter la présence surnaturelle et ses appels murmurés. Suivant le chemin, qui redescendait après le col, elles rejoignirent un bosquet de pins aux troncs minces serrés les uns contre les autres. Des feuilles mortes d'un brun roux et des aiguilles de pin craquaient sous leurs pas. Il avait plu le matin même et la chaleur était étouffante, ce qui avait découragé nombre des touristes présents dans la région.

La forêt était tranquille, paisible, mais Dylan continuait à se sentir observée à mesure qu'elles s'enfonçaient plus avant.

– Je suis si heureuse que ton patron t'ait accordé un congé pour venir avec nous, dit une de ses compagnes derrière elle sur le chemin. Je sais combien tu bosses dur au journal pour inventer toutes ces histoires...

– Voyons, Marie, elle ne les invente pas, la réprimanda gentiment Janet. Il y a forcément un fond de vérité dans les articles de Dylan, sinon ils ne pourraient pas les publier. Pas vrai, ma chérie ?

Dylan eut un petit rire.

– Eh bien, sachant qu'en général nous rapportons au moins un enlèvement par des extraterrestres ou un cas de possession satanique en une, disons que nous n'avons pas pour habitude de laisser les faits gâcher une bonne histoire.

– Ta mère dit que tu seras un jour une reporter célèbre, reprit Marie. Que tu es un Prix Pulitzer en puissance.

– C'est vrai, ajouta Janet. Tu sais, elle m'a montré un article que tu as écrit au cours de ton premier boulot de journaliste après la fac – tu couvrais un meurtre sordide dans le nord de l'État. Tu te souviens, n'est-ce pas ?

– Ouais, répondit Dylan. (Elle les dirigeait vers un ensemble massif de hautes tours de grès qui s'élevaient au-dessus des arbres.) Je me souviens. Mais c'était il y a longtemps.

– En tout cas, je sais que quoi que tu fasses ta mère est très fière de toi, déclara Marie. Tu lui as apporté beaucoup de joie.

Dylan hocha la tête.

– Merci, souffla-t-elle d'une voix étranglée.

Marie et Janet travaillaient toutes deux avec sa mère dans un centre d'accueil pour jeunes fugueuses à Brooklyn. Nancy, le quatrième membre de leur petit groupe, était la meilleure amie de Sharon depuis le lycée. Au cours des derniers mois, ces trois femmes avaient servi de famille à Dylan. Et leurs bras consolateurs allaient lui devenir indispensables si jamais elle perdait sa mère.

En fait, au fond d'elle-même, Dylan savait bien que c'était plus une question de « quand » que de « si ».

Cela faisait tellement longtemps que sa mère et elle étaient tout l'une pour l'autre. Son père était parti quand elle était enfant – il n'avait d'ailleurs jamais pris son rôle très à cœur, même quand il était encore là – et ses deux frères les avaient quittées aussi : l'un d'eux était mort dans un accident de voiture et l'autre avait coupé tous les ponts avec la famille en s'engageant dans l'armée juste après le drame. Dylan et sa mère étaient restées seules pour tenter de recoller les morceaux, et c'est ce qu'elles avaient fait, se remontant le moral à tour de rôle et n'hésitant pas à célébrer la plus petite victoire sur la vie.

Dylan ne supportait pas l'idée du vide que sa mère allait laisser derrière elle en mourant.

Nancy arriva auprès d'elle et lui sourit. Bien que triste, son sourire était plein de chaleur à son endroit.

– Que tu fasses ce voyage à sa place est capital pour Sharon. Tu le vis pour elle, tu sais !

– Je sais. Je ne l'aurais raté pour rien au monde.

Dylan n'avait pas dit à ses compagnes de voyage, pas plus qu'à sa mère d'ailleurs, que prendre un congé de deux semaines en prévenant son patron si peu de temps à l'avance allait probablement lui coûter son emploi. D'un autre côté, ça lui était égal. Elle détestait travailler pour ce tabloïd bon marché. Elle avait essayé de vendre à son patron l'idée qu'elle rentrerait sûrement d'Europe avec de quoi faire un bon article, l'histoire d'un yéti de Bohême peut-être, ou alors le récit d'une apparition de Dracula loin de ses Carpates natales.

Mais faire avaler des bobards à un type dont c'était le fonds de commerce n'avait rien d'aisé. Son boss s'était montré très clair : si Dylan partait faire ce voyage, elle avait intérêt à rentrer avec quelque chose de solide, ou il était inutile qu'elle se repointe au bureau.

– Pfiou ! Il fait chaud ici, dit Janet.

Elle ôta la casquette qui couvrait ses courtes boucles argentées et se passa une main sur le front.

– Est-ce que je suis la seule mauviette dans ce groupe, ou quelqu'un d'autre voudrait-il faire une pause ?

– Ça ne me ferait pas de mal non plus, acquiesça Nancy.

Elle se dégagea de son sac à dos et le posa au sol sous un grand pin. Marie quitta le chemin pour les rejoindre et prit une longue gorgée d'eau à sa gourde.

Dylan n'était pas fatiguée du tout. Elle aurait voulu continuer la balade. Les montées et les formations rocheuses les plus impressionnantes étaient encore à venir. Elles n'avaient prévu qu'une journée pour cette partie du voyage et Dylan voulait en voir le plus possible.

Et puis il y avait le problème de la belle morte qui se tenait un peu plus loin sur le chemin. Elle ne quittait pas Dylan des yeux, sa silhouette plus ou moins visible comme si un niveau d'énergie variable la faisait clignoter.

– Vois-moi !

Dylan détourna le regard. Janet, Marie et Nancy s'étaient assises par terre et grignotaient des barres de céréales et des fruits secs.

– Tu en veux ? demanda Janet en tendant vers Dylan un petit sac hermétique.

Dylan secoua la tête.

– J'ai trop la bougeotte pour me reposer ou manger. Si vous êtes d'accord, je crois que je vais jeter un coup d'œil aux environs pendant que vous vous reposez. Je ne tarderai pas.

– Bien sûr, ma chérie. Après tout, tes jambes sont plus jeunes que les nôtres. Fais attention, c'est tout.

– Ne t'inquiète pas. Je reviens vite.

Dylan évita l'endroit où l'image de la morte grésillait. Elle resta à l'écart du chemin pour s'enfoncer sur la pente boisée, qu'elle grimpa pendant quelques minutes en se concentrant sur le plaisir que lui procurait le calme environnant. À la fois sauvages et mystérieux, les pics de grès et de basalte qui fusaient vers le ciel semblaient défier le temps. Dylan s'arrêta pour prendre des photos, espérant pouvoir capter quelque chose de la beauté de l'endroit pour sa mère.

– Entends-moi !

D'abord, Dylan ne vit pas la femme, elle ne fit qu'entendre le son brouillé de sa voix spectrale. Mais soudain, un éclat blanc attira son regard. Elle était plus haut dans la pente, debout sur une corniche de pierre à mi-hauteur d'un rocher escarpé.

– Suis-moi !

– Mauvais plan, murmura Dylan en jetant un coup d'œil au terrain qui la séparait de la corniche.

La pente était forte et le passage avait l'air franchement difficile. Et même si la vue devait être spectaculaire de là-haut, elle n'avait pas vraiment envie de rejoindre sa nouvelle amie fantôme dans son au-delà.

– S'il te plaît, aide-le !

– Aider qui ? demanda-t-elle, tout en sachant pertinemment que le spectre ne l'entendait pas.

Aucun d'eux ne l'avait jamais pu. La communication se faisait toujours à sens unique. Ils apparaissaient quand ça leur chantait et expliquaient ce qu'ils voulaient – enfin, quand ils parlaient... Et puis, lorsque cela devenait trop difficile pour eux de rester visibles, ils se contentaient de disparaître.

– Aide-le !

Là-haut sur la corniche, la femme en blanc commençait à s'estomper. Dylan se protégea les yeux de la lumière du soleil embrumé qui lui parvenait à travers les arbres pour tenter de garder l'apparition en vue. Pas très rassurée, elle se décida malgré tout à se lancer dans l'ascension délicate, utilisant les vigoureuses pousses de pin et de hêtre ancrées dans la pente pour s'aider dans les passages les plus difficiles.

Mais lorsqu'elle arriva enfin à se hisser sur la corniche où s'était tenu le spectre, il avait disparu. Dylan se mit à progresser prudemment sur la saillie et s'aperçut qu'elle était plus large qu'il n'y paraissait vue d'en bas. Le vent et la pluie avaient en outre assombri la paroi au point que la profonde fente verticale qui s'y ouvrait lui était restée invisible jusque-là.

Et ce fut de cet espace étroit et obscur que se fit entendre une nouvelle fois la voix éthérée du fantôme.

– Sauve-le !

Elle regarda autour d'elle mais il n'y avait personne. Pas la moindre trace du spectre qui l'avait amenée seule si haut dans la montagne. Du rocher et de la végétation, rien d'autre.

Elle tourna la tête pour sonder la pénombre qui régnait dans l'anfractuosité de la roche. Elle y glissa la main et sentit un air frais et humide passer sur sa peau.

Dans cette profonde crevasse obscure, tout était calme et tranquille.

Silencieux comme une tombe.

Si Dylan avait été du genre à croire à d'affreux monstres de folklore, elle aurait pu imaginer qu'un tel endroit isolé en abritait un. Mais elle ne croyait pas aux monstres, n'y avait jamais cru. Mis à part le fait qu'elle voyait de temps en temps une morte – et aucune ne lui avait jamais causé le moindre tort –, il n'y avait pas plus terre à terre – voire cynique – que Dylan.

C'est la reporter en elle qui était curieuse de voir ce qui pouvait bien se cacher dans la montagne. En imaginant qu'on puisse se fier aux paroles d'une morte, qui avait besoin d'aide ? Y avait-il là-dedans quelqu'un de blessé ? Quelqu'un s'était-il perdu sur cette corniche escarpée ?

Dylan sortit une petite lampe torche d'une des poches extérieures de son sac à dos. Elle l'alluma et en promena le faisceau dans l'ouverture, remarquant alors pour la première fois qu'il y avait de vagues marques de burin autour et dans la crevasse, comme si quelqu'un s'était efforcé de l'élargir. Toutefois, à en croire les bords érodés de ces marques, ça ne datait pas d'hier.

– Ohé ! appela-t-elle vers le fond. Il y a quelqu'un ?

Seul le silence lui répondit.

Elle enleva son sac, qu'elle empoigna d'une main, et avança, l'autre main toujours refermée sur le mince cylindre de la torche. Elle pouvait à peine se glisser de front dans l'anfractuosité. N'importe qui de plus large qu'elle aurait dû progresser de profil.

Mais très vite, après un coude, la voie s'élargit. Dylan se retrouva soudain à l'intérieur de la montagne, le faisceau de sa lampe éclairant des murs lisses et incurvés. Elle était dans une grotte, vide à l'exception de quelques chauves-souris qui, dérangées, s'agitaient dans le noir.

Pour autant qu'elle puisse en juger, l'espace dans lequel elle se trouvait était pour l'essentiel l'œuvre de l'homme. Le plafond s'élevait à au moins six mètres au-dessus de sa tête. Toutes les parois étaient couvertes de symboles intrigants. On aurait dit des hiéroglyphes d'un type

inhabituel, comme un mélange entre des marques tribales et de gracieux motifs géométriques.

Dylan s'approcha d'un des murs, fascinée par la beauté de cette étrange œuvre d'art. Elle fit glisser lentement le mince faisceau de sa torche vers la droite, stupéfaite de voir les motifs élaborés continuer tout autour d'elle. Puis elle fit un pas vers le centre de la caverne. Le bout de sa chaussure rencontra quelque chose sur le sol de terre battue. L'objet rendit un son creux en roulant plus loin. Dylan éclaira le sol et eut le souffle coupé par la surprise. Oh, merde !

Un crâne humain, dont l'os blanc réfléchissait la lumière de la torche, la considérait de ses orbites creuses.

Si c'était là celui que la morte voulait que Dylan aide, elle devait avoir un bon siècle de retard.

Elle éclaira plus loin, sans trop savoir ce qu'elle cherchait, mais trop fascinée pour s'en aller déjà. Le faisceau glissa sur d'autres os, d'autres restes humains éparpillés sur le sol.

Bon Dieu !

Un courant d'air semblant venir de nulle part lui donna la chair de poule.

Et c'est alors qu'elle le vit.

De l'autre côté de la grotte se trouvait un grand bloc de pierre rectangulaire évidé, sur les flancs duquel étaient tracés des symboles semblables à ceux qui couvraient les parois.

Dylan n'avait pas besoin de se rapprocher pour se rendre compte que ce qu'elle voyait était un tombeau. Une dalle épaisse, qui avait dû le recouvrir complètement, reposait de travers, comme si elle avait été repoussée par des mains d'une force incroyable.

Y avait-il quelqu'un – ou quelque chose – d'enseveli à cet endroit ?

Il fallait qu'elle le sache.

La main soudain moite autour de la torche, elle avança à pas comptés. Arrivée non loin de la sépulture, elle dirigea le faisceau lumineux dans l'ouverture.

Le tombeau était vide.

Sans qu'elle pût s'expliquer pourquoi, cette pensée la glaça encore plus que si son regard y avait rencontré un horrible cadavre en voie de décomposition.

Au-dessus de sa tête, les chauves-souris s'agitaient de plus en plus. Soudain, elles s'élancèrent, se précipitant involontairement vers elle. Dylan baissa la tête pour les laisser passer, se disant qu'elle ferait mieux de se carapater à son tour.

Alors qu'elle se retournait pour retrouver la sortie de la caverne, elle entendit un nouveau bruit. Ce dernier était plus fort que celui produit par le mouvement des chauves-souris, comme un grondement sourd suivi par un bruit de roche se détachant quelque part dans la grotte.

Oh, mon Dieu ! Peut-être n'était-elle pas seule, après tout ? Elle ressentit un fort picotement dans la nuque et, avant qu'elle ait eu le temps de se rappeler qu'elle ne croyait pas aux monstres, son cœur se mit à battre la chamade.

Son pouls envahissant son espace sonore, elle se mit à chercher frénétiquement la sortie de la caverne. Lorsqu'enfin elle se retrouva à la lumière du jour, elle eut du mal à récupérer son souffle. Et c'est les jambes molles qu'elle sortit sur la corniche avant de se précipiter dans la pente pour retrouver ses amies et l'impression de sécurité qu'offrait le soleil de midi sur le chemin en contrebas.

Il avait encore rêvé d'Eva.

Comme s'il n'avait pas suffi qu'elle le trahisse de son vivant, il fallait encore que, morte, elle vienne envahir son esprit pendant son sommeil. Toujours belle, toujours traîtresse, elle lui parlait de ses remords et de sa volonté de se racheter.

Des mensonges, rien que des mensonges.

Mais les visites du fantôme d'Eva n'étaient qu'un des aspects de la lente glissade de Rio vers la folie.

Dans ses rêves, sa compagne défunte pleurait, le suppliant de lui pardonner sa duplicité passée. Elle était désolée. Elle l'aimait encore et l'aimerait toujours.

Elle n'était pas réelle. C'était juste un spectre moqueur venu lui rappeler un passé qu'il aurait bien voulu laisser derrière lui.

La confiance qu'il avait accordée à cette femelle lui avait coûté cher. Un an auparavant, une explosion lui avait ravagé le visage. Et son corps meurtri en était encore à récupérer de blessures qui auraient été fatales à n'importe quel mortel.

Quant à son esprit...

La santé mentale de Rio s'était délitée, d'abord petit à petit, puis plus vite quand il se fut retrouvé seul dans cette grotte des montagnes de Bohême.

Il pouvait en finir. En temps que membre de la Lignée – une espèce hybride d'humains porteurs de gènes vampiriques extraterrestres –, il lui suffirait de se traîner dehors et de laisser les rayons du soleil le consumer. Il avait pensé à le faire, mais il lui restait une tâche à accomplir : sceller l'endroit et détruire les preuves accablantes qu'il contenait.

Il ne savait pas depuis quand il était là. Les jours et les nuits, les semaines et les mois avaient tous fini par se confondre en une sorte d'éternité suspendue. Il n'était plus très sûr de la manière dont cela s'était produit. Il était venu là avec ses compagnons de l'Ordre. Les guerriers en mission devaient localiser puis détruire un mal ancien emprisonné dans les rochers des siècles auparavant.

Mais ils étaient arrivés trop tard.

Le tombeau était vide ; le mal avait déjà été libéré.

Rio s'était porté volontaire pour rester et sceller ce caveau tandis que les autres rentraient à Boston. Il ne pouvait pas repartir avec eux. Il ne savait plus où il en était. Il avait l'intention de tenter de retrouver seul sa voie, peut-être en retournant en Espagne, son pays d'origine.

En tout cas, c'est ce qu'il avait déclaré aux guerriers qui avaient été si longtemps des frères pour lui. Mais il n'avait mené à bien aucun de ces projets. Il avait repoussé l'échéance, tourmenté par l'indécision et le poids du péché qu'il envisageait de commettre.

Au fond, il savait bien qu'il n'avait eu aucune intention de quitter cet endroit. Mais il avait repoussé l'inévitable avec de fausses bonnes raisons, attendant le « bon moment », les « conditions idéales » pour faire ce qu'il avait à faire. Bien sûr, ces raisons n'étaient que des excuses. Elles n'avaient servi qu'à Transformer les heures en jours, les jours en semaines, les semaines en mois.

Et il restait tapi dans l'obscurité de la caverne comme les chauves-souris qui partageaient avec lui cet espace froid et humide. Il ne chassait plus, ne ressentait plus le besoin de se nourrir. Il se contentait d'exister, conscient de sa chute vers un enfer qu'il créait lui-même.

Mais cette chute avait fini par avoir raison de lui.

À côté de lui, sur la corniche taillée dans le roc qu'il occupait à trois mètres du sol, se trouvaient un détonateur et assez de C4 pour sceller à tout jamais la grotte cachée. Rio comptait la faire exploser le soir même. Depuis l'intérieur.

Ce soir-là, il en aurait fini.

Lorsque ses sens engourdis le tirèrent d'un sommeil lourd pour le prévenir de la présence d'un intrus, il crut qu'il s'agissait seulement d'un fantôme de plus venu le tourmenter. Il repéra l'odeur d'un humain – une jeune femelle, à en juger par la chaleur musquée qui collait à sa peau. Il ouvrit les yeux dans le noir et dilata les narines pour mieux discerner son parfum.

Ce n'était pas une illusion provoquée par sa folie, mais le premier être humain à s'aventurer à proximité de l'accès obscur de la caverne

depuis qu'il était là. La femme éclaira la cavité d'un faisceau de lumière brillant qui, malgré sa position en hauteur, éblouit Rio. Il entendit ses pas sur le sol, puis son hoquet de surprise quand elle heurta du pied un des débris de squelette laissés par le premier occupant de l'endroit.

Sur la corniche où il se trouvait, Rio se décala légèrement pour tester ses membres avant de sauter au sol. Le déplacement d'air déranger les chauves-souris suspendues au plafond. Certaines bougèrent, mais la femme ne broncha pas. Elle promena le faisceau de sa lampe à l'intérieur de la caverne, et finit par découvrir le tombeau ouvert.

Rio sentit la curiosité de l'intruse se muer en crainte tandis qu'elle s'approchait de la sépulture. Ses instincts avaient beau n'être qu'humains, elle n'en avait pas moins senti le mal qui avait un temps sommeillé dans ce bloc de pierre.

Mais elle n'aurait pas dû se trouver là.

Rio ne pouvait la laisser en voir plus que ce qu'elle avait déjà vu. Un grondement sourd lui échappa. La femme l'entendit et se figea sous l'effet d'une peur soudaine. Puis, paniquée, elle se mit à balayer les parois du faisceau de sa lampe d'une main tremblante pour trouver la sortie.

Avant que Ryo puisse trouver la force de bondir, elle s'était enfuie. Une fois la nuit tombée, il ne resterait rien du tombeau, de la grotte, et de Ryo lui-même.

## CHAPITRE 2

*Une grotte cachée livre les secrets d'une civilisation disparue !*

Dylan fit la moue et maintint un doigt sur la touche d'effacement de son ordinateur portable. Il lui fallait trouver un autre titre pour l'article sur lequel elle travaillait, un truc plus sexy, moins National Geographic. Elle se remit à taper, essayant de trouver quelque chose qui ferait autant d'effet à la devanture des kiosques à journaux que les histoires de starlettes hollywoodiennes en cure de désintoxication qui fleurissaient régulièrement sur les couvertures de magazine.

*Des traces de sacrifices humains découvertes dans l'arrière-cour de Dracula !*

Ouais, c'était déjà mieux. Bien sûr, citer Dracula, c'était pousser le bouchon un peu loin, car la République tchèque était à plusieurs centaines de kilomètres de la Roumanie natale de Vlad l'Empaleur, mais bon, c'était un début. Dylan allongea les jambes sur son lit d'hôtel, repositionna son ordinateur sur ses genoux et commença à taper le corps de l'article.

Mais elle cala au bout de deux paragraphes et son doigt retrouva la touche d'effacement, qu'elle ne quitta qu'une fois la page de nouveau blanche.

Les mots ne lui venaient pas, tout simplement. Elle ne parvenait pas à se concentrer. L'apparition spectrale sur la montagne l'avait certes rendue nerveuse, mais c'était surtout le coup de téléphone à sa mère qui l'avait perturbée.

Sharon avait essayé de se montrer gaie et forte, lui racontant par le menu comment le centre d'accueil organisait une croisière fluviale pour récolter des fonds quelques jours plus tard et insistant sur le fait qu'elle attendait ce moment avec impatience.

Après la défection d'une jeune fugueuse, Toni, dont Sharon pensait pourtant vraiment qu'elle allait s'en sortir – un échec de plus –, Sharon avait des idées pour un nouveau programme qu'elle voulait soumettre au fondateur du centre. Elle espérait obtenir un rendez-vous avec cet homme, un certain M. Radgess, dont elle avait admis à plusieurs reprises qu'il ne la laissait pas insensible, ce qui n'avait étonné personne, et en tout cas pas sa fille.

Si sa mère était toujours prête à tomber amoureuse, ce n'était absolument pas le cas de Dylan. Elle avait bien eu quelques histoires, mais rien de bien important, et rien qu'elle ait accepté de laisser durer. Malgré les tentatives de sa mère pour la convaincre qu'elle trouverait un jour le grand amour, plus probablement le jour où elle s'y attendrait le moins, son côté cynique récusait la notion même du « pour toujours ».

Sharon était un esprit libre et son grand cœur était toujours prêt à s'ouvrir pour des hommes qui ne le méritaient pas et n'hésitaient pas à le piétiner. Et voilà qu'un sort injuste s'y mettait. Mais ça ne l'empêchait pas de continuer à sourire et aller de l'avant. C'est avec un petit rire espiègle qu'elle avait confié à Dylan qu'elle s'était achetée une nouvelle robe pour la croisière fluviale et qu'elle l'avait choisie pour sa coupe flatteuse et sa couleur si proche de celle des yeux de M. Radgess. Dylan avait plaisanté, déclarant à sa mère qu'il ne faudrait quand même pas qu'elle flirte trop ouvertement avec ce philanthrope à l'évidence célibataire et qu'on disait de fort belle allure, mais elle avait senti son cœur se briser.

Sharon tentait de se montrer aussi enjouée qu'à son habitude, mais Dylan la connaissait trop bien pour être dupe. Sa voix avait quelque chose d'essoufflé qu'on ne pouvait attribuer à la communication longue distance établie depuis Jicin, où Dylan et ses compagnes de voyage passaient la nuit. Dylan n'avait parlé qu'une vingtaine de minutes avec sa mère, mais elle s'était bien rendu compte qu'au moment de raccrocher celle-ci était épuisée.

Elle laissa échapper un soupir d'inquiétude en fermant son ordinateur, qu'elle posa à côté d'elle sur le lit étroit. Elle aurait peut-être dû aller se prendre une bière et des saucisses à la taverne avec Janet, Marie et Nancy au lieu de rester dans sa chambre pour travailler. Elle ne s'était pas senti l'envie de bavarder et ne l'avait toujours pas, mais plus elle restait assise seule dans la petite chambre à quatre lits, plus elle se rendait compte de l'ampleur réelle de sa solitude. Le calme l'empêchait de penser à quoi que ce soit d'autre que le silence final et redouté qui allait remplir son existence après que sa mère...

*Oh, bon Dieu !*

Elle n'était même pas prête à laisser le mot se former dans son esprit.

Elle se releva. La fenêtre, qui donnait sur la rue depuis le premier étage, était ouverte pour laisser entrer un peu d'air, mais Dylan avait le sentiment d'être prise à la gorge et de suffoquer. Elle ouvrit en grand et prit une profonde inspiration en regardant les touristes et les habitants passer devant l'hôtel.

Et c'est aussi là qu'elle vit le fantôme au corsage blanc.

La morte se dressait au milieu de la rue, insensible au passage des voitures et des piétons autour d'elle, translucide dans la nuit. Sa silhouette, beaucoup moins bien définie que plus tôt dans la journée, s'effaçait rapidement, mais elle gardait le regard rivé sur Dylan. Cette fois, elle ne parlait pas, se contentant de la dévisager avec une résignation désolée qui oppressa Dylan de nouveau.

– Va-t'en, dit-elle à mi-voix à l'apparition. Je ne sais pas ce que tu veux de moi et je ne peux vraiment rien faire pour toi en ce moment.

Quelque chose en elle rit à cette déclaration car, avec son boulot en ligne de mire comme il l'était, ce n'était peut-être pas très malin de décourager les visiteurs de l'au-delà comme elle essayait de le faire. Rien ne plairait plus à son patron, Coleman Hogg, que d'avoir dans son équipe un reporter capable de voir vraiment les morts. Ce salaud d'opportuniste serait même probablement prêt à lancer une nouvelle affaire dont elle serait l'attraction principale.

Ouais, eh bien, pas question !

Elle avait laissé un homme l'exploiter pour le talent si particulier – quoique peu fiable – qu'elle avait reçu à la naissance, et il fallait voir comment ça avait tourné. Dylan n'avait pas revu son père depuis ses douze ans. Les derniers mots qu'avait adressés Bobby Alexander à sa fille alors qu'il démarrant pour quitter la ville et sa famille pour de bon avaient été une bordée d'injures.

Ça avait été l'un des jours les plus pénibles de la vie de Dylan, mais elle en avait tiré une dure leçon : il y a fort peu de gens dignes de confiance et, pour survivre, mieux vaut toujours se méfier du premier de la liste comme des suivants.

Cette règle d'or lui avait bien servi. Il n'y avait qu'à sa mère qu'elle ne s'appliquait pas. Sharon Alexander était un roc pour Dylan, c'était sa seule confidente et la seule personne sur laquelle elle savait pouvoir toujours compter sans réserve. Sharon connaissait tous les secrets de Dylan, ses espoirs et ses rêves.

Elle connaissait aussi toutes ses difficultés et ses peurs, à l'exception d'une seule. Dylan s'efforçait encore d'être courageuse en ce qui concernait Sharon, elle craignait trop de lui dire combien le retour du cancer la terrorisait. Elle ne voulait pas encore admettre cette angoisse, ou la renforcer en en parlant.

– Et merde, murmura-t-elle, irritée de sentir les larmes lui piquer les yeux.

Elle les refoula avec la volonté de fer qu'elle exerçait sur elle-même depuis toujours ou presque. Dylan Alexander ne pleurait pas. Elle n'avait pas pleuré depuis que, petite fille trahie, elle avait vu son père fuir dans la nuit.

Non, se laisser aller à l'apitoiement et à la souffrance ne lui avait jamais rien apporté de bon. La colère était une bien meilleure alliée. Et, quand la colère ne suffisait pas, il n'y avait pas grand-chose qu'une bonne dose de déni ne suffise à régler.

Dylan se détourna de la fenêtre et glissa ses pieds nus dans ses fidèles chaussures de randonnée. Pas assez confiante pour laisser son ordinateur dans sa chambre vide, elle fit glisser le mince portable gris métallisé dans sa sacoche, attrapa son sac à main et sortit à la recherche de Janet et des autres. Peut-être qu'après tout un peu de bavardage et de compagnie ne lui feraient pas de mal.

La plupart des humains se baladant dans la forêt et sur les sentiers de montagne étaient partis dès le crépuscule. Et, à présent qu'il faisait nuit noire, il n'y aurait plus personne alentour pour entendre l'explosion que préparait Rio dans la grotte.

Il avait assez de C4 pour sceller pour toujours l'entrée de la caverne, mais pas suffisamment pour risquer de faire crouler la foutue montagne. Nikolai y avait veillé avant de partir avec les autres compagnons de l'Ordre en laissant Rio derrière eux pour sécuriser le site. Et c'était tant mieux, parce qu'avec son cerveau fêlé Rio n'aurait certainement pas su se souvenir de tous les détails techniques.

Il lâcha un juron en tentant de connecter l'un des petits fils au détonateur. Il commençait à y voir flou, ce qui l'irritait au plus haut point. Il se mit à transpirer. La sueur qui coulait de son front mouillait les longues mèches de cheveux sales qui pendaient devant ses yeux. En grondant, il passa la main devant son visage pour les ramener sur son crâne.

Avait-il déjà fourré les amorces dans les pains d'explosif ? Il n'arrivait pas à se le rappeler...

– Concentre-toi, imbécile, s'admonesta-t-il, fou d'impatience à l'idée que quelque chose qui aurait dû lui venir si naturellement – ce qui était le cas avant qu'il ne prenne un coup sur le cigare dans cet entrepôt de Boston – puisse désormais lui prendre des heures à mettre en œuvre.

Si on ajoutait à ça la faiblesse de ses muscles, due à la privation d'un sang vital pour lui, c'était une vraie loque. Un poids mort, voilà ce qu'il était devenu.

Poussé par sa haine de lui-même, il parvint à enfoncer deux doigts dans l'un des petits pains de C4 et à l'ouvrir en deux comme il l'aurait fait d'un morceau de pâte à modeler.

*Bon. La charge est en place, comme il faut.*

Qu'il ne se souvienne pas de l'y avoir placée n'avait pas d'importance, pas plus d'ailleurs que le fait qu'il avait sans doute déjà vérifié d'autres pains, à voir leur aspect. Il ramassa l'ensemble du C4 et l'emporta dans l'ouverture étroite de la grotte. Il plaça les charges à l'intérieur des niches creusées dans le roc, comme Niko le lui avait montré. Puis il revint dans la caverne pour récupérer le détonateur.

*Bordel !*

Les fils du machin étaient morts.

C'est lui qui les avait foutus en l'air. Mais comment ? Et quand ?

– Putain de merde ! hurla-t-il en regardant l'appareil sans le voir, aveuglé par une rage soudaine.

Il était étourdi par la colère et la tête lui tournait tellement que ses genoux le lâchèrent. Il tomba au sol comme s'il avait été fait de plomb. Il entendit le détonateur chuter puis glisser quelque part dans la poussière, mais il n'essaya même pas de le récupérer. Ses bras étaient trop lourds et son esprit trop léger, flottant comme détaché de la réalité, comme s'il avait voulu quitter l'épave de ce corps qui le maintenait prisonnier et s'envoler au loin.

Une forte nausée l'envahit et il comprit que s'il ne parvenait pas rapidement à se reprendre il allait s'évanouir.

Il avait arrêté de chasser des semaines auparavant, et cela avait été une erreur monumentale. Il appartenait à la Lignée. Il avait besoin de sang humain pour recouvrer ses forces, pour vivre. Le sang l'aiderait à éloigner la douleur et la folie. Mais il n'était plus certain d'arriver à chasser sans tuer. Il avait été trop près de le faire, et trop fréquemment, depuis qu'il était arrivé au creux de ce rocher escarpé qui dominait la forêt.

Il avait trop souvent failli se faire voir des humains vivant dans les bourgs et les villages environnants au cours des quelques sorties que la faim l'avait poussé à effectuer. Et, depuis l'explosion à laquelle il avait survécu à Boston, il avait un visage difficile à oublier.

*Maldecido.*

Il entendit le mot siffler, avec le sentiment qu'il venait de loin. Pas de la nuit là-dehors, non, mais de loin dans son passé, dans la langue de son pays natal.

*Manos deldiablo.*

*Comedor de la sangre.*

*Monstruo.*

À travers les brumes de son esprit tourmenté, il reconnaissait les mots. Des surnoms qu'il avait entendus dès sa petite enfance, et qui le hantaient encore.

Le maudit.

Les mains du diable.

Buveur de sang.

Monstre.

Et c'était bien ce qu'il était, plus que jamais. L'ironie du sort voulait que sa vie se termine presque comme elle avait commencé, à rôder la nuit en se cachant dans la forêt comme un animal.

– *Madré de Dios*, murmura-t-il avec un faible effort pour atteindre le détonateur, sans toutefois y parvenir. *Sainte Vierge, s'il vous plaît... laissez-moi en finir.*

Dylan avait à peine posé son verre de pils vide qu'un autre, plein, arrivait devant elle sur la table. C'était la troisième tournée depuis qu'elle avait rejoint ses compagnes de voyage à la taverne, et pour l'occasion le jeune barman les servit avec un grand sourire.

– Avec mes compliments, mesdames, déclara-t-il avec un accent tchèque à couper au couteau.

C'était l'un des rares habitants de ce gros bourg rural à parler autre chose que le tchèque ou l'allemand.

– Oh ! Merci, Goran, s'exclama Janet en gloussant tandis qu'elle lui tendait son verre vide en échange d'une bière blonde bien mousseuse. Comme vous êtes gentil ! D'abord vous nous dites tout de votre jolie ville, et maintenant vous nous offrez à boire. Ce n'était pas nécessaire, vraiment !

– Ça me fait très plaisir, murmura-t-il.

C'est sur Dylan que son regard amical s'attarda le plus longtemps, ce qu'elle aurait pu prendre pour un vrai compliment si ses trois compagnes n'étaient pas toutes proches de la retraite. Elle avait probablement cinq à dix ans de plus que le serveur à la beauté juvénile, mais cela ne l'empêcha pas de tirer profit de son attirance évidente.

Oh, elle ne cherchait pas à obtenir d'autres tournées gratuites ou un rendez-vous galant ! C'était ce que racontait Goran des montagnes

environnantes et de leurs diverses traditions qui passionnait Dylan. Le jeune Tchèque avait grandi dans la région et avait passé beaucoup de temps à explorer la chaîne même où Dylan et les amis de sa mère avaient crapahuté ce matin-là.

— C'est si beau, là-haut, dit Nancy. La brochure ne mentait pas ; c'est un vrai paradis !

— Et le relief est tellement étendu et si particulier, ajouta Marie. Je crois qu'il nous faudrait un mois entier pour tout voir. Dommage que nous devions rentrer à Prague demain.

— Oui, c'est vraiment dommage, dit Goran à l'intention de Dylan.

— Et les grottes ?

Depuis qu'elle avait rejoint la taverne, elle essayait de glaner des détails pour son article en faisant attention à ne pas se trahir, car elle savait que les habitants du cru n'apprécieraient probablement pas le fait qu'elle se soit écartée des sentiers balisés pour gravir la montagne toute seule.

— J'ai vu quelques grottes d'indiquées sur la carte, mais j'imagine qu'il y en a plein d'autres. Certaines qui n'ont pas encore été découvertes, et même des trucs fermés au public.

Le jeune homme acquiesça.

— Oh, oui. Il y a probablement des centaines de grottes et plusieurs gouffres aussi. La plupart n'ont pas encore été explorés à fond.

— Aujourd'hui, Dylan a vu un vieux cercueil de pierre dans une des grottes, lâcha Janet avant de prendre une gorgée de sa bière.

Goran eut un petit rire et arbora une expression dubitative.

— Vous avez vu quoi ?

— Je ne suis pas sûre de ce que j'ai vu.

Dylan haussa les épaules avec nonchalance, attentive à ne pas dévoiler son jeu au cas où elle aurait découvert quelque chose de vraiment intéressant.

— Il faisait un noir d'encre là-dedans. Et j'ai bien peur que la chaleur m'ait joué des tours.

— Vous étiez dans quelle grotte ? demanda le jeune homme. Je la connais peut-être.

— Oh, je ne me souviens pas exactement de son emplacement. Ça n'a pas vraiment d'importance.

— Elle a senti une présence, intervint de nouveau Janet. C'est bien ce que tu as dit, chérie, non ? Comme une... une présence maléfique se réveillant au moment où tu étais dans la grotte. Je crois bien que c'est ça que tu as dit.

— Mais non, je suis sûre que ce n'était rien, protesta Dylan.

Elle lança un regard peiné à son aînée trop bavarde, qu'elle savait pourtant pleine de bonnes intentions. Elle aurait aussi bien pu s'abstenir car, quand le serveur se pencha sur la table à côté d'elle, Janet lui adressa un clin d'œil de mariée satisfaite de son travail.

— Vous savez, reprit Goran sur le ton de la confidence amusée, à une époque on disait que le mal habitait ces montagnes. D'après de nombreuses légendes, il faut faire attention aux démons qui vivent dans leurs forêts.

— Pas possible ? répliqua Dylan comme s'il s'agissait d'une bonne plaisanterie.

— Oui, oui, absolument. Des bêtes terribles à l'apparence humaine, mais qui n'étaient pas des hommes du tout. Les villageois étaient persuadés de vivre au milieu de monstres.

Dylan eut un petit rire en soulevant son verre.

— Je ne crois pas aux monstres.

— Moi non plus, bien sûr, dit Goran. Mais mon grand-père, si. Et son grand-père avant lui et tous ceux de ma famille qui ont exploité des fermes dans la région, et ce, depuis des siècles. Mon grand-père avait des terres en lisière de forêt. Il a raconté avoir vu une de ces créatures il y a quelques mois à peine. Elle s'est attaquée à un de ses journaliers.

— Ça alors !

Dylan regarda le jeune homme, attendant une chute qui ne venait pas.

— D'après mon grand-père, ça s'est passé juste à la tombée de la nuit. Lui et Matej en étaient à rentrer le matériel dans la grange quand il a entendu un son bizarre qui provenait du champ. Il est allé voir et il a vu Matej par terre. Un autre homme était penché sur lui. Il le maintenait au sol et lui avait collé sa bouche à la gorge... et il le saignait comme ça.

— Mon Dieu ! s'exclama Janet. Est-ce que le pauvre homme a survécu ?

— Oui. Mon grand-père a expliqué que le temps qu'il coure jusqu'à la grange pour trouver quelque chose qui puisse lui servir d'arme contre la créature, celle-ci avait disparu. Matej était toujours au sol, mais il n'avait aucune marque sur lui, à part un peu de sang sur sa chemise, et il ne se souvenait absolument pas d'avoir été attaqué. L'homme — ou le démon, si on en croit mon grand-père — n'a jamais reparu.

Janet eut un claquement de langue.

— Bon débarras ! Eh ben, on croirait une scène tout droit sortie d'un film d'horreur, non ?

Nancy et Marie semblaient tout aussi impressionnées. Les trois femmes avaient à l'évidence gobé sans sourciller l'in vraisemblable récit de Goran. Quant à Dylan, elle restait pour le moins sceptique. Mais elle commençait à se dire que son histoire de grotte vide au sol couvert de restes humains blanchis pourrait bien se révéler encore plus captivante avec un témoignage direct d'une sorte d'attaque de vampire. Et tant pis pour le fait que la victime supposée soit incapable de s'en souvenir ou d'en apporter la moindre preuve tangible. Son boss n'hésiterait pas à publier sur la seule foi des déclarations d'un vieil homme superstitieux et probablement myope comme une taupe vivant dans un trou perdu. Il avait publié des trucs bien plus foireux que ça !

— Vous croyez que je pourrais interroger votre grand-père sur ce qu'il a vu ?

— Dylan est journaliste, se crut obligée d'expliquer Janet — toujours prête à rendre service —, ce qui ne surprit personne. Elle vit à New York. Vous êtes déjà allé à New York, Goran ?

— Je n'y suis jamais allé, mais j'aimerais beaucoup visiter cette ville un jour, répondit-il, en posant une nouvelle fois le regard sur Dylan. C'est vrai que vous êtes journaliste ?

— Non, pas tout à fait. Mais je le serai peut-être un jour. Pour l'instant, ce que j'écris... Je suppose qu'on pourrait dire que j'écris des histoires à sensation.

Elle rendit son sourire au serveur.

— Alors, vous croyez que votre grand-père serait prêt à me parler ?

— Malheureusement, il est mort. Il a eu une attaque dans son sommeil le mois dernier et ne s'est jamais réveillé.

— Oh !

Dylan éprouva un véritable élan de compassion, son envie d'un bon sujet passant immédiatement au second plan.

— Je suis vraiment navrée pour vous, Goran.

Le jeune homme eut un bref hochement de tête.

— Il a eu de la chance. Si seulement on pouvait tous vivre jusqu'à quatre-vingt-douze ans comme lui, hein ?

— Ouais, dit Dylan, qui sentait sur elle le regard compatissant des amis de sa mère. Si seulement.

— Excusez-moi, j'ai de nouveaux clients, déclara Goran alors qu'un petit groupe pénétrait dans la taverne. Je dois y aller. Peut-être que

vous pourrez me raconter New York tout à l'heure, Dylan ?

Dès qu'il eut quitté la table, et avant que Janet ait eu le temps de lui suggérer d'inviter l'adorable Goran aux États-Unis, de l'épouser et de faire des bébés avec lui, Dylan se força à produire un énorme bâillement.

— Oh, là, là, j'ai dû trop prendre l'air aujourd'hui, je n'en peux plus. Je crois que je vais rentrer tôt. Je dois encore travailler un peu ce soir, et j'ai quelques e-mails à consulter avant de plonger sous la couette.

— Tu es sûre, ma chérie ?

Dylan répondit en acquiesçant d'un air las.

— Ouais. La journée a été longue.

Elle se leva et prit sa sacoche, qu'elle avait accrochée au dossier de sa chaise. Puis, tirant de son sac à main assez de couronnes pour payer sa part de l'addition et un bon pourboire pour leur hôte, elle posa l'argent sur la table.

— À plus tard.

Tandis qu'elle parcourait les quelques mètres qui séparaient la taverne de l'hôtel, elle avait des fourmis dans les doigts tant elle était impatiente de retrouver le clavier de son ordinateur. Elle s'enferma dans la chambre, alluma le portable et tâcha de canaliser le flot de ses mots, qui menaçait de déborder. En voyant l'article prendre forme, elle se mit à sourire. Ce n'était plus la simple description d'une vieille tombe entourée de vieux squelettes poussiéreux dans une grotte, mais bien le récit terrifiant des crimes commis par un être maléfique qui rôdait probablement encore dans les reliefs sauvages dominant un calme bourg d'Europe centrale.

Elle avait trouvé les mots.

Il ne lui manquait plus que quelques photos de l'antre du démon.

# CHAPITRE 3

On était tôt le matin, trop tôt pour que le gros des touristes et des randonneurs ait pris possession de la montagne. Cela n'empêcha pas Dylan d'éviter l'entrée principale de la réserve naturelle avant de s'aventurer seule dans la forêt. Une petite pluie se mit à tomber peu de temps après son arrivée, une averse d'été émanant de nuages vert-de-gris. Les chaussures de randonnée de Dylan chuintaient sur les aiguilles de pin humides. Elle accéléra le pas et repéra le sentier qu'elle avait emprunté la veille avec ses compagnes.

La dame aux longs cheveux noirs ne se montra pas, mais Dylan n'avait pas besoin de l'apparition pour retrouver le chemin de la grotte. Guidée par sa mémoire et le battement de plus en plus rapide de son poulx, elle gravit la pente traîtresse jusqu'à la corniche de grès sur laquelle donnait l'ouverture de la grotte.

Dans la brume et sous le ciel couvert, l'étroite fissure semblait encore plus sombre que la veille et le grès laissait échapper une odeur de terre qui avait quelque chose d'immémorial. Dylan fit glisser son sac à dos le long de son bras et sortit sa petite lampe torche de l'une des poches à fermeture Eclair. Elle tourna le mince cylindre de métal et éclaira le passage.

*Tu rentres, tu prends quelques photos de la tombe et des peintures rupestres et tu te tailles direct.*

Ce n'était pas la peur qui la faisait parler ainsi. Pourquoi aurait-elle eu peur ? Après tout, ce n'était qu'une espèce de vieux site funéraire, un site abandonné depuis longtemps d'ailleurs. Vraiment rien à craindre.

Mais est-ce que ce n'était pas justement ce que toutes ces stupides héroïnes de films d'horreur se disaient juste avant de s'en prendre plein la gueule en Technicolor ?

En son for intérieur, Dylan se moqua d'elle-même. On était dans la vraie vie, non ? Elle avait à peu près autant de chances de rencontrer un fou furieux muni d'une tronçonneuse ou un zombie cannibale que de se retrouver face à face avec le monstre buveur de sang que le grand-père avait prétendu avoir vu. C'est-à-dire, en gros, absolument aucune, et même moins que ça !

Accompagnée par le bruissement de la pluie derrière elle, Dylan se glissa entre les étroites parois de rocher et avança prudemment jusqu'à la grotte, en éclairant le chemin devant elle. Quelques mètres et un coude plus loin, le passage ouvrait sur de nouvelles ténèbres. Dylan promena le faisceau de lumière sur les parois, aussi fascinée que la veille par les motifs élaborés qui les ornaient et la dalle de pierre rectangulaire au centre de l'espace.

Et ce n'est que lorsqu'elle arriva sur lui qu'elle vit l'homme étendu sur le sol.

— Oh ! mon...

Le souffle coupé, elle fit un saut en arrière, le halo de sa torche ricochant de tous côtés pendant le bref instant qu'il lui fallut pour se reprendre. Elle le redirigea alors au sol à l'endroit où se trouvait le corps... et ne vit plus rien.

Il s'était pourtant bien trouvé là. Elle voyait encore sa tête couverte de cheveux bruns en désordre et ses vêtements noirs poussiéreux et déchirés. C'était sans aucun doute un vagabond. Il n'était probablement pas rare que les sans-abri de la région se réfugient dans la réserve.

— Ohé ? dit-elle en balayant tout le sol de sa torche.

Mais elle ne vit que quelques crânes et des os épars. Rien de vivant, en tout cas, pour autant qu'elle puisse en juger, rien qui ait vécu au cours du dernier siècle écoulé. *Où est-il passé ?*

Elle jeta un regard au vaste tombeau ouvert à quelques pas d'elle.

— Écoutez, je sais que vous êtes là. Tout va bien. Je ne voulais pas vous faire peur, ajouta-t-elle, même si ça lui paraissait un peu absurde que ce soit elle qui essaie de le rassurer, lui.

Le type devait faire plus d'un mètre quatre-vingt-dix et, même si elle ne l'avait aperçu que brièvement, elle avait remarqué que ses bras et jambes étaient longs et étonnamment musclés. Mais de sa position prostrée s'était dégagée une impression de souffrance et de désespoir.

— Est-ce que vous êtes blessé ? Avez-vous besoin d'aide ? Comment vous appelez-vous ?

Pas de réponse. Pas le moindre son.

— Dobry den ? lança-t-elle, tentant de le faire réagir avec les rares mots de tchèque qu'elle connaissait. Mluvite anglicky ?

Rien à faire.

— Sprechen Sie deutsch ?

Toujours rien.

— Je suis désolée, mais c'est tout ce que je peux vous proposer, à moins que vous ne teniez à ce que j'exhume ce qui me reste de mon espagnol de collège et que je me couvre de ridicule.

Elle tourna sur elle-même en pointant sa torche pour explorer le haut des parois de la caverne.

— Il me semble que « ; Como esta usted ? ne va pas nous avancer à grand-chose de plus, non ? Qu'en dites-vous ?

Le faisceau accrocha soudain une corniche en surplomb très au-dessus de sa tête. Mais personne n'aurait pu grimper sur cette éminence située à près de six mètres du sol.

Ou bien... ?

Ce doute venait à peine de s'insinuer dans son esprit que le mince halo de lumière dirigé vers le surplomb se mit à vaciller. Puis il s'affaiblit en continu, avant de disparaître complètement.

— Merde, lascia échapper Dylan à voix basse.

Elle frappa deux ou trois fois le corps de la torche sur sa paume ouverte avant d'essayer frénétiquement de remettre ce putain de truc en marche. Mais malgré les piles neuves qu'elle y avait mises avant de quitter les États-Unis, la lampe ne voulait rien savoir.

— Merde, merde, merde.

Plongée dans l'obscurité complète, Dylan commença à se sentir vraiment mal à l'aise.

Quand elle entendit un raclement sur le rocher au-dessus d'elle, tous ses nerfs se tendirent. Il y eut alors un silence prolongé, suivi tout à coup d'un bruit de pieds bottés heurtant la terre compacte : la personne – ou la chose – qui s'était dissimulée dans l'ombre de la corniche venait de sauter sur le sol de la grotte à côté d'elle.

Elle sentait le genièvre et le miel, et aussi les chaudes pluies d'été. Mais sous tous ces parfums se dégageait aussi, à présent qu'il se trouvait près d'elle, une pointe citronnée d'adrénaline. Dans l'obscurité de la grotte, Rio fit le tour de la femme. Il la voyait parfaitement, alors que l'absence totale de lumière la faisait trébucher. Sans vraiment s'en rendre compte, elle recula... pour finir le dos contre la paroi de pierre.

— Bordel.

Elle déglutit bruyamment, pivota pour essayer autre chose, puis jura une nouvelle fois quand sa torche désormais inutile lui échappa et vint résonner sur le sol dur de la grotte. Rio avait consacré une énergie précieuse à éteindre mentalement la lampe. Manipuler les objets par la pensée était un talent de base pour les membres de la Lignée, mais dans son présent état de faiblesse, Rio ne savait pas combien de temps il pourrait l'exploiter.

— Bon... eh bien, vous n'avez probablement pas envie de compagnie pour l'instant, dit la femme.

Elle avait les pupilles dilatées et jetait des coups d'œil nerveux de gauche à droite et de droite à gauche pour essayer de le localiser dans le noir.

— Alors, je vais vous laisser, d'accord ? Je vais juste... sortir d'ici, c'est tout.

Un sanglot d'énervement s'étouffa dans sa gorge.

— Oh, mon Dieu, aidez-moi, où est cette putain de sortie ?

Elle fit un pas vers la droite en se glissant le long de la paroi. Elle s'éloignait de la sortie, mais Rio ne vit pas l'intérêt de le lui signaler pour l'instant. Il continua à la suivre plus loin dans la grotte, essayant de décider que faire avec cette intruse récidiviste. Quand il s'était réveillé surpris de s'apercevoir qu'il était vivant et qu'il n'était pas seul, il avait réagi d'instinct, en bête vulnérable filant se mettre en sûreté dans l'ombre.

Mais elle avait alors commencé à lui parler.

Elle avait tenté de le faire sortir de son refuge, sans bien sûr se douter à quel point sa proposition pouvait être dangereuse pour elle. Il était furieux et à moitié fou, ce qui était déjà une combinaison mortelle, mais, en outre, à se retrouver ainsi tout près de la femelle, il se rendait compte que, bien que brisé, il était toujours très mâle.

Membre de la Lignée il avait été, membre de la Lignée il restait, et ce, jusqu'à la moëlle.

Rio inhala de nouveau le parfum de la femelle. Il avait du mal à se retenir de toucher sa peau claire et humide de pluie. La faim l'envahit, une faim qu'il n'avait pas connue depuis bien longtemps. Ses crocs surgirent de ses gencives, leurs pointes acérées venant piquer la chair tendre de sa langue. Il veilla à garder les paupières baissées, sachant que bientôt, sa soif de sang augmentant, ses iris couleurent topaze lui raient d'un éclat d'ambre et ses pupilles se rétréciraient en fentes verticales.

La jeunesse et la beauté de la femme ne faisaient qu'accroître son désir de la goûter. Il voulait la toucher...

Il plia et déplia ses doigts, avant de ramener les mains à ses côtés en serrant les poings.

*Manos del diablo.*

Il pouvait la blesser avec ces mains. La force que lui conféraient ses gènes vampiriques était considérable, mais c'était l'autre don de Rio – le don terrible avec lequel il était né – qui risquait de lui faire le plus de mal. Il lui suffisait de toucher quelqu'un et de focaliser son énergie mentale pour tuer en un instant. Une fois qu'il eut enfin compris son pouvoir, Rio l'avait géré avec une judicieuse rigueur. Mais à présent la colère contrôlait ce don léthal et, depuis l'explosion de l'entrepôt, il souffrait d'absences qui lui faisaient craindre de tuer involontairement.

C'était en partie pour cela qu'il avait quitté l'Ordre et aussi une des raisons pour lesquelles il avait fini par décider de ne plus chasser. Il était rarissime que les membres de la Lignée tuent leurs Amphitryons humains en se nourrissant de leur sang ; et c'était d'ailleurs ce qui les distinguait des pires des vampires, les Renégats, accros au sang presque incapables de se contrôler.

Et alors que Rio dévorait de ses yeux sauvages envahis par la soif de sang la femme qui s'était aventurée dans son domaine infernal, c'est la crainte de perdre tout contrôle qui lui interdisait de la toucher.

Ça, et aussi le fait qu'elle avait fait preuve de gentillesse à son égard.

Elle ne semblait pas avoir peur de lui, peut-être tout simplement parce qu'elle ne pouvait voir le monstre qu'il était vraiment.

Renonçant à suivre la paroi, Dylan se déplaça vers le centre de la petite grotte. Rio se tenait juste derrière elle, si proche que ses cheveux roux et frisés frôlaient la chemise en lambeaux. Ces boucles soyeuses le tentaient douloureusement mais il gardait les mains contre ses flancs. Il ferma les yeux, se disant qu'il aurait dû rester sur la corniche en surplomb. Alors, peut-être, serait-elle encore en train de lui parler au lieu de se tenir là, raide et haletante sous le coup d'une angoisse de plus en plus vive.

— Vous ne devriez pas être là, finit-il par énoncer, sa voix semblable à un grondement rauque dans l'obscurité.

Elle eut un hoquet de surprise et, ayant repéré sa position à l'oreille, se retourna. Puis elle recula pour s'éloigner de lui une nouvelle fois. Rio aurait dû en être reconnaissant.

— Donc, vous parlez bien l'anglais, dit-elle au bout d'un long moment de silence. Mais votre accent... Vous n'êtes pas américain ?

Il ne vit aucune raison de la contredire.

— Mais vous, si, à l'évidence.

— Quel est cet endroit ? Qu'est-ce que vous faites ici, en haut de la montagne ?

— Il faut que vous partiez, maintenant, déclara-t-il. (Les mots lui semblaient épais, difficiles à expulser à cause du barrage de ses crocs.) Vous êtes en danger ici.

Le silence s'installa tandis qu'elle pesait cet avertissement.

— Laissez-moi vous voir.

Rio fronça les sourcils, sans quitter des yeux le visage au teint de pêche parsemé de taches de rousseur. Mais elle avait beau scruter l'obscurité, elle ne pouvait le voir. D'un coup elle tendit une main devant elle à sa recherche, et ce n'est que de justesse qu'il recula pour éviter qu'elle le touche.

— Vous savez ce qu'on dit en ville ? demanda-t-elle d'un ton d'où le défi n'était pas absent. On dit qu'il y a un démon qui vit ici, en haut dans les montagnes.

— Qui sait ?

— Je ne crois pas aux démons.

— Peut-être que vous devriez.

Rio l'observait à travers l'épaisse masse de ses cheveux trop longs, espérant qu'ils masqueraient la lueur de ses yeux.

— Il faut que vous partiez. Maintenant.

Elle leva lentement le sac à dos qu'elle avait en main et le maintint devant elle comme un bouclier.

— Savez-vous quelque chose sur ce caveau ? Car c'est bien ce que c'est, non ? Une sorte de vieux caveau ayant aussi servi de lieu de sacrifice. Que savez-vous sur les symboles qui ornent les parois ? Qu'est-ce que c'est, une espèce de langue antique ?

Rio se figea sans rien répondre. S'il avait cru pouvoir se contenter de la laisser filer, elle venait juste de lui prouver qu'il avait tort. Qu'elle ait vu la grotte une première fois était déjà assez gênant, mais elle y était revenue et faisait des suppositions beaucoup trop proches de la vérité. Il ne pouvait pas la laisser s'en aller, en tout cas pas sans avoir éradiqué dans sa mémoire tout souvenir de cet endroit et de lui.

— Donnez-moi votre main, dit-il avec autant de douceur que possible. Je vais vous montrer la sortie.

Elle ne bougea pas, comme il s'y attendait un peu.

— Depuis combien de temps vivez-vous dans cette montagne ? Pourquoi vous cachez-vous ici ? Pourquoi ne me laissez-vous pas vous voir ?

Elle enchaînait les questions avec une indiscretion qui frisait celle d'un interrogatoire de police.

Il entendit le bruit d'une fermeture Éclair qu'on ouvrait.

Et merde ! Si elle sortait une autre lampe torche, il n'aurait pas la force mentale nécessaire pour l'éteindre, car il devait garder toute sa puissance de concentration disponible pour effacer ses souvenirs.

— Venez, insista-t-il avec une légère impatience. Je ne vais pas vous faire de mal.

En tout cas il ferait de son mieux pour l'éviter. Mais, déjà, l'effort qu'il devait fournir pour rester debout l'épuisait. Il fallait qu'il conserve le plus d'énergie possible pour faire sauter la grotte sans s'évanouir avant. Mais pour l'instant il lui fallait gérer le problème immédiat qui se dressait devant lui.

Comme elle ne bougeait toujours pas, Rio s'avança vers elle. Il tendit la main pour attraper son sac et la tirer dehors, mais, avant que ses doigts puissent se refermer dessus, elle sortit quelque chose qu'elle maintint devant elle.

— OK, je viens. Il y a juste... un truc que je dois faire avant.

Rio fronça une nouvelle fois les sourcils.

— Que voulez-vous...

Il y eut un petit déclic, puis un éclair aveuglant.

Rio rugit, son instinct le forçant à reculer. Plusieurs éclairs se déclenchèrent en rafale.

La logique lui dit que c'était le flash d'un appareil photo qui l'aveuglait, mais il fut d'un coup projeté en arrière dans le temps... il était dans cet entrepôt de Boston, sous une bombe en pleine explosion.

Il entendit la déflagration, la sentit se réverbérer dans ses os et lui couper le souffle. Il sentit l'onde de chaleur l'atteindre au visage, l'épaisseur suffocante du nuage de cendres l'engloutir comme une vague.

Il sentit la morsure des éclats brûlants qui traversait son corps de part en part.

Là, dans la grotte, il vivait cette agonie une nouvelle fois.

— Nooon ! hurla-t-il.

Sa voix n'avait plus rien d'humain ; elle se trouvait transformée, comme tout son être, par la violence qui se répandait en lui tel de l'acide.

Ses jambes le lâchèrent et il tomba au sol, aveuglé par la lumière qui se réverbérait et ses souvenirs impitoyables.

Il entendit des pas précipités et, à travers l'odeur fantôme de fumée, de métal et de chair brûlée, il reconnut des traces évanescentes de genièvre, de miel et de pluie.

# CHAPITRE 4

Plus tard ce matin-là, alors qu'elle était déjà avec ses compagnes dans le train qui les ramenaient de Jicin à Prague, Dylan avait toujours le cœur qui battait la chamade. Ça lui semblait pourtant ridicule de se laisser impressionner à ce point par le souvenir du vagabond qu'elle avait rencontré dans la grotte, même si ce dernier était sans doute pas mal dérangé pour vivre seul là-haut comme un ermite. Après tout, il ne lui avait fait aucun mal.

Et si elle s'en tenait à la manière surprenante dont il s'était effondré lorsqu'elle avait tenté de prendre quelques photos de la grotte avant qu'il parvienne à la mettre dehors manu militari, elle l'avait probablement effrayé plus qu'elle ne l'avait elle-même été.

Son ordinateur ouvert sur les genoux, Dylan se laissa aller contre le dossier de la banquette. Des vignettes s'aliginaient l'une après à l'autre à l'écran tandis que les photos de son appareil numérique passaient sur son ordinateur via le mince câble noir qui connectait les deux systèmes. La plupart avaient été prises au cours des derniers jours, mais c'étaient les plus récentes qui intéressaient Dylan en cet instant précis.

Elle cliqua sur l'une des images sombres de la grotte, la première de la série. La photo s'ouvrit alors à la taille du petit écran de son portable. Dylan observa le visage de l'homme, à peine visible derrière la masse indisciplinée de ses cheveux trop longs. De grandes mèches ternes couleur café pendouillaient devant des pommettes anguleuses et des yeux au regard pénétrant qui affichaient la plus étrange nuance d'ambre qu'elle ait jamais vue. Sa mâchoire semblait rigide comme de la fonte, ses lèvres pleines étaient retroussées en un rictus mauvais que ne masquait pas complètement la grande main que l'homme avait levée pour empêcher la prise de vue.

Mon Dieu, un petit coup de Photoshop au bureau de New York et ce type aurait l'air carrément démoniaque. Il l'était déjà plus qu'à moitié.

— Alors, ma chérie, ces photos ?

Janet, qui était assise à côté de Dylan sur la confortable banquette, penchait ses boucles argentées vers elle.

— Oh, Seigneur ! Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

Incapable de quitter la photo des yeux, Dylan se contenta d'un haussement d'épaules.

— Une espèce de squatteur un peu dérangé sur lequel je suis tombée dans la grotte ce matin. Il ne le sait pas encore, mais c'est la star de mon prochain article pour le journal. Qu'en dis-tu ? Regarde ce visage et dis-moi si tu ne vois pas un sauvage assoiffé de sang qui rôde dans la montagne à l'affût de sa prochaine victime innocente.

Janet frissonna.

— À imaginer des histoires de ce genre, tu vas te retrouver à faire des cauchemars.

Dylan rit en cliquant sur l'image suivante.

— Pas de risque. Jamais un seul cauchemar. En fait, je ne tève pas du tout. Écran noir, toutes les nuits que Dieu fait.

— Eh bien ! Tu en as, de la chance. J'ai toujours eu des rêves extrêmement vivants. Quand j'étais gamine, je rêvais tout le temps d'un caniche blanc aux ongles vernis qui aimait à chanter et à danser au pied de mon lit. Je le suppliais de s'arrêter et de me laisser dormir, mais il s'obstinait. Tu imagines ? Il chantait surtout des airs tirés de vieilles comédies musicales, c'étaient ses préférés. Moi aussi, j'ai toujours aimé les comédies musicales, et...

Dylan entendait la voix de Janet, qui continuait à lui parler mais, concentrée sur les photos qu'elle faisait défiler à l'écran, elle ne lui prêtait plus qu'une oreille distraite. Dans sa hâte à photographier l'endroit, elle avait raté la plupart de ses clichés. Les seuls à peu près potables étaient une photo de la tombe de pierre et deux des peintures rupestres complexes de la paroi. À présent qu'elle pouvait les étudier à loisir, leur dessin lui paraissait encore plus impressionnant.

Traçées d'une encre brun roux, des courbes gracieuses et des lignes sinueuses s'emboîtaient tout autour de la grotte. Dylan n'avait encore jamais vu de motifs pareils, d'aspect tribal et bizarrement futuriste à la fois. Mais les parois en arboraient aussi d'autres... dont l'un en particulier attira l'œil de Dylan et lui donna le frisson.

Elle zooma.

Oh ! Bordel ! Qu'est-ce que...

Le symbole constitué d'une larme dans un croissant de lune niché dans les méandres des courbes et motifs géométriques ne pouvait se confondre avec rien d'autre. Dylan garda le regard rivé dessus, à la fois surprise et profondément troublée. Ce symbole lui était tout à fait familier. Elle l'avait déjà vu de très nombreuses fois. Pas en photo, mais sur son propre corps.

Mais comment diable était-ce possible ?

Perplexe, elle porta la main au creux de sa nuque. Ses doigts coururent sur la peau douce située tout en haut de sa colonne vertébrale, où elle se savait porter une petite tache de naissance écarlate exactement semblable à celle qu'elle contemplant à l'écran.

Le regard braqué sur l'ouverture de la grotte, Rio actionna le bouton du détonateur. Il y eut un léger « bip » dénotant la réponse de la télécommande et, à peine une demi-seconde plus tard, les pains de C4 tassés dans les creux du rocher explosèrent. L'explosion fut à la fois puissante et sourde, une secousse qui gronda comme le tonnerre dans la forêt obscure qui l'entourait. Une épaisse poussière jaune de grès pulvérisé fusa du passage tandis que les parois de l'entrée de la grotte se refermaient sur elles-mêmes, scellant à jamais le tombeau et les secrets qu'il contenait.

En contrebas, Rio observait. Il savait bien qu'il aurait dû être dans la grotte et qu'il s'y serait trouvé s'il n'avait pas fait preuve de faiblesse et s'il n'y avait pas eu de l'intrusion de la femme plus tôt le jour même.

Se glisser au bas de la pente au crépuscule lui avait coûté une bonne partie de ses forces. Mais sa détermination l'avait soutenu et la colère qu'il éprouvait envers lui-même lui avait permis de se concentrer et de garder la tête froide tandis qu'il se mettait en position au pied de la grotte et qu'il activait le détonateur.

Alors que la fumée et la poussière se dissipaient sous l'effet de la brise, Rio inclina soudain la tête. Grâce à son ouïe particulièrement fine, il venait de déceler un mouvement dans la forêt. Ce n'était pas un animal, mais un humain ; c'était le pas rapide d'un bipède, un randonneur qui s'était attardé seul après la tombée de la nuit.

À l'idée d'une proie facile, Rio sentit ses crocs surgir. Instinctivement, sa vision s'affina, ses pupilles se réduisant à deux minces fentes tandis qu'il pivotait la tête pour scanner les environs.

Là ! Descendant le long d'une corniche au sud de sa position, un mâle humain avec un gros sac à dos avançait au milieu des arbres, ses cheveux blonds coupés courts brillant comme une balise dans l'obscurité. Rio observa le promeneur descendre avec aisance une pente couverte

de feuilles pour rejoindre le sentier entretenu en contrebas. Quelques minutes de plus, et il passerait juste devant l'endroit où se tenait Rio.

Rio était trop épuisé pour chasser, mais tout ce qui en lui venait de la Lignée était en alerte et le maintenait prêt à saisir sa chance.

Sa chance de sauter sur sa proie, de se nourrir comme il en avait désespérément besoin.

Inconscient de la présence du prédateur qui l'observait à l'abri des arbres, l'humain se rapprochait. Il ne vit rien venir avant que Rio, d'un bond, se lance sur lui en jaillissant de l'ombre où il s'était tenu. Alors seulement l'humain le vit. Il poussa un hurlement de pure terreur. Puis, battant l'air autour de lui, il tenta de résister à l'assaut, mais en pure perte.

Rio fit très vite. Il commença par jeter le jeune homme à plat ventre sur le sol pour l'y maintenir en pesant de tout son poids sur le sac à dos. Puis il lui planta les crocs dans le cou et emplit sa bouche du sang frais qui y affluait soudain. Celui-ci remplit immédiatement sa fonction nutritive, faisant circuler une force nouvelle dans les muscles, les os et l'esprit de Rio.

Il but ce dont il avait besoin et rien de plus. Puis il passa la langue sur la plaie qu'il avait infligée à son Amphitryon pour la refermer. Enfin un effleurement de la main sur le front moite de sueur de l'humain effaça de sa mémoire toute trace de l'attaque qu'il venait de subir.

— Et maintenant, file, dit Rio.

L'homme se releva, et Rio vit bientôt la tête blonde et le gros sac disparaître dans la nuit.

Puis il leva les yeux vers le croissant de lune qui brillait dans le ciel. Il sentait son pouls battre furieusement tandis que son corps assimilait le don du sang humain.

Cette force allait lui être nécessaire, car sa chasse nocturne ne faisait que commencer.

La tête penchée en arrière, il aspira profondément l'air de la nuit à travers ses dents et ses crocs pour s'en emplir les poumons. Ses sens exacerbés s'affûtèrent encore, à la recherche de l'odeur de sa vraie proie. Elle avait parcouru ce sentier des heures plus tôt après avoir dévalé la pente boisée dans son accès de panique. Et elle avait bien raison d'avoir peur de lui. La beauté rousse n'avait pas idée du secret qu'elle avait surpris dans la grotte. Ni de la bête qu'elle avait réveillée à cette occasion.

Rio passa au crible de son odorat exercé le pot-pourri de senteurs charrié par l'air de la forêt et se laissa aller à sourire quand il finit par repérer celles qu'il recherchait. Il inspirait les traces rémanentes de son parfum. Cette piste était vieille de plusieurs heures et s'effaçait rapidement dans l'air humide de la nuit, mais Rio reconnaîtrait la femme n'importe où.

Peu importait la distance qu'elle aurait réussi à franchir. Il la retrouverait.

# CHAPITRE 5

Etant donné les événements bizarres qu'elle avait déjà vécus ce jour-là, Dylan n'aurait probablement pas dû être surprise de trouver un e-mail de Coleman Hogg en redémarrant son ordinateur lors de son retour à l'hôtel après le dîner. Si elle lui avait envoyé son article et des photos prises dans la grotte dès son arrivée à Prague peu après midi, elle ne s'attendait pas à ce qu'il réagisse avant son retour à New York quelques jours plus tard.

Mais il était intéressé par ce qu'elle avait trouvé dans la montagne près de Jicin, à tel point même qu'il avait pris sur lui d'engager un photographe pragois indépendant afin d'y retourner avec elle et de prendre quelques clichés supplémentaires pour accompagner l'article.

– Tu plaisantes, là, maugréa Dylan en parcourant le message de son patron.

– Tu ferais mieux de faire ta valise, ma chérie. Il ne faudrait pas qu'on rate le train.

Cette remarque venait de Janet qui, après avoir mis toute une série de flacons de toilette entamés dans un sac plastique hermétique, le zippait soigneusement.

– Quelqu'un veut-il récupérer la crème hydratante de l'hôtel dans la salle de bains, ou est-ce que je peux la prendre ? Et il y a aussi une savonnette qui n'a pas été ouverte et...

Dylan cessa d'écouter le bavardage de ses trois compagnes de voyage, qui rassemblaient leurs affaires en prévision de leur départ de Prague le soir même.

– Et merde !

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda Nancy en tirant la fermeture Éclair de sa petite valise avant de la poser sur l'un des deux grands lits doubles de la chambre qu'elles partageaient.

– Mon boss n'a pas dû comprendre que quand je lui disais que je quittais Prague ce soir, ça signifiait que je quittais Prague ce soir.

Ou plutôt : il avait très bien compris mais s'en fichait complètement. D'après son e-mail, Dylan était censée retrouver le photographe tchèque le lendemain pour retourner à Jicin.

Marie la rejoignit et jeta un coup d'œil à l'écran.

– C'est en rapport avec ton article ?

Dylan acquiesça.

– Il pense qu'il pourrait être intéressant avec quelques photos supplémentaires. Il veut que je rencontre quelqu'un pour ça demain. Il a déjà pris rendez-vous pour moi.

– Mais on doit être à la gare dans moins d'une heure, intervint Janet.

– Je sais, soupira Dylan en commençant à taper une réponse à son patron.

Elle lui expliquait qu'elle et ses compagnes prenaient le train du soir pour Vienne, leur dernière étape avant leur retour aux États-Unis. Elle ne pourrait pas se rendre au rendez-vous avec le photographe le lendemain parce qu'à partir de 22 heures elle ne serait plus à Prague.

Mais après avoir fait glisser la souris sur le bouton « Envoyer » une fois son message achevé, elle hésita à cliquer. Elle était déjà sur un siège éjectable et elle savait que si elle annulait ce rendez-vous – pour quelque raison que ce soit –, Coleman Hogg n'hésiterait pas à la virer.

Et, si tentante que pût être l'idée de se faire licencier, c'était quelque chose qu'elle ne pouvait vraiment pas se permettre pour l'instant.

– Et zut, murmura-t-elle en allant finalement cliquer sur « Annuler ».

– C'est trop tard pour que j'annule ce rendez-vous, ajouta-t-elle tout haut à l'intention du trio. Et de toute façon je n'ai sans doute pas intérêt à le faire. Vous allez devoir continuer sur Vienne sans moi. Je dois rester et m'occuper de cet article.

Rio arriva à Prague à bord d'un train bondé et se retrouva dans une gare grouillant de monde. Grâce au sang qu'il avait consommé et à la rage qui irriguait chacune de ses terminaisons nerveuses, ses instincts de membre de la Lignée fonctionnaient à plein. Il semblait bien que sa proie ait fui vers Prague après leur confrontation du matin. Il était parvenu à la suivre à l'odeur depuis les montagnes jusqu'à Jicin. Là, il avait suffi d'un simple effort de suggestion mentale pour amener le réceptionniste du petit hôtel où elle avait séjourné à coopérer et lui indiquer que, d'après ce qu'elle et ses compagnes lui avaient laissé entendre, elles étaient parties pour Prague, d'où elles devaient entamer la dernière étape de leur périple.

Rio avait également persuadé l'humain qu'il avait placé en transe de lui céder un trench-coat léger oublié par un client. Bien que peu adapté à la saison et beaucoup trop petit, le vêtement couleur taupe parvenait à dissimuler l'essentiel des fripes sales et couvertes de sang qu'il portait. Il se foutait royalement de son style ou de son apparence, et même de son inévitable puanteur, mais il préférait éviter d'attirer l'attention en se promenant dans un lieu public sous les traits d'une espèce de paria déjanté.

Rio essaya de masquer sa haute taille et sa carrure en adoptant une démarche certes déterminée mais voûtée pour traverser la gare encombrée de voyageurs. Personne ne lui accorda plus d'un regard en passant ; inconsciemment les humains le rangeaient aussitôt dans la catégorie des nombreux sans-abri qui traînaient près des quais ou dormaient dans les recoins de l'immense halle où les trains s'arrêtaient dans le crissement des freins et repartaient dans le staccato des boggies.

Tête baissée pour cacher les cicatrices qui marquaient la moitié gauche de son visage, le regard brûlant derrière le rideau de ses cheveux en bataille, Rio avançait vers la sortie pour y trouver le chemin du centre-ville, où reprendrait sa traque de la femme et de ses photos compromettantes.

La colère lui permettait de garder sa concentration, même si la tête commençait à lui tourner à cause du bruit et de la lumière vive qui inondaient la gare. Il refusa de céder au vertige et à la confusion qui tentaient de l'envahir, les repoussa fermement afin de pouvoir trouver son chemin et de s'y tenir.

En se forçant à y voir clair, il se dirigeait vers un groupe compact de jeunes hommes, qui soudain se mirent à se disputer au beau milieu de la gare. Au moment où Rio passait, ils en venaient aux mains et un gamin maigrichon se retrouva projeté sur un Anglais bien habillé qui jacassait dans son portable en se dépêchant pour attraper son train. La cible involontaire reprit son équilibre en jetant au groupe un regard de reproche, puis reprit son chemin, sans se rendre compte que la collision avait été programmée et qu'il venait de perdre son portefeuille au profit du groupe de pickpockets professionnels. Les voleurs se retirèrent avec leur butin en se dispersant dans la foule, où ils allaient selon toute probabilité recommencer la même arnaque plusieurs fois avant la fin de la soirée.

À une autre époque, en un autre lieu, Rio s'en serait peut-être pris aux voyous, histoire de les remettre dans le droit chemin et de leur montrer que la nuit avait des yeux... et des dents, s'ils étaient trop farauds pour ne pas suivre un conseil avisé.

Mais il en avait fini avec ce rôle d'ange noir protecteur des humains qui côtoyaient la Lignée. Qu'ils trichent donc et se tuent entre eux. Il n'en avait franchement rien à faire. Désormais, la seule chose qui comptait pour lui était de respecter le serment qui le liait à ses frères de l'Ordre.

Et il était clair que jusque-là il n'avait pas été foutu de le faire.

Il les avait laissés tomber en ne scellant pas le caveau, alors qu'ils lui avaient confié cette mission plusieurs mois auparavant. Et cet échec se doublait d'un autre. Il y avait un témoin, à présent. Et des photos.

Oh oui, il avait vraiment fait un boulot formidable, jusque-là !!! La situation était désormais aussi naze qu'il l'était, lui.

Rio progressait vivement vers la sortie de la gare, inhalant les innombrables odeurs qui emplissaient l'air autour de lui et les traitant avec détermination et une concentration sans faille.

À la première trace de genièvre et de miel, il s'arrêta net.

Il tourna la tête en suivant les fourmillements de son nez, tel un chien lâché à la recherche du gibier abattu. Le fumet de sa proie était frais, trop frais pour qu'elle ne soit pas présente sur les lieux.

*Madré de Dios !*

La femme qu'il traquait était là, dans la gare.

— Tu es sûre que ça va aller, ma chérie ? Je n'aime pas l'idée de te laisser toute seule comme ça.

— Ça ira très bien, ne t'inquiète pas.

Dylan embrassa rapidement Janet et les deux autres femmes, qu'elle avait accompagnées à la gare centrale de Prague. Malgré l'heure tardive, le bâtiment Art nouveau était plein de voyageurs, de mendiants et d'un nombre non négligeable de sans-abri endormis.

— S'il t'arrivait quoi que ce soit de fâcheux, comme de te blesser, de te perdre ou de te faire attaquer, reprit Janet, ta mère ne nous le pardonnerait jamais - et je ne me le pardonnerais pas non plus.

— Trente-deux ans de New York ne m'ont pas tuée. Je pense que je pourrai survivre à une journée toute seule ici.

Marie fronça les sourcils.

— Et ton vol de retour ?

— Je m'en suis déjà occupée. J'ai fait tous les changements sur Internet depuis l'hôtel. Je suis sur un vol qui part de Prague après-demain.

— On pourrait t'attendre, Dylan, dit Nancy en mettant son sac à dos à l'épaule. On devrait peut-être laisser tomber Vienne et changer nous aussi nos réservations pour qu'on rentre toutes ensemble.

— Oui, acquiesça Marie, on devrait peut-être faire ça. Dylan secoua la tête.

— C'est hors de question. Je ne vais sûrement pas vous demander de passer le dernier jour de vos vacances à me servir de baby-sitter alors que ce n'est absolument pas nécessaire. Je suis une grande fille. Il ne va rien m'arriver. Filez, tout va très bien se passer.

— Tu es sûre, ma chérie ? demanda Janet.

— Parfaitement sûre. Profitez bien de Vienne. On se revoit à New York dans quelques jours.

Il fallut un nouveau cycle de palabres et de jérémiades avant que les trois femmes se décident à se diriger vers le quai de départ. Dylan les suivit et resta le temps de les regarder monter dans le train. Puis, quand celui-ci eut quitté la gare, elle se retourna pour rejoindre la sortie avec les autres personnes venues voir partir leurs proches ce soir-là.

Alors qu'elle traversait la gare, elle eut soudain le sentiment qu'on l'observait. C'était sans aucun doute un accès de paranoïa provoqué par l'inquiétude de Janet. Et pourtant...

Dylan jeta un coup d'œil circulaire, le plus discrètement possible et en essayant de ne paraître ni anxieuse ni perdue, signaux émotionnels immanquables pour les gens qui faisaient volontiers leurs proies des touristes naïfs. Elle serra son sac devant elle pour le garder près du corps. Elle savait qu'en Europe tout comme aux États-Unis les lieux de transport public constituaient des terrains d'action privilégiés pour les voleurs, et elle avait bien vu que les jeunes qui traînaient en bande près des cabines téléphoniques lançaient des regards discrets aux foules de voyageurs. Il s'agissait très probablement de pickpockets.

Par sécurité, elle passa au large pour les éviter, choisissant l'issue la plus éloignée de leur groupe.

Remarquant alors un agent de sécurité qui rejoignait le groupe de petits malfrats et leur montrait la sortie, elle se félicita de sa perspicacité. Au moment où Dylan appuyait sur la barre de la porte vitrée devant elle, ils étaient en train de se carapater.

Soudain, elle vit, réfléchi dans la vitre, un visage qu'elle connaissait. Son sang ne fit qu'un tour.

Arrivant de la direction des quais, un grand type fonçait sur elle. Derrière les mèches sombres qui lui tombaient sur le visage, des yeux de braise lançaient un regard farouche.

Et sa bouche...

Bon Dieu ! Elle n'avait jamais vu un rictus aussi menaçant. Les lèvres retroussées révélaient deux rangées de dents parfaitement blanches serrées l'une contre l'autre et formaient avec les muscles tétanisés du visage émacié un masque rigide terrifiant.

C'était lui, l'homme qu'elle avait trouvé dans la grotte près de Jicin.

Il l'avait suivie jusque-là ! Ça ne faisait aucun doute. En le voyant le matin même, elle s'était dit qu'il était peut-être fou, mais désormais elle en était certaine. Vu la façon qu'il avait de la regarder, ce ne pouvait être qu'un psychopathe forcené.

Et il lui arrivait dessus comme s'il avait l'intention de la désosser à mains nues.

Dylan hurla, incapable de retenir son cri de terreur. Elle s'éloigna de la sortie et se mit à courir vers la gauche en espérant le distancer. Mais un rapide coup d'œil derrière elle fit battre son cœur encore plus fort.

— Oh, Seigneur, murmura-t-elle, parcourue d'un frisson d'horreur.

C'était impossible. Il ne pouvait pas se trouver là à sa recherche...

Pourtant c'était bien lui !

Et étant donné la panique qui lui nouait la gorge, elle n'allait sûrement pas se retourner pour lui demander ce qu'il lui voulait.

Elle fonça jusqu'à l'agent de sécurité et l'attrapa par le bras.

— Aidez-moi, je vous en prie ! Il y a quelqu'un qui me poursuit.

Elle jeta un regard par-dessus son épaule et pointa le doigt derrière elle.

— Il est là, derrière. Il porte un trench-coat et il a de longs cheveux bruns. S'il vous plaît ! Vous devez m'aider !

Le Tchèque en uniforme fronça les sourcils, mais il devait l'avoir comprise parce qu'il avait suivi des yeux son mouvement paniqué et balayait la gare d'un regard vif.

— Où est-il ? demanda-t-il avec un fort accent. Montrez-moi cet homme. Qui est-ce qui vous embête ?

— Je ne sais pas qui c'est, mais il était juste derrière moi. Vous ne pouvez pas le rater : il fait plus d'un mètre quatre-vingt-dix, il a les épaules larges comme un joueur de rugby et des cheveux bruns et sales qui lui pendent devant le visage...

Se sentant désormais plus en sécurité, elle se retourna, prête à faire face au cinglé et pleine de l'espoir de le voir partir sous bonne garde pour l'asile d'aliénés du coin.

Le hic, c'est qu'il n'était plus là. Dylan parcourut du regard la foule pour y repérer le grand type, qui aurait dû se remarquer comme un

loup grondant et enragé au milieu d'un troupeau de moutons. Mais il n'y avait pas trace de l'homme. Les gens circulaient dans le calme, rien ne semblait sortir de l'ordinaire, pas le moindre indice signalant un incident quelconque.

Il avait tout simplement disparu.

– Il faut bien qu'il soit quelque part, murmura Dylan, même si elle ne parvenait à le voir ni parmi les masses de gens entrant et sortant de la gare, ni parmi son lot de sans-abri.

– Il était juste là, je vous jure. Il me poursuivait.

Elle se sentit stupide sous le regard de l'agent de sécurité qui se retournait vers elle avec un sourire poli.

– Ce n'est plus le cas, apparemment. Ça va aller, maintenant :

– Oui, bien sûr. Enfin, je crois, répondit Dylan, pas convaincue pour un sou de ce qu'elle disait.

Prudemment, elle se dirigea vers l'entrée. Et même si la nuit d'été était superbe, avec un ciel sans nuages, et que le parc qui jouxtait la gare et les rues qui menaient au centre-ville grouillaient de promeneurs, Dylan prit un taxi pour parcourir les quelques centaines de mètres qui la séparaient de son hôtel.

Elle restait persuadée qu'elle avait dû se laisser aller à imaginer des trucs, qu'il était impossible qu'elle ait vu l'homme de la grotte la filant dans la gare. Et pourtant, tandis qu'elle descendait de taxi et se dépêchait de rejoindre le hall de son hôtel, elle ressentait encore des picotements d'anxiété dans la nuque. Cette sensation persistait toujours quand elle se retrouva devant la porte de sa chambre, tentant d'insérer sa clé électronique dans la fente.

Alors qu'elle réussissait enfin à ouvrir la porte, elle entendit un bruit dans son dos et se figea. Elle regarda autour d'elle mais, malgré l'appréhension paranoïaque qui ne l'avait pas quittée, elle ne vit rien. Elle se précipita à l'intérieur comme si sa vie en dépendait et sursauta en sentant un souffle d'air glacé l'envelopper dans l'obscurité de sa chambre.

– La clim', idiot, se morigéna-t-elle en tendant la main vers l'interrupteur.

Néanmoins, elle se retourna immédiatement pour tirer tous les verrous derrière elle, puis ne put s'empêcher de rire de sa propre paranoïa.

Ce n'est qu'après s'être avancée d'un pas dans la chambre mal éclairée qu'elle le vit.

L'homme de la grotte, le fou de la gare se tenait – si impossible que cela puisse paraître – à moins de trois mètres d'elle.

Sous le choc, Dylan resta bouche bée. Puis elle se mit à crier.

# CHAPITRE 6

Rio colla sa main sur la bouche ouverte de la femelle à l'instant même où la première note de terreur aiguë fusait dans la pièce. Il s'était déplacé trop rapidement pour que les yeux humains parviennent à suivre son mouvement, faisant appel au don de la Lignée qu'il venait déjà de mettre en œuvre pour prendre son taxi en filature depuis la gare et pour l'accompagner jusque dans sa chambre d'hôtel. Elle l'avait probablement senti passer à côté d'elle au moment où il l'avait précédée dans la pièce – le prenant pour un courant d'air –, mais il devinait que son esprit luttait encore pour rationaliser ce que voyaient ses yeux.

Elle tourna la tête pour tenter de se libérer de son étreinte implacable. Un autre cri se forma au fond de sa gorge pour venir éclater en un souffle chaud contre la paume de l'homme, mais sans bruit. La poigne d'acier de Rio transformait ses hurlements en un vague murmure.

– Calmez-vous.

Il ne relâcha pas la pression et la transperça d'un regard qui exigeait d'elle l'obéissance.

– Plus un son, vous m'entendez ? Je ne vais pas vous faire de mal.

Il était sincère – en tout cas pour l'instant –, pourtant il se rendit compte qu'elle était tout sauf convaincue. Elle tremblait comme une feuille, tout son corps tendu et rigide, et il sentait sa peur émaner d'elle par vagues. Au-dessus de la main de Rio, ses yeux verts aux reflets dorés étaient immenses et comme fous. Il voyait ses narines délicates vibrer à chacune de ses respirations paniquées.

– Faites ce que je vous dis et il ne vous arrivera rien de fâcheux, déclara-t-il en soutenant son regard inquiet.

Très doucement, il commença à relâcher la pression qu'il exerçait sur la bouche de la femelle. La chaleur humide de ses lèvres et de sa respiration saccadée brûlait sa paume tandis qu'elle s'ajustait à la faible mesure de liberté qu'il venait de lui accorder.

– Maintenant, je vais enlever ma main. J'ai besoin que vous restiez tranquille. OK ?

Elle cligna lentement des yeux et eut un petit hochement de tête tremblant.

– Bien.

Rio commença à soulever sa main.

– Voilà, c'est bien !

La femelle ne cria pas. Elle le mordit.

Il venait à peine de relâcher son étreinte qu'il sentit ses dents se planter brutalement dans le pli de chair situé entre son pouce et son index. Il lâcha un juron, plus vexé de ne pas avoir senti venir l'attaque que gêné par la douleur de la morsure.

Elle se retira aussi vite qu'elle avait mordu et réussit à se dégager de lui. Elle tenta de se précipiter vers la porte, mais ne put achever son premier pas. Rio l'avait saisie par-derrière et ses bras l'enserraient comme des pinces d'acier.

– Oh, mon Dieu, non ! geignit-elle.

Et elle tomba brusquement à genoux, trop vite pour qu'il parvienne à amortir sa chute. Il la lâcha et elle s'effondra au sol tête la première. Le coup avait dû être rude, mais cela n'amointrit en rien sa détermination. Putain, elle était tenace.

Elle rampa frénétiquement sur la moquette pour tenter de s'écarter de lui. Mais ce ne pouvait être qu'un baroud d'honneur. Elle n'avait aucune chance, surtout face à un membre de la Lignée.

Se glissant au sol, il vint la piéger sous le poids de son corps. Quand il la retourna sur le dos pour s'asseoir à califourchon sur elle, elle haletait. Elle se démena, continuant à se battre de toutes les forces qui lui restaient, mais c'était peine perdue : elle n'irait pas plus loin. Rio la tenait prisonnière sous lui et lui maintenait les bras collés au corps avec les muscles puissants de ses cuisses.

Elle était complètement à sa merci et, à en croire le regard qu'elle lui jeta en levant les yeux sur lui, elle ne s'attendait pas à ce qu'il lui fasse de cadeau.

Rio imaginait sans mal ce à quoi il ressemblait et – pire ? -quelle devait être son odeur. Et à cette distance, il ne pouvait espérer que ses cheveux longs masquent ses cicatrices. Il vit le regard terrifié de la femelle passer sur le côté gauche de son visage, où les éclats de métal et les flammes avaient laissé leurs marques un an plus tôt. Avec toute cette crasse, le fouillis de peau dévastée d'un rouge grisâtre devait paraître particulièrement horrible. Il devait avoir l'air d'une espèce de monstre à demi fou...

Ouais, pas étonnant, puisque c'était exactement ce qu'il était.

Il fut soudain intensément conscient de la femme piégée sous lui. Elle était douce et chaude et, alors que lui était vêtu de loques sales à faire peur, elle était joliment habillée d'un tee-shirt à manches très courtes avec un col au V généreux et un pantalon taille basse en toile fine. De plus, son odeur était propre et fraîche, infiniment féminine.

Et elle était belle.

Sainte Vierge, qu'elle était belle !

Il n'avait jamais vu d'yeux de cette couleur, d'un vert à la fois profond et lumineux parsemé de paillettes d'or pâle. D'épais cils sombres encadraient ces yeux intelligents et envoûtants, qui l'observaient avec incertitude et méfiance. Ses pommettes délicatement saillantes accentuaient le gracieux contour de sa mâchoire. Elle était d'une beauté qui semblait à la fois innocente et sage, mais c'étaient les ombres qu'il distinguait dans ses yeux incroyables qui intriguaient le plus Rio.

Cette femme avait été déçue et meurtrie. Peut-être même trahie. Elle avait été blessée dans le passé et il était en train d'ajouter une nouvelle terreur à son expérience de la vie.

Mais le pire, c'est qu'elle l'excitait.

Ce n'était pas seulement de la savoir prise entre ses cuisses qui le rendait fou, mais aussi de voir sa jolie bouche tachée d'une trace de son propre sang, venu là quand elle l'avait mordu. Tout ce qu'il y avait de mâle en Rio était conscient de sa présence sous lui. Et tout ce qui lui venait de la Lignée était fasciné par cette marque écarlate sur ses lèvres si tentantes, ainsi que par le rythme de son pouls, qui battait si vite à la base de sa gorge laiteuse.

Il la voulait.

Après les mois d'exil qu'il avait passés dans cette foutue grotte, après la tromperie d'Eva qui l'avait laissé comme mort à bien des égards, Rio, en regardant cette femme, se sentait revivre.

Il se sentait vorace aussi, et elle avait dû s'en apercevoir au grondement irréprouvable qu'il avait émis. Sous l'effet de son désir, ses pupilles commencèrent à rétrécir et il sentit sa vision s'affûter. Derrière l'étroite ligne formée par ses lèvres, ses gencives lui firent mal et ses crocs s'allongèrent.

D'un coup, son sexe se durcit douloureusement. Et même en modifiant sa prise sur sa captive, il ne put dissimuler son érection.

— Je vous en prie... ne faites pas ça, dit-elle alors, une larme roulant sur sa joue pour rejoindre sa soyeuse chevelure rousse. Je ne sais pas ce que vous avez en tête, mais laissez-moi... laissez-moi partir. Si c'est de l'argent dont vous avez besoin, prenez-le. Mon sac est juste là...

— Je n'ai pas l'intention de vous prendre, ni vous, ni votre argent, gronda Rio.

Il se releva, la laissant libre de ses mouvements, en colère contre lui-même à cause des deux réactions physiques qu'il avait du mal à contrôler.

— Allons, levez-vous. Tout ce que je veux, c'est votre appareil photo.

Elle se mit lentement debout.

— Mon quoi ?

— L'appareil photo que vous aviez dans la grotte et les photos que vous avez prises avec. J'en ai besoin.

— Vous voulez... les photos ? Je ne comprends pas...

— Vous n'avez pas à comprendre. Contentez-vous de me les donner.

Comme elle ne faisait pas mine de vouloir s'exécuter, Rio lui lança un regard perçant.

— Allez les chercher ! Maintenant !

— D'à... d'accord, bredouilla-t-elle, avant de se précipiter sur un gros sac à dos posé dans le coin de la chambre. Elle plongea la main dedans et en tira le mince appareil photo numérique.

Comme elle commençait à l'ouvrir pour en éjecter la carte mémoire, Rio intervint.

— Je m'en occupe. Donnez-le-moi.

Elle lui tendit l'appareil d'une main tremblante.

— Vous m'avez suivie jusqu'à Prague pour ça ? Qu'est-ce que ces photos ont de si important ? Et puis comment avez-vous réussi à me retrouver ?

Rio ne répondit pas à ses questions. Dans quelques minutes, tout cela n'aurait plus d'importance. Il aurait les photos et n'aurait plus qu'à effacer de la mémoire de la femelle les événements de ces derniers jours.

— Elles y sont toutes ? demanda-t-il en allumant l'appareil et en faisant défiler le contenu de la carte. Est-ce que vous les avez téléchargées sur un autre appareil ?

— Tout est là, répondit-elle précipitamment. C'est tout ce qu'il y a, je le jure.

Il regarda la série de photos prises dans la grotte, celles qui le représentaient en pleine transformation et celles qui montraient la chambre d'hibernation de l'Ancien et les glyphes peints avec du sang humain sur les parois.

— Avez-vous montré ces photos à qui que ce soit ?

Elle déglutit, puis secoua la tête.

— Je ne comprends toujours pas ce que signifie tout ce cirque.

— Et on va faire en sorte que ça reste comme ça, rétorqua Rio.

Il avança vers elle. Trois pas seulement les séparaient. Elle recula mais se retrouva vite contre la fenêtre à l'extrémité de la pièce.

— Oh ! Mon Dieu ! Vous avez dit que vous ne me feriez pas de mal...

— Restez calme, lui intima-t-il. C'est bientôt fini.

— Oh, merde ! (Un gémissement s'étrangla dans sa gorge.) Oh ! Mon Dieu ! Vous allez vraiment me tuer.

— Non, dit Rio d'une voix déterminée. Mais j'ai besoin que vous gardiez le silence.

Il tendit la main vers elle. Il lui suffirait de lui toucher brièvement le front pour effacer de son esprit tout souvenir de lui-même ou de la grotte.

Mais alors qu'il allait poser la main sur elle, elle prit une profonde inspiration et laissa échapper un flot de paroles qui le figèrent aussitôt.

— Je ne suis pas la seule au courant ! (Elle haletait de peur et les mots s'échappaient par saccades de sa bouche.) D'autres personnes savent où je suis. Ils savent où je suis allée et ce que j'ai fait. Alors, quelle que soit pour vous la signification de ces photos, me tuer ne suffira pas à vous protéger parce que je ne suis pas la seule à les avoir vues.

Elle lui avait menti. Rio sentit la colère monter en lui.

— Vous avez dit que personne d'autre ne savait.

— Et vous avez dit que vous ne me feriez pas de mal.

— Seigneur ! (Il ne voyait pas l'intérêt de discuter avec elle, ni de réaffirmer ses intentions.) Vous devez me dire à qui vous avez montré les photos. Il me faut des noms et des coordonnées.

Elle ironisa, ce qui pouvait se révéler dangereux pour elle.

— Pourquoi ? Pour que vous puissiez vous en prendre à eux aussi ?

Rio passa immédiatement en mode reconnaissance. Il jeta un regard aux affaires de Dylan et vit une sacoche pendue à une chaise. À sa forme, il était très possible qu'elle contienne un ordinateur. Rio s'en approcha et en retira un mince portable gris métallisé.

Il l'ouvrit et appuya sur le bouton de démarrage, ce qui dut donner à la femme l'idée qu'elle pouvait faire une nouvelle tentative pour sortir de la chambre. Elle fonça, mais Rio la prit de vitesse. Il fut devant elle, le dos contre la porte qu'elle avait soigneusement verrouillée, avant même qu'elle ait une chance de se voir libre.

— Bordel de merde, laissa-t-elle échapper, bouche bée. Comment avez-vous... ? Vous étiez à l'autre bout de la pièce...

— Oui, en effet. Et maintenant je n'y suis plus.

Il fit un pas en avant, s'éloignant de la porte et la forçant à battre en retraite. Elle recula tant qu'il continua à avancer, ne sachant à l'évidence plus quoi penser de lui.

— Asseyez-vous, ordonna-t-il. Plus vite vous coopérerez, plus vite on en aura fini.

Elle s'assit au bord du lit, le regardant revenir à son ordinateur et lancer la connexion Internet. Sa boîte e-mail fut pour lui comme une révélation. Outre les classiques messages personnels sans importance et une récente modification de son billet d'avion, il y trouva dans son dossier « Messages envoyés » plusieurs courriers adressés à ce qui semblait être un média d'information, dont certains avec des photos en pièces jointes. Il en ouvrit un et balaya rapidement son contenu du regard.

— Putain ! Dites-moi que c'est pas vrai, murmura-t-il. (Il lui lança un regard noir par-dessus son épaule.) Vous êtes reporter ?

Elle ne répondit pas. Elle restait assise là, à se mordre la lèvre comme si elle se demandait quelle réponse risquait de signer de son arrêt de mort.

Rio posa l'ordinateur et se mit à faire les cent pas dans la chambre.

La situation lui avait paru difficile jusque-là ? Eh bien voilà qu'il se retrouvait face à un désastre d'une tout autre magnitude ! Une reporter. Une journaliste avec un appareil photo, un ordinateur et une connexion Internet. Un lavage de cerveau, quelle que soit son ampleur, ne suffirait pas à régler le problème.

Il lui fallait un coup de main, et vite fait.

Rio attrapa l'ordinateur et lança le logiciel de messagerie instantanée. Il tapa un identifiant masqué qui serait routé sur le labo du complexe de l'Ordre à Boston. Les systèmes de Gideon, le génie informatique du groupe, surveillaient en permanence le trafic entrant correspondant à cet identifiant. Rio tapa un message codé qui l'identifiait tout en précisant l'endroit où il se trouvait et son besoin d'un contact urgent.

La réponse de Gideon lui parvint presque immédiatement. Quels que soient les besoins de Rio, l'Ordre y pourvoirait. Gideon attendait le détail.

— Vous avez un téléphone portable ? demanda Rio à la journaliste assise, silencieuse, à côté de lui.

Elle secoua la tête et, attrapant sur la table le téléphone de la chambre, il tapa le numéro de l'hôtel sur le clavier de l'ordinateur.

— Quel est le numéro de la chambre ? (Silence.) Le numéro, bordel !

— Euh... C'est la 310. Pourquoi ? Vous appelez qui, là ? Dites-moi ce qui se passe !

— Je limite les dégâts, répondit-il.

À peine une seconde plus tard, le téléphone sonna.

Rio décrocha, sûr que c'était Gideon avant même d'avoir entendu sa voix et son léger accent britannique.

— Je t'appelle sur une ligne sécurisée, Rio, alors parle sans crainte. Que se passe-t-il ? Et, plus important, où donc étais-tu pendant tout ce temps ? Bordel, ça fait cinq mois que tu as disparu de la circulation ! Tu n'écris pas, tu n'appelles pas... tu ne m'aimes plus ou quoi ?

Dieu que c'était bon d'entendre une voix familière. Rio en aurait souri d'aise, mais la situation était trop grave.

— J'ai un problème ici. Et ça pue, mon vieux.

Gideon laissa son humour de côté et le guerrier en lui reprit le dessus.

— Je t'écoute.

— Comme je viens de te l'écrire, je suis à Prague. J'ai là une journaliste avec moi. Américaine. Elle a pris des photos dans la grotte, Gideon. Des photos de la chambre d'hibernation et des glyphes sur les parois.

— Putain de merde ! Comment a-t-elle pu entrer pour prendre des photos ? Et quand ? Cette grotte est scellée depuis que vous êtes allés là-bas en février.

Bon, plus question de tourner autour du pot. Il était temps de cracher le morceau.

— La grotte n'était pas scellée. Il y a eu un contretemps... Je n'ai sécurisé ce putain de truc qu'aujourd'hui. Après qu'elle a pris les photos.

Gideon laissa échapper un juron.

— OK. J'imagine que tu as effacé ses souvenirs, mais qu'en est-il des photos ? Tu les as ?

— Ouais, je les ai, mais c'est là que ça se corse, Gid. Ce n'est pas la seule à les avoir vues. Elles ont déjà été envoyées par e-mail au journal pour lequel elle travaille et à plusieurs autres personnes. Si j'avais pu régler tout ça en la nettoyant, je l'aurais fait. Malheureusement, les choses sont plus graves que ça, mon pote.

Gideon resta silencieux un long moment. Il était sans aucun doute en train de calculer les conséquences sans fin des conneries de Rio, même s'il était beaucoup trop diplomate pour lui en dresser la liste.

— Le premier truc à faire, reprit-il enfin, c'est de te mettre en sécurité. La femme aussi. Tu crois que tu peux la contrôler le temps que j'arrange un transport ?

— Tout ce que tu veux. Je suis responsable de ce bordel et tu peux être sûr que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour aider à réparer les dégâts.

Rio entendait vaguement le bruit d'un clavier en arrière-plan.

— Je suis en train de contacter Andreas Reichen à Berlin.

Il y eut quelques secondes de silence, puis Rio entendit Gideon parler sur une autre ligne téléphonique du complexe. Un instant plus tard, il revenait vers Rio.

— C'est fait. On va venir vous chercher pour vous emmener au Havrobscur de Reichen, mais il faudra près d'une heure à son contact pour vous rejoindre.

— Ce n'est pas un problème.

— Voilà, c'est confirmé, reprit Gideon, qui maniait la logistique comme si sortir Rio de la merde était pour lui un eu d'enfant. Ça y est, tout est prévu. Je te rappelle dès que le transport est prêt.

— Je le serai aussi. Hé, Gideon... merci.

— Penses-tu ! C'est bon de te savoir de retour, Rio. On a besoin de toi, mec. C'est pas pareil ici sans toi.

— Je te ferai un rapport depuis Berlin, conclut Rio avant de raccrocher, en se disant que ce n'était probablement pas le moment de dire à Gideon qu'il n'avait pas l'intention de rentrer au bercail.

Son rendez-vous avec la mort avait été reporté mais, dès que la situation en cours serait maîtrisée, il tirerait sa révérence pour de bon.

# CHAPITRE 7

Assise sans bouger sur le lit, Dylan regardait l'étranger à la peau sombre lui confisquer son ordinateur et son appareil photo avant de passer en revue le reste de ses affaires. Elle n'avait pas vraiment d'autre choix que de rester tranquille. Le moindre de ses mouvements attirait l'attention de l'homme et, après le coup hallucinant de son déplacement instantané pour lui bloquer la sortie, elle n'avait pas trouvé le courage de faire une nouvelle tentative pour s'échapper. Elle ne savait pas que penser de lui. Il était dangereux, ça ne faisait pas le moindre doute, voire légal quand il choisissait de l'être, même s'il ne semblait pas à Dylan que le meurtre soit sa préoccupation du moment. S'il avait voulu lui faire du mal, les occasions ne lui auraient pas manqué jusque-là. Par exemple lorsqu'elle s'était retrouvée piégée sous lui au sol, parfaitement consciente qu'elle avait près de cent kilos de mâle musculeux sur elle et quasiment aucun espoir de s'en débarrasser. Il aurait alors très bien pu lui enserrer la gorge de ses grandes mains et l'étrangler sans autre forme de procès sur la moquette de la chambre d'hôtel. Mais il ne l'avait pas fait.

Pas plus qu'il n'avait suivi l'autre impulsion qui s'était manifestée de manière si évidente. Dylan avait bien vu la façon dont il l'avait regardée, en particulier sa bouche. Et la réponse très mâle de son corps à califourchon sur elle avait été rapide et incontestable. Pourtant, il ne l'avait pas touchée.

De fait, il avait semblé presque aussi inquiet de son excitation qu'elle-même. On pouvait en conclure que, même s'il l'avait poursuivie sans hésiter de Jicin à Prague, ce n'était ni un psychopathe meurtrier ni un violeur de sang-froid. Mais alors, qu'était-il donc ?

Il était beaucoup trop rapide, précis et habile pour être une sorte d'écolo des cavernes ou un clochard des grands espaces. Non, il n'était rien de tout cela. Il avait beau être sale et en loques, avec le visage à moitié ravagé lors de quelque événement horrible qu'elle ne pouvait que tenter d'imaginer, sous toute cette crasse et toute cette laideur apparente il y avait... autre chose.

D'où qu'il sorte, cet homme était massif et fort, et aussi dangereusement sur le qui-vive. Rien n'échappait à ses oreilles et ses yeux exercés. Ses sens semblaient avoir un niveau de perception surhumain. Et même s'il était à moitié fou, il se comportait comme s'il était parfaitement conscient de sa propre puissance et savait exactement comment l'exploiter.

— Vous êtes militaire ou un truc comme ça ? demanda-t-elle, réfléchissant tout haut. En tout cas, vous parlez et vous vous comportez comme si vous en étiez un. Qu'est-ce que vous êtes, un membre des forces spéciales ? Un ancien soldat, peut-être ? Qu'est-ce que vous faisiez sur cette montagne près de Jicin ?

Tout en remettant son ordinateur et son appareil photo dans la sacoche, il lui jeta un regard grave, mais ne répondit pas.

— Vous savez, vous pourriez aussi bien m'en dire un peu plus sur ce qui se passe. Certes, je suis journaliste... (c'était peut-être un peu exagéré, mais bon) mais je suis aussi quelqu'un de raisonnable. Si ces photos sont sensibles ou top secrètes ou si elles relèvent de la sécurité nationale, vous pouvez le dire. Pourquoi avez-vous tellement peur que les gens voient ce qu'il y avait dans cette grotte ?

— Vous posez trop de questions.

Elle haussa les épaules.

— Déformation professionnelle, j'imagine.

— Ouais, eh bien ce job comporte aussi des risques, gronda-t-il en lui glissant un regard d'avertissement. Moins vous en savez, mieux c'est.

— Vous voulez dire à propos de « la chambre d'hibernation » ? (Elle le vit se raidir, mais cela ne l'empêcha pas de poursuivre.) C'est comme ça que vous l'avez appelée, non ? C'est l'expression que vous avez employée avec votre ami Gideon. Si j'ai bien compris, ça risque d'être bientôt la merde parce que j'ai pris des photos de cette « chambre d'hibernation » et des... euh... des « glyphes », comme vous les appelez.

— Bordel, siffla-t-il, vous n'auriez pas dû écouter tout ça.

— Difficile de faire autrement. Quand on est séquestré et à peu près sûr de se faire tuer, on a tendance à faire plus attention à ce qui se passe.

— Personne ne va vous tuer.

Le ton froid et détaché qu'il employa n'était pas à proprement parler rassurant.

— Il m'a pourtant semblé que vous y songiez. À moins que « nettoyer » n'ait pas le même sens pour vous que pour le spectateur de polars moyen.

Il eut un petit rire et secoua la tête.

— Qu'y avait-il dans cette grotte ?

— Laissez tomber.

Ça, il ne fallait pas qu'il compte dessus. Surtout vu l'importance qu'il semblait attacher à ce secret, au point d'en faire une histoire de vie ou de mort.

— Que signifient tous ces symboles bizarres sur les parois ? S'agit-il d'une espèce de langue antique ? D'un code ? Mais qu'est-ce que vous tenez tant à cacher ?

Il arriva sur elle si vite qu'elle ne le vit même pas se déplacer. D'un coup, le temps d'un clignement d'œil, il était là devant elle, la surplombant de toute sa hauteur et de toute sa masse, et elle se recroquevilla sur le lit.

— Ecoutez-moi, Dylan Alexander, lâcha-t-il entre ses dents, et entendez-moi bien.

Le son de son nom franchissant ses lèvres lui sembla quelque chose de si intime qu'elle en fut bouleversée.

— Ce n'est pas un jeu. Ce n'est pas un puzzle à reconstituer. Et ce n'est certainement pas une histoire que je vais vous laisser raconter. Alors, pour votre tranquillité comme pour la mienne, cessez de poser des questions sur quelque chose qui ne vous regarde en rien.

Ses yeux topaze brillaient de colère. Ce fut ce regard brûlant et pénétrant qui l'effraya le plus, encore plus que la menace qui émanait de sa puissance contenue ou les terribles cicatrices qui zébraient la moitié gauche de son visage et le rendaient si terrifiant.

Mais il avait tort quand il disait que la grotte et ses secrets ne la concernaient pas. Elle avait une implication personnelle dans cette histoire, et pas seulement parce qu'elle commençait à ressembler à un moyen non seulement de sauver son pitoyable job, mais carrément de lancer sa carrière.

L'intérêt que portait Dylan à la grotte et son étrange art rupestre avait pris une tournure très personnelle à l'instant où elle avait repéré le symbole de la larve dans un croissant de lune identique à la tache de naissance qu'elle avait sur la nuque.

Elle était en train de repenser à cette coïncidence quand le téléphone se mit à sonner. Son hôte forcé décrocha et eut un bref échange

confidentiel avec son interlocuteur. Puis il raccrocha, passa la sacoche de Dylan sur une épaule et alla prendre le sac à dos qui contenait le reste de ses affaires. Enfin, il ramassa son sac à la main sur la table de nuit et le lui lança.

— C'est notre chauffeur, dit-il alors qu'elle attrapait son petit sac. Il est temps d'y aller.

— Comment ça, « notre chauffeur » ?

— On s'en va. Maintenant !

Un vent de panique s'empara de Dylan, mais elle tenta de faire bonne figure.

— Laissez tomber. Si vous croyez que je vais aller où que ce soit avec vous, c'est que vous n'êtes vraiment pas bien dans votre tête.

— Vous n'avez pas le choix.

Il revint vers elle, et Dylan sut qu'elle n'avait pas la moindre chance d'avoir le dessus sur lui ou de courir plus vite que lui. Pas quand il lui fallait descendre trois étages pour s'échapper de l'hôtel. Mais elle pouvait sans aucun doute crier à l'aide, et elle le ferait à la seconde même où il la tirerait derrière lui dans le hall.

Sauf qu'il ne l'emmena pas jusqu'au hall, où la présence de nombreuses personnes aurait pu lui permettre de s'enfuir.

Avec une vitesse et une force qui la fascinaient chaque fois malgré elle, il l'attrapa par le poignet et la tira jusqu'à la porte-fenêtre qui donnait sur une ruelle dix mètres plus bas. Il ouvrit le battant et, sans lâcher son bras, sortit sur le petit balcon en la tirant derrière elle.

— Mais qu'est-ce que vous foutez, bordel ?

Dylan freina des quatre fers, les yeux écarquillés par la peur.

— Vous êtes fou, vous allez nous tuer si vous...

Il ne lui donna pas la possibilité de finir sa phrase. Avant qu'elle se rende compte de ce qui se passait, il l'avait arrachée au sol de sa chambre, passée par la fenêtre et calée sur son épaule puissante. Elle entendit ses rangers sonner sur la rambarde métallique du balcon, puis sentit tout son monde basculer alors que se produisait une chose incroyable, impossible : il sautait avec elle dans le vide.

Puis ils atterrirent sur le trottoir sombre trois étages plus bas.

Ce ne fut pas le choc qu'elle anticipait, mais un atterrissage tout en douceur, presque gracieux. Elle en était encore à se demander comment c'était possible quand elle fut soudain propulsée dans la remorque d'un camion de livraison qui attendait moteur tournant près de l'endroit où ils avaient touché terre.

Elle grimpa à l'intérieur et son ravisseur la suivit.

Désorientée et complètement perdue, elle fut trop troublée pour émettre un seul son pendant qu'il refermait la lourde porte derrière lui dans un grand bruit métallique. Ils se retrouvèrent dans l'obscurité.

Le moteur changea de régime et, dans un crissement de pneus, le véhicule démarra avec son chargement.

À Boston, il était près de 5 heures du matin et les derniers des guerriers de l'Ordre rentraient de leur patrouille de nuit. Lucan, Tegan et Dante – ceux qui, comme Gideon, avaient une compagne attendant leur retour au complexe – étaient là depuis près d'une heure. Sterling Chase, ex-agent du maintien de l'ordre des Havrobscurs qui avait rejoint l'Ordre l'année précédente et s'était révélé une recrue formidable – et volontiers létale –, était lui aussi présent.

Alors que les trois membres restants de l'Ordre arrivaient, Gideon ne fut pas surpris de voir Nikolai fermer la marche. Niko était le plus jeune des guerriers, mais aussi le combattant le plus implacable qu'il ait jamais rencontré Gideon.

Accro à l'adrénaline et brutal, ce vampire d'origine russe ne s'arrêtait que quand l'aube, pointant à l'horizon, le forçait à quitter la rue.

Et pour ce qui était des armes de pointe, c'était un véritable démon.

Cette nuit-là, tandis que le guerrier vêtu de noir aux cheveux blond doré et au regard bleu acier arrivait d'un pas nonchalant derrière les deux membres les plus récents de l'équipe, Kade et Brock, Gideon remarqua qu'il était armé de deux de ses dernières créations. Il portait à la hanche un méchant semi-automatique 9 mm au chargeur plein de balles de titane à tête creuse et à l'épaule un fusil de tireur d'élite équipé des mêmes munitions maison.

Bien qu'il soit de l'autre côté des parois de verre du labo du complexe, Gideon sentait une odeur de mort récente sur le guerrier. Pas une mort humaine, car les membres de la Lignée tâchaient en général de maintenir une cohabitation la plus paisible possible avec leurs cousins Homo sapiens. Ils se nourrissaient du sang des humains pour pouvoir survivre, mais il était rare qu'un vampire tue son Amphitryon. Il ne s'agissait après tout que de simple logique. Ça n'aurait eu aucun sens d'éliminer leur unique source de nourriture, pas plus d'ailleurs que de s'exposer à une menace mortelle de sa part en l'encourageant à les éliminer.

Mais il y avait un très faible pourcentage de la nation vampire qui se foutait pas mal de la logique. Ces Renégats – des vampires retournés à l'état sauvage et devenus accros au sang, qui ne vivaient plus que pour en boire sans cesse – étaient dans le collimateur de la justice létale administrée par l'Ordre.

Les guerriers combattaient cette minorité à problèmes de la Lignée depuis le Moyen Âge et cette tâche leur avait conféré une réputation de tueurs sans merci dans l'ensemble de la population vampire. Mais Gideon et ses frères d'armes s'en moquaient pas mal : ils n'étaient pas en quête de lauriers ou de l'adoration du public. Ils avaient un travail sinistre à faire et ils le faisaient très bien, point barre.

Gideon vint à la rencontre des trois guerriers dans le couloir qui longeait le labo, grimaçant à l'odeur de Renégat que transportait Niko.

— J'imagine que la chasse a été bonne cette nuit.

Nikolai sourit.

— En tout cas, elle s'est bien terminée. J'ai suivi et exterminé à l'extérieur de la ville une sangsue qui avait attaqué une femme promenant son chien dans le coin de Beacon Hill.

— Notre ami a suivi le Renégat sur cinquante-cinq bornes... à pied, ajouta Brock en levant au ciel ses yeux marron foncé. Je faisais tourner le moteur de la Rover et on attendait au coin de la rue. On aurait pu rattraper le fils de pute en trois minutes chrono, mais Haile Gebreselassie ici présent a décidé de faire son jogging.

Nikolai gloussa.

— Autant rendre tout ça intéressant, non ? Et puis, la nuit avait été calme jusque-là.

— Le mois a été calme, intervint Kade, sans pour autant sembler s'en plaindre.

De fait, les choses s'étaient considérablement apaisées depuis le mois de février, au cours duquel l'Ordre avait fini par tuer le vampire responsable d'une explosion de violence dans Boston et ses environs. Marek n'était plus et, depuis sa mort, les guerriers pourchassaient tous ceux qui l'avaient servi pour les éliminer. Les Laquais humains de Marek, eux, ne posaient aucun problème : ces esclaves vidés de leur sang ne pouvaient survivre sans leur Maître ; où qu'ils se soient trouvés, ils avaient cessé de respirer au moment précis où il avait été tué pour tomber raides morts, de causes en apparence parfaitement naturelles.

Les Renégats qui constituaient la garde rapprochée de Marek, en revanche, n'étaient pas aussi accommodants que leurs homologues humains. Ces vampires accros au sang, qui avaient été recrutés – parfois de force – par Marek pour lui servir de gardes du corps et de lieutenants, étaient désormais livrés à leurs propres instincts. Sans Marek pour les canaliser et leur fournir les victimes leur permettant d'étancher leur Soif sanguinaire, les Renégats s'étaient dispersés dans les populations humaines environnantes pour chasser comme les

insatiables prédateurs qu'ils étaient.

Depuis l'hiver, entre Boston et le dernier quartier général connu de Marek dans les Berkshires, à deux heures à l'ouest, l'Ordre avait descendu dix de ces sangsues. Ce qui faisait onze Renégats en comptant celui que Niko avait éliminé la nuit même.

Et si Kade avait eu raison de dire que les choses étaient plutôt tranquilles, Gideon avait vécu assez longtemps pour savoir qu'une telle quiétude n'était pas faite pour durer. C'était bien souvent le calme avant la tempête.

Et vu ce que l'Ordre avait découvert sur cette montagne de Bohême au mois de février, il était certain qu'un orage de proportions dantesques couvait. Un mal ancien dormait dans ce caveau, un vampire différent de tous les autres. Désormais, cette puissante créature extraterrestre était en liberté dans la nature, et la dernière mission de l'Ordre – et de loin la plus critique – consistait à la trouver et la détruire avant qu'elle puisse répandre la terreur sur le monde.

Et cette tâche allait se révéler beaucoup plus difficile à mener à bien si l'univers secret de la Lignée et les problèmes croissants qu'il connaissait étaient soudain révélés à l'humanité par le biais d'une reporter trop curieuse, qui s'était retrouvée d'une façon ou d'une autre au beau milieu du drame qui se jouait là.

– J'ai reçu un appel intéressant de Prague hier soir, dit Gideon. Rio est de nouveau dans le circuit.

Nikolaï écarquilla les yeux.

– Il n'est pas en Espagne ? Depuis quand il est retourné à Prague ?

– D'après ce que j'ai compris, il n'a jamais quitté la Bohême. Il est tombé sur un os là-bas, sous la forme d'une journaliste américaine. Elle sait, pour la grotte. Elle est entrée dans la chambre d'hibernation de l'Ancien. Et, apparemment, elle a même pris des photos.

– Oh, putain ! Ça date de quand, tout ça ?

– Je n'ai pas encore tous les détails. Rio s'efforce de sécuriser la situation. Lui et la femme sont en chemin pour le Havrobscur de Reichen à Berlin en ce moment même. Il revient vers nous dès son arrivée pour qu'on puisse décider comment faire pour contenir le mieux possible ce qui pourrait bien finir en désastre.

– Merde, alors ! souffla Brock en se passant une main sur le front. Alors, comme ça, Rio respire toujours, hein ? Je dois dire que je suis surpris. Comme il avait disparu de la circulation depuis belle lurette, je ne m'attendais pas à ce qu'il revienne, si vous voyez ce que je veux dire. Un type aussi à cran, je le voyais bien comme candidat au suicide.

– Il aurait peut-être dû passer à l'acte, intervint Kade en gloussant. Je veux dire, déjà qu'on doit se farcir Chase et Niko. Je me demande si l'Ordre a vraiment besoin d'un dingue de plus dans ses rangs.

Nikolaï sauta sur l'autre guerrier comme une vipère. Rien n'aurait pu laisser supposer qu'il allait prendre le grand mâle à la gorge et le plaquer contre le mur du couloir où, bouillant de colère, il le maintenait d'une poigne quasi létale.

– Putain ! siffla Kade, clairement aussi choqué que les autres par cette réaction inattendue. C'était juste une vanne, mec !

Nikolaï gronda.

– Est-ce que j'ai l'air de rire, là ? Est-ce que tu vois ne serait-ce qu'un putain de sourire sur mon visage ?

Kade plissa ses yeux argentés, mais il s'abstint de tout commentaire pour ne pas provoquer Nikolaï plus avant.

– Je me fous pas mal de ce que tu peux dire de moi, grogna ce dernier, mais si tu sais ce qui est bon pour toi, fous la paix à Rio.

Gideon aurait pu se douter que le problème ne venait pas d'une insulte involontaire de Kade envers Nikolaï. Il s'agissait de l'amitié entre Niko et Rio. Les deux guerriers avaient été comme de vrais frères avant l'explosion de l'entrepôt, qui avait laissé Rio couvert de cicatrices et anéanti. C'était Niko qui avait ensuite veillé à ce que Rio se nourrisse, qui l'avait traîné hors de l'infirmerie pour l'emmener s'entraîner au stand de tir du complexe dès que le guerrier blessé avait pu tenir debout.

C'était aussi lui qui avait argumenté le plus vivement chaque fois que Rio avait annoncé qu'il était trop amoché pour être utile et qu'il se retirait de l'Ordre. Et pendant les presque cinq mois qui s'étaient écoulés depuis son retrait, il ne s'était pas passé une semaine sans que Niko demande si on avait reçu de ses nouvelles.

– Putain, Niko, dit Brock. Calme-toi, mon vieux ! L'immense guerrier noir s'approcha, prêt à séparer Nikolaï de Kade, mais Gideon le retint d'un regard. Niko avait relâché son étreinte, pourtant la force de sa colère restait palpable dans l'espace confiné du couloir.

– Tu ne sais foutre rien de Rio, dit-il à Kade. Il y a plus d'honneur chez ce guerrier-là que chez nous deux réunis.

Alors, je ne veux plus jamais t'entendre dire des conneries à son sujet. Compris ?

Kade eut un léger hochement de tête.

– Ouais. Comme je l'ai déjà dit, il s'agissait d'une vanne à la con. Je ne pensais pas à mal.

Nikolaï le dévisagea un long moment, puis, l'air digne, il s'en alla sans un mot de plus.

# CHAPITRE 8

L'aube pointait tout juste à l'horizon quand le camion de livraison venant de Prague franchit les grilles d'une propriété hautement sécurisée qui s'étendait au bord d'un lac en périphérie de Berlin.

Le Havrobscur était tenu par un vampire de la Lignée du nom d'Andréas Reichen, qui était certes un civil, mais aussi un allié sur qui l'Ordre savait pouvoir compter depuis qu'il avait participé à la découverte de la grotte quelques mois plus tôt. Rio ne l'avait croisé que brièvement à ce moment-là, mais l'Allemand l'accueillit comme un vieil ami après avoir fait le tour du véhicule pour venir ouvrir la porte de la remorque.

– Bienvenue, dit-il avant de jeter un regard anxieux au ciel qui rosissait au-dessus d'eux. Vous avez bien roulé.

Il était vêtu d'un costume impeccablement coupé et d'une chemise d'un blanc éclatant dont le premier bouton était ouvert. Avec ses épais cheveux châtain qui lui tombaient librement sur les épaules et dont les ondulations soignées faisaient ressortir un beau visage en lame de couteau, Reichen avait l'air de sortir d'une séance de pose pour une pub de prêt-à-porter haut de gamme.

S'il eut un léger haussement de sourcil en voyant l'apparence pour le moins négligée de Rio, il demeura le gentleman qu'il était. Une fois Rio descendu du camion, il lui tendit la main avec un petit salut de la tête.

– Aucun problème sur la route, j'espère ?

– Aucun, répondit Rio en serrant brièvement la main tendue. Nous avons été stoppés à la frontière, mais ils n'ont pas fouillé le camion.

– Pourvu qu'on y mette le prix, ils s'en abstiennent, dit Reichen avec un sourire plaisant.

Il jeta un regard derrière Rio dans la remorque obscure à l'endroit où Dylan Alexander était étendue au sol. Elle était en position fœtale et semblait reposer paisiblement, la tête sur son sac à dos.

– En hypnose, j'imagine ?

Rio acquiesça. Il l'avait endormie environ une heure après le départ, lorsque le flux ininterrompu de ses questions, combiné aux oscillations du camion, lui fut devenu insupportable. Il avait beau s'être nourri plus tôt dans la journée, son corps avait toujours besoin de s'alimenter et ne fonctionnait pas encore à plein régime. Pour ne rien dire de ses autres problèmes.

Pendant le voyage, qui avait duré un peu plus de cinq heures, il avait passé le plus clair de son temps à combattre la nausée et l'évanouissement- une faiblesse qu'il ne voulait en aucun cas laisser voir à la femme qu'il avait enlevée de force. Il valait donc mieux qu'elle passe le trajet dans un état de somnolence induite plutôt que prendre le risque qu'elle tente un effort désespéré pour le dominer et s'échapper pendant le parcours.

– Elle est attirante, dit Reichen, délivrant cet euphémisme d'un ton neutre. Amenez-la donc à l'intérieur. J'ai fait préparer une chambre pour elle. Troisième étage, au bout du couloir à droite. Il y en a une pour vous aussi.

Rio balbutia quelques remerciements, que Reichen balaya d'un geste.

– Vous pouvez bien entendu rester aussi longtemps que nécessaire. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à demander. Je vous rejoins avec ses affaires dès que j'aurai dédommagé mon ami tchèque pour le service qu'il vient de nous rendre au pied levé.

Tandis que l'Allemand retournait à l'avant du camion afin de payer le chauffeur, Rio remonta dans la remorque pour y récupérer sa captive endormie. Quand il la prit dans ses bras, elle remua légèrement, et c'est d'un pas vif qu'il rejoignit le manoir et monta le perron qui menait à un hall richement décoré.

Il n'y avait là aucun des résidents du Havrobscur, même s'il n'y aurait rien eu d'étonnant à rencontrer certains des vampires civils qui vivaient en communauté dans la vaste demeure, ou certaines de leurs compagnes. Reichen avait probablement fait en sorte de protéger Rio de toute curiosité lors de son arrivée. Ce qui évitait aussi, bien sûr, aux dits civils de se voir identifiés ! par la suite par quelqu'un comme Dylan Alexander.

Une reporter, putain !

Rio serra les mâchoires à l'idée des dégâts que la femme qu'il portait dans ses bras pourrait faire. Il lui suffirait d'un coup de plume – ou plutôt de clavier – pour exposer ce Havrobscur et la centaine d'autres installés en Europe et aux États-Unis à un danger terrible. Si l'humanité avait la preuve que des vampires vivaient en son sein, ça ne pourrait avoir pour résultat que leur persécution, leur assujettissement et enfin leur destruction totale. Bien qu'objet de quelques légendes variées, pour la plupart très loin de la vérité et considérées comme du folklore par l'homme moderne, la Lignée était parvenue à rester cachée pendant des milliers d'années. Et c'était la condition sine qua non de sa survie.

Mais voilà qu'à cause de sa négligence – de sa faiblesse –, Rio avait peut-être réduit tous ces efforts de discrétion à néant. Il lui fallait redresser la situation coûte que coûte, pour contenir la fuite que l'article de cette femme risquait de déclencher.

Rio la transporta à travers le hall désert puis dans l'escalier massif qui s'élevait au centre de l'élégant bâtiment. Arrivé au troisième étage, il suivit le couloir lambrissé jusqu'au bout et ouvrit la chambre située à sa droite. Elle était dans la pénombre ; comme dans tous les Havrobscurs, les fenêtres étaient équipées de stores anti-UV à commande automatique qui empêchaient le soleil, mortel, d'entrer. Rio franchit le seuil et alla allonger Dylan sur le grand lit à baldaquin. Comme ça, au repos sur la courteline de soie, elle ne semblait pas vraiment dangereuse. Son silence la faisait paraître innocente, presque angélique. Mis à part les taches de rousseur qui parsemaient ses joues et son petit nez, elle avait la peau blanche comme du lait. Le halo de feu de ses longs cheveux roux rayonnait jusque sur ses épaules. Rio ne put résister et toucha l'une des mèches tombées sur sa joue crémeuse. Elle contrastait avec ses doigts calleux, qui avaient l'air sales et si sombres sous la soie rousse des cheveux.

Rien ne l'autorisait à la toucher, il n'avait pas de raison valable de faire glisser la splendide boucle de cheveux entre ses doigts en s'émerveillant de la force cachée dans cette douceur ensorcelante.

Il n'avait pas de justification non plus pour pencher la tête jusqu'à elle, endormie là parce qu'il l'avait lui-même mise dans cet état, et emplir ses poumons de son parfum excitant. Alors qu'il se tenait là immobile au-dessus d'elle, le visage à quelques centimètres à peine de son cou, la salive emplît soudain sa bouche. Et la soif l'envahit rapidement, accompagnée d'un désir brûlant et grandissant. *Madré de Dios.*

Avait-il vraiment cru qu'elle ne présentait plus aucun danger ?

Encore faux, se dit-il, s'éloignant du lit en voyant les paupières de la jeune femme papillonner. L'effet de l'hypnose se dissipait.

Elle s'agita de nouveau et il se détourna brusquement. Il valait mieux qu'il sorte de là avant de se dévoiler plus avant. En effet, ses crocs émergeaient et n'avaient rien de discret.

Levant les yeux, il vit Andreas Reichen qui attendait dans le couloir au-delà de la porte ouverte.

– La chambre vous convient-elle, Rio ?

– Oui, répondit-il en allant débarrasser l'Allemand des affaires de Dylan. Je vais garder ça avec moi pour l'instant.

– Bien sûr. Comme vous voudrez.

Reichen recula pour laisser Rio sortir dans le couloir et fermer la porte derrière lui. Puis il lui tendit une clé pour la serrure située sous l'antique poignée de cristal.

– La commande des stores est centralisée et la vitre est équipée d'un système d'alarme, reprit l'Allemand. À l'extérieur, la propriété est sécurisée par des détecteurs de mouvement et une clôture sur tout le périmètre. Mais ces mesures sont destinées à empêcher les gens d'entrer, pas de sortir. Si vous pensez qu'elle risque de tenter de fuir, je peux mettre un garde à sa porte...

– Non, dit Rio en tournant la clé dans la serrure. Qu'elle puisse m'identifier, moi, est déjà assez gênant comme ça. Moins de personnes seront impliquées, mieux ce sera. Elle est sous ma responsabilité. Je ferai en sorte qu'elle se tienne tranquille.

– Très bien. Je vous ai fait préparer la suite adjacente. La penderie est pleine de vêtements neufs. Prenez ce que vous voulez. Il y a aussi une salle de bains et un sauna dans la suite, au cas où, euh..., vous souhaiteriez vous rafraîchir.

Rio hocha la tête. Les tempes lui battaient encore après le long trajet dans la remorque du camion. En outre, il se sentait tendu, crispé, brûlant de partout. Mais ça, il ne pouvait le mettre sur le compte du voyage ou de son état d'esprit perturbé. Derrière ses lèvres closes, il passa sa langue sur ses crocs toujours présents.

– Ouais. L'idée d'une douche me plaît bien, répondit-il à Reichen.

De préférence une douche glacée.

Si Dylan s'était sentie désemparée avant son départ de Prague en compagnie de son ravisseur, leur arrivée dans un endroit dont elle ne pouvait que supposer qu'il se trouvait à Berlin ou dans ses environs ne rendait pas la situation plus claire pour elle, bien au contraire. Quand elle se réveilla au milieu d'un grand lit couvert de soie dans une chambre sombre qui avait l'air d'appartenir à un bed and breakfast haut de gamme, elle se demanda si elle n'avait pas rêvé toute cette histoire.

Mais où diable se trouvait-elle ? Et depuis combien de temps était-elle là ?

Même si elle se sentait parfaitement réveillée, ses sensations restaient un peu floutées, comme si sa tête avait été enveloppée dans une épaisse couche de coton.

Peut-être rêvait-elle encore ?

Après tout, peut-être se trouvait-elle encore à Prague et rien de ce dont elle se souvenait n'avait-il vraiment eu lieu. Elle alluma une lampe de chevet, puis quitta le lit pour se diriger vers les grandes fenêtres situées de l'autre côté de la luxueuse chambre. Au-delà des magnifiques tentures et des voilages, les doubles vitrages étaient équipés d'un store interne qui était fermé. Elle chercha un cordon ou un interrupteur, mais ne trouva rien.

– Les stores sont commandés à distance. Vous n'arriverez pas à les ouvrir d'ici.

Surprise d'entendre le son de la voix grave et mâle qui lui était pourtant devenue familière, Dylan se retourna.

C'était lui, assis dans un fragile fauteuil ancien dans le coin opposé de la pièce. Elle ne pouvait pas ne pas reconnaître cette voix, mais l'homme qui la regardait dans la pénombre n'avait rien à voir avec le cinglé crasseux en haillons qu'elle – attendait à voir.

Il était propre et habillé de vêtements impeccables – une belle chemise noire aux manches retroussées, un pantalon noir et des mocassins assortis, qui devaient être italiens et très chers. Ses cheveux ne pendaient plus mollement en écheveaux miteux devant son visage ; ils étaient coiffés en arrière, en brillantes ondulations couleur café qui mettaient en relief insolite éclat topaze de ses yeux.

– Je suis où, là ? demanda-t-elle en faisant quelques pas vers lui. Quel est cet endroit ? Depuis quand vous êtes assis là à me regarder ? Et puis qu'est-ce que vous m'avez fait pour que je sois à peine foutue de me souvenir du voyage ?

Il sourit, mais ce sourire n'avait rien d'amical.

– À peine réveillée et déjà en train de poser des questions. Vous étiez plus facile à supporter quand vous étiez endormie.

Dylan n'était pas sûre de savoir pourquoi elle aurait dû se sentir insultée par cette réflexion.

– Si je vous embête tellement, pourquoi ne pas me laisser partir :

Son sourire s'adoucit un peu. On y lisait un certain amusement. Grands dieux, sans ces cicatrices qui traversaient la moitié gauche de son visage de la tempe à la mâchoire, il aurait été beau à en mourir. Et il l'avait sans aucun doute été avant l'accident, quel qu'il fût, qu'il avait subi.

– Je n'aimerais rien tant que vous laisser partir, répliqua-t-il. Malheureusement, je ne suis pas seul à devoir décider de votre sort.

– Qui doit le faire, alors ? L'homme à qui vous parliez dans le couloir tout à l'heure ?

A peine consciente à son arrivée, elle avait cependant perçu les échanges de deux voix masculines – celle de l'homme qui la dévisageait à présent, et une autre clairement allemande d'après son accent. Elle regarda autour d'elle et remarqua la qualité du mobilier de style et des œuvres d'art, la hauteur du plafond aux moulures richement ornées. Le tout indiquait sans le moindre doute qu'elle se trouvait dans une propriété de très grand luxe. Et puis il y avait ces fenêtres équipées de stores occultants qui évoquaient une installation militaire.

– On est où, dans le quartier général de quelque réseau d'espionnage gouvernemental ? (Elle eut un petit rire nerveux.) Vous n'allez pas me dire que vous appartenez à une cellule terroriste étrangère richement dotée, non ?

Il se pencha en avant et posa les coudes sur ses genoux.

– Non.

– Non, vous n'allez pas me le dire, ou non, vous n'êtes pas un terroriste ?

– Moins vous en savez, mieux c'est, Dylan Alexander. (La commissure de ses lèvres se releva, puis il secoua la tête.) Dylan. Quel drôle de nom pour une fille.

Elle croisa les bras sur sa poitrine et haussa les épaules.

– Ne vous en prenez pas à moi, je n'ai rien à voir avec ça. Il se trouve que je descends d'une longue lignée de hippies, de groupies et de militants écolo.

Il la regarda en fronçant les sourcils. Apparemment, il ne comprenait pas. La référence semblait lui échapper complètement, comme s'il ne s'était jamais intéressé à la pop culture et avait des choses beaucoup plus intéressantes à faire de son temps.

– C'est ma mère qui m'a appelée Dylan – comme Bob Dylan, vous voyez ? Elle était très fan à l'époque de ma naissance. Mes frères aussi ont reçu des noms de chanteurs, Morrison et Lennon.

– Ridicule, trancha son ravisseur avec un soupir de mépris.

– Oui, ben, c'aurait pu être pire. Après tout, on parle du milieu des années 1970. J'aurais pu m'appeler Clapton ou Garfunkel.

Il ne rit pas, se contentant de garder rivé sur elle le regard perçant de ses yeux topaze.

– Un nom n'est pas quelque chose d'insignifiant. Il dessine votre monde en tant qu'enfant et il est là pour toujours. Un nom doit avoir un sens.

Dylan lui lança un regard sarcastique.

– Et c'est un type qui s'appelle Rio qui dit ça ? Oui, j'ai entendu votre ami allemand vous appeler comme ça, ajouta-t-elle devant son expression inquisitrice. Ça ne semble guère mieux que Dylan, si vous voulez mon avis.

– Je ne vous le demande pas. Et ce n'est pas mon nom. Ce n'en est qu'une partie.

– C'est quoi le reste ? demanda-t-elle avec une curiosité sincère, et pas seulement parce que cela semblait une bonne idée de glaner un maximum d'informations sur le compte de l'homme qui la retenait captive.

Elle le regardait, elle observait ce visage couturé mais attirant dans sa rudesse même, ce corps puissant sous ses nouveaux habits chics, et elle aurait voulu en savoir plus. Elle aurait voulu connaître son nom et tous ses autres secrets, et elle avait la certitude qu'ils étaient nombreux. Il constituait pour elle un mystère à élucider, et elle devait bien reconnaître que l'intérêt qu'elle lui portait avait fort peu à voir avec la grotte, sa propre histoire et même son instinct de conservation.

– J'ai parcouru les fichiers et les e-mails présents sur votre ordinateur, lui dit-il, passant outre à sa question comme elle savait parfaitement qu'il allait le faire. Je sais que vous avez envoyé les photos de la grotte à plusieurs personnes, dont votre employeur. (Calme, il lui cita les noms complets de son patron, de Janet, de Marie, de Nancy et de sa mère.) Je suis sûr que nous pourrions les trouver sans trop de difficultés, mais ça ira beaucoup plus vite si vous me donnez leurs adresses personnelle et professionnelle actuelles.

– Hors de question !

Dylan se hérissait à l'idée de cette invasion désinvolte de sa vie privée. Intriguée ou non, elle n'allait certainement pas lâcher cet homme ou ses pareils sur l'un de ses proches.

– Vous avez un problème avec moi, OK. Mais n'oubliez pas une seconde que je vais entraîner qui que ce soit d'autre dans ce truc.

Il arborait un air grave et résolu.

– C'est déjà fait.

A l'énoncé brut de cette affirmation, si calme et pourtant si chargée de menaces, Dylan sentit son cœur flancher. Comme elle ne répondait pas, il se leva de son siège. Bon Dieu, qu'il était impressionnant, avec cette stature imposante toute en muscles puissants.

– Maintenant que vous êtes réveillée, dit-il, je vais aller vous chercher quelque chose à manger.

– Ce qui vous donnera l'occasion de droguer ma nourriture ? Non merci, j'aime autant jeûner.

Il laissa échapper un petit rire.

– Je vais vous apporter de quoi manger. Vous en ferez ce que vous voudrez.

Dylan fut vexée de sentir son estomac s'agiter. Elle ne voulait rien accepter de cet homme ou de ses associés, même si cela impliquait pour elle de mourir de faim. Mais elle était déjà affamée et savait que, même s'il lui apportait un bol de gruau froid et grumeleux, elle le dévorerait avec gratitude.

– Ne vous faites aucune illusion sur la possibilité de quitter cette pièce, ajouta Rio. La porte sera verrouillée de (extérieur, et si vous essayez quoi que ce soit je le saurai à 1 instant même. Et j'imagine que vous savez que vous n'irez pas loin avant que je vous rattrape.

Ça, elle le savait, avec une certitude qui relevait de l'instinct animal pur. Cet homme, cet inconnu, la tenait complètement à sa merci. Dylan n'aimait pas ça, mais elle était assez intelligente pour savoir que ce à quoi elle avait affaire était mortellement sérieux. Comme la femme en elle, la journaliste ne pouvait nier en outre une certaine fascination, un besoin d'en savoir plus, pas seulement sur ce qui se passait vraiment, mais aussi sur l'homme lui-même.

Sur Rio.

– Qu'est-ce, euh..., qu'est-ce qui est arrivé à votre visage ?

Il lui lança un regard furieux, un regard qui signifiait que, de toutes ses questions, c'était celle-là qui le fâchait le plus. La façon dont il tourna la tête légèrement vers la gauche, mouvement presque inconscient qui lui permettait de masquer le plus gros des ravages qu'il avait subis sur son visage, n'échappa pas à Dylan. Mais elle avait déjà vu les cicatrices de brûlures et la peau vérolée. À leur aspect, elle devina qu'il devait s'agir de blessures de combat, de très sérieuses blessures reçues en première ligne.

– Je suis désolée, dit-elle, sans savoir très clairement si elle était désolée d'avoir posé la question ou désolée pour ce qu'il avait subi.

Il leva la main gauche et repoussa les cheveux épais qui tombaient sur sa tempe, comme si en fait cela lui était égal qu'elle regarde. Mais il ne pouvait revenir en arrière sur son réflexe initial, et il avait beau la dévisager d'un regard grave, Dylan savait qu'il souffrait de son état.

Soudain, elle aperçut des tatouages au motif complexe sur ses avant-bras. Ils dépassaient des manches retroussées de sa chemise, marques quasi tribales réalisées en nuances panachées d'écarlate et d'or pâle. A première vue, elle se dit qu'il s'agissait peut-être de marques d'appartenance, comme celles qu'utilisaient les membres des gangs américains pour indiquer leur allégeance.

Non, non, ce n'est pas ça, se dit-elle après les avoir regardés plus longtemps. Ce n'est pas ça du tout. Les marques que portait Rio sur les bras étaient très semblables aux symboles étranges et aux sortes de runes qui ornaient les parois et la tombe dans la grotte.

Il laissa retomber sa main et lui lança un regard d'avertissement, comme pour la défier de l'interroger sur ses tatouages.

– Dites-moi ce qu'ils signifient, demanda-t-elle en levant les yeux pour rencontrer son regard. Vos tatouages. Pourquoi portez-vous sur le corps le même type de symboles que ceux qui étaient peints dans cette grotte ?

Il ne répondit pas. Silencieux, il resta là, immobile, encore plus menaçant dans ses vêtements bien coupés que dans les loques qu'il portait avant. Elle le savait grand, massif, large d'épaules et musculeux, mais toutes ces caractéristiques lui parurent encore magnifiées lorsqu'elle s'approcha de lui, décidée à avoir une réponse à sa question.

– Que veulent dire ces marques, Rio ?

Elle le prit par le bras.

– Dites-le-moi !

Il regarda les doigts accrochés à son bras.

– Ça ne vous regarde pas.

– Et comment, que ça me regarde ! rétorqua-t-elle en haussant la voix. Pourquoi porteriez-vous sur le corps les mêmes marques que celles de cette grotte, de cette tombe ?

– Vous vous trompez. Vous ne savez pas ce que vous avez vu. Ni là-bas ni ici.

Plus qu'un contre-argument, il s'agissait là d'un refus total de poursuivre sur le sujet. Et cela rendit Dylan furieuse.

– Alors comme ça, je me trompe, c'est ça ?

Elle attrapa sa longue chevelure et la souleva d'un côté de sa nuque.

– Regardez ça et dites-moi que je ne sais pas ce que j'ai vu.

Elle pencha la tête pour lui mettre sous les yeux le creux de sa nuque, avec son étrange tache de naissance. Le silence parut sans fin. Puis un juron étouffé se fit entendre.

– Qu'est-ce que ça signifie ? demanda-t-elle en relevant la tête et en laissant ses cheveux retomber.

Rio ne lui répondit pas, mais il recula comme s'il ne voulait pas rester une seconde de plus auprès d'elle.

– Dites-moi, Rio. Je vous en prie... Qu'est-ce que tout cela signifie ?

Il resta impassible un long moment, la regardant les sourcils froncés.

– Vous le saurez bien assez tôt, dit-il doucement avant de rejoindre la porte et de sortir de la pièce.

Il referma derrière lui, puis tourna la clé dans la serrure, la laissant seule et déroutée, et aussi très consciente que son destin venait

irrévocablement de prendre une nouvelle direction.

# CHAPITRE 9

Une Compagne de sang ! Madré de Dios, s'il s'était attendu à ça ! La petite tache de naissance écarlate que portait Dylan Alexander sur la nuque changeait tout. Le symbole d'une larme dans un croissant de lune ne se présentait pas souvent dans la nature, et sa signification était indiscutable.

Dylan Alexander était une Compagne de sang. C'était une femelle humaine, mais elle possédait les caractéristiques sanguines et l'ADN spécifiques et extrêmement rares qui rendait sa physiologie cellulaire compatible avec celle de la Lignée. Il y avait très peu de femelles comme elle et lorsque des femmes comme Dylan étaient reconnues par ceux de l'espèce de Rio, ils les chérissaient et les protégeaient comme leur propre famille.

Il le fallait absolument. Sans Compagnes de sang pour accueillir la semence des futures générations de vampires, l'espèce cesserait bientôt d'exister. En effet, la Lignée souffrait d'un véritable fléau : tous les enfants de cette race hybride étaient mâles, une anomalie génétique qui se déclenchait quand les cellules extraterrestres des vampires se mêlaient à celle des femelles humaines qui portaient leur progéniture.

Les femmes comme Dylan Alexander devaient être vénérées, pas poursuivies comme des proies classiques. Et, s'il était nécessaire de les arracher à la rue pour les protéger, il fallait cependant les traiter avec le plus grand respect, pas les enfermer comme des prisonnières et les détenir contre leur volonté, même dans une cage dorée.

— Cristo en cielo, lança Rio à voix haute en se précipitant vers l'escalier monumental à la rampe d'acajou pour rejoindre le hall du Havrobscur. *Un que desastre.*

Car c'était vraiment un désastre. Il était lui-même dans un état proche du désastre, un état qui empirait de minute en minute. Sa peau était tendue par la faim, et il n'avait pas besoin de regarder les dermoglyphes de ses avant-bras pour savoir qu'ils n'avaient probablement plus leur nuance henné pâle habituelle, mais une couleur rouge doré reflétant son besoin croissant de se nourrir. Ses tempes battaient, signe annonciateur de la syncope qu'il risquait de subir s'il ne s'allongeait pas ou ne se nourrissait pas bientôt.

Mais il était hors de question de dormir, pas plus que de partir chasser un Amphitryon. Il fallait qu'il appelle les guerriers de l'Ordre et qu'il les tienne au courant de cette nouvelle complication dans une situation déjà magistralement pourrie depuis le début, et ce, par sa faute.

Il descendit l'escalier quatre à quatre en se disant qu'il aurait bien voulu continuer tout droit pour, une fois en bas, franchir la porte d'entrée et se retrouver en plein jour sous les rayons mortels du soleil. Mais il était seul responsable de ce bordel et il n'allait pas laisser qui que ce soit d'autre réparer les dégâts à sa place.

Au moment où il parvenait sur le dallage de marbre du hall, Andreas Reichen ouvrait la double porte de l'une des nombreuses pièces du rez-de-chaussée. Il n'était pas seul. Un mâle du Havrobscur à l'air inquiet affublé d'une tignasse de cheveux blond vénitien sortait avec lui du bureau aux panneaux de bois sombre. Tous deux conversaient à voix basse. Reichen leva les yeux et rencontra le regard de Rio. Il murmura quelque chose de rassurant à l'oreille de son compagnon civil en lui tapotant doucement l'épaule. Le jeune mâle hocha la tête, puis se carapata poliment en se contentant d'un coup d'œil furtif au guerrier défiguré qui attendait à proximité.

— Mon neveu, expliqua Reichen quand ils furent seuls dans le hall. Il m'apportait des nouvelles désagréables d'un autre des Havrobscurs de la région. Il semble qu'il se soit produit un incident il y a quelques nuits de cela. On a trouvé un individu plutôt important décapité. Malheureusement pour lui et sa famille, le meurtre a eu lieu dans un club de sang.

Rio grogna, indifférent. Les clubs de sang avaient été déclarés hors la loi plusieurs décennies auparavant du fait de l'activité barbare qui était leur raison d'être, et la plupart des vampires étaient d'accord avec cette décision. Mais certains individus tenaient à ces réunions exclusives où l'on pouvait donner la chasse à des victimes humaines dans un espace limité, avant de les violer, de s'en nourrir et de les tuer comme du gibier. Un gibier perdu d'avance, car même le plus fort des Homo sapiens, mâle ou femelle, ne pouvait espérer s'en tirer face à une meute de vampires assoiffés de sang.

Mais le meurtre dont il était question était à l'évidence le résultat d'une altercation entre membres de la Lignée.

— Ont-ils arrêté le vampire qui a fait le coup ?

— Non. L'enquête est toujours en cours.

Reichen s'éclaircit la voix avant de poursuivre.

— Comme le mort était un aîné – un Gen-1 en fait – et un membre de l'Agence du maintien de l'ordre, on craint un scandale, ce qui n'a rien d'étonnant. C'est une situation très délicate.

Rio eut un petit rire sec.

— Sans aucun doute.

Eh bien, au moins il n'était pas le seul de la Lignée à avoir récemment manqué de jugeote ! Même les membres les plus sains d'esprit et les plus cultivés de la nation vampire avaient leurs mauvais jours. Mais ce n'était pas ça qui lui enlèverait le moindre regret quant à son propre chapelet d'erreurs.

— Je dois joindre Boston, dit-il à Reichen en se passant la main sur le front pour essuyer la sueur luisante qui commençait à s'y accumuler.

Une vague de nausée monta à l'assaut mais il parvint à la refouler par la seule force de sa volonté. Merde. Il fallait qu'il tienne le coup au moins jusqu'au coucher du soleil. Il pourrait alors sortir un moment pour se nourrir.

Si le malaise qui le guettait ne lui tombait pas dessus avant qu'il y parvienne.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Reichen, les sourcils froncés de sollicitude.

— Tout va bien, marmonna Rio.

L'autre vampire ne semblait pas convaincu pour un sou, même s'il était trop bien élevé pour le dire. Son regard sombre glissa sur les bras de Rio où, sous les manches retroussées de sa chemise, les glyphes prenaient une couleur plus riche, plus intense. Il pouvait toujours prétendre qu'il allait on ne peut mieux, ces marques le démentaient clairement. Ces foutus trucs étaient comme un baromètre émotionnel qui affichait les émotions d'un vampire de la Lignée, de la faim à la satiété, de la rage à la joie, du désir à la plénitude, et tous les états intermédiaires.

A cet instant, les dermoglyphes de Rio étaient saturés de rouge profond, de violet et de noir, preuve irréfutable qu'il souffrait et qu'il avait faim.

— J'ai besoin d'un téléphone branché sur une ligne sécurisée, dit-il à Reichen. Maintenant, s'il vous plaît.

— Bien sûr. Venez. Vous pouvez utiliser mon bureau. Reichen fit signe à Rio de le suivre dans la pièce qu'il venait de quitter en compagnie de son neveu.

Le bureau était vaste et richement meublé, avec toute l'élégance qui caractérisait ce Havrobscur. Reichen passa derrière un monstrueux bureau à pattes de lion et fit glisser un petit panneau dissimulé dans la surface d'acajou poli.

Il appuya alors sur un bouton du clavier électronique ainsi découvert et deux des hautes bibliothèques situées de l'autre côté de la pièce s'écartèrent pour révéler un grand écran plat monté au mur derrière elles.

— Vous pouvez utiliser la vidéoconférence si vous le désirez, déclara-t-il alors que Rio avançait dans la pièce. Faites le huit pour joindre notre opérateur et obtenir une ligne sécurisée vers l'extérieur. Et prenez tout votre temps. Personne ne vous dérangera.

Rio le remercia d'un signe de tête.

— Avez-vous besoin de quoi que ce soit d'autre pour l'instant ? demanda son hôte généreux. Ou de quelque chose pour votre, euh..., votre invitée là-haut ?

— Ouais, acquiesça Rio. Je lui ai dit que je lui monterais à manger.

Reichen sourit.

— Alors je vais lui faire préparer quelque chose de spécial.

— Merci, dit Rio. Au fait, Reichen, ajouta-t-il. Il y a un truc que vous devriez probablement savoir. Cette femelle-là en haut... c'est une Compagne de sang. Je m'en suis rendu compte il y a quelques minutes seulement, mais elle porte la marque. Sur la nuque.

— Ah.

Le vampire allemand soupesa l'information pendant quelques instants.

— Et sait-elle ce que cela fait d'elle ? Et ce que cela fait du reste d'entre nous ?

— Non. Pas encore.

Rio prit le téléphone sans fil posé sur le bureau de Reichen et tapa le huit sur le clavier. Puis il composa le numéro qui allait le mettre en communication avec le complexe de l'Ordre.

— Elle ne sait rien de tout cela. Mais j'ai bien l'impression que je vais devoir le lui expliquer très bientôt.

— Alors il vaut peut-être mieux que je lui fasse aussi préparer un petit cocktail. Quelque chose de fort.

Reichen se dirigea vers la double porte ouverte.

— Je vous ferai savoir quand son repas sera prêt. Si vous avez besoin de quoi que ce soit d'autre, il vous suffit de demander.

— Merci.

Quand les lourdes portes de bois se furent refermées, Rio ramena toute son attention sur la sonnerie à l'autre bout de la ligne. Le système informatique du complexe intercepta l'appel et Rio tapa le code permettant de joindre le labo.

Gideon décrocha sur-le-champ.

— Je t'écoute, l'ami.

— Je suis chez Reichen, dit Rio.

L'information était redondante car la provenance de l'appel devait s'être instantanément affichée sur l'écran de Gideon. Mais Rio avait tellement mal au crâne qu'il aurait été bien en peine de réfléchir à ça. Il lui fallait transmettre l'information utile tant qu'il parvenait encore à s'exprimer.

— Le voyage a été sans histoire et je suis avec la femme dans le Havrobscur de Reichen.

— Tu l'as enfermée quelque part.

— Ouais. Elle poireaute dans une chambre à l'étage.

— Bien. Bon boulot, mec.

Cette louange injustifiée lui fit serrer les dents. Torturé par sa faim dévorante et son malaise, il aspira tant bien que mal une bouffée d'air sifflante, qu'il laissa ensuite échapper avec un juron proféré à voix basse.

— Ça va, Rio ?

— Ouais.

— Ouais, mon cul, dit Gideon.

Non seulement ce dernier était un vrai génie de la technologie, mais il possédait aussi une aptitude troublante à deviner les emmerdes avant qu'elles ne lui arrivent dessus. Même si cela venait de l'autre bout du monde.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Ça n'a pas l'air d'aller, amigo.

Rio se frotta les tempes.

— Ne t'en fais pas pour moi. Nous avons ici un problème d'une tout autre envergure. Il se trouve que la journaliste est une Compagne de sang, Gideon.

— Oh, bordel ! Tu es sérieux ?

— J'ai vu sa tache de naissance de mes propres yeux, répondit Rio.

Gideon murmura sur un ton d'urgence quelque chose que Rio ne comprit pas à quelqu'un qui apparemment se trouvait avec lui dans le labo. Le grondement sourd qui s'ensuivit ne pouvait être que la voix de Lucan, le Gen-1 fondateur et chef de l'Ordre.

Super, se dit Rio, dépité. Mais bon, il n'avait pas vraiment eu l'intention de cacher les événements au plus haut gradé des guerriers. Alors autant tout lui dire dès à présent.

— Lucan est ici, l'informa Gideon, au cas où il n'aurait pas compris. Tu es seul de ton côté, Rio ?

— Tout ce qu'il y a de plus seul dans le bureau de Reichen.

— Bon. Une seconde. Je vais passer en mode vidéo.

Rio eut un rictus ironique.

— Je me doutais bien un peu que tu y viendrais.

Il leva les yeux tandis qu'en face de lui le grand écran plat s'allumait. Telle une fenêtre ouverte sur la pièce à côté, il afficha une image en temps réel de Gideon et Lucan assis dans le labo du complexe de Boston. Comme d'habitude, les cheveux blonds de Gideon étaient coupés courts et ébouriffés, ce qui lui donnait l'air d'un savant fou. Il l'observait de son regard intense par-dessus ses lunettes de soleil aux verres bleu pâle.

Lucan le regardait de ses yeux gris clair plissés par le souci. Le chef des guerriers était confortablement assis dans l'un des grands fauteuils de cuir installés autour de la table de conférence de l'Ordre.

— La femelle est en sécurité au Havrobscur et il ne lui a été fait aucun mal, commença Rio sans préambule. Elle s'appelle Dylan Alexander et, d'après ce que j'ai pu déduire des fichiers présents sur son ordinateur, elle habite et travaille à New York. Elle doit approcher la trentaine...

— Rio.

Lucan se pencha en avant pour mieux voir l'écran vidéo qui affichait l'image de ce dernier.

— Nous allons en revenir à elle dans un instant. Mais qu'en est-il de toi, mon vieux ? Tu n'as pas donné signe de vie depuis février et, sans vouloir être désagréable, tu as l'air dans un sale état.

Rio secoua la tête et passa les doigts dans ses cheveux humides de sueur.

— Je vais bien. Je veux simplement m'occuper de ce problème et le résoudre, tu vois ?

Il ne savait pas vraiment s'il parlait de Dylan Alexander et de ses photos ou de l'autre problème, celui auquel il se confrontait depuis l'explosion de l'entrepôt, et qui aurait pu le tuer. Qui aurait dû le tuer, bordel !

— Tout va bien de mon côté, Lucan.

L'expression du vampire ne changea pas, son regard le jaugeant à l'autre bout du canal vidéo.

— Je n'aime pas qu'on me mente, mon ami. J'ai besoin de savoir si l'Ordre peut toujours compter sur toi. Es-tu toujours avec nous ?

— L'Ordre est tout ce que j'ai, Lucan. Tu le sais bien.

C'était la pure vérité, et cela sembla satisfaire le sagace Gen-1. En tout cas pour le moment.

— Alors comme ça, la journaliste que tu détiens à Berlin est une Compagne de sang.

Lucan soupira et caressa de la main sa forte mâchoire carrée.

— Il va falloir que tu l'amènes ici, Rio. À Boston. Tu vas devoir lui expliquer quelques trucs, sur la Lignée et le lien qu'elle a avec nous, puis nous l'amener. Gideon va se charger d'organiser le voyage.

L'autre guerrier était déjà en train de taper furieusement sur son clavier.

— Je peux m'arranger pour que notre jet privé t'attende à l'aéroport de Tegel demain soir.

Rio acquiesça lentement. Il restait toutefois quelques détails à prendre en compte.

— Elle avait réservé un vol Prague-New York pour aujourd'hui. Elle a de la famille et des amis qui s'attendent à la voir rentrer.

— Tu as accès à son e-mail, rappela Gideon. Envoie depuis son compte un message groupé expliquant qu'elle a été retardée quelques jours et qu'elle reprendra contact dès que possible.

— Et pour les photos qu'elle a prises dans la grotte ? demanda Rio.

Cette fois, c'est Lucan qui répondit.

— Gideon me dit que tu as son appareil photo et son ordinateur. Il faut à part ça qu'elle comprenne bien que toute personne en possession de copies de ces photos présente un risque pour nous, un risque que nous ne pouvons nous permettre de laisser planer. Il va donc falloir qu'elle nous aide à enterrer son article et à détruire toutes les copies des photos qu'elle a communiquées.

— Et si elle refuse de coopérer ?

Rio voyait déjà comment la conversation qu'il allait avoir avec elle risquait de se dérouler.

— Qu'est-ce qu'on fait dans ce cas-là ?

— On retrouve la trace de toutes les personnes avec qui elle a été en contact et nous obtenons les images par n'importe quel moyen.

— Et on leur lave le cerveau à tous ?

Lucan pinça les lèvres avant de répondre.

— On fera tout ce qu'il faudra.

— Et la femme ?

Rio tenait à bien se faire comprendre.

— On ne peut pas effacer comme ça les souvenirs d'une Compagne de sang, ajouta-t-il. Il faudra lui laisser un choix, non ?

— Oui, répliqua Lucan. Elle a effectivement le choix. Une fois qu'elle sera au courant de l'existence de la Lignée et de la façon dont sa tache de naissance la lie à nous, elle pourra décider si elle veut faire partie de notre monde ou si elle préfère retourner au sien en renonçant à tout souvenir de notre espèce. C'est comme ça qu'on a toujours fait. C'est la seule façon de procéder.

Rio hocha la tête.

— Je m'en occupe, Lucan.

— Je sais, répondit celui-ci, sans la moindre trace de défi ou de doute dans la voix, en toute confiance. Et, Rio ?

— Ouais ?

— Ne crois surtout pas que je n'ai pas remarqué la couleur de tes glyphes. (Lucan le toisait de ses yeux gris.) 'oublie pas de te nourrir. Dès ce soir.

# CHAPITRE 10

Dylan était assise près de la tête du lit à baldaquin, les yeux rivés sur l'écran de son téléphone portable. « Recherche réseau »... « Recherche réseau »...

— Allez, encouragea-t-elle à voix basse comme le message se répétait avec une lenteur exaspérante. Allez, putain ! « Recherche réseau »... « Pas de signal disponible ».

— Et merde !

Elle avait menti à son ravisseur en prétendant ne pas avoir de téléphone portable. Ultra fin, son mobile était resté tout le temps des récents événements dans une des poches de côté de son pantalon. Mais l'avoir avec elle ne lui servait finalement pas à grand-chose.

Son accès international, bien que cher, se révélait tout au plus rudimentaire. Dylan avait tenté de téléphoner pour demander de l'aide plusieurs fois au cours de l'heure écoulée, toujours avec le même résultat frustrant. Tout ce qu'elle faisait en refusant d'abandonner, c'était de gâcher un temps de batterie précieux. Elle avait perdu le chargeur du portable et le bidule qui lui permettait de le brancher sur des prises européennes quelques jours seulement après le début du séjour. Et désormais il ne lui restait que deux barres de jus, et la galère dans laquelle elle se trouvait n'avait pas l'air de vouloir se terminer de sitôt.

Comme pour ponctuer cette réflexion, la clé tourna dans la serrure et quelqu'un actionna la poignée de cristal.

Dylan se dépêcha d'éteindre l'appareil et de le fourrer sous l'oreiller derrière elle. Elle ressortait juste sa main quand la porte de sa prison dorée s'ouvrit.

Rio entra avec un plateau de bois couvert de nourriture. Des fumets de pain au levain frais, d'ail et de viande rôtie le précédaient dans la pièce. Dylan se sentit saliver en apercevant un épais sandwich toasté plein d'émincé de poulet, de poivrons rouges marines, d'oignon, de fromage et de laitue craquante.

Oh, mon Dieu ! Ça avait l'air absolument délicieux.

— Voici, comme promis, votre déjeuner.

Elle se força à un haussement d'épaules dédaigneux.

— Je vous ai dit que je n'allais rien manger de ce que vous me donneriez.

— A votre aise.

Il posa le plateau sur le lit à côté d'elle. Dylan essaya de ne regarder ni l'appétissant sandwich ni la coupe de fraises et de pêches mûres qui l'accompagnait. Il y avait aussi sur le plateau une bouteille d'eau minérale et un petit verre à cocktail plein d'une dose généreuse d'un pâle liquide ambré qui dégageait un parfum à la fois sucré et fumé, comme un whisky écossais de grand luxe. Le genre de whisky avec lequel son père avait pris l'habitude de se poivrer tous les soirs, même si c'était bien au-dessus de leurs moyens.

— Est-ce que l'alcool est là pour m'aider à faire descendre les sédatifs que vous avez mis dans la nourriture, ou est-ce que vous les avez mis dedans ?

— Je n'ai aucune intention de vous droguer, Dylan.

Il avait l'air si sincère qu'elle faillit le croire.

— L'alcool est là pour vous aider à vous détendre, si vous en avez besoin. Je ne vais pas vous forcer à prendre quoi que ce soit.

— Ouais, dit-elle.

Elle sentait un changement subtil dans son attitude envers elle. Il était toujours aussi massif et inquiétant, mais lorsqu'il la regardait il y avait chez lui quelque chose qui tenait d'une résignation un peu douloureuse. Comme s'il y avait un truc désagréable dont il lui fallait se débarrasser.

— Si vous n'êtes pas ici pour me forcer à avaler quoi que ce soit, alors pourquoi vous faites la tête d'un type qui m'apporterait mon dernier repas ?

— Je suis venu vous parler, c'est tout. Il y a des choses qu'il faut que je vous explique. Des choses que vous devez savoir.

Eh bien, il était grand temps qu'elle obtienne quelques réponses.

— OK. Et si vous commenciez par me dire quand vous allez me laisser sortir d'ici.

— Bientôt, dit-il. Nous partons demain soir pour les États-Unis.

— Vous me ramenez en Amérique ?

Elle savait qu'il y avait trop d'espoir dans sa voix, surtout dans la mesure où il avait utilisé le pronom « nous ».

— Vous allez me relâcher demain ? Vous allez me laisser rentrer chez moi ?

Il fit lentement le tour du lit pour rejoindre le mur dans lequel s'inscrivaient les fenêtres occultées. Il y appuya une épaule et croisa ses bras tatoués et musclés sur sa poitrine. Pendant une longue minute, il resta debout là sans rien dire. Elle en aurait hurlé.

— Vous savez, ce matin, j'étais censée rencontrer quelqu'un à Prague, quelqu'un qui connaît mon patron et qui l'a probablement déjà appelé pour s'enquérir de moi. Et j'ai un vol pour New York cet après-midi. Il y a des gens qui m'attendent à la maison. Vous ne pouvez pas simplement me cueillir dans la rue et vous imaginer que personne ne va s'apercevoir de mon absence...

— Personne ne vous attend plus.

Le cœur de Dylan se mit à battre la chamade, comme si son corps était conscient du fait que quelque chose d'important allait suivre avant même que son esprit ait percuté.

— Qu'est-ce qu'est-ce que vous venez de dire ?

— Votre famille, vos amis et votre journal ont tous reçu un message disant que tout va bien pour vous mais que vous pensez être injoignable pour quelque temps.

Voyant sa confusion, il ajouta :

— Ils ont tous reçu un e-mail de votre part leur expliquant que vous preniez des congés supplémentaires pour visiter un peu plus l'Europe par vous-même.

Délaissant la méfiance qu'elle ressentait une seconde auparavant, elle se laissa aller à la colère.

— Vous avez contacté mon patron ? ma mère ?

Elle se fichait pas mal de son boulot à cet instant précis, mais l'idée de cet homme s'approchant d'une façon quelconque de sa mère la mettait en fureur. Elle balança les jambes par-dessus le bord du lit et se leva, tremblante de rage.

– Espèce de salaud ! Espèce de fils de pute manipulateur !

Elle se précipita sur lui et il s'écarta de son chemin.

– C'était nécessaire, Dylan. Comme vous l'avez dit, les gens se seraient posé des questions et inquiétés pour vous.

– Pas touche à ma famille, vous m'entendez ? Je me fous pas mal de ce que vous me faites, mais vous laissez ma famille en dehors de tout ça !

Il resta calme et attentionné. C'en était énervant au possible.

– Votre famille est en sécurité, Dylan. Vous aussi. Demain soir, je vous ramène aux États-Unis, dans un endroit secret qui appartient à ceux de mon espèce. Je pense qu'une fois là-bas une bonne partie de ce que vous allez entendre maintenant sera plus facile à comprendre pour vous.

Dylan le dévisageait, son esprit bloqué sur la formulation curieuse qu'il venait d'employer : « ceux de mon espèce ».

– Mais que se passe-t-il, bordel ? Je ne plaisante pas... Il faut que je sache.

Malédiction. Sa voix tremblait comme si elle allait craquer devant lui, cet étranger qui avait volé sa liberté et violé son intimité. Pas question qu'elle lui montre la moindre faiblesse, quoi qu'elle entende.

– S'il vous plaît, dites-moi, je veux la vérité.

– Sur vous, demanda-t-il avec son accent qui faisait rouler les syllabes. Ou sur le monde auquel votre naissance vous destine ?

Dylan ne trouva rien à dire. Elle porta instinctivement la main à sa nuque, qui semblait vibrer de chaleur. Rio hochait simplement la tête.

– C'est une tache de naissance rarissime. Il y a peut-être une femme sur un demi-million qui naît avec cette tache, probablement moins.

Les femmes qui portent cette marque – les femmes comme vous, Dylan – sont très particulières. Cette tache est celle des Compagnes de sang. Les femmes comme vous ont certains... dons. Des talents qui les distinguent du reste de l'humanité.

– Quel genre de dons et de talents ? interrogea-t-elle d'un ton hésitant, pas certaine de vouloir poursuivre cette conversation.

– Des facultés extrasensorielles, essentiellement. Chacune de ces femmes est différente, avec des niveaux de capacité différents. Certaines peuvent voir le futur ou le passé. D'autres peuvent connaître l'histoire d'un objet en le prenant en main. Certaines peuvent déclencher des tempêtes ou régenter la volonté des êtres vivants qui les entourent.

D'autres peuvent guérir d'un simple contact. D'autres encore tuer par la pensée.

– C'est ridicule, ricana-t-elle. Il n'y a que dans les tabloïds et les bouquins de science-fiction que les gens ont ce genre de pouvoirs.

Il grogna et sa bouche se releva aux commissures. Il l'étudiait de beaucoup trop près, comme s'il essayait de la mettre à nu avec ce regard topaze pénétrant.

– Je suis certain que vous avez un don particulier vous aussi. Quel est-il, Dylan Alexander ?

– Vous n'êtes pas sérieux, si ?

Elle secoua la tête et leva les yeux au ciel d'un air dédaigneux.

Mais cela ne l'empêchait pas de penser à ce qui l'avait toujours rendue différente. Son lien inexplicable, bien qu'aléatoire, avec les morts. Ce n'était pas la même chose que ce qu'il décrivait, cependant. C'était complètement différent.

Ou bien... ?

– Je ne vous demande pas de vous confier à moi, dit-il. Sachez seulement qu'il y a une raison au fait que vous ne soyez pas comme les autres femmes. Peut-être avez-vous le sentiment de ne pas avoir votre place dans le monde en général. Beaucoup de femmes comme vous sont nettement plus sensibles que le reste de la population humaine. Vous voyez les choses différemment. Il y a une raison à tout cela, Dylan.

Comment savait-il ? Comment pouvait-il comprendre tant de choses à son sujet ? Dylan ne voulait rien croire de ce qu'il disait. Elle ne voulait pas croire qu'elle puisse avoir un rapport quelconque avec ce qu'il décrivait, et pourtant il semblait la comprendre plus intimement que personne auparavant.

– Les Compagnes de sang ont un talent unique, reprit Rio alors qu'elle l'observait dans un silence incrédule. Mais leur don le plus extraordinaire est celui qu'elles ont en partage : la possibilité de créer la vie avec ceux de mon espèce.

Incroyable ! Le voilà qui remettait ça avec une référence délibérée à son « espèce ». Et il parlait de sexe et de procréation, en plus ?

Soudain Dylan se souvint avec clarté de la manière dont il l'avait si facilement clouée au sol sous son corps puissant et complètement excité dans cet hôtel de Prague. Il ne lui en fallait pas beaucoup pour se rappeler la chaleur de tous ces muscles pressés contre elle, mais elle ne voulait surtout pas savoir pourquoi – à cette pensée, son cœur se mettait à battre plus vite et son souffle à s'accélérer.

Était-il en train de la mettre en condition pour une deuxième tentative ? Ou s'imaginait-il qu'elle était suffisamment crédule pour se laisser séduire au point de gober tout ce fatras sur sa prétendue différence ou son appartenance à quelque autre monde mystérieux dont elle n'avait rien su jusque-là ?

Et pourquoi croirait-elle un truc pareil ? À cause de cette petite tache de naissance sur sa nuque ?

Une tache qu'elle sentait encore chaude et comme électrique sous sa paume. Elle baissa la main et serra les bras sur sa poitrine.

Rio suivait ses mouvements d'un regard perçant, trop perçant.

– Je pense que vous avez remarqué que, moi non plus, je n'étais pas tout à fait comme les autres hommes. Il y a aussi une raison à cela. (Un lourd silence emplit la pièce tandis qu'il semblait prendre le temps de choisir ses mots.) C'est parce que je ne suis pas seulement un homme. Je suis quelque chose de plus.

Dylan devait bien admettre qu'il avait raison. Son gabarit et sa puissance à eux seuls semblaient le ranger dans une catégorie à part. Pourtant il était bien mâle, elle en était sûre, ne serait-ce qu'à cause de la façon dont son regard brûlant parcourait son visage et chaque partie de son corps.

Il la regardait sans ciller, fougueusement, intensément.

– J'appartiens à la Lignée, Dylan. Faute d'un autre mot dans votre vocabulaire, disons que je suis un vampire.

Pendant un court moment, elle crut l'avoir mal compris. Puis toute la tension qu'elle avait ressentie depuis que Rio avait pénétré dans la pièce disparut, emportée par une grande vague de soulagement.

– Oh ! Mon Dieu !

Elle ne put retenir un rire quasi hystérique, qui emporta en un instant son angoisse sur une vague d'incrédulité.

– Un vampire ! Vraiment ? Parce que, vous savez, c'est tellement plus logique que tout ce à quoi j'ai pu penser. Vous n'êtes ni un militaire ni un espion ou un terroriste, vous êtes un vampire !

Il ne riait pas.

Il se contentait de rester là, debout, sans bouger, en attendant qu'elle lève les yeux et croise son regard grave.

– Oh, allez ! le gronda-t-elle. Vous ne pouvez pas sérieusement espérer que je vais croire ça.

– Je me rends bien compte que ça doit être difficile à appréhender. Mais c'est la vérité. C'est ce que vous avez demandé, Dylan. Ce que vous demandez depuis la première fois où nous nous sommes vus. La vérité. Maintenant, vous l'avez.

Grands dieux, il semblait si sérieux.

– Quid des autres gens qui vivent ici ? Et n'essayez pas de me dire qu'il n'y a personne d'autre dans cette énorme bâtisse, parce que j'ai

entendu des pas dans le couloir et des conversations étouffées. Alors, et eux ? Ce sont aussi des vampires ?

— Certains, répondit-il calmement. Les hommes font partie de la Lignée. Et les femmes qui vivent ici dans ce Havrobscur sont humaines.

Ce sont des Compagnes de sang, comme vous.

Dylan se recroquevilla.

— Arrêtez de dire ça. Arrêtez d'essayer de prétendre que je suis embarquée comme vous dans ce bateau ivre. Vous ne savez rien de moi.

— J'en sais assez.

Il pencha la tête vers elle dans un mouvement qui lui parut presque animal, sans qu'il en ait conscience.

— La marque que vous portez est tout ce que j'ai à connaître de vous, Dylan. Vous faites partie de tout ça désormais. Que vous ou moi n'aimions pas cette idée n'y change rien.

— Eh bien, je ne l'aime pas, lâcha-t-elle, de nouveau angoissée. Je veux que vous me laissiez sortir de cette chambre. Je veux rentrer chez moi, retrouver ma famille et mon boulot. Je veux tout oublier de cette foutue grotte et de vous.

Il secoua lentement la tête.

— C'est trop tard pour ça. Il n'y a pas de retour en arrière possible, Dylan. Je suis désolé.

— Vous êtes désolé, siffla-t-elle. Je vais vous dire ce que vous êtes. Vous êtes fou ! Vous êtes malade...

D'un simple roulement de ses muscles souples, il quitta sa position d'appui contre le mur pour se retrouver dans l'instant devant elle. Ils étaient distants d'un centimètre à peine. Il tendit la main comme s'il allait lui toucher la joue, ses doigts restèrent l'espace d'un instant suspendus en l'air, mais il résista.

Le cœur de Dylan fit un bond mais elle ne recula pas. Elle ne pouvait pas, pas tant qu'il la tenait sous l'emprise de son regard brûlant, quasi hypnotique.

Respirait-elle ? Mon Dieu, elle n'en était même pas sûre. Elle attendait la sensation légère de ses doigts touchant sa peau, étonnée de se rendre compte à quel point elle la désirait.

Mais il eut un lent grognement et laissa retomber sa main à son côté.

Il pencha la tête à son oreille. Sa voix profonde laissa un murmure de chaleur sur son cou lorsqu'il souffla :

— Mangez votre repas, Dylan. Ce serait dommage de gâcher ces victuailles alors que vous savez que vous avez besoin de vous nourrir.

Bon. Elle n'aurait pas pu le prendre plus mal s'il lui avait demandé d'avalier un chapelet de lames de rasoir !

Rio verrouilla la porte, puis se précipita dans sa chambre, les poings serrés, les bras collés au corps. À une époque, il aurait mené à bien une tâche de ce genre avec charme et diplomatie. Difficile à imaginer à présent. Il s'était montré brusque et inefficace, et il ne pouvait mettre tout cela sur le compte de son mal de tête latent ou de la faim qui le taraudait.

Il ne savait pas comment s'y prendre avec Dylan Alexander.

Il ne savait pas que penser d'elle, ou de la réaction involontaire qu'elle lui avait inspirée.

Depuis Eva, il n'y avait pas eu d'autre femme capable de susciter son intérêt au-delà des besoins physiques les plus basiques. Une fois qu'il avait recouvré assez de forces pour quitter le complexe – de nombreuses semaines après le début de sa convalescence –, il avait satisfait ses besoins charnels de la même façon qu'il assouvissait sa soif de sang. Avec une efficacité froide et impersonnelle. Ça lui paraissait étrange, à lui qui avait si longtemps profité en jouisseur des nombreux plaisirs de la vie, dont il n'aurait alors su se passer.

Mais il n'avait pas toujours été comme ça. Il lui avait fallu de nombreuses années pour dépasser ses origines obscures et arriver à trouver du sens à sa vie, à en faire quelque chose de bien. Il pensait y être parvenu. Bon Dieu, il pensait vraiment tout avoir. Et tout s'était évanoui en un instant, cet instant aveuglant et brûlant l'été précédent, quand Eva avait vendu l'Ordre à ses ennemis.

Rio avait longtemps pensé que la trahison de sa Compagne de sang l'avait rendu définitivement inaccessible à l'amour, et une part de lui-même s'était satisfaite d'être débarrassée des liens émotionnels et des complications qu'ils entraînaient.

Puis il avait rencontré Dylan.

Et elle se trouvait dans la pièce à côté, persuadée qu'il était cinglé. Elle n'a pas tout à fait tort, reconnut-il tristement pour lui-même. Et que penserait-elle quand elle se rendrait compte qu'il venait de lui dire la vérité ?

Cela n'avait pas d'importance.

Avant peu, elle saurait tout. Elle aurait à choisir entre une vie dans le cocon d'un Havrobscur ou le retour dans sa vie d'avant au milieu des humains.

Il ne comptait pas s'attarder pour voir quelle issue elle choisirait. Il avait son propre chemin à suivre et cet épisode catastrophique n'était qu'un détour contrariant.

Un coup frappé à la porte de sa suite tira Rio de ses sinistres pensées.

— Ouais, aboya-t-il, le regard encore plein de la colère qu'il nourrissait contre lui-même.

La porte s'ouvrit et Reichen entra.

— Tout s'est bien passé ? demanda le mâle du Havrobscur.

— On ne peut mieux ! ironisa Rio d'un ton glacial.

— Je vais faire un tour en ville et je me suis dit que vous voudriez peut-être vous joindre à moi. (Il eut un regard appuyé pour les dermoglyphes de Rio, aux couleurs incandescentes.) L'endroit est décadent, mais très discret. Comme le sont les femmes qui travaillent là. Donnez seulement une heure de votre temps à l'un des anges d'Hélène et je vous garantis qu'elle saura vous faire oublier tous vos soucis.

— Où est-ce que je signe ? grogna Rio.

# CHAPITRE 11

Le bordel berlinois où Reichen l'emmena ce soir-là dépassait les attentes que Rio aurait pu avoir à la suite de la description que lui en avait faite son hôte. La prostitution avait été légalisée en Allemagne quelques années plus tôt et l'Aphrodite était sans conteste un établissement de référence pour ses femmes magnifiques, douées et désireuses de bien faire.

Trois des plus beaux spécimens du club, qui ne portaient rien d'autre que de minuscules strings, s'adonnaient à une danse lascive devant la table du petit salon privé où Rio et son hôte du Havroscur étaient assis en compagnie de la splendide propriétaire des lieux, Hélène. Avec ses longs cheveux noirs, son visage exquis et ses courbes généreuses, Hélène n'aurait pas déparé un seul instant dans le cheptel de superbes jeunes femmes qu'elle gérait. Mais il était clair qu'au-delà de son évident sex-appeal c'était une femme d'affaires avisée et qu'elle jouissait de son pouvoir.

Reichen en tout cas semblait satisfait de la laisser faire ce qu'elle voulait de lui. Posé à côté d'elle sur le canapé de velours en demi-lune qui faisait face à celui qu'occupait Rio, il se laissait aller sur le dossier matelassé, un pied posé sur la table basse ronde devant lui, les cuisses largement écartées pour offrir aux mains baladeuses d'Hélène l'accès libre à ce qui pourrait l'intéresser de ce côté-là.

Pour l'instant, elle s'amusait à l'allumer en faisant glisse : ses ongles écarlates le long de la couture intérieure de son pantalon sur mesure tout en menant à voix basse et sur un ton péremptoire une conversation en allemand sur son téléphone portable.

Rencontrant le regard de Rio, Reichen adressa un signe aux trois femelles qui se déhanchaient en se caressant à portée de main de Rio. – Servez-vous, mon ami. Prenez-en une, deux... ou les trois. A vous de voir. Elles sont là pour votre distraction personnelle, avec les compliments d'Hélène, qui les a réservées pour vous quand je lui ai dit que je vous amènerais ce soir.

Hélène offrit un sourire félin à Rio tout en continuant à mener ses affaires comme la tigresse qu'elle était sûrement. Tandis qu'elle donnait des instructions d'une voix cassante au téléphone, Reichen jouait avec les cheveux qui lui tombaient sur les épaules et faisait courir tendrement le bout de ses doigts le long de son cou.

Ils formaient un couple insolite, même si leur relation était – et Reichen avait insisté sur ce point – sans attaches quoiqu'assidue.

Il était très rare que les mâles de la Lignée montrent un intérêt durable envers une femelle humaine, et ce, même sur un plan essentiellement sexuel. On considérait en général le risque de révéler l'existence de la Lignée aux humains comme trop grand pour qu'un vampire ose s'impliquer dans la moindre relation à long terme. Et il y avait toujours le danger qu'une humaine tombe aux mains de Renégats ou, pire, qu'elle soit transformée en Laquais par un membre puissant mais corrompu de la Lignée.

Hélène n'était pas une Compagne de sang, mais elle était pour Reichen une alliée fidèle. Elle savait ce qu'il était – ce qu'étaient Rio et le reste de la Lignée – et elle gardait ce secret aussi jalousement que s'il avait été l'un des siens. Elle s'était montrée digne de confiance et loyale envers Reichen, ce que Rio aurait été bien en peine de dire de la Compagne de sang à laquelle il avait été lié pendant tant d'années.

Il détourna le regard du couple et observa le club. Le petit salon aux lumières tamisées où ils se trouvaient était clos de rares fumées qui offraient un panorama à 360 degrés sur ce qui se passait juste à côté dans l'enceinte principale du club. Il pouvait y contempler l'acte sexuel dans toutes ses variantes possibles et avec toutes les combinaisons de partenaires possibles. Mais encore plus près de lui se trouvaient les trois ravissantes femelles qui n'attendaient que son bon vouloir.

– Elles sont belles, hein ? N'hésitez pas à les toucher si vous en avez envie. Reichen leur fit un signe et les trois prostituées entamèrent une approche délibérément séductrice du côté de la table où se tenait Rio. Leurs seins nus se balançaient avec une fermeté artificielle tandis que les filles se caressaient entre elles en un show qu'elles devaient avoir déjà exécuté des centaines de fois. L'une d'elles se rapprocha encore plus pour venir se placer entre les genoux de Rio, ses hanches bronzées bougeant au rythme de la basse et de la voix rauque émises par les haut-parleurs en arrière-plan. Ses deux compagnes la rejoignirent, l'effleurant tandis qu'elle exécutait sa petite danse particulière, le petit triangle de satin qui couvrait son sexe à quelques centimètres à peine de la bouche de Rio.

Il se sentait curieusement détaché de tout ce qui se passait, à la fois désireux de laisser les choses se dérouler et sans réel intérêt pour ce qui lui était proposé. Plus tard, il les utiliserait autant qu'elles avaient l'intention de l'utiliser.

De l'autre côté de la table, Hélène mettait un terme à son appel. Alors qu'elle refermait le mince appareil, Reichen se leva et lui offrit sa main. Elle se glissa hors du siège de velours sous le bras protecteur de son amant vampire.

– Elles vous fourniront tout ce que vous leur demanderez, dit Reichen. Rio leva les yeux et l'autre mâle de la Lignée lut son regard sans s'y tromper. Le sien glissa sur les dermoglyphes de Rio, manière subtile de signifier qu'il voyait bien sa faim de sang grandir.

– Les vitres de cette pièce sont des miroirs sans tain. Quels que soient vos appétits, personne ne verra et ne saura rien de ce qui se passe ici. Restez aussi longtemps que vous le désirez. Mon chauffeur vous reconduira au manoir quand vous serez prêt. (Il sourit, découvrant uniquement l'extrémité de ses crocs émergents.) Je rentrerai tard.

Rio regarda le couple se diriger vers l'ascenseur situé au centre de l'espace privatif. Avant que les portes se ferment et que la cabine commence son ascension vers l'appartement qu'Hélène occupait au dernier étage du bâtiment, ils étaient déjà en train d'échanger un baiser passionné.

Une paire de mains commença à déboutonner la chemise noire de Rio. – Tu aimes ma danse ? demanda la femelle qui s'agitait entre ses jambes.

Il ne répondit pas. Il n'était pas vraiment enclin à la conversation, mais elles non plus de toute façon. Rio leva les yeux vers le trio de jolis visages maquillés. Elles souriaient, faisaient des mines et des moues sensuelles censées l'exciter... mais aucun de leurs regards ne s'attardait sur son visage plus de quelques dixièmes de seconde.

Bien sûr, se dit-il, souriant d'un air narquois à la façon polie qu'elles avaient de le faire. Aucune d'elles ne voulait voir ses cicatrices de trop près.

Elles continuaient à le tripoter, se frottant contre lui comme des chattes en chaleur... comme elles étaient si bien formées à le faire. Elles le caressaient, admirant à haute voix sa carrure massive, lui déclarant combien elles le trouvaient fort et sexy.

Pourtant elles évitaient soigneusement son regard pour pouvoir continuer à prétendre que ce qu'elles voyaient ne les repoussait pas.

Cela ne lui avait pas plu que Dylan lui parle de ses cicatrices. Il n'était pas habitué à cette honnêteté sans fard, pas plus qu'à la compassion sincère qu'il avait sentie dans sa voix quand elle lui avait demandé gentiment comment il avait été blessé. Il avait été pris au dépourvu,

embarrassé par l'intérêt spontané de Dylan, et il avait ressenti l'envie de rentrer sous terre pour s'y soustraire.

Mais, au moins, elle ne lui avait pas imposé ce mensonge exaspérant. Ces femmes, si professionnelles quand il s'agissait de charmer et de séduire, n'étaient pas capables de masquer leur aversion.

Elles se trémoussaient et ondulaient devant lui et, les minutes passant, la pièce se mit à tourner avec elles. Les couleurs criardes du club se mélangeaient en une traînée étourdissante de rouge, d'or et de bleu électrique. La musique battait plus fort contre les tempes déjà passablement douloureuses de Rio. Les odeurs écœurantes de parfum, de liqueur et de stupre mélangées lui donnaient la nausée.

Puis ce fut le sol qui se mit à tourner. Il avait les tempes dans un étau et sentait la folie l'envahir comme une vague noire qui allait l'emporter s'il ne se reprenait pas.

Il ferma les yeux pour s'isoler d'une partie de ce bombardement sensoriel. L'obscurité ne dura qu'un moment avant qu'une image commence à se former dans les vapeurs qui habitaient son esprit dérangé.

Au milieu de la tempête de douleur et de peur qui se déclenchait soudain autour de lui, il vit un visage. Dylan.

Sa peau laiteuse couverte de taches de rousseur lui semblait si pioche qu'il crut pouvoir la toucher. Ses magnifiques yeux verts pailletés d'or étaient à demi fermés mais le considéraient sans crainte. Alors qu'il croisait son regard, elle sourit et pencha doucement la tête de côté. Sa chevelure de soie flamboyante glissa librement sur son épaule, comme une caresse.

Et c'est alors que Rio vit le baiser écarlate de la double perforation sous son oreille.

Cristo, cette vision était si réaliste ! Les gencives lui faisaient mal et l'extrémité de ses crocs lui piquait vivement la langue. La soif l'envahit. Il croyait presque goûter la douceur de genièvre et de miel du sang qui perlait à la blessure du cou de Dylan.

Et c'est ainsi qu'il eut la certitude qu'il ne s'agissait que d'une illusion... parce qu'il ne connaîtrait jamais le goût de la jeune femme.

Dylan Alexander était une Compagne de sang et cela signifiait que boire à sa veine était hors de question. Une goutte de son sang suffirait à créer un lien dont seule la mort pouvait venir à bout. Rio avait déjà suivi cette voie et ça l'avait presque tué.

Plus jamais.

Il gronda quand l'aguicheuse qu'il avait entre les jambes décida que le moment était venu de passer aux choses sérieuses. Lorsqu'il ouvrit les yeux, elle lui susurra une obscénité puis lui planta les mains sur les cuisses et les écarta franchement. Se passant la langue sur les lèvres, elle tomba à genoux devant lui. Lorsqu'elle s'attaqua à sa braguette, ce ne fut pas le désir qui lui fit bouillir les sangs, mais une poussée de fureur.

Ses tempes battaient et sa bouche était sèche comme si elle avait été pleine de sable.

Merde. Il allait péter un plomb s'il restait là plus longtemps. Il fallait qu'il se casse au plus vite.

— Lève-toi, grogna-t-il. Lâchez-moi, toutes les trois.

Elles reculèrent comme si elles venaient de provoquer un animal sauvage. L'une d'elles tenta de faire preuve de courage.

— Tu veux quelque chose de différent, chéri ? Pas de problème. Dis-nous ce que tu aimes.

— Rien de ce que vous avez à offrir, cracha-t-il.

Il se leva brusquement et leur montra longuement le côté détruit de son visage.

Mal assuré sur ses jambes, il sortit du salon privé en titubant, puis traversa le club à la musique trépidante et à l'odeur de musc envahissante. Il trouva la porte de derrière, par où il était entré avec Reichen pour éviter la presse de l'accès principal, et dépassa les videurs, qui s'étaient prudemment écartés en le voyant arriver.

Dehors, la rue était sombre. L'air de la nuit d'été lui parut frais sur sa peau surchauffée ; il inspira profondément pour tenter de calmer le bouillonnement de son cerveau et jura quand il s'aperçut que cela ne l'aidait pas.

Sa vision était plus perçante dans l'obscurité, mais cela allait au-delà de son acuité nocturne de base, qui donnait à tout ce qui l'entourait un contour bien précis. Ses pupilles s'étaient étirées sous l'effet de la colère et du manque et ses iris modifiés projetaient leur lueur ambre sur le ciment du trottoir. Son pas était irrégulier, la claudication qu'il avait presque maîtrisée polluant de nouveau sa démarche.

Ses crocs étaient entièrement descendus. Un coup d'œil aux glyphes de ses avant-bras lui confirma qu'il était en très mauvaise posture.

Putain ! Il aurait dû s'abreuver à la veine de l'une des femelles dans le club. Cela faisait des heures qu'il lui fallait se nourrir, et son état devenait critique.

Tête baissée, les poings enfoncés profondément dans les poches de son pantalon, Rio se mit à avancer d'un pas rapide et heurté. Il envisageait de se diriger vers un des parcs de la ville, où les sans-abri constituaient des proies faciles pour les créatures de la nuit. Mais alors qu'il traversait une des voies adjacentes à la rue principale il y vit une jeune punk qui fumait une cigarette. Elle s'appuyait contre le mur d'un bâtiment de brique, se mordillant les ongles en relâchant un nuage de fumée toxique.

Si ses talons aiguilles et sa minijupe ajustée n'avaient pas suffi à indiquer sa profession, le bustier qui soutenait son opulente poitrine ne laissait aucun doute. C'était là une version bas de gamme de ce que Rio venait juste de laisser derrière lui. La femme leva les yeux et le surprit en train de la regarder.

— Ich bin nicht arbeiten, dit-elle d'un ton sarcastique avant de recommencer à se massacrer les ongles. « Pas au travail. »

Sans se laisser impressionner par cette sortie, Rio marcha vers elle comme un spectre sortant de l'ombre.

— Mon travail fini pour ce soir, ja ? Pas de sexe, lança-t-elle, énervée.

— Ce n'est pas ça dont j'ai besoin.

— Hein ? Alors, fous le camp...

Rio fut sut elle si vite qu'elle n'eut même pas le temps de crier. Il avait franchi en un clin d'œil la dizaine de mètres qui les séparait avant de retourner la femme pour la mettre face au mur de brique. Ses cheveux bruns étaient courts, ce qui facilitait l'accès à son cou. Rio frappa à la vitesse d'une vipère, plantant ses crocs profondément dans sa chair avant de soutirer son sang goulûment.

Elle se débattit l'espace d'un instant sous le choc initial, mais se relâcha dès qu'il commença à boire, la douleur cédant la place au plaisir. Rio but rapidement, avalant d'un trait ce dont son corps avait désespérément besoin. Puis il lécha la plaie qu'il avait ouverte, scellant la morsure d'un coup de langue. La marque aurait disparu quelques minutes plus tard. Quant au souvenir de ce qui venait de se passer, Rio passa la main autour de la tête de la jeune femme pour venir poser sa paume sur ses yeux.

Il ne lui fallut qu'une seconde pour effacer les dernières minutes de sa mémoire, mais cela suffit pour qu'un homme apparaisse au coin du bâtiment et les voie l'un contre l'autre.

— Was zur Hölle ist das ?

Le type, un grand chauve costaud, n'avait pas l'air content du tout. En s'essuyant les mains sur un tablier de bar taché, il aboya quelque chose à la fille – un ordre strict, qu'elle se dépêcha d'exécuter. Mais visiblement pas assez vite à son avis. Alors qu'elle s'éloignait de Rio, Bibendum la gifla à toute volée. Elle cria et fila de toutes ses jambes pour aller tourner le coin du bâtiment. L'homme se dirigea alors vers Rio.

— Si tu sais ce qui est bon pour toi, fous le camp, gronda Rio d'une voix qui n'avait plus rien d'humain. Ceci ne te concerne pas.

Bibendum secoua sa tête mafflue.

— Tu veux baiser Uta, tu me paies.

— Alors viens et essaie de te faire payer, souffla Rio d'une voix si sourde que n'importe qui doté d'une once de jugeote aurait compris qu'il s'agissait d'un avertissement sérieux.

Mais pas ce type. Il passa la main derrière lui et tira un couteau dissimulé quelque part dans son dos. Erreur fatale. Rio vit la menace ; il était encore trop sur les nerfs pour laisser tomber. Comme le maquereau avançait vers lui avec l'intention de lui faire la peau, Rio lui sauta dessus.

Il projeta l'humain sur le trottoir en serrant son cou épais de ses mains puissantes. Un pouls battait frénétiquement contre sa paume, coup après coup de sang chaud affluant sous la peau rêche.

Rio sentait vaguement les battements de cœur de l'humain, mais il n'était plus tout à fait lui-même. Sa soif de sang était temporairement apaisée, mais la rage ne le quittait plus. La pression infligée à son esprit et sa volonté ne faiblissaient pas, l'amenant à l'obscurité qu'il redoutait le plus.

Maldecido.

Monstruo.

Il se sentit glisser dans l'oubli...

Les noms qu'on lui donnait quand il était enfant résonnaient à ses oreilles comme le tonnerre d'un violent orage. Il se souvint de la sombre forêt et de l'odeur du sang répandu sur la terre battue. La chaumière où sa mère avait été tuée sous ses yeux...

Alors que l'obscurité descendait sur lui, il redevint l'enfant sauvage qu'il avait été en Espagne si longtemps auparavant. Un enfant confus et effrayé, sans maison, sans famille et sans personne pour lui montrer qui il était vraiment.

Comedor de la sangre.

Avec un rugissement, il se pencha sur sa proie tremblante et mordit le cou charnu. Il se montra sauvage, pas de faim mais de colère et de cette vieille angoisse qui lui donnait l'impression d'être un monstre. Un maudit. Un terrifiant buveur de sang.

Manos del diablo.

Ces mains du diable n'étaient plus les siennes. La syncope arrivait vite, l'engloutissait. Il ne voyait plus la rue devant lui. La logique et le contrôle de soi s'éteignaient comme des fusibles sautant dans son esprit. Il pouvait à peine penser.

Mais il reconnut l'instant précis où le cœur de l'humain fit silence sous ses doigts.

Il sut, au moment où l'obscurité l'envahissait, qu'il venait de tuer cette nuit-là.

Un bruit sourd dans la pièce adjacente sortit Dylan d'un sommeil agité. Elle s'assit dans le lit, désormais complètement réveillée. D'autres sons se faisaient entendre, des grognements étouffés et des bruits de pas lourds et irréguliers, comme ceux de quelqu'un – ou quelque chose – d'imposant qui souffrait terriblement.

La suite à côté était celle de Rio. Il le lui avait dit lui-même plus tôt dans la soirée en lui apportant une collation et son sac à dos. Il lui avait dit de s'installer pour la nuit et l'avait prévenue qu'il serait juste de l'autre côté de la cloison, à quelques secondes d'elle. Pas de quoi la mettre plus à son aise, bien au contraire.

Malgré cette menace implicite, Dylan s'était doutée qu'il était parti. La pièce d'à côté était restée calme pendant plusieurs heures, jusqu'à ce réveil soudain à 4 heures du matin.

Et dire que Rio voulait se faire passer pour une dangereuse créature de la nuit ! Avec son entrée maladroite et bruyante dans sa chambre, il faisait plutôt à Dylan l'effet d'un ivrogne de retour d'une sacrée virée en ville.

Elle resta assise là, les bras croisés sur la poitrine, à l'écouter grogner, renverser un meuble lourd et jurer comme un charretier quand ses jambes refusèrent de le porter plus longtemps.

Combien de nuits son père était-il rentré dans cet état ? Seigneur ! Bien trop pour qu'elle ait pu les compter. Il arrivait du bar en titubant, si mal en point que Dylan, sa mère et ses deux frères aînés n'étaient pas de trop pour le mettre au lit avant qu'il tombe et s'ouvre le crâne. Elle en était arrivée à développer un antagonisme systématique envers les hommes qui laissaient leurs faiblesses prendre ainsi le dessus, mais elle devait bien admettre que les bruits qui venaient de la chambre de Rio ne ressemblaient pas à ceux du soûlot de base.

Elle sortit du lit et rejoignit la porte de communication sans faire de bruit. L'oreille contre le frais panneau de bois, elle l'entendait haleter. Elle pouvait presque l'imaginer allongé au sol là où il s'était écroulé, incapable de bouger sous l'effet de la crise qu'il traversait, quelle que soit sa nature.

— Hé ? interrogea-t-elle doucement. Euh... Rio, c'est vous ?

Seul le silence lui répondit.

Un silence qui se prolongea en malaise.

— Ça va là-dedans ?

Elle posa la main sur la poignée de la porte, mais elle ne céda pas. Elle était verrouillée, comme elle l'avait été toute la nuit.

— Dois-je appeler quelqu'un pour vous aider...

— Retournez vous coucher, Dylan.

La voix était faible et confinait au grognement. C'était bien la voix de Rio, mais elle semblait très différente de ce qu'elle avait entendu jusque-là.

— Écartez-vous de la porte, intima Rio d'un étrange grognement. Je n'ai pas besoin d'aide.

Dylan fronça les sourcils.

— Je ne vous crois pas. Vous n'avez pas l'air bien du tout.

Elle essaya la poignée une nouvelle fois. Elle ne datait pas d'hier. Peut-être qu'en la secouant un peu elle arriverait à ouvrir la porte.

— Dylan. Écartez-vous de cette putain de porte !

— Mais pourquoi ?

— Parce que si vous restez là une seconde de plus je vais l'ouvrir. (Il expira bruyamment et, quand il se remit à parler, sa voix était terriblement rocailleuse.) Je vous sens, Dylan, et j'ai envie de vous... de vous goûter. Je vous veux et je ne suis pas assez sain d'esprit... Si je devais vous voir maintenant, je ne pourrais pas m'empêcher de vous prendre.

Dylan déglutit. Elle aurait dû être terrifiée par l'homme qui se tenait de l'autre côté de la porte. Et effectivement une partie d'elle-même l'était. Pas parce qu'il lui avait fait cette incroyable déclaration : il était un vampire ! Pas parce qu'il l'avait enlevée et semblait avoir l'intention de la garder prisonnière, quoique dans une cage dorée. Elle était terrifiée par l'indiscutable sincérité avec laquelle il venait de lui dire qu'il la désirait.

Et elle avait beau tenter de le nier de toutes ses forces, elle brûlait presque de sentir ses mains sur elle.

Elle ne pouvait plus parler. Presque malgré elle, elle s'écarta de la porte. Et elle espérait que c'était pour revenir à la réalité des choses, parce que ce qu'elle venait d'envisager était non seulement irréaliste mais complètement stupide. Elle revint s'asseoir sous les couvertures, les genoux remontés sous le menton, les bras serrés autour des jambes.

Elle ne dormirait plus cette nuit-là.

## CHAPITRE 12

Elle ne s'attendait certes pas à le trouver dans sa chambre si tôt le matin.

Dylan sortit de la vaste douche de sa suite et se sécha avec l'une des épaisses serviettes éponge soigneusement pliées sur une étagère dans la salle de bains. Elle finit en se frottant un bon coup les cheveux, puis enfila les derniers vêtements propres qui lui restaient. Le caraco doublé et le corsaire à liens coulissants étaient froissés, mais bon, elle n'avait pas l'intention de vampirer qui que ce soit. Pieds nus, ses cheveux encore humides lui collant aux bras, elle ouvrit la porte de la salle de bains et pénétra dans la chambre.

Il était là, assis dans le fauteuil près de la porte, attendant qu'elle sorte de la douche.

Dylan s'arrêta net, surprise de le trouver là.

— J'ai frappé, dit-il, ce qui parut à Dylan étrangement délicat venant de son ravisseur. Vous n'avez pas répondu et j'ai voulu m'assurer que vous alliez bien.

— Il me semble que je pourrais vous retourner la question.

Prudemment, elle avança un peu vers le centre de la pièce. Elle n'avait pas de raison de se faire du souci pour l'homme qui la retenait contre son gré, mais elle était toujours sous le choc de ce qu'elle avait entendu quelques heures plus tôt.

— Que vous est-il arrivé la nuit dernière ? Vous aviez l'air bien mal en point.

Il n'offrit aucune explication, se contentant de l'observer depuis l'autre bout de la pièce sombre. En le regardant à présent, elle se demanda si elle n'avait pas imaginé toute la scène. Vêtu d'un tee-shirt gris colombe et d'un pantalon anthracite bien coupé, ses cheveux brun foncé soigneusement rejetés en arrière, il semblait reposé et détendu. Toujours aussi mélancolique et peu bavard, mais nettement moins sur les nerfs. En fait, il avait l'air d'avoir dormi comme un bébé une nuit entière, alors que Dylan, elle, se sentait complètement lessivée après être restée éveillée à penser à lui depuis les petites heures du jour.

— Vous pourrez dire à vos amis qu'ils devraient réparer le minuteur réglant les stores de cette pièce, dit-elle en montrant la vaste baie par laquelle la pièce aurait dû être inondée de soleil alors qu'en fait les stores télécommandés bloquaient toute lumière. Ils se sont ouverts d'eux-mêmes la nuit dernière, avant de se refermer avant le lever du soleil. C'est un peu bizarre, non ? A propos, beau panorama, même de nuit. C'est quoi le lac dans le fond, le Wannsee ? Il me paraît un peu grand pour être le Grunewaldsee ou le Teufelsee et, à voir les vieux arbres qui entourent ce manoir, je dirais que nous ne sommes pas loin de la Havel. C'est bien ça, non ?

À part une lente expiration de Rio, qui l'observait d'un regard grave et indéchiffrable, aucune réaction ne lui parvint de l'autre côté de la chambre.

Il lui avait apporté un petit déjeuner. Dylan s'approcha de la table basse et du ravissant canapé installés dans la partie salon de la chambre. Il y avait là une assiette de porcelaine fine contenant une omelette, des saucisses, des pommes de terre sautées et un toast épais. L'attendaient aussi un verre de jus d'orange, du café, un pot de crème entière et une serviette blanche amidonnée sur laquelle étaient posés des couverts en argent massif. Incapable de résister à l'odeur du café, elle mit deux sucres dans la tasse puis y versa assez de crème pour lui donner la douce couleur laiteuse qu'elle affectionnait.

— Vous savez, mis à part le côté incarcération de mon séjour, je dois dire que vous et vos amis savez vraiment soigner vos otages.

— Vous n'êtes pas un otage, Dylan.

— Non, je suis plutôt une prisonnière, c'est ça ? À moins que votre espèce, comme vous dites, préfère un terme moins cru comme... détenue, peut-être ?

— Vous n'êtes rien de tout ça.

— Ouah, super ! répliqua-t-elle avec un enjouement feint. Alors, quand est-ce que je peux rentrer chez moi ?

Elle ne s'attendait pas à ce qu'il lui réponde. Il se laissa aller contre le dossier de son fauteuil et croisa ses longues jambes. Il était pensif aujourd'hui, comme s'il ne savait pas trop que faire d'elle. Mais lorsqu'elle s'assit sur le canapé pour s'attaquer au toast beurré, elle vit bien qu'il la détaillait avec une intensité redoublée.

Sa gorge, en particulier, semblait faire l'objet de l'attention de Rio.

Elle se rappela ce qu'il lui avait dit plusieurs heures plus tôt : « *Je vous sens, Dylan, et j'ai envie de vous goûter. Je vous veux...* »

Elle était sûre de ne pas avoir été le jouet de son imagination. Depuis qu'il avait grogné ces mots de l'autre côté de la porte, ils allaient et venaient dans son esprit presque sans arrêt. Et tandis qu'il la dévisageait avec cet intérêt rêveur qui avait quelque chose de terriblement mâle, Dylan pouvait à peine respirer.

Soudain très mal à l'aise, elle baissa les yeux sur son assiette.

— Vous me regardez fixement, murmura-t-elle, rendue folle par la façon dont il la scrutait en silence.

— Je me demandais simplement comment une femme de votre intelligence avait pu choisir le genre de boulot que vous faites. Ça ne semble pas coller avec ce que vous êtes.

— Ça colle pourtant assez bien.

— Non, au contraire. J'ai lu quelques-uns de vos articles sur votre ordinateur, y compris les plus anciens. Ceux qui n'ont pas été écrits pour le canard merdique qui vous emploie.

Gênée par ses compliments, elle prit une gorgée de café.

— Ces fichiers sont privés. Je n'apprécie vraiment pas que vous ayez exploré mon disque dur comme si c'était le vôtre.

— Vous avez beaucoup écrit à propos d'un meurtre qui a eu lieu dans le nord de l'État de New York. Les articles que j'ai lus sur votre ordinateur ont déjà quelques années, mais ils sont bons, Dylan. Vous êtes un auteur brillant et fascinant. Meilleur que vous ne semblez le penser.

— Seigneur, grommela Dylan à voix basse. J'ai dit que ces fichiers étaient privés.

— Oui, vous l'avez déjà dit. Mais maintenant, ma curiosité est éveillée. Pourquoi ce cas-ci a-t-il tellement d'importance pour vous ?

Dylan secoua la tête et se redressa, abandonnant son toast.

— C'était mon premier reportage après mon diplôme. Un petit garçon avait disparu dans un coin paumé du nord de l'État de New York. La police n'avait ni suspects ni pistes, mais des bruits couraient sur l'implication possible du père. J'aurais bien voulu me faire rapidement un nom, alors j'ai commencé à creuser dans l'histoire du bonhomme. C'était un alcoolique en cure de désintoxication qui n'avait jamais eu de travail fixe, un de ces pauvres types pas fiables pour un sou.

– Mais est-ce que c'était un tueur ? demanda Rio, allant droit à l'essentiel.

– Je l'ai cru, bien que toutes les preuves aient été indirectes. Mais en mon for intérieur j'étais sûre de sa culpabilité. Je ne l'aimais pas et je savais qu'en cherchant bien je trouverais quelque chose qui démontrerait qu'il était coupable. Après avoir suivi quelques fausses pistes, j'ai fini par croiser une fille qui avait gardé les enfants. Quand je l'ai interrogée pour mon article, elle m'a dit qu'elle avait vu des traces de coups sur le garçon, et que le type battait son gosse, qu'elle l'avait même vu faire. (Dylan soupira.) J'ai marché à fond. J'avais tellement envie de voir mon article publié que je n'ai pas suffisamment vérifié mes sources.

– Que s'est-il passé ?

– Il s'est trouvé que la baby-sitter avait couché avec le type et qu'elle lui en voulait pour des raisons personnelles. Il ne méritait sûrement pas la médaille de Père de l'année, mais il n'avait jamais levé la main sur son fils et il était en tout cas certain qu'il ne l'avait pas tué. Quelque temps après que j'ai été virée du journal, l'affaire a été résolue, des tests ADN ayant permis de lier la mort du gamin à un voisin. Le père était bien innocent et je me suis écartée du journalisme.

Rio haussa ses sourcils noirs.

– Et de là vous vous êtes retrouvée à écrire sur des apparitions d'Elvis et des enlèvements commis par des extraterrestres.

Dylan haussa les épaules.

– Eh bien oui, la pente était glissante.

Il avait de nouveau le regard fixe et l'observait avec le même silence pensif qu'un moment plus tôt. Quand il la dévisageait comme ça, elle n'arrivait plus à penser. D'une certaine façon elle se sentait mise à nu, vulnérable. Et elle n'aimait pas ça du tout.

– Comme je vous l'ai déjà dit hier, nous partons ce soir, annonça-t-il en brisant le silence gêné. Si vous avez faim, vous dînez tôt, puis, au crépuscule, je viendrai vous préparer pour le voyage.

Cela n'augurait rien de bon.

– Me préparer... Comment ça ?

– Nous ne pouvons prendre le risque de vous laisser identifier cet endroit, pas plus que celui où nous nous rendons. Aussi, ce soir, avant notre départ, je vais devoir vous placer sous hypnose légère.

– M'hypnotiser ?

Elle ne put s'empêcher de rire.

– Allons, soyez sérieux. De toute façon, ce genre de trucs ne marchent jamais avec moi. Je suis insensible au pouvoir de suggestion, demandez à ma mère ou à mon patron.

– C'est différent. Et ça marchera sur vous. Ça a déjà marché.

– Qu'est-ce que ça veut dire, « ça a déjà marché » ? Il eut un petit haussement d'épaules.

– Quels sont vos souvenirs de notre voyage de Prague jusqu'ici ?

Dylan fronça les sourcils. En fait, elle n'en avait guère. Elle se souvenait de Rio la poussant dans la remorque, puis de l'obscurité alors que le camion démarrait. Elle se rappelait avoir été très effrayée et avoir exigé de savoir où il l'emmenait et ce qu'il comptait faire d'elle. Et puis... plus rien.

– J'ai essayé de rester éveillée, mais j'étais si fatiguée, murmura-t-elle, essayant sans y parvenir de se remémorer ne serait-ce qu'une minute de plus d'un voyage qui avait pourtant dû durer plusieurs heures. Je me suis endormie en route. Quand je me suis réveillée, j'étais dans cette pièce...

Il afficha un sourire un peu trop satisfait au goût de Dylan.

– Et vous dormirez de nouveau cette fois-ci jusqu'à ce que je décide de vous réveiller. C'est comme ça que ça doit se passer, Dylan, je suis désolé.

Elle aurait voulu faire une vanne sur le ridicule de la situation – depuis les conneries qu'il avait essayé de lui faire gober la veille à propos de vampires jusqu'à ces idioties sur l'hypnose et les voyages vers des destinations secrètes –, mais soudain ça ne lui parut pas drôle du tout.

Cela semblait invraisemblablement sérieux. D'un coup cela paraissait bien trop réel.

Elle le regarda, cet homme si différent de tous ceux qu'elle avait rencontrés jusque-là, et quelque chose dans son inconscient lui susurra qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie. Si incroyable que cela ait pu paraître, tout ce qu'il lui avait dit était vrai.

Dylan détailla son visage à l'expression stoïque indéchiffrable, puis les bras puissants qu'il avait croisés sur son torse impressionnant. Les tatouages qui ondulaient sur ses biceps et ses avant-bras étaient différents de ce qu'ils étaient la dernière fois qu'elle les avait vus. Ils étaient moins foncés, à peine plus que sa peau olivâtre.

Elle en était sûre : la veille ils avaient été rouge et or.

– Qu'est-il arrivé à vos bras ? lâcha-t-elle. Les tatouages ne changent pas de couleur comme ça...

– Non, répondit-il en les regardant à son tour. Les tatouages ne changent pas de couleur, mais les dermoglyphes si.

– Les « dermoglyphes » ?

– Des marques naturelles caractéristiques des membres de la Lignée. Elles sont transmises de père en fils à la naissance et servent de baromètre des états émotionnel et physique de chaque individu.

Rio remonta les manches courtes de son tee-shirt pour dévoiler un peu plus haut les motifs intriqués qui ornaient sa peau. De magnifiques volutes et de superbes dessins géométriques rejoignaient ses épaules pour disparaître sous le tissu.

– Les dermoglyphes servaient de camouflage de protection pour les ancêtres de notre race. Le corps des Anciens en était couvert de la tête aux pieds. À chaque nouvelle génération, au fur et à mesure de la dilution des gènes d'origine avec ceux de l'Homo sapiens, les enfants naissent avec des glyphes moins nombreux et moins élaborés.

Dylan était assaillie par tant de questions qu'elle en avait la tête qui tournait et ne savait par laquelle commencer.

– Et je suis censée croire non seulement que vous faites partie des morts-vivants, mais aussi que les morts-vivants se reproduisent ?

Il laissa échapper un petit rire.

– Nous ne sommes pas des morts-vivants. La Lignée est une espèce hybride présente sur cette planète depuis des milliers d'années et dont les membres vivent très longtemps. Génétiquement, nous sommes pour partie humains et pour partie extraterrestres.

– Extraterrestres, répéta Dylan, surprise elle-même par son calme relatif. Vous voulez dire... comme des *aliens* ? Je ne suis pas bien sûre de comprendre : vous voulez parler d'*aliens* vampires ? C'est bien ça ? C'est bien ce que vous dites ?

Rio hocha la tête.

– Huit de ces créatures se sont écrasées sur Terre il y a très longtemps. Ils ont violé et massacré d'innombrables humains. Et pour finir, certains de ces viols ont été perpétrés sur des femelles humaines capables d'être fécondées par la semence extraterrestre et de mener des enfants hybrides à terme. Ces femmes furent les premières Compagnes de sang connues. C'est de leurs ventres qu'est issue la première génération de mon espèce, la Lignée.

Ce qu'elle venait d'entendre flirtait avec le délire complet, mais il n'était pas question de mettre en doute la sincérité de Rio. Il croyait à fond à ce qu'il disait. Et, du fait de cette sincérité et de cette gravité, Dylan avait du mal à ne pas le croire, elle aussi.

Sans parler du fait qu'elle pouvait personnellement attester que les étranges marques sur la peau de Rio avaient fait quelque chose qui défiait toute logique.

— Vos dermoglyphes sont à peine plus sombres que votre peau aujourd'hui.

— Oui.

— Mais hier ils étaient teintés d'un mélange d'or et de rouge parce que...

— Parce que j'avais besoin de me nourrir, dit Rio d'un ton égal. Il me fallait absolument du sang et je devais le prendre directement à la veine d'un humain vivant.

*Oh, Seigneur ! Il est vraiment sérieux.* Dylan eut un haut-le-cœur.

— Et alors, vous vous êtes... nourri la nuit dernière ? Vous êtes en train de me dire que vous êtes sorti boire le sang de quelqu'un ?

Il acquiesça d'un signe de tête à peine perceptible. On lisait du remords dans ses yeux, une sorte de tourment personnel qui le faisait paraître en même temps létal et vulnérable. Il était assis là, apparemment décidé à la convaincre qu'il était un monstre, mais elle n'avait jamais vu une expression si hagarde de sa vie.

— Vous n'avez pas de crocs, fit-elle remarquer sans grande conviction, son esprit encore incapable d'accepter ce qu'il lui disait. Les vampires n'ont-ils pas tous des crocs ?

— Nous en avons, mais en temps normal ils ne sont pas sortis. Nos canines supérieures s'allongent quand le besoin de se nourrir se fait sentir ou en réponse à une forte émotion. Le processus est physiologique, comme l'est la réaction de nos dermoglyphes.

Tandis qu'il parlait, Dylan observait attentivement sa bouche. Derrière des lèvres pleines et sensuelles, il avait des dents bien droites et bien blanches. Cette bouche ne semblait pas faite pour la barbarie, mais bien plutôt pour séduire. Et cela la tendait probablement d'autant plus dangereuse. Les lèvres remarquablement dessinées de Rio étaient de celles que n'importe quelle femme aurait volontiers accueillies sur les siennes, sans suspecter un seul instant que ce baiser puisse devenir mortel.

— Du fait de nos gènes extraterrestres, notre peau et nos yeux sont hypersensibles à la lumière du soleil, ajouta-t-il aussi calmement que s'il avait été en train de parler du temps qu'il faisait. Une exposition prolongée aux ultraviolets est fatale à tout membre de la Lignée. C'est la raison pour laquelle les fenêtres sont occultées durant le jour.

— Oh, murmura Dylan, se sentant hocher la tête comme si tout cela était parfaitement naturel.

Bien sûr qu'il leur fallait empêcher les UV de pénétrer. N'importe quel imbécile savait que les vampires se consumaient comme un Kleenex sous une loupe si on les laissait au soleil.

À présent qu'elle y réfléchissait, elle n'avait jamais vu Rio à la lumière du jour. Dans la grotte, il était à l'abri du soleil. Lorsqu'il l'avait suivie de Jicin à Prague, cela avait été tard le soir, alors qu'il faisait déjà noir. Quant à la nuit précédente, il était bien sorti pour chasser, mais, à l'évidence, il avait fait en sorte de rentrer avant l'aube.

*Reprends-toi, Alexander.*

Cet homme n'était pas un vampire, pas vraiment. Il devait y avoir une meilleure explication à ses agissements étranges. Ce n'était pas parce que Rio avait l'air calme et raisonnable qu'il n'était pas complètement dérangé et délirant. Un détraqué de première, voilà ce qu'il était. Forcément.

Et *quid* des autres personnes présentes dans cette luxueuse propriété ? S'agissait-il d'autres rêveurs qui croyaient comme lui descendre d'une race d'*aliens* allergiques au soleil ?

Voilà où elle en était, elle, enlevée et séquestrée par une secte de buveurs de sang richissimes qui la croyaient liée à eux par la vertu d'une simple tache de naissance. Bon Dieu, ça ressemblait vraiment à une histoire faite sur mesure pour la une d'un tabloïd.

Mais s'il y avait quoi que ce soit de vrai dans ce que lui avait dit Rio... ?

Oh, Seigneur ! Dans ce cas-là elle se trouvait sur un scoop susceptible de changer littéralement le monde. Un scoop qui modifierait la réalité de tout être humain sur la planète. Un frisson lui parcourut l'échine quand elle essaya d'envisager l'importance de ce truc.

— J'ai un tas de questions, murmura-t-elle en risquant un regard à Rio, toujours assis de l'autre côté de la pièce.

Il hocha la tête en se levant.

— C'est tout à fait compréhensible. Je vous ai donné beaucoup d'informations à assimiler et vous en recevrez encore plus avant que le moment vienne pour vous de décider.

— Le moment de décider ? demanda-t-elle en le voyant se diriger vers la porte pour sortir. Une seconde ! De décider quoi ?

— De décider si vous voulez devenir un membre permanent de la Lignée ou si vous préférez reprendre votre vie antérieure en ayant tout oublié de ce que nous sommes.

Elle ne finit pas le petit déjeuner et ne toucha pas plus au dîner que Rio lui apporta plus tard dans la journée. Elle n'avait pas d'appétit, seule la tenaillait la faim d'informations, de réponses à ses questions.

Mais il lui avait dit de garder ses questions pour l'instant et, quand il revint afin de l'informer qu'il était temps pour eux deux de s'en aller, Dylan sentit une poussée d'adrénaline.

Une porte s'ouvrait devant elle, mais tout était noir de l'autre côté. Si elle regardait ce qu'il y avait dans cette obscurité, est-ce que ça allait la consumer ?

Serait-il possible de faire marche arrière ?

— Je ne sais pas si je suis prête, dit-elle, envoûtée par le regard hypnotique de Rio, qui avançait vers elle dans la pièce. Je... j'ai peur d'où nous allons. J'ai peur de ce que je vais y trouver.

Dylan observa le visage de son ravisseur à la beauté tragique et attendit de sa part quelques mots d'encouragement, n'importe quoi qui puisse lui donner l'espoir qu'elle finirait par s'en sortir.

Il ne lui offrit rien de la sorte, mais lorsqu'il tendit la main pour placer sa paume sur son front, ce contact lui parut doux et incroyablement chaud. Mon Dieu, que c'était bon !

— Dormez, dit-il.

L'ordre sans appel pénétra dans son esprit comme un couteau chauffé dans une motte de beurre. Il plaça son bras libre derrière le dos de Dylan, juste à temps pour la recevoir quand ses genoux commencèrent à céder. Il la maintenait avec fermeté et réconfort. Comme ses yeux se fermaient, elle pensa qu'elle aurait pu se fondre dans cette force.

— Dormez maintenant, Dylan, murmura-t-il une nouvelle fois à son oreille. Dormez.

Et elle s'endormit.

# CHAPITRE 13

Le petit jet qui venait d'atterrir en provenance de Berlin sur une des pistes réservées aux vols non commerciaux de l'aéroport de Logan, à Boston, roulait vers le hangar privé où attendait l'un des 4x4 noirs de l'Ordre.

Rio et Dylan étaient les seuls passagers à bord de l'élégant biréacteur Gulfstream. Le jet était en permanence à la disposition de l'Ordre, tout comme ses pilotes humains, qui savaient simplement que leurs très confortables salaires, versés en espèces, leur étaient réglés pour le compte d'une entreprise très privée et très riche qui exigeait – et obtenait – une loyauté et une discrétion totales.

De telle sorte que lorsque Rio était monté dans l'avion à Berlin avec dans les bras une jeune femme sans connaissance sous hypnose, ils n'avaient pas même levé un sourcil, pas plus qu'ils ne le firent lorsqu'il la sortit de l'appareil dans le même état quelque neuf heures plus tard à Boston. Dylan bien installée dans ses bras, son sac à dos et sa sacoche à l'épaule, Rio descendit les quelques marches jusqu'au tarmac.

Tandis qu'il franchissait la courte distance qui le séparait de la Range Rover, Dante sortit du côté conducteur et s'appuya du coude sur la porte ouverte. Il était en tenue de patrouilleur nocturne, tee-shirt à manches longues, pantalon de treillis et rangers, le tout aussi noir que les épais cheveux qui lui arrivaient aux épaules. Il portait un semi-automatique de même couleur dans un holster sous le bras gauche, ainsi qu'un autre pistolet fixé à la cuisse, mais les armes sans lesquelles il ne sortait jamais étaient les deux lames courbes au tranchant traité au titane qu'il gardait aux côtés dans leurs fourreaux.

Sur le siège passager se trouvait l'un des nouveaux membres de l'Ordre. L'ex-agent du maintien de l'ordre des Havrobscurs Sterling Chase, lui aussi en tenue de combat et armé jusqu'aux dents, adressa un signe de tête à Rio. Avec ses cheveux blonds coupés ras couverts d'un bonnet noir, ses yeux bleu acier durs et immobiles dans un visage plus émacié que dans le souvenir de Rio, Chase semblait aussi aguerri que n'importe quel membre de l'Ordre. Il ne restait quasiment rien du bureaucrate tendu et suffisant qui s'était pointé l'été dernier en demandant l'aide des guerriers avant d'essayer de leur imposer ses règles. Dante avait alors affublé l'agent des Havrobscurs du surnom caustique d'« Harvard », qui lui était resté même après qu'il eut choisi de quitter la vie civile pour rejoindre l'Ordre.

– Oh, putain, énonça Dante en laissant son visage s'éclairer d'un large sourire à l'approche de Rio et de son chargement endormi. Quand tu fais retraite, tu ne fais pas les choses à moitié. Cinq mois de vacances, waouh !

Toujours rigolard, le guerrier ouvrit la porte arrière du 4 x 4 et aida Rio à installer Dylan et ses affaires à l'intérieur. Une fois Rio assis à son tour, Dante ferma la porte et se remit au volant. Puis il se retourna sur son siège.

– Au moins tu es renté à la maison avec un joli souvenir, hein ?

Rio grogna en lançant un regard à Dylan, endormie sur la banquette arrière à côté de lui.

– C'est une journaliste. Et une Compagne de sang.

– C'est ce que j'ai entendu dire. Et je ne suis pas le seul. Gideon nous a tout raconté de ta rencontre avec « Lois Lane » là-bas à Prague, répondit Dante. Ne t'inquiète pas, mec. Nous allons éliminer son article et ses photos avant que quoi que ce soit de cette merde ne filtre. Quant à elle, on a déjà passé quelques coups de fil pour lui trouver une place dans un Havrobscur si ça devait être son choix une fois cette histoire finie. C'est comme si tout était déjà réglé.

Rio ne doutait pas une seconde de ce que lui disait Dante, mais il ne put s'empêcher de se demander quelle serait la décision de Dylan en fin de compte. Si elle choisissait les Havrobscurs, il ne faudrait pas longtemps avant qu'un brillant mâle de la Lignée la convainque qu'elle avait besoin de lui et qu'elle devrait accepter d'être sa compagne. Aucun doute, les candidats ne manqueraient pas ; sa beauté insolite ferait d'elle la flamme qui les attirerait tous. L'idée de la voir courtisée par une bande de civils raffinés, beaux parleurs et globalement inutiles agaçait profondément Rio.

Pourtant, il ne savait pas vraiment pourquoi il aurait dû se préoccuper de ce qu'elle allait faire, et avec qui elle allait le faire.

Il n'avait aucun droit sur elle, à part ce qui avait trait à son objectif immédiat d'étouffer dans l'œuf la catastrophe que sa visite dans la montagne risquait de déclencher, ou plus exactement la catastrophe qu'il avait lui-même initiée en se vautrant dans sa propre détresse plutôt que de faire sauter cette foutue grotte comme on lui en avait confié la mission. De retour à Boston, il n'aurait rien tant désiré que de se retrouver sur cette montagne à appuyer sur le détonateur et à contempler une tonne de rocher l'y enfermer pour de bon.

– Mais qu'est-ce que tu as foutu tout ce temps là-bas ? demanda Chase, dont la question en apparence banale ne masquait pas tout à fait la suspicion. Tu avais dit à Niko que tu allais sécuriser la grotte et filer de ton côté en Espagne. La façon dont il l'a raconté, tu laissais tomber et tu quittais l'Ordre. Ça, c'était il y a cinq mois, et tu n'as pas donné signe de vie depuis. Et maintenant, tu te pointes avec de mauvaises nouvelles et des emmerdes. Ça veut dire quoi tout ça ?

– Cool, mec, tu veux ! intervint Dante en lançant un regard noir à son coéquipier. Ne fais pas attention à Harvard, ajouta-t-il à l'intention de Rio. Il n'a pas pu déblander de la nuit parce qu'il n'a pas eu l'occasion de jouer avec son Beretta.

– Non, vraiment, reprit Chase, qui n'était pas prêt à lâcher le morceau. Je suis curieux, c'est tout. Que s'est-il exactement passé là-bas depuis février, quand on t'a laissé seul sur cette montagne avec un sac plein de C4 ? Pourquoi as-tu attendu si longtemps pour faire ce foutu boulot ? Pourquoi ce changement de plan ?

– Il n'y a pas eu de changement de plan, répondit Rio en croisant le regard scrutateur du guerrier installé dans le siège passager.

Il ne pouvait pas s'offenser du ton inquisiteur de Chase. Celui-ci avait tout à fait le droit de le questionner – ils avaient tous ce droit – et Rio n'avait pas grand-chose à dire pour sa défense. Il s'était laissé envahir par sa faiblesse ces derniers mois, et à présent il fallait qu'il rectifie le tir.

– J'avais une mission à remplir et j'ai échoué. C'est aussi simple que ça.

– Ouais, eh bien on ne peut pas dire que nous ayons enchaîné les succès de notre côté non plus, intervint Dante. Depuis que nous avons trouvé cette chambre d'hibernation près de Prague, nous avons suivi plusieurs pistes concernant l'existence possible d'un Ancien encore en vie et nous avons fait chou blanc sur toute la ligne. Chase a fait quelques recherches discrètes au niveau des Havrobscurs et de l'Agence du maintien de l'ordre, mais rien d'utile ne s'est fait jour de ce côté-là non plus.

L'intéressé acquiesça.

– Ça ne semble pas possible, mais si l'Ancien existe bien, ce fils de pute est bien caché et garde profil bas.

– Qu'en est-il du côté de la famille allemande de la Lignée qui était liée à l'Ancien au Moyen Âge ? demanda Rio.

– Les Odolf, dit Dante en secouant la tête. Nous n'en avons trouvé aucun survivant. Les rares membres du clan qui n'ont pas tourné Renégats avant de finir par crever de la Soif sanguinaire manquent à l'appel ou sont morts d'autres causes. La lignée Odolf n'existe plus.

— Et merde, murmura Rio.

Dante acquiesça.

— C'est à peu près tout ce que nous avons. Beaucoup de silence et des impasses. On ne va pas abandonner pour autant, mais à présent on cherche une foutue aiguille dans une botte de foin.

Rio fronça les sourcils, soupesant la difficulté qu'il y aurait à cacher l'existence d'une créature extraterrestre comme celle que recherchait l'Ordre. Il serait pourtant très compliqué pour un vampire de près de deux mètres dix, imberbe, couvert de dermoglyphes et doté d'une soif de sang insatiable de ne pas se faire remarquer. Même au milieu des rebuts les plus barbares de la Lignée, un Ancien ferait tâche.

La seule raison pour laquelle il était passé inaperçu si longtemps était la chambre d'hibernation qui l'avait abrité dans cette montagne isolée de République tchèque. Quelqu'un l'avait libéré de son caveau caché, mais l'Ordre n'avait aucun moyen de savoir quand, ni comment, ni même si la créature assoiffée de sang avait survécu à son réveil.

Avec un peu de chance, ce salaud de barbare était mort depuis longtemps.

L'autre possibilité représentait un scénario que personne, membre de la Lignée comme humain, n'aurait voulu envisager.

Après un long silence, Dante s'éclaircit la voix et reprit d'un ton grave.

— Écoute, Rio. Quoi qu'il se soit passé pour toi pendant tous ces mois où tu as disparu de la circulation, c'est bon de te savoir de retour à Boston. Nous sommes tous heureux de te revoir.

Rio acquiesça avec raideur en rencontrant le regard de Dante dans le rétroviseur. Inutile de lui dire, à lui ou à qui que ce soit d'autre, que ce retour n'était que provisoire. La dernière chose dont avait besoin l'Ordre était d'un risque dans son genre parmi ses rangs. Il ne faisait d'ailleurs aucun doute qu'ils avaient déjà abordé ce sujet quand Gideon les avait prévenus qu'il revenait.

— Alors, tu es prêt à foncer, amigo ?

— Ouais, répondit Rio. Je suis plus que prêt.

Le claquement métallique d'une serrure qu'on ouvrait se répercuta comme un coup de feu le long du tunnel aux parois de granit mal taillées. La porte de bois huilé et noir comme du charbon était aussi ancienne que la pierre qui avait été extraite du sol pour créer le long tunnel et la salle verrouillée aménagée à son extrémité.

Mais c'était là que s'arrêtait le côté primitif de l'endroit.

Au-delà de la pierre, du bois et des serrures de fonte se trouvait un laboratoire équipé des technologies les plus avancées. Il avait évolué au fil des ans, à partir des meilleurs procédés et automatismes disponibles sur le marché. L'équipe qui faisait tourner ce laboratoire avait été constituée en débauchant des scientifiques humains dans les meilleurs instituts et entreprises de biologie du pays. Tous ses membres étaient désormais des Laquais, leur esprit asservi, leur loyauté inattaquable.

Tout ça était bâti autour d'un individu unique, différent de tout autre au monde. Cet individu attendait au fin fond de l'installation, derrière une porte d'acier à quadruple serrure électronique. Là se trouvait une cellule construite spécialement pour retenir un homme qui n'était absolument pas un, mais un vampire extraterrestre venu d'une planète très différente.

C'était un Ancien, le dernier ancêtre de la race hybride connue sous le nom de la Lignée. Vieux de plusieurs milliers d'années, il était plus puissant qu'une armée d'humains, même dans l'état de quasi-inanition dans lequel il était désormais maintenu. Certes, la faim l'affaiblissait, mais elle le mettait aussi en rage, et la colère était toujours un facteur à prendre en compte quand il s'agissait de contrôler une créature puissante comme celle qui levait à cet instant sa tête chauve et couverte de glyphes.

Des barreaux de lumière ultraviolette hautement concentrée, plus efficace que l'acier le plus dur, entouraient la cellule à cinq centimètres d'intervalle les uns des autres. L'Ancien n'essaierait pas de s'y frotter ; il l'avait déjà fait des années plus tôt et avait presque perdu son bras droit à la suite des brûlures subies. On lui avait mis un masque pour le calmer et pour protéger ses yeux de l'intensité lumineuse de sa prison. Il était nu parce que la pudeur n'avait pas de sens en ce lieu et qu'il était crucial que son geôlier puisse surveiller les moindres changements des dermoglyphes qui couvraient chaque centimètre carré de sa peau d'extraterrestre.

Quant aux entraves automatiques qui maintenaient le cou, les membres et le torse de la créature, elles avaient été posées en prévision des prélèvements de fluides et de tissus du jour.

— Bonjour, grand-père, salua de son accent traînant celui qui gardait l'Ancien prisonnier depuis une cinquantaine d'années.

Lui-même était très vieux selon les critères humains : au moins quatre cents ans, et probablement plus. Il avait depuis longtemps arrêté de compter, et cela n'avait pas la moindre importance car, en tant que membre de la Lignée, il avait l'air en pleine jeunesse. Et le fait d'être parvenu à garder secrètement l'Ancien en son pouvoir tout ce temps lui donnait l'impression d'être un dieu.

— Les résultats des tests d'hier, Maître.

L'un des humains à son service lui tendit un dossier de rapports d'analyses. Ils ne l'appelaient pas par son nom. Personne ne le faisait d'ailleurs, car personne autour de lui ne savait qui il était.

Il était né Dragos, fils de Dragos, mâle de la Lignée de première génération lui-même engendré par la créature retenue prisonnière dans la prison d'UV installée dans ce repaire souterrain. Mis au monde en secret et envoyé au loin pour être élevé par des étrangers, il lui avait fallu de nombreuses années pour enfin comprendre sa vocation.

Et plus longtemps encore pour mettre la main sur le trophée qui lui permettrait d'atteindre à la grandeur.

— Ton repos a-t-il été agréable ? demanda-t-il d'un ton léger à son prisonnier en fermant le dossier des résultats et comptes-rendus d'analyse.

La créature ne répondit pas, se contentant de retrousser les lèvres et d'inspirer lentement une bouffée d'air qui siffla entre ses longs crocs.

Il avait cessé de parler une dizaine d'années auparavant, mais son geôlier ne savait pas si c'était par folie, par colère ou par soumission ; d'ailleurs, il ne s'en souciait pas vraiment. Il n'y avait pas d'amour entre eux.

L'Ancien, malgré leur proximité généalogique, n'était qu'un moyen pour parvenir à un but précis.

— Nous allons commencer, annonça le geôlier à son prisonnier.

Il tapa sur le clavier de l'ordinateur un code qui commandait aux systèmes automatiques de la cellule de procéder aux prélèvements. Les tests étaient douloureux, nombreux et prolongés... mais tous nécessaires. On recueillait des fluides corporels et on prélevait des fragments de tissus. Jusqu'à présent les expériences effectuées n'avaient mené qu'à des succès mineurs. Mais elles étaient prometteuses et cela suffisait.

Le dernier échantillon obtenu et classé, l'Ancien s'effondra d'épuisement dans la cellule. Son énorme corps tremblait, parcouru de spasmes tandis que sa physiologie avancée travaillait à réparer les dommages infligés par la procédure.

— Il reste juste une opération à mettre en œuvre, dit le geôlier.

Cette dernière étape était la plus cruciale – et la plus primitive – pour le vampire en train de récupérer derrière les barres d'UV de sa cellule.

Enfermée dans une autre cellule, beaucoup plus rudimentaire, se trouvait une femelle humaine fortement droguée, qui avait été récemment kidnappée dans la rue. Elle aussi était nue et ses cheveux teints en noir de jais avaient été tondus pour mieux exposer son cou. Elle avait les yeux dans le vague et les pupilles dilatées par les substances qui lui avaient été injectées quelques minutes plus tôt.

Elle ne cria pas et ne se débattit pas non plus lorsque deux Laquais la sortirent de sa cellule pour l'amener dans l'aire d'attente principale du laboratoire. Ses petits seins se balançaient à chacun de ses pas traînants et sa tête roula en arrière, découvrant la petite tache de naissance au motif d'une larme dans un croissant de lune qu'elle avait sous le menton. On la souleva pour l'installer dans un siège automatique où l'on cala ses pieds nus dans des étriers. Le fauteuil lui fit alors franchir la barrière d'UV et alla la placer directement au centre de la cellule de l'Ancien, avant de la renverser en arrière, la positionnant pour ce qui allait suivre. Elle n'eut aucune réaction. Dans la cellule, les entraves qui retenaient l'énorme mâle se relâchèrent un peu pour lui permettre de se jeter sur elle comme le prédateur qu'il était.

— Nourris-toi, maintenant, dit le geôlier. Après, tu l'engrosseras.

# CHAPITRE 14

Cela faisait vraiment bizarre de se retrouver dans le quartier général souterrain de l'Ordre, installé dans la proche banlieue de Boston. Mais Rio trouva encore plus surréaliste de pénétrer dans son appartement privé au sein du complexe.

Dante et Chase avaient rejoint le labo dès leur arrivée, laissant Rio s'occuper seul de Dylan. Il se dit que les guerriers voulaient aussi lui laisser l'occasion de retrouver par lui-même les éléments de son ancienne vie, celle qu'Eva lui avait volée un an plus tôt en les trahissant tous. Cela faisait longtemps qu'il ne s'était pas trouvé dans ses quartiers, mais l'endroit était exactement comme il se le rappelait. Exactement comme il l'avait laissé juste avant l'explosion qui l'avait envoyé passer plusieurs mois de récupération difficile à l'infirmerie du complexe.

L'appartement qu'il avait longtemps partagé avec Eva était comme figé dans le temps. Rien n'avait bougé depuis cette nuit d'enfer au cours de laquelle ses frères d'armes et lui étaient remontés en surface afin de s'emparer d'un repaire de Renégats, pour en fait foncer tête baissée dans une embuscade mortelle.

Une embuscade orchestrée par celle-là même qui avait été sa Compagne de sang.

Et c'était là, dans le complexe, après que Rio eut découvert la trahison d'Eva et l'eut dénoncée, qu'elle s'était elle-même tranché la gorge.

Elle s'était tuée sur le lit de Rio à l'infirmerie, mais c'était dans leurs quartiers de vie qu'il sentait le plus sa présence. Sa touche personnelle était partout, des tableaux extravagants qu'il lui avait à regret laissé accrocher aux murs aux grands miroirs installés près du dressing et au fond de la chambre, en face de l'immense lit.

Traversant l'élégant salon, Rio fit franchir à Dylan la double porte vitrée à rideaux qui menait à la chambre. En la portant jusqu'au lit à baldaquin, il aperçut son image dans le miroir.

En voyant le visage ravagé de l'étranger qui le regardait, il eut un mouvement de recul. Même vêtu des beaux atours que lui avait donnés Reichen, il avait tout d'un monstre, et son impression fut renforcée lorsqu'il posa le regard sur la beauté abandonnée au sommeil et totalement à sa merci qu'il portait dans les bras.

Il était réellement un monstre et ne pouvait en attribuer la responsabilité à la seule Eva. Il était né brute et tueur. Il se trouvait simplement que, désormais, il avait aussi la tête de l'emploi.

Dylan remua un peu quand il la déposa avec mille précautions sur le couvre-lit couleur prune et lui cala l'un des gros oreillers de plume sous la tête.

— Réveillez-vous, dit-il en lui passant délicatement la paume sur le front. Vous vous êtes suffisamment reposée, Dylan, vous pouvez vous réveiller maintenant.

Il n'avait pas besoin de lui caresser la joue pour la faire sortir de l'hypnose. Il n'avait pas besoin de laisser ses doigts s'attarder sur la peau de pêche parsemée de petites taches de rousseur pâles et si charmantes. Il n'avait pas besoin de tracer du doigt la courbe délicate de sa mâchoire... mais il ne put résister.

Elle ouvrit les paupières, et Rio se trouva piégé par l'éclat vert doré de son regard. Tardivement, il éloigna la main de son visage, mais il vit bien qu'elle savait ce qu'il venait de se permettre. Elle ne broncha pas, prenant simplement une inspiration douce entre ses lèvres entrouvertes.

— J'ai peur, murmura-t-elle, d'une voix encore faible à cause du long sommeil qu'il lui avait imposé.

Elle n'était pas consciente d'avoir été hypnotisée, pas plus que d'avoir voyagé. Dans son esprit humain, elle était encore dans le Havrobscur de Reichen, la conscience mise en pause au moment qui avait précédé leur départ pour Boston.

— J'ai peur de l'endroit où vous allez m'emmener...

— Vous y êtes déjà, dit Rio. Nous venons d'arriver.

Un éclair de panique passa dans ses yeux.

— Où... ?

— Je vous ai amenée dans le complexe de l'Ordre. Vous êtes dans mes quartiers et vous y êtes en sécurité.

Elle jeta un regard autour d'elle, embrassant rapidement ce qui l'entourait.

— C'est là que vous vivez ?

— C'est là que je vivais. (Il se leva et s'écarta du lit.) Mettez-vous à l'aise. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, demandez-le-moi. Je ferai en sorte que vous l'obteniez.

— Et pourquoi pas un tour chez moi à New York ? dit-elle, clairement réveillée. Ou peut-être un GPS avec les coordonnées de l'endroit où vous me détenez en ce moment, et je me débrouillerai pour trouver mon chemin ?

Rio croisa les bras sur la poitrine.

— Pour l'instant, Dylan, chez vous c'est ici. Comme vous êtes une Compagne de sang, vous serez traitée avec tout le respect qui vous est dû. Vous aurez le couvert, le confort et tout ce dont vous pourriez avoir besoin par ailleurs. Vous ne serez pas enfermée dans cet appartement, mais je peux vous assurer qu'il n'y aurait nulle part où vous enfuir si vous essayiez. Le complexe est complètement sécurisé. Mes frères d'armes et moi ne vous ferons aucun mal, mais si vous essayez de quitter mes quartiers, nous le saurons avant même que vous ayez fait un pas dans le couloir. Si vous tentez de vous échapper, je vous retrouverai, Dylan.

Après l'avoir regardé parler en choisissant ses mots, elle resta l'espace d'un instant sans rien dire avant de répliquer.

— Et vous me ferez quoi, alors ? Vous me plaquerez au sol pour goûter à ma gorge ?

*Cristo.*

À cette idée, Rio se sentit pâlir. Il savait qu'elle considérait la morsure comme un acte de violence, mais quand il se voyait allongé sur Dylan en train de percer sa peau souple de ses crocs, l'image était pour lui d'une totale sensualité.

Le désir se répandit en lui comme un flux brûlant, qui vint se concentrer à l'entrejambe.

Il sentait encore au bout des doigts la douceur soyeuse de sa peau, et voilà qu'une autre partie de son corps mourait d'envie de la connaître.

Il se détourna, fâché de la réaction quasi instantanée de son corps.

— Lorsque j'étais à Jic'n, j'ai entendu parler d'un homme qui avait été attaqué par un démon, reprit-elle. Un vieux paysan qui avait assisté à la scène a raconté que celui-ci arrivait d'une montagne proche pour se nourrir. Pour boire du sang humain.

Rio était là, debout, les yeux braqués sur la porte devant lui, à écouter Dylan. Il savait à quelle nuit elle faisait allusion, s'en souvenait clairement parce que c'était la dernière fois qu'il s'était autorisé à se nourrir. C'était après plus de deux semaines de jeûne qu'il s'était aventuré

jusqu'à une ferme en lisière de forêt au bas de la montagne.

Il était affamé et ça l'avait rendu imprudent. Un vieil homme avait surgi et avait vu Rio les crocs plongés dans la gorge de sa proie. C'était une grosse erreur et cette interruption était probablement la seule chose qui avait empêché Rio de perdre le contrôle et de saigner à mort sa victime. Il avait cessé de chasser la nuit même, effrayé à l'idée de ce qu'il risquait de devenir.

— Le vieux en a rajouté, n'est-ce pas ?

Rio ne répondit pas.

— Vous n'avez pas vraiment fait ça, Rio, hein ? ajouta-t-elle alors d'une voix plus faible.

— Installez-vous confortablement, grogna-t-il.

En partant, il attrapa la sacoche de Dylan, qui contenait son ordinateur portable et son appareil photo numérique.

— J'ai des choses à faire.

Il n'attendit pas qu'elle proteste ou ajoute quoi que ce soit. Il savait seulement qu'il lui fallait foutre le camp. Il rejoignit en quelques enjambées la double porte vitrée.

— Rosario... ?

Sa voix derrière lui l'arrêta. La mine renfrognée, il tourna la tête pour la regarder. Elle s'était redressée sur les coudes.

Mon Dieu, qu'elle était belle avec les cheveux délicieusement ébouriffés et l'air encore ensommeillée. Il était facile de l'imaginer comme ça après une nuit d'amour torride. Et le fait qu'elle soit allongée sur la soie prune de son lit à lui ne faisait que rendre l'image encore plus érotique.

— Quoi ?

Il avait un chat dans la gorge.

— Votre nom, dit-elle, comme s'il avait dû savoir de quoi elle parlait. (Elle pencha la tête de côté tandis qu'il l'observait depuis l'autre bout de la pièce.) Vous m'avez dit que Rio n'est qu'une partie de votre nom, alors je me demandais de quoi c'était le diminutif. Est-ce Rosario ?

— Non.

— Raconté ce que c'est, alors ? (Comme il ne répondait pas tout de suite, elle fronça les sourcils d'impatience.) Après tout ce que vous m'avez raconté ces derniers jours, en quoi cela présente-t-il un danger pour vous de me dire le nom que vous avez reçu à la naissance ?

Il ricana intérieurement, se souvenant de tous les surnoms qu'on lui avait donnés depuis sa naissance. Aucun ne se voulait gentil.

— Pourquoi est-ce important pour vous de le connaître ?

Elle secoua la tête et haussa légèrement ses fines épaules.

— Ce n'est pas important. J'imagine que je suis simplement curieuse d'en savoir plus sur vous. Sur qui vous êtes réellement.

— Vous en savez assez, dit-il. (Il laissa échapper un juron.) Croyez-moi, Dylan Alexander. Vous n'avez pas besoin d'en savoir plus sur moi que vous n'en savez déjà.

Là-dessus, il se trompe, pensa Dylan en voyant Rio s'éloigner d'elle et quitter la vaste suite. Il ferma la porte derrière lui, la laissant seule dans l'appartement faiblement éclairé.

Elle pivota sur le grand lit pour se lever. Elle avait les jambes un peu molles, comme si elle ne s'en était pas servie depuis plusieurs heures. Comme si elle avait dormi la plus grande partie de la nuit. Si ce qu'il lui avait dit était vrai – ils avaient quitté Berlin et se trouvaient aux États-Unis –, cela voulait dire qu'il lui manquait près de neuf heures de souvenirs conscients.

Était-ce vraiment possible ?

L'avait-il vraiment maintenue sous hypnose pendant tout ce temps ?

Elle avait été déconcertée de sentir les doigts de Rio effleurer son visage à son réveil. Son toucher était si apaisant, si protecteur, si chaud. Mais cela n'avait pas duré longtemps ; il avait cessé dès qu'il s'était rendu compte quelle était consciente de ses caresses.

Elle ne voulait pas ressentir de chaleur de la part de Rio – ni envers lui, d'ailleurs – mais elle ne pouvait pas nier qu'il y avait quelque chose d'électrique dans la façon dont il la regardait et quelque chose de réellement attirant dans la manière qu'il avait de la toucher. Elle voulait en savoir plus sur lui ; elle avait besoin d'en savoir plus. Après tout, étant sa captive, il était de son intérêt d'apprendre tout ce qu'elle pouvait sur l'homme qui la détenait. Et, en tant que journaliste à l'affût d'un gros scoop, il était de son devoir de rassembler jusqu'aux plus petits faits et d'en extraire la vérité nue.

Mais ce qui dérangeait le plus Dylan, c'était l'intérêt tout féminin qu'elle portait à Rio.

C'était ce désir très intime d'en savoir plus sur l'homme qu'était Rio qui la poussa à observer attentivement la chambre. Le décor était luxueux et oppressant, une explosion de couleurs chatoyantes, de la soie prune du couvre-lit à la peinture dorée des murs. Une collection de tableaux abstraits, aux couleurs si vives qu'elles faisaient mal aux yeux, couvrait un côté entier de la chambre. Sur un autre était accroché un immense miroir au cadre orné... stratégiquement placé pour refléter le grand lit à baldaquin et ce qui se passait dessus, quoi que ce fût.

— Raffiné ! murmura Dylan en roulant des yeux tandis qu'elle rejoignait une double porte dans un autre coin de la chambre. Elle l'ouvrit et se retrouva bouche bée devant un dressing dont la surface au sol était plus importante que celle de son studio de Brooklyn.

— Mon Dieu !

Elle entra, vaguement consciente de la présence de nouveaux miroirs à l'intérieur... et pourquoi n'aurait-on pas voulu s'admirer sous tous les angles quand on avait l'équivalent de Bloomingdale's dans sa garde-robe ?

Elle fut tentée de fouiner dans ce qui devait représenter des milliers de dollars de vêtements et de chaussures haute couture, mais elle venait de se rendre compte que seulement un quart environ du dressing contenait des vêtements d'homme. Le reste appartenait à une femme – une femme menue, et qui avait à l'évidence des goûts de luxe.

Cet endroit était peut-être l'appartement de Rio, mais il était clair qu'il ne l'habitait pas seul.

Oh, merde ! Il est marié ?

Dylan sortit à reculons du dressing et en referma les portes. Elle aurait préféré ne pas y être entrée du tout. Elle passa dans le salon, voyant désormais partout une touche féminine. L'ensemble n'avait rien à voir avec son propre style, mais que savait-elle après tout de la déco chic ? Son meilleur meuble était un canapé-lit Ikea haut de gamme.

Elle laissa son doigt courir sur le dossier d'une chaise en noyer sculpté à pieds de lion tout en contemplant l'élégant mobilier aux couleurs criardes qui ornait le salon. Elle alla jusqu'à un canapé recouvert de velours doré et s'arrêta à la vue de quelques photos encadrées sur la table qui se trouvait derrière.

La première qu'elle détailla représentait Rio. Il était assis sur le siège passager d'une Ford Thunderbird décapotable rouge cerise d'époque, garée portes ouvertes sur une plage éclairée par la lune. Vêtu d'une chemise de soie noire au col ouvert et d'un pantalon noir, il était vautre dans une pose paresseuse, moitié dans la voiture, moitié en dehors. Les cuisses écartées, il avait les pieds nus enfoncés dans le fin sable blanc. Son regard topaze brillait d'un éclat intérieur et son sourire mystérieux évoquait à la fois le danger et un plaisir décadent.

Mon Dieu qu'il était beau !

Pour être tout à fait honnête, « beau » était très loin de lui rendre justice.

La photo ne semblait pas très vieille. Aucune cicatrice ne défigurait le côté gauche de son visage, ce qui voulait dire que ses blessures étaient probablement récentes. L'accident, quel qu'il ait été, l'avait privé de son improbable beauté classique, mais le pire semblait être la colère

qui l'habitait désormais.

En contemplant une photo de Rio en des temps plus heureux, Dylan se demanda comment il était tombé si bas en si peu de temps.

Elle passa à une autre photo, celle-là beaucoup plus ancienne. Il s'agissait d'un portrait sépia posé en studio : une jeune femme aux cheveux bruns remontés à la mode des années 1900 et vêtue d'une robe victorienne ornée de dentelles vaporeuses montant jusqu'au cou. Dylan se pencha pour mieux voir, se demandant si cette beauté exotique au sourire faussement timide était la grand-mère de Rio. Les yeux noirs regardaient l'objectif sans faux-fuyant, d'un air de pure séduction. Malgré la mode guindée de son époque, elle était superbe et sensuelle.

Son visage semblait étrangement familier à Dylan...

— Oh, mon Dieu !

Le regard de Dylan venait de se poser sur une autre des photos encadrées, et elle se sentit osciller entre la fascination et l'incrédulité. Celle-là, en couleur, datait tout au plus d'une décennie... et elle représentait la même femme que le portrait ancien. Il s'agissait cette fois d'une prise de vue effectuée de nuit sur un pont de pierre au milieu d'un parc urbain. La femme riait et ses longs cheveux bruns se soulevaient avec légèreté autour de sa tête. Elle semblait si heureuse... pourtant Dylan repéra de la tristesse dans ses yeux sombres, de pénibles secrets cachés dans le profond regard brun qui examinait avec tant d'intensité celui ou celle qui prenait la photo.

Et elle se rendit compte qu'elle reconnaissait ce visage sans l'ombre d'un doute, et pas seulement d'une photo à l'autre.

C'était celui qu'elle avait vu là-bas sur la montagne à Jicin... le visage d'une morte.

Le beau fantôme qui avait conduit Dylan à la grotte où elle avait trouvé Rio n'était autre que sa femme.

# CHAPITRE 15

C'était presque comme s'il n'était jamais parti. Rio se trouvait dans le labo du complexe entouré de Lucan, Gideon et Tegan, qui l'avaient tous accueilli main tendue pour gage de leur amitié sincère et de leur confiance.

C'est la poignée de main de Tegan qui avait duré le plus longtemps, et Rio savait que le guerrier impassible aux cheveux fauves et aux yeux émeraude était capable de lire sa culpabilité et son indécision à travers le lien de leurs mains serrées. Car c'était là le don de Tegan, ressentir l'émotion réelle de l'autre par le toucher.

Tegan avait hoché imperceptiblement la tête.

— Les emmerdes, ça existe, mec. Et Dieu sait que nous avons tous nos propres démons. Alors, dis-toi que personne n'est là pour te juger. OK ?

Rio avait acquiescé et Tegan lui avait lâché la main. En passant la sacoche de Dylan à Gideon, il jeta un coup d'œil vers le fond du labo, où Dante et Chase nettoyaient leurs armes pour la patrouille de nuit. Dante le salua d'un coup de menton mais le regard d'acier de Chase indiquait clairement qu'il n'avait pas encore arrêté son jugement sur Rio. Un type intelligent, ce Chase. Rio se disait qu'il aurait probablement eu la même réaction que celle de l'ex-agent des Havrobscurs si c'était ce dernier qui s'était retrouvé à naviguer à vue et à appeler à l'aide.

— Que sait la femme à notre sujet ? demanda Lucan.

Membre de la première génération de la Lignée, âgé de neuf cents ans, l'impressionnant fondateur et chef de l'Ordre pouvait imposer son autorité à l'assemblée de ses hommes d'un simple battement de cils. Rio le considérait comme un ami – tous les guerriers entretenaient des liens quasi familiaux – et il haïssait l'idée d'avoir pu le décevoir.

— Je ne lui ai expliqué que l'essentiel, répondit Rio. Je ne pense pas qu'elle y croie encore vraiment.

— Ça fait beaucoup à digérer d'un coup. Est-ce qu'elle a compris à quoi servait le caveau dans la montagne ?

— Pas vraiment. Elle m'a entendu en parler comme d'une chambre d'hibernation au téléphone avec Gideon, mais elle n'en sait pas plus. Je n'ai évidemment pas l'intention de lui en dire plus. Le fait qu'elle l'ait vu est déjà assez emmerdant comme ça.

Rio laissa échapper un soupir de lassitude.

— Elle est intelligente, Lucan. Je ne pense pas qu'il lui faille longtemps pour assembler les morceaux du puzzle.

— Alors on a intérêt à agir rapidement. Moins on aura de détails à régler par la suite, mieux ce sera, déclara Lucan.

Il regarda Gideon, qui avait ouvert l'ordinateur portable de Dylan à côté du clavier d'où il contrôlait sa propre batterie de machines.

— Tu crois que ce sera difficile de détruire les photos qu'elle a envoyées par e-mail ?

— Détruire les fichiers sources sur son appareil photo et son ordinateur est élémentaire. C'est l'affaire de trente secondes.

— Et pour supprimer les fichiers image et texte chez les destinataires ?

Gideon fronça les sourcils comme s'il était en train de calculer la racine carrée du montant de la fortune de Bill Gates.

— Environ dix minutes pour envoyer à tous les ordinateurs de sa liste de destinataires un programme standard de destruction de disque dur. Treize pour quelque chose d'un peu plus subtil.

— Rien à foutre de la subtilité, dit Lucan. Tout ce que je te demande, c'est de faire ce qu'il faut pour virer les photos et tout texte qui ferait référence à ce qu'elle a trouvé sur la montagne.

— Je m'en occupe, répliqua Gideon, qui pianotait déjà sur les deux claviers.

— Nous pouvons détruire les fichiers, mais il faudra bien s'occuper aussi de ceux à qui elle a parlé de la grotte, fit remarquer Rio. À part son employeur, il y a les trois femmes avec qui elle voyageait et sa mère.

— Je vais te laisser te charger de ça, dit Lucan. Je me fous de comment tu fais – utilise-la pour nier toute l'histoire, discrédite-la ou trouve les gens à qui elle a parlé et efface leurs souvenirs à tous. À toi de voir, Rio. Occupe-t'en, c'est tout ce que je te demande. Je te fais confiance.

Rio acquiesça.

— Tu as ma parole, Lucan. Je vais arranger ça.

L'expression du Gen-1 était aussi grave que dénuée de la moindre incertitude.

— Je sais. Je n'ai jamais douté de toi et je ne vais pas commencer aujourd'hui.

La confiance de Lucan était inattendue et c'était pour Rio un cadeau qu'il n'avait pas l'intention de gaspiller, quelle que soit la gravité de son état. Pendant des années, l'Ordre et les guerriers qui le constituaient avaient été sa préoccupation principale, avant même son amour pour Eva, ce qui avait été à l'origine chez elle d'un ressentiment larvé. Rio était lié par l'honneur à chacun de ces hommes comme s'ils avaient été de son sang. Il s'était engagé à combattre à leurs côtés et à mourir pour eux s'il le fallait. Il regarda autour de lui et ressentit une profonde humilité à la vue des visages sévères et courageux des cinq mâles de la Lignée présents, dont il savait qu'ils n'hésiteraient pas non plus à donner leur vie pour lui.

Rio se racla la gorge, déconcerté par l'accueil presque unanimement chaleureux de ses frères d'armes. À l'autre bout du labo, les portes de verre s'ouvrirent sur Nikolai, Brock et Kade, qui s'engouffrèrent dans la pièce en poursuivant une conversation animée d'où se dégageait une impression de franche camaraderie.

— Salut, dit Nikolai, sans s'adresser à personne en particulier.

Son regard bleu acier s'arrêta sur Rio une demi-seconde avant de se reporter sur Lucan, à qui il se mit à raconter les détails de leur patrouille de nuit.

— On a dézingué un Renégat près de la rivière il y a à peu près une heure. Quand on l'a trouvé, ce salaud était en train de fourrer sa victime dans une benne à ordures.

— Tu crois que c'était un des chiens de Marek ? demanda Lucan, qui faisait référence à l'armée de vampires renégats que son propre frère était en train de recruter avant que l'Ordre intervienne.

Marek était mort aux mains des guerriers, mais le reste de ses troupes constituait toujours une vermine à exterminer. Nikolai secoua la tête.

— Cette sangsue n'était pas un combattant, c'était juste un accro à l'hémoglobine. Vu la facilité avec laquelle on l'a eu, je pense que cela ne faisait que quelques nuits qu'il avait quitté son Havrobscur.

Par-delà Rio, le vampire russe regarda Dante et Chase et leur adressa un sourire malicieux.

— Et vous, il y a eu de l'action dans le South Side ?

— Rien, grommela Chase. Trop occupés à faire le taxi à l'aéroport.

Nikolai réagit à ce commentaire en lançant un regard à Rio.

— Ça fait sacrement longtemps, mec. Content de te voir en un seul morceau.

Rio connaissait trop bien Nikolai pour considérer sa réplique comme simplement amicale. De tous les guerriers de l'Ordre, il se serait attendu à ce que Niko soit le premier à le défendre, et ce, qu'il l'ait mérité ou non. Niko était le frère que Rio n'avait jamais eu ; ils étaient tous deux nés au siècle précédent et avaient rejoint l'Ordre à Boston à peu près en même temps.

C'était curieux que Niko n'ait pas été présent pour le retour de Rio au complexe, quoique, vu son amour du combat, il était probablement déjà furieux d'avoir dû écourter sa patrouille alors qu'il restait encore plusieurs heures avant l'aube.

Avant que Rio ait pu répondre à son vieil ami, celui-ci avait reporté son attention sur Lucan.

— Le Renégat que nous avons trouvé cette nuit était jeune, mais la victime semblait avoir été attaquée par plus d'un vampire. J'aimerais bien retourner fouiner dans le coin demain, histoire de voir si on peut trouver autre chose.

— Ça me paraît une bonne idée, dit Lucan en hochant la tête.

Ce problème réglé, Nikolai se tourna vers Kade et Brock.

— On a encore le temps de se faire une petite chasse perso avant le lever du soleil. Quelqu'un d'autre que moi a-t-il une petite soif subite ?

Les yeux de loup de Kade brillèrent comme du mercure.

— Il y a dans le North End un petit club ouvert tard qui doit devenir intéressant à cette heure-ci. Plein de délicieuses jeunesses qui n'attendent que d'être cueillies.

— J'en suis, dit Chase de son accent traînant, en se levant de sa chaise à côté de Dante pour rejoindre les trois autres mâles célibataires, qui se dirigeaient déjà vers la sortie.

L'espace d'un instant, Rio se contenta de les regarder s'en aller. Puis, alors que Nikolai sortait dans le couloir en dernier, il lâcha un juron et se précipita derrière lui.

— Niko, attends !

Le guerrier poursuivit son chemin comme s'il ne l'avait pas entendu.

— Une seconde, mec. Bordel, Niko. Qu'est-ce qui déconne chez toi ?

Comme Chase, Brock et Kade s'arrêtaient pour regarder derrière eux, Nikolai leur fit signe de continuer. Ils repartirent et dépassèrent un coin du couloir, disparaissant ainsi à la vue des deux autres. Au bout de longues secondes, Nikolai finit par se retourner.

Le visage qui faisait face à Rio dans le tunnel d'un blanc immaculé était dur et impénétrable.

— Ouais. Voilà, je suis là. Qu'est-ce que tu veux ?

Rio ne savait comment répondre à cela. Son vieil ami suait l'hostilité.

— Est-ce que j'ai fait quelque chose qui t'a déplu ?

L'éclat de rire strident de Nikolai se répercuta sur les murs de marbre poli.

— Va te faire foutre, mec !

Il tourna les talons et s'en alla.

Rio le rattrapa en un clin d'œil. Il allait saisir l'épaule du guerrier pour le forcer à s'arrêter, mais Nikolai fut plus vif que lui. Il se retourna puis, labourant le flanc de Rio au passage, lui plaqua l'avant-bras contre le sternum pour aller le coller dos au mur de l'autre côté du couloir.

— Tu veux mourir, fils de pute ? (Nikolai avait les yeux plissés et sa colère se reflétait dans les taches d'ambre qui luisaient dans le bleu de ses iris.) Si tu tiens à te foutre en l'air, c'est ton problème. Mais ne t'avise plus de m'utiliser pour t'aider à le faire ! C'est clair ?

Rio avait les muscles tendus et prêts au combat, ses instincts de guerrier mis en alerte même s'il faisait face à un allié de longue date. Mais, en entendant Nikolai, il sentit sa rage redescendre de plusieurs crans.

D'un coup la fureur de Niko à son égard prenait sens. Nikolai savait que Rio était resté dans cette montagne de Bohême avec l'intention d'en finir avec la vie. S'il ne l'avait pas su cinq mois plus tôt, il était clair en tout cas qu'à présent il le savait.

— Tu m'as menti, siffla Nikolai. Tu m'as regardé droit dans les yeux et tu m'as menti, mec. Tu n'avais pas l'intention de retourner en Espagne. Qu'est-ce que tu comptais faire avec le C4 que je t'ai laissé ? Te le coller autour du ventre et le faire sauter pour jouer les terroristes à la petite semaine, à moins que tu n'aies eu l'idée de t'enfermer dans ce caveau paumé pour le reste de l'éternité ? C'était quoi le plan, amigo ? Comment tu comptais t'y prendre pour tirer ta révérence ?

Rio ne répondit pas. C'était inutile. De tous les guerriers de l'Ordre, Nikolai était celui qui le connaissait le mieux. Son ancien ami le voyait comme le lâche qu'il était et savait combien il avait été près de mettre un terme à cette putain d'histoire, et ce, avant même son arrivée dans les montagnes tchèques.

Nikolai, frète d'armes et quasi-frère de sang de Rio, avait refusé de le laisser se complaire dans la haine de soi. C'était lui qui, l'été précédent, l'avait arraché à sa spirale mortifère, lui encore qui l'avait traîné en surface les semaines suivantes, chassant pour Rio tant qu'il avait été trop faible pour s'en tirer seul.

— Ouais, ricana Nikolai. C'est bien ce que je pensais. Va te faire foutre !

Il laissa retomber le bras qui maintenait Rio plaqué au mur et recula en grommelant un juron. Rio le regarda s'en aller en frappant de ses bottes le sol de marbre tandis qu'il filait rejoindre les autres guerriers déjà en route pour la surface.

— Merde, siffla Rio en se passant une main dans les cheveux.

Cette altercation avec Nikolai prouvait s'il en était encore besoin qu'il n'aurait pas dû revenir à Boston, même si cela avait signifié laisser quelqu'un d'autre gérer le problème posé par Dylan Alexander. Il n'avait plus sa place au complexe. Désormais, il était comme un outsider, le maillon faible d'une chaîne de courageux guerriers par ailleurs solide.

Il sentait encore ses tempes battre sous la poussée d'adrénaline qui l'avait assailli quelques minutes plus tôt quand Nikolai paraissait prêt à le démolir.

De plus, sa vision s'altérait. Il savait que, s'il ne se décidait pas à bouger de là et à trouver un endroit tranquille pour encaisser l'effondrement qui le guettait, il risquait de se réveiller sur le marbre du couloir. Et il n'avait franchement aucune envie d'être la cible des regards inquisiteurs de Lucan et des autres, telle une charogne abandonnée là depuis une semaine. Rio ordonna à ses jambes de bouger et, non sans difficulté, parvint à retrouver le chemin de ses quartiers. Il y pénétra en titubant et ferma la porte derrière lui avant de s'y appuyer et de se laisser glisser au sol sous l'effet d'une nouvelle vague de nausée.

— Ça va ?

La voix féminine provenait d'assez loin dans l'appartement. D'abord, il ne la reconnut pas. Son cerveau luttait pour arriver à commander des mouvements moteurs de base, et cette voix cristalline et lumineuse ne semblait pas appartenir à cet endroit plein de vieux souvenirs moisis.

Il s'éloigna de la porte et se traîna vers sa chambre. Il avait l'impression que son crâne allait éclater.

De l'eau chaude. Le noir. Le calme. Il lui fallait les trois tout de suite.

Il enleva sa chemise et la laissa tomber sur le grotesque canapé de velours doré d'Eva. Il fallait vraiment qu'il brûle toutes ces merdes. Et

il aurait bien voulu pouvoir jeter cette salope dans le brasier.

Il s'accrocha à la fureur que lui inspirait la trahison d'Eva. C'était peu, mais c'était tout ce qu'il avait sous la main. Il atteignit la double porte vitrée ouverte sur la chambre et entendit un hoquet de surprise venu de l'intérieur.

— Oh, mon Dieu ! Rio, ça va ?

*Dylan.*

Son nom se répandit dans la brume de son esprit comme un baume. Levant les yeux, il vit son hôte involontaire assise sur le bord du lit, avec sur les genoux quelque chose de plat et de rectangulaire. Elle posa l'objet sur la table de nuit et se précipita vers lui juste avant que ses genoux cèdent une nouvelle fois.

— Douche, parvint-il à articuler.

— Vous tenez à peine debout.

Elle l'aida à rejoindre le lit où il s'écroula avec gratitude.

— Vous avez l'air d'avoir besoin d'un médecin. Y a-t-il ici quelqu'un qui puisse vous aider ?

— Non, lâcha-t-il d'une voix rauque. Douche...

Il était en bien trop mauvais état pour utiliser les talents que lui conférait son appartenance à la Lignée et ouvrir l'eau par influx mental, mais il n'eut même pas besoin d'essayer. Dylan courait déjà dans la salle de bains. Il entendit le sifflement de l'eau qu'on ouvrait puis, sur la moquette, le pas souple de Dylan qui revenait vers lui.

Affalé sur le côté au pied du lit, il sentit ce pas ralentir à mesure qu'elle s'approchait de lui. Il remarqua à peine son mouvement de surprise, mais ne put manquer le juron de pitié qu'elle souffla.

— Seigneur !

Un silence bien trop long s'ensuivit.

— Mon Dieu, Rio, se reprit-elle. Quelle sorte d'enfer avez-vous traversé ?

Mobilisant ses dernières forces, Rio ouvrit les yeux. Mal lui en prit. L'horreur qui se reflétait dans les yeux de Dylan était indéniable. Il était couché sur le flanc droit et elle regardait le côté gauche de son torse, qui avait été mis en pièces par les éclats de métal et presque brûlé jusqu'à l'os par les flammes de l'explosion à laquelle il avait tout juste survécu.

— Est-ce qu'elle... (La douce voix de Dylan flancha.) Votre femme a-t-elle eu quelque chose à voir avec ce qui vous est arrivé, Rio ?

Le sang de Rio se figea et son regard, rivé sur le visage interrogateur et compatissant de Dylan, se troubla.

— Est-ce que c'est elle qui vous a fait ça, Rio ?

Il suivit des yeux la main de Dylan qui se tendait vers l'objet qu'elle avait posé sur la table de nuit. C'était un cadre avec une photo. Il n'eut pas besoin de la voir pour savoir que c'était un instantané d'Eva pris lors d'une balade nocturne le long de la rivière Charles. Eva souriante, lui disant combien elle l'aimait, alors que derrière son dos elle complotait avec les ennemis de l'Ordre pour arriver à ses propres fins égoïstes.

Rio eut un rire mauvais en pensant à sa propre bêtise, à son aveuglement.

— Cela ne vous regarde pas, murmura-t-il, luttant toujours contre l'obscurité qui menaçait de l'engloutir de l'intérieur. Vous ne savez rien d'elle.

— C'est elle qui m'a amenée à vous. Je l'ai vue sur la montagne à Jicin.

Un soupçon irraisonné poussa la colère de Rio vers un paroxysme dangereux.

— Comment ça, vous l'avez vue ? Vous connaissiez Eva ?

Dylan déglutit et eut un léger haussement d'épaules. Elle tendit le cadre vers lui.

— Je l'ai vue... c'est-à-dire qu'elle était là, comme un fantôme. Elle était sur la montagne avec vous.

— C'est des conneries, grogna-t-il. Ne me parlez plus de cette femelle. Elle est morte et elle est bien là où elle est.

— Elle m'a demandé de vous aider, Rio. Elle m'a trouvée. Elle voulait que je vous sauve...

— Je vous dis que c'est des conneries ! rugit-il.

Sa fureur lui donna la force de se dresser comme un cobra prêt à frapper. D'un même mouvement, il arracha le portrait à Dylan et le précipita à travers la pièce. Le cadre alla se briser contre le grand miroir installé en face du lit, qui éclata en projetant une grêle d'échardes de verre acérées comme autant de petites lames de rasoir.

Rio entendit Dylan pousser un cri, mais ce ne fut que lorsqu'il sentit un doux parfum de genièvre qu'il se rendit compte de ce qu'il venait de faire.

Elle porta la main à sa joue et, quand elle la ramena, le bout de ses doigts était écarlate, taché du sang coulant d'une petite entaille située juste sous son œil gauche.

La vue de ce sang arracha Rio à la spirale qui l'entraînait vers le fond. Voir Dylan blessée lui fit l'effet d'un seau d'eau froide qu'on lui aurait jeté à la tête, et il sortit de sa torpeur.

— Ah, Cristo ! siffla-t-il. Je suis désolé... je suis désolé...

Il eut un geste vers elle pour la toucher et se rendre compte de l'étendue des dégâts, mais elle se rejeta en arrière les yeux agrandis par la terreur.

— Dylan... Je ne voulais pas...

— Laissez-moi !

Il tendit la main dans l'intention de lui signifier qu'il ne lui voulait pas de mal.

— Non ! (Elle se mit à trembler et à secouer violemment la tête.) Oh, mon Dieu ! Ne me touchez pas !

*Madré de Dios.*

Elle le regardait, horrifiée, paralysée par la peur et la confusion.

C'est quand sa langue passa sur les pointes acérées de ses crocs qu'il comprit l'origine de sa terreur. Elle avait devant elle un vampire avec tous ses attributs, et son esprit sceptique se trouvait à présent obligé d'accepter ce que Rio lui avait dit.

Elle contemplant par elle-même la réalité des changements physiques qui l'avaient fait passer de l'état de pauvre fou couvert de cicatrices à celui de créature cauchemardesque. Impossible de dissimuler ses crocs, qui s'allongeaient encore à mesure que sa faim d'elle augmentait. Pas moyen de cacher la transformation de ses pupilles en fentes elliptiques et la lueur ambrée de la soif de sang qui envahissait ses yeux.

Il regardait la petite coupure et le filet de sang qui en coulait, si rouge sur la peau laiteuse de Dylan, et il put à peine formuler une pensée cohérente.

— J'ai essayé de vous le dire, Dylan. Voici ce que je suis vraiment.

# CHAPITRE 16

Un vampire. Elle avait peine à croire ce qu'elle voyait, pourtant Dylan entendit ces mots franchir ses lèvres.

En quelques instants Rio s'était transformé et, choquée, elle ne pouvait quitter des yeux le résultat de cette métamorphose. Ses iris brillaient comme des braises. Ils avaient perdu leur habituelle couleur topaze pour prendre une incroyable nuance ambre qui engloutissait presque ses pupilles, au rétrécissement défiant toute logique. Les os de son visage paraissaient plus prononcés, avec des pommettes saillantes et une mâchoire carrée qui semblaient taillées dans le marbre.

Et, derrière sa bouche sensuelle, Rio arborait une paire de crocs digne du plus pur cinéma d'horreur.

— Vous... (Sa voix s'estompa comme il la dévorait de ces yeux d'ambre hypnotiques. Prise de faiblesse, elle s'assit sur le bord du lit.) Mon Dieu, vous êtes vraiment...

— J'appartiens à la Lignée, dit-il simplement. Comme je vous l'ai déjà dit.

Assise face à lui, elle voyait parfaitement la musculature saillante de son torse dénudé.

Les marques complexes qu'il portait sur les avant-bras lui remontaient jusqu'aux épaules pour redescendre sur ses pectoraux. Ces « dermoglyphes », comme il les avait appelés la première fois qu'elle les avait remarqués, étaient tous saturés de couleur et n'avaient jamais été aussi sombres. Des rouges, des violets et des noirs profonds faisaient ressortir les motifs et les courbes magnifiques qui les constituaient.

— Je ne peux pas interrompre la transformation, murmura-t-il, comme s'il se sentait obligé de se justifier. Elle se fait d'elle-même chez chaque mâle de la Lignée lorsqu'il détecte le sang fraîchement versé.

Rio détourna le regard des yeux de Dylan pour se concentrer sur l'endroit de sa joue où la morsure de l'éclat de verre la brûlait. Elle sentait le filet de sang chaud qui roulait vers son menton comme une larme. Rio regarda la goutte tomber avec une intensité qui provoqua un frisson chez Dylan. Il se passa la langue sur les lèvres, mais serra violemment les mâchoires.

— Ne bougez pas de là, dit-il d'un ton sans réplique.

Son instinct avertissait Dylan qu'elle aurait peut-être intérêt à filer, mais elle refusait d'avoir peur. Si étrange que cela puisse paraître, elle avait le sentiment qu'elle en était venue à connaître cet homme au cours des quelques jours qu'ils venaient de passer dans une quasi-intimité. Rio n'était pas un saint, il n'y avait aucun doute là-dessus. Il l'avait enlevée et séquestrée, et elle n'avait toujours pas de certitude sur ce qu'il comptait lui faire, mais elle ne pensait pas qu'il constitue pour elle un danger réel.

Ce à quoi elle venait juste d'assister n'avait rien de particulièrement réjouissant, mais au fond elle n'avait pas peur de ce qu'il était.

En tout cas, pas vraiment.

L'eau de la douche coulait toujours. Elle l'entendit s'arrêter et Rio sortit de la salle de bains une serviette mouillée à la main. Il la lui tendit.

— Maintenez ça sur la blessure. Ça épongera le sang.

Dylan prit la serviette et la posa sur sa joue. Le long soupir que laissa alors échapper Rio ne lui échappa pas. Il lui sembla qu'il était soulagé de ne plus avoir à regarder sa coupure. La couleur de ses yeux se mit à perdre lentement de son intensité et ses pupilles étrécies retrouvèrent leur aspect normal. Mais ses dermoglyphes étaient toujours saturés et ses crocs semblaient toujours aussi menaçants.

— Alors, c'est vrai ? murmura-t-elle. Vous êtes un vampire ? Merde alors, je ne peux pas croire que ce soit vrai. Je veux dire, comment est-ce que c'est possible, Rio ?

Il s'assit près d'elle sur le lit en laissant toutefois plus de cinquante centimètres entre eux.

— Je vous l'ai déjà expliqué.

— Des extraterrestres buveurs de sang et des femmes humaines dotées d'un ADN compatible avec le leur, dit-elle en se remémorant l'histoire de dormir debout d'une espèce hybride qu'elle avait tenté d'écarter comme digne d'un roman de science-fiction. Tout ça, c'est vrai ?

— La vérité est un peu plus complexe que ce que vous en comprenez, mais oui. Tout ce que je vous ai dit est vrai.

Incroyable !

Parfaitement, foutrement incroyable !

Son côté intéressé faillit la faire crier d'enthousiasme à l'idée de la célébrité et de l'argent que pourrait lui apporter la révélation d'un tel scoop. Mais un autre aspect d'elle-même – celui qui n'oubliait pas la petite tache de naissance qu'elle avait sur la nuque et son lien apparent avec ce monde étrange et nouveau – lui fit ressentir instantanément le besoin de protéger cette information, comme si Rio et le monde dans lequel il vivait étaient un délicieux secret qui lui appartenait en propre.

— Je suis navrée de vous avoir contrarié, dit-elle à Rio d'une voix calme. Je n'aurais pas dû fouiller dans vos affaires en votre absence.

Il releva vivement la tête en fronçant les sourcils et lâcha un juron bien senti.

— Vous n'avez pas à vous excuser, Dylan. C'est moi qui suis en tort. Je n'aurais jamais dû revenir ici dans cet état. Personne ne devrait avoir à me côtoyer quand je suis comme ça.

— Vous semblez aller un peu mieux, maintenant.

Il acquiesça puis laissa sa tête pendre sur sa poitrine.

— La rage se calme... au bout du compte. Si je ne perds pas connaissance avant, elle finit par passer.

Il n'était pas difficile pour elle de se le représenter comme il était en rentrant chez lui quelques minutes plus tôt : hébété, les membres répondant à peine alors qu'il luttaient pour avancer pas à pas. Il avait été à peine cohérent, un tas tremblant de muscles, d'os et de rage sans objet précis.

— Qu'est-ce qui déclenche ces crises, Rio ?

Il haussa les épaules.

— De petites choses. Des riens. Je ne peux jamais savoir.

— Est-ce que cette rage fait partie de ce que vous êtes ? Est-ce que tous les membres de la Lignée doivent traverser des tourments identiques ?

— Non. (Il laissa échapper un petit ricanement.) Non, je suis le seul à avoir ce problème. Je n'ai plus toute ma tête. Et c'est comme ça depuis l'été dernier.

— C'était un accident ? demanda-t-elle avec douceur. C'est ça qui vous est arrivé ?

— C'était une erreur, dit-il, sa voix trahissant un regain de nervosité. J'ai fait confiance à quelqu'un qui n'en était pas digne.

Dylan songea aux dommages terribles qu'il avait subis. Son visage et son cou portaient certes de sérieuses cicatrices, mais son épaule

gauche et la moitié de son torse musculeux semblaient avoir fait un aller-retour en enfer. Son cœur se serra quand elle pensa à la douleur qu'il avait dû supporter, autant lors de l'événement au cours duquel il avait été blessé que pendant une convalescence qui avait forcément duré de longs mois.

Il était assis là, si rigide, si solitaire et si difficile à atteindre alors même qu'elle n'avait qu'à tendre le bras pour le toucher. Il lui parut si seul. Si seul et à la dérive.

— Je suis désolée, Rio, dit-elle.

Et, avant de se rendre compte de son geste, elle posa la main sur celle de Rio, qui reposait sur sa cuisse. Il tressaillit comme si elle venait de le brûler. Mais il ne bougea pas.

Il regarda les doigts de Dylan, la pâleur de sa main sur sa peau olivâtre. Lorsqu'il releva les yeux vers elle, il avait l'air égaré. Elle se dit que cela devait faire longtemps que personne ne l'avait touché avec tendresse, voire touché tout court.

Dylan caressa la main de Rio en considérant sa taille impressionnante et l'incroyable force qui se dégageait de lui. Sa peau était si chaude, on sentait en lui une telle puissance, et cela même quand il semblait déterminé à maintenir une parfaite immobilité !

— Je suis désolée pour tout ce que vous avez eu à subir, Rio. Sincèrement.

Il serrait si violemment la mâchoire qu'un des muscles de son visage vibrait. Dylan posa la compresse froide sur le lit à côté d'elle, à peine consciente de son mouvement tant ses sens étaient concentrés sur Rio et l'énergie qui semblait affluer au point où leurs mains se touchaient.

Elle entendit comme un grognement sourd émanant de lui, quelque chose entre un grondement et un gémissement. Il porta le regard à sa bouche, et pendant une fraction de seconde elle eut le sentiment qu'il allait l'embrasser.

Elle savait qu'elle aurait dû s'écarter de lui. Enlever sa main. N'importe quoi plutôt que de rester assise là, incapable de respirer, à se demander s'il allait se pencher vers elle pour lui effleurer les lèvres des siennes – et à souhaiter si désespérément qu'il le fasse.

Elle ne pouvait plus s'empêcher d'aller vers lui, désormais. Elle leva sa main libre vers son visage, mais sentit venir vers elle un souffle d'air froid et un souffle qui, soudain, la repoussait comme un mur.

— Je ne veux pas de votre pitié, gronda Rio d'une voix qu'elle ne reconnut pas.

Son accent espagnol était bien, là comme toujours, mais, s'il roulait les syllabes, elles étaient dures, le timbre pas vraiment humain, lui rappelant qu'elle ne savait presque rien de lui ou de son espèce. Il tira la main de sous la sienne et se leva.

— Cette coupure saigne toujours. Vous avez besoin de soins que je ne peux pas vous donner.

— Je suis sûre que ce n'est rien, protesta Dylan, qui se sentait stupide pour s'être jetée ainsi à la tête de Rio. Elle attrapa le linge humide et s'en tapota la joue.

— Vraiment. Je vais bien.

Parler ne servait à rien, car il était clair qu'il ne l'écoutait pas. Elle le vit enjamber les débris de verre du miroir pour rejoindre le salon. Là, il décrocha le téléphone et tapa quelques touches.

— Dante ? Salut. Non, tout va bien. Mais je..., euh... Est-ce que Tess est là ? J'ai un service à lui demander.

En attendant l'arrivée de sa bouée de secours, Rio fit les cent pas en se limitant à un petit espace à proximité de l'entrée de son appartement, afin de rester aussi loin que possible de Dylan sans pour autant sortir de chez lui.

*Madré de Dios.*

Il avait failli l'embrasser.

Il en avait encore envie, et cet aveu – même si c'est à lui seul qu'il le faisait – était comme un coup de poing dans le ventre. Embrasser Dylan Alexander était le plus sûr moyen de rendre catastrophique une situation déjà difficile. Parce que Rio savait sans l'ombre d'un doute que, s'il embrassait cette fière beauté, il n'en resterait pas là.

L'idée même des lèvres de Dylan sur les siennes accélérerait son rythme cardiaque. Ses glyphes puisaient avec les couleurs de son désir, lie-de-vin et or. Et il aurait été inutile de prétendre que les manifestations de ce désir s'arrêtaient là. Son sexe était dur comme du bois ; il l'était depuis qu'elle avait posé sa main sur la sienne sans crier gare.

Bordel !

Il n'osait pas regarder vers la chambre par peur d'être incapable d'empêcher ses pas de le porter directement dans les bras de Dylan, qui attendait au-delà de la double porte fermée.

Comme si elle allait vouloir vraiment de moi ! pensa-t-il avec ironie.

Son geste avait été plein de douceur ; c'était le genre de réconfort qu'une mère aurait pu offrir à un gamin boudeur. Ou pire, peut-être s'agissait-il de la compassion peinée d'un ange de miséricorde consolant l'une des plus monumentales bourdes du Créateur.

*Maldecido.*

*Manos deldiablo.*

*Monstruo.*

Eh oui, il était tout cela à la fois. Et Dylan avait vu à quel point il était laid. Mais elle n'avait pas reculé à la vue de sa chair meurtrie ou de ses crocs. Elle avait l'âme bien trempée, il fallait lui accorder cela.

De là à penser qu'elle accepterait qu'il la touche, qu'elle puisse se rapprocher assez de son visage démolé pour qu'il l'embrasse, il ne fallait pas rêver.

Et c'était tant mieux, parce que ça lui éviterait d'avoir à lire le dégoût dans son regard. Ça lui éviterait de faire un truc vraiment stupide, comme d'oublier ne serait-ce qu'une seconde qu'elle ne se trouvait dans le complexe – dans son appartement – que jusqu'à ce qu'il ait corrigé l'erreur qu'il avait faite en la laissant approcher de cette grotte. Plus vite il y parviendrait et s'en débarrasserait, mieux ce serait.

On frappa à la porte.

Rio ouvrit avec un grognement de frustration envers lui-même. Dante se tenait sur le seuil au côté de sa superbe Compagne de sang.

— Ça n'avait franchement pas l'air d'aller, alors je me suis dit que j'allais venir avec Tess et me rendre compte de visu, déclara-t-il avec son petit sourire provocateur. Tu nous fais entrer, mec ?

— Euh... Oui.

Rio s'écarta pour permettre au couple de pénétrer dans la pièce. La compagne de Dante était plus jolie que jamais. Ses longs cheveux châtain étaient rassemblés en queue-de-cheval et ses yeux aigue-marine au regard si sage étaient pleins de douceur, même en dévisageant Rio.

— C'est bon de te voir, dit-elle. (Et sans hésiter un instant elle se mit sur la pointe des pieds pour lui donner une rapide accolade et un baiser sur la joue.) Dante et moi nous sommes fait tellement de souci pour toi ces derniers mois, Rio.

— Il ne fallait pas, rétorqua celui-ci.

Mais il ne pouvait nier que leur sollicitude lui allait droit au cœur.

Tess et Dante n'étaient ensemble que depuis la fin de l'automne précédent. Elle avait apporté à l'Ordre un extraordinaire talent. De ses mains pleines de tendresse, elle était capable de guérir et de revitaliser. Mais, malgré ce pouvoir extraordinaire, elle n'avait pu réparer tout ce qui était brisé chez Rio. Son état était déjà critique quand elle était arrivée et, en dépit de tous les efforts de Tess, ses cicatrices, extérieures

comme intérieures, étaient là pour rester.

En un geste à la fois protecteur et déférent, Dante posa son bras autour des épaules de sa Compagne de sang et c'est alors que Rio remarqua le petit ventre qu'elle arborait sous le tee-shirt rose pâle et le pantalon kaki qu'elle portait. Elle vit son regard descendre et son visage s'éclaira d'un sourire de madone.

— J'en suis juste à trois mois, dit-elle en se tournant vers Dante les yeux pleins d'amour. Et il y a quelqu'un ici qui s'est trouvé un nouveau but dans la vie : me gâter !

— La maison ne recule devant aucun sacrifice, gloussa Dante.

— Félicitations, murmura Rio, sincèrement heureux pour le couple.

Il n'était pas courant que des guerriers et leurs compagnes élèvent des enfants au sein de l'Ordre. En fait, c'était même rarissime. Les hommes de la Lignée qui consacraient leur vie au combat n'avaient en général rien de casanier. Mais, bon, Dante n'avait jamais été le genre à faire comme tout le monde.

— Où est Dylan ? s'enquit Tess.

Rio montra la double porte fermée à l'autre bout de la pièce.

— Je me suis comporté comme un idiot avec elle dans la chambre. J'ai eu une crise et je... ah, merde, j'ai brisé un miroir. Elle a eu la joue coupée par un éclat de verre.

— Tu as toujours des syncopes ? demanda Tess en fronçant les sourcils. Et aussi des migraines ?

Il haussa les épaules, peu enclin à discuter de ses nombreux problèmes.

— Moi, ça va. Fais simplement ce que tu peux pour t'occuper d'elle, OK ?

— Bien sûr.

Tess prit une petite sacoche noire des mains de Dante. Elle vit le regard interrogateur de Rio.

— Depuis que je suis enceinte, mes capacités de guérison se sont estompées. D'après ce que j'ai compris, il est normal qu'une grossesse réoriente l'énergie d'une Compagne de sang vers son propre corps. Mon talent devrait me revenir après la naissance. D'ici là, je dois me fier à la bonne vieille médecine.

Rio lança un regard vers la chambre par-dessus son épaule. Il ne voyait pas Dylan, mais il imaginait qu'elle avait besoin de quelqu'un de gentil et doux, de quelqu'un qui serait capable de la soigner et de lui parler normalement, de lui faire comprendre qu'elle était en sûreté parmi des gens en qui elle pouvait avoir confiance.

Surtout après le spectacle qu'il venait de lui offrir : celui d'un monstre enragé passant de la psychose à la lubricité.

— Ça va aller, dit Tess. Je vais prendre soin d'elle.

Dante prit Rio par le bras.

— Allez, viens. Il y a encore près d'une heure avant l'aube. J'ai l'impression très nette qu'un peu d'air frais ne te ferait pas de mal, mon vieux.

# CHAPITRE 17

Dylan était accroupie au pied du lit en train de ramasser des éclats de verre quand la double porte vitrée s'ouvrit doucement.

— Dylan ?

C'était une voix féminine, celle qu'elle avait entendue parler tranquillement avec Rio et un autre homme dans le salon un instant plus tôt.

Dylan leva les yeux et ressentit immédiatement la chaleur du regard plein de sollicitude qui se posait sur elle.

La belle jeune femme aux yeux bleu-vert sourit.

— Bonjour, je suis Tess.

— Bonjour.

Dylan posa un éclat de verre de côté et se pencha pour en ramasser un autre.

— Rio m'a demandé de venir voir si vous alliez bien. (Tess portait une petite sacoche de cuir noir.) Est-ce que ça va ?

Dylan hocha la tête.

— C'est juste une égratignure.

— Rio s'en veut beaucoup. Il a des... problèmes depuis un moment déjà. Depuis l'explosion de l'entrepôt l'été dernier. Il a de la chance d'être encore en vie.

Oh, Seigneur. C'était donc ça la raison de ses brûlures et de ses cicatrices. Une explosion ! Il avait vraiment fait un aller-retour en enfer.

— À cause des traumatismes cervicaux dus à la déflagration, il s'évanouit de temps en temps. En plus, il a des migraines sévères, des sautes d'humeur... enfin, je pense que vous avez pu vous en rendre compte par vous-même, ce n'est pas une partie de plaisir. En tout cas, il n'avait aucune intention de vous blesser, je peux vous l'assurer.

— Tout va bien, assura Dylan, qui n'avait pas l'intention de s'en faire pour une éraflure sur la joue. J'ai essayé de lui dire que ce n'était rien. La coupure ne saigne plus.

— Tant mieux, dit Tess en posant sa sacoche sur une commode. Je suis contente de voir que ce n'est pas aussi grave que le craignait Rio. À la façon dont il m'a décrit ça au téléphone, j'ai cru qu'on était bonnes pour une demi-douzaine de points de suture. Un peu d'antiseptique et un pansement devraient faire l'affaire.

Elle rejoignit Dylan au pied du lit.

— Laissez-moi vous aider.

Alors que Tess s'approchait d'elle, Dylan remarqua qu'elle avait la main posée sur son ventre, qui était légèrement proéminent. Elle était enceinte. Pas de beaucoup a priori, mais elle rayonnait d'une manière qui ne laissait planer aucun doute.

La main qui berçait un bébé qui n'en était encore qu'à ses tout débuts portait une petite tache de naissance écarlate. Et Dylan ne put s'empêcher de regarder fixement la larme dans un croissant de lune. Tess portait à la main droite exactement la même tache que celle qu'avait Dylan sur la nuque depuis toujours.

— Vous vivez ici ? demanda-t-elle. Avec... eux ?

Tess fit « oui » de la tête.

— Je vis avec Dante. C'est un guerrier de la Lignée, comme Rio et les autres hommes qui vivent dans le complexe.

Dylan montra la petite tache de naissance que Tess avait entre le pouce et l'index.

— Vous êtes sa... Compagne de sang ? hasarda-t-elle, se souvenant du terme que Rio avait utilisé après avoir vu sa tache de naissance. Vous êtes mariée à l'un d'entre eux ?

— Dante et moi sommes accouplés depuis l'an dernier, répondit Tess. Nous sommes liés par le sang, ce qui est encore plus fort que le mariage. Je sais que Rio vous a un peu parlé de la Lignée, de comment vivent ses membres et d'où ils viennent. Et, après ce qui s'est passé ici avec lui, je suis sûre que vous n'avez aucun doute sur ce qu'ils sont.

Dylan hocha la tête, toujours abasourdie à l'idée que cela puisse être vrai.

— Des vampires.

Tess sourit avec douceur.

— C'est aussi ce que j'ai d'abord pensé. Mais c'est une définition un peu simpliste. La Lignée est une race complexe, vivant dans un monde empli d'ennemis. Les choses peuvent être très dangereuses pour eux et pour celles d'entre nous qui les aiment. Pour les quelques mâles qui se sont engagés au sein de l'Ordre, chaque nuit peut être la dernière.

— Était-ce un accident ? s'enhardit Dylan. L'explosion qui a blessé Rio... était-ce seulement un terrible accident ?

Une ombre de chagrin voila le regard de l'autre femme. Elle considéra longuement Dylan, comme si elle ne savait pas exactement jusqu'où elle pouvait pousser la confiance. Enfin, elle secoua la tête.

— Non. Ce n'était pas un accident. Quelqu'un qui était proche de Rio l'a trahi. L'explosion a eu lieu pendant un raid sur un vieil entrepôt en ville. Rio et le reste de l'Ordre sont tombés dans une embuscade.

Dylan baissa les yeux et vit le cadre brisé par Rio dans son accès de rage. Elle le ramassa avec précaution et dégagea la photo du verre étoilé, puis se mit à contempler les exotiques yeux noirs dont la mélancolie démentait le sourire de la jeune femme.

— Eva, confirma Tess. C'était la Compagne de sang de Rio.

— Mais elle l'a trahi ?

— Oui, dit Tess après un long silence. Eva a passé un accord avec l'un des ennemis de l'Ordre, un vampire puissant qui était aussi le frère de notre chef, Lucan. En échange d'informations qui l'aideraient à tuer Lucan, ce qu'Eva désirait autant que ce vampire, il lui a promis deux choses : d'abord que Rio vivrait et ensuite que ses blessures seraient assez graves pour qu'il ne puisse plus jamais combattre.

— Mon Dieu, lâcha Dylan. Et alors ? Elle a obtenu ce qu'elle voulait ?

— Pas précisément. Grâce aux informations fournies par Eva, l'Ordre est tombé dans une embuscade, mais le vampire avec qui elle avait traité n'avait pas la moindre intention de respecter sa part du marché. Il a lancé une bombe. L'explosion aurait pu les tuer tous, mais l'ironie du sort a voulu que ce soit Rio qui soit le plus touché. Et ensuite il lui a fallu apprendre qu'Eva était responsable de ce qui s'était passé.

Dylan restait sans voix. Elle essayait d'assimiler l'ampleur de ce qu'il avait dû ressentir, pas seulement la douleur physique due à ses blessures, mais aussi la souffrance émotionnelle provoquée par la trahison d'Eva.

— Je l'ai vue.

Dylan leva les yeux sur Tess et la vit froncer les sourcils, la confusion se lisant sur son visage. Cela faisait quelques minutes à peine que Dylan connaissait cette femme, et elle n'avait pas l'habitude de se livrer à quiconque – encore moins de parler du « don » qui la rendait si différente des autres gens. Mais quelque chose dans le regard de Tess lui disait qu'elle pouvait avoir confiance en elle. Elle ressentait une affinité immédiate avec cette femme.

– Il arrive que les morts viennent à moi ou, pour être plus précise, que les mortes viennent à moi. Eva m'est apparue il y a quelques jours alors que je randonnais avec des amis en montagne pas très loin de Prague.

– Elle vous est... apparue, répéta Tess d'un ton incertain. Que voulez-vous dire ?

– J'imagine qu'on pourrait dire que j'ai vu son fantôme. Il m'a menée jusqu'à une grotte. Je ne le savais pas, mais Rio était à l'intérieur.

Elle – je veux dire Eva – m'a conduite là et m'a demandé de le sauver.

– Mon Dieu !

Tess hocha lentement la tête.

– Sait-il tout cela ?

Dylan eut un regard lourd de sens vers les débris à ses pieds.

– Ouais, il sait. C'est quand je le lui ai dit qu'il a pété les plombs.

Tess prit un air désolé.

– Il a beaucoup de colère envers Eva.

– Et ça se comprend. Est-ce que ça va aller, Tess ? Je veux dire, avec tout ce qu'il a dû traverser, est-ce que Rio va... se remettre ?

– J'espère. Nous l'espérons tous. (Tess inclina légèrement la tête et scruta le visage de Dylan.) Vous n'avez pas peur de lui.

Non, c'était vrai. Elle était pleine de curiosité à son égard et pas certaine des intentions de Rio envers elle, mais elle n'avait pas peur de lui, si fou que cela puisse paraître après ce qu'elle avait vu de lui un moment plus tôt dans cette chambre même. Curieusement, le simple fait de penser à lui provoquait en elle toutes sortes d'impressions, mais aucune liée à la peur.

– Vous pensez que je devrais avoir peur de lui ?

– Non, répondit Tess sans hésitation. Ce que je veux dire, c'est que ça ne doit pas être facile pour vous. Dieu sait que, la première fois que j'ai entendu toute cette histoire de sang, de crocs et de guerre, je ne l'ai pas très bien pris.

Dylan haussa les épaules.

– Je bosse pour un quasi-tabloïd. Alors, croyez-moi, j'ai entendu tout un tas de trucs bizarres. Il en faut beaucoup pour me choquer.

Tess sourit, puis esquiva rapidement le regard de Dylan. Mais celle-ci avait eu le temps de lire dans ses yeux les mots qu'elle n'avait pas prononcés. Il ne s'agissait pas d'une histoire étrange publiée par un tabloïd. Il s'agissait de la réalité.

– Qu'y avait-il dans cette grotte, Tess ? Ça avait l'air d'être une sorte de caveau – j'ai entendu Rio parler de « chambre d'hibernation ». Mais qu'est-ce qu'il y avait là-dedans ? Quelque chose s'est-il échappé de là-bas ?

Tess leva les yeux, mais se contenta de secouer la tête.

– Croyez-moi. Vous ne voulez pas le savoir.

– Si, je le veux, insista Dylan. Car c'était clairement assez important pour que Rio se sente obligé de m'enlever et de me séquestrer pour m'empêcher d'en parler.

Devant le silence de Tess, Dylan sentit son estomac se nouer. La Compagne de sang savait ce qu'il y avait dans cette grotte et, visiblement, ça la terrifiait.

– Tess, quelque chose sommeillait dans ce tombeau caché. Et, d'après ce que j'ai pu voir, je dirais que c'est resté là pendant très longtemps. De quel genre de créature s'agissait-il... ou bien s'agit-il ?

Tess se leva et alla jeter un peu de verre brisé dans une corbeille à côté de la commode.

– Laissez-moi voir cette coupure. Il faut la nettoyer et mettre un pansement dessus pour éviter une cicatrice.

Enfermé dans sa prison d'UV, l'Ancien rejeta la tête en arrière et lâcha un rugissement démoniaque. Du sang dégouttait de ses immenses crocs sur son puissant torse nu, où ses glyphes vibraient encore de toutes les couleurs.

– Verrouillez-moi ces foutues entraves, aboya son geôlier dans un petit micro à l'intention de ses Laquais depuis la salle d'observation qui jouxtait la cellule. Et nettoyez-moi ce bordel !

Les entraves automatisées faites d'acier et de titane de qualité industrielle, dont la pression avait été assouplie pour laisser à l'Ancien une liberté suffisante pour accomplir la tâche qu'on attendait de lui, se resserrèrent sur ses membres musculeux. Une commande supplémentaire les tira en arrière, l'arrachant presque au sol. Il se débattit, mais sans succès. Retroussant les lèvres, il lança alors un nouveau hurlement, de fureur et de frustration cette fois.

L'accouplement s'était très mal passé et son érection était encore vive, comme l'étaient sa soif de sang et son désir pour la femelle sans vie que le fauteuil automatique était en train d'évacuer hors de la cage.

La Compagne de sang avait été saccagée. Elle portait sur tout le corps des marques d'ongles et de crocs et était morte avant même qu'on ait pu en éloigner l'Ancien. Elle n'était pas la première, et de loin. Au cours des quelque cinquante années qui s'étaient écoulées depuis qu'il avait été réveillé de son hibernation et amené dans ce lieu, la tâche consistant à alimenter l'Ancien et à le pousser à se reproduire s'était révélée une entreprise aussi coûteuse que frustrante.

Malgré toute la technologie et tout l'argent dont disposait le fils de Dragos, il ne pouvait rien contre cette vérité brute : aucune science connue ne remplacerait jamais le type d'accouplement primitif qui venait d'avoir lieu dans la cellule de son prisonnier. C'était le seul moyen de concevoir pour l'Ancien, comme d'ailleurs pour les membres de la Lignée. Mais l'acte sexuel n'était qu'un des éléments du processus. Pour que la vie vampire prenne racine dans le corps d'une Compagne de sang, il fallait qu'il y ait échange de sang au moment précis de l'éjaculation.

Normalement, les couples cherchant à concevoir prenaient beaucoup de plaisir dans l'acte sensuel délibéré qui leur permettait de le faire. Mais c'était tout sauf le cas dans cet endroit. Là, avec cette créature sauvage rendue folle par le manque de nourriture, la douleur et le confinement, la conception était un pari de vie et de mort, qui n'allait pas sans dommages, comme ce jour-là.

Mais il y avait eu de nombreux succès, ce qui rendait le risque acceptable. Pour chaque Compagne de sang tuée pendant l'opération, deux autres s'en étaient sorties vivantes... et fertilisées par la semence d'une puissante nouvelle génération.

Et, malgré la perte du jour, le geôlier de l'Ancien sourit pour lui-même.

Cette puissante génération grandissait déjà en secret.

Et c'est à lui seul qu'elle devrait allégeance.

# CHAPITRE 18

Rio passa le reste de la nuit avec Dante dans le parc de la propriété, avant de redescendre dans le complexe pour passer un moment seul dans la chapelle. Le petit sanctuaire tranquille où l'Ordre organisait ses plus importantes cérémonies avait toujours été pour lui un havre de paix. Mais il ne l'était plus. Tout ce qu'il voyait dans cet espace éclairé aux chandelles lui rappelait la trahison d'Eva.

À cause d'elle, ils avaient dû bénir et envelopper dans un linceul blanc l'un des membres les plus nobles de l'Ordre avant de le placer sur l'autel devant les rangées de bancs. Elle n'avait pas directement voulu la mort de Conlan dans un tunnel du métro l'été précédent – il avait eu la malchance de se trouver au mauvais endroit au mauvais moment –, mais elle en était quand même responsable.

Rio la voyait encore debout dans la chapelle à son côté, le visage baigné de pleurs qui cachaient en fait sa déception. Elle attendait alors une nouvelle chance de s'entendre avec les ennemis de l'Ordre pour faire en sorte que Rio soit obligé de quitter les guerriers – même si cela voulait dire le voir estropié –, afin de l'avoir enfin pour elle seule. L'ironie de tout cela était qu'il n'aurait jamais quitté l'Ordre quoi qu'il arrive.

Il n'en avait toujours pas plus envie et ne l'aurait pas fait s'il avait cru avoir la moindre utilité pour les guerriers qui avaient été sa famille pendant près d'un siècle, si l'explosion qui avait failli – et qui aurait dû – le tuer ne l'avait pas dépossédé de sa santé mentale et de sa maîtrise de soi.

– Et merde ! murmura-t-il, avant de tourner les talons.

Pas besoin de traîner là plus longtemps avec ses vieux fantômes ou la souffrance qu'ils lui procuraient. De toute façon, il lui suffisait d'un coup d'œil dans un miroir ou d'un reflet dans une fenêtre pour penser à Eva. Alors il essayait de ne pas avoir à se contempler, pas seulement pour éviter le choc que lui donnait son image, mais aussi parce qu'il voulait éliminer complètement Eva de sa vie. Rien que d'entendre son nom suffisait à provoquer chez lui un accès de rage incontrôlable.

Comme pouvait malheureusement en témoigner Dylan.

Il se demanda si elle allait bien. Oui, Tess s'en était sûrement très bien occupée, même si sa grossesse lui avait fait perdre en partie ses talents de guérisseur.

Restait qu'il s'en voulait terriblement de la manière dont il avait réagi et que Dylan devait ressentir la même chose, à moins qu'elle n'ait été aveuglée par la pitié pour l'espèce d'épave dont il lui avait donné l'image.

Avec un sentiment de solitude et de détachement tel que devaient en éprouver les fantômes eux-mêmes, Rio s'éloigna de la chapelle du complexe et suivit le labyrinthe de couloirs jusqu'à atteindre l'infirmerie, qui était vide. Il prit une douche rapide dans la chambre de convalescence qu'il avait occupée au cours des mois qui avaient suivi l'explosion, laissant l'eau chaude le débarrasser de ses douleurs musculaires et de la migraine qui menaçait de s'installer.

Alors qu'il se séchait, ses pensées revinrent à Dylan. Cela ne pouvait lui faire aucun bien d'être ainsi séquestrée. Et, pour pouvoir la laisser partir, il fallait faire avorter la publication de cet article dès que possible.

Le soleil était levé, ce qui signifiait l'extinction des feux pour la Lignée, mais pas pour les humains en surface. Ils devaient entamer une nouvelle journée, c'est-à-dire un jour de plus pour que le patron de Dylan envisage de publier son histoire, un jour de plus pour que les femmes avec lesquelles Dylan avait voyagé parlent de la grotte qu'elle avait découverte et spéculent sur ce qui avait bien pu s'y trouver, bref, un jour de plus pour que les conneries de Rio mettent l'Ordre et toute la nation vampire en danger d'être découverts par l'humanité.

Il enfila un pantalon de jogging et un débardeur qu'il avait trouvés pliés dans l'armoire avec quelques autres vêtements restés là depuis la fin de son séjour prolongé à l'infirmerie.

Lorsqu'il sortit dans le couloir pour retourner vers son appartement, il avait retrouvé un but. Il y voyait plus clair et était prêt à mettre immédiatement Dylan au boulot pour clore cette affaire d'article une bonne fois pour toutes.

Mais quand il ouvrit la porte de chez lui, tout était éteint, à l'exception d'une petite lampe qui luisait dans un coin du salon, telle une vieilleuse laissée à son intention au cas où il reviendrait. Il se glissa à l'intérieur et ferma doucement la porte derrière lui.

Dylan dormait. Il la voyait dans l'autre pièce, pelotonnée sur son lit. Les trois jours précédents l'avaient sans aucun doute épuisée. D'ailleurs, ils l'avaient épuisé lui aussi.

Il pénétra dans la chambre sans lumière. Là, à la vue des longues jambes nues de Dylan, il oublia bien vite tous ses projets immédiats. Elle portait un tee-shirt et un boxer pastel à carreaux qui venaient clairement de son sac à dos, ouvert à côté du lit.

Cet ensemble de coton n'avait rien de franchement sexy et n'avait en tout cas rien à voir avec les bouts de dentelle et de satin hors de prix dans lesquels Eva avait l'habitude de se pavaner devant lui. Mais, bordel, que Dylan était belle, vêtue d'un rien et endormie dans son lit. *Cristo*, beaucoup trop belle !

Rio alla prendre le jeté de lit de soie qu'elle avait posé sur une chaise dans un coin de la pièce et revint jusqu'au lit pour l'en couvrir. Ce n'était pas seulement par gentillesse qu'il le faisait. En tant que membre de la Lignée, il avait les sens exacerbés par l'obscurité et, à ce moment précis, ces sens conspiraient à sa chute en le bombardant de données sur la femelle étendue là à demi nue, si vulnérable, à sa portée.

Il essaya de ne pas voir que ses seins étaient nus sous le petit haut à manches courtes, ses tétons moulés par le fin tissu de coton. La contemplation de sa douce peau laiteuse – et en particulier de la partie exposée de son abdomen à l'endroit où le tee-shirt froissé remontait si joliment au-dessus de son nombril – était plus qu'il n'en pouvait supporter.

Mais, alors qu'il s'approchait du lit avec la couverture de soie, elle remua légèrement les jambes et roula sur le dos. Rio resta là, immobile, à prier qu'elle ne se réveille pas tandis qu'il rôdait autour d'elle comme un spectre.

La regarder lui arrachait le cœur. Il n'avait aucun droit sur Dylan, mais cela n'empêcha pas son instinct de possession de se manifester comme une violente décharge électrique. Elle n'était pas sienne et ne le serait jamais, quel que soit le chemin qu'elle choisirait au bout du compte. Qu'elle désire vivre au sein de la Lignée dans un Havrobscur ou décide de retourner parmi les humains sans aucun souvenir de Rio et de son espèce, elle ne lui appartiendrait pas. De toute façon, elle méritait mieux que lui, c'était sûr.

Un autre homme, humain ou membre de la Lignée, saurait beaucoup mieux prendre soin d'une femme comme Dylan. Et celui-là aurait le privilège d'explorer ses courbes alanguies et sa peau de pêche, pas lui. Ce serait aussi un autre qui éprouverait le plaisir intense de sentir le pouls délicat qui battait dans le tendre creux de sa gorge. Enfin, seul un autre mâle de la Lignée pourrait avoir l'honneur de percer les veines de Dylan d'une morsure pleine de douceur et de révérence.

Ce serait un autre, pas lui, qui ferait le vœu solennel de la protéger de tout mal et de la soutenir fidèlement et pour toujours avec le sang et la force de son corps immortel.

Non, il n'avait absolument aucun droit, pensa-t-il tristement en faisant glisser la couverture de soie sur elle le plus légèrement possible. Il ne devait rien désirer d'elle.

Et pourtant, il la désirait tout entière !

Il brûlait de désir, tout en sachant qu'il n'aurait pas dû. Rio se leurra lui-même en se disant que c'était purement par accident que ses mains effleuraient les courbes de Dylan en tirant plus haut sur elle le jeté de lit, et que c'était par inadvertance qu'il laissait ses doigts passer dans les fins cheveux. Elle devait avoir pris une douche car leurs vagues rousses étaient encore humides. Il ne put résister à l'envie de caresser de son pouce la courbure de sa joue et la peau si douce derrière son oreille.

Et il ne put retenir un juron lorsque son regard tomba sur le petit pansement qui couvrait la coupure dont il était responsable.

*Merde.* C'était vraiment tout ce qu'il avait à lui offrir : la douleur et des excuses. Et la seule raison pour laquelle elle le laissait s'approcher si près d'elle en cet instant était qu'elle n'avait pas conscience de sa présence, qu'elle n'était pas éveillée pour voir la bête qui la surplombait dans le noir, lui imposant ses caresses et imaginant ce que ce serait d'en faire plus, beaucoup plus.

Il la désirait si fort que ses crocs s'enfonçaient dans sa langue et que ses yeux transformés par le désir diffusaient une intense lumière ambrée qui nimbait Dylan d'une aura dore ; éclairant chacune de ses formes et de ses courbes exquis.

Il retira sa main et elle remua, probablement à cause de la chaleur produite par son regard transformé. Il abaissa ses paupières, plongeant à nouveau la pièce dans l'obscurité.

Puis il recula sans faire le moindre bruit.

Enfin, il sortit de la chambre, avant de se laisser aller au larcin ultime, qu'il se sentait capable de commettre au détriment de cette femelle.

Dylan avait d'abord cru que c'était la caresse qui l'avait réveillée, mais les doigts qui passaient tendrement sur sa joue lui avaient apporté une chaleur bienfaisante qui lui avait fait ressentir son sommeil plus profondément. C'était en fait l'absence soudaine de cette chaleur qui l'avait fait sortir d'un rêve très agréable.

Elle ouvrit les yeux mais ne vit rien dans la chambre plongée dans l'obscurité.

La chambre de Rio.

Le lit de Rio.

A cette idée, elle se redressa, très troublée de s'être endormie là après avoir pris une douche plus tôt dans la soirée. Ou bien faisait-il jour ? Elle ne savait pas et n'avait aucun moyen de le savoir puisqu'il n'y avait nulle part de fenêtre dans les quelque deux cents mètres carrés de l'appartement de Rio.

Tout était noir et tranquille, mais elle ne pensait pas être seule.

— Ohé ?

Seul le silence lui répondit.

Elle regarda vers le salon et remarqua que la lampe qu'elle avait laissée allumée était à présent éteinte. Et il n'y avait aucun doute, quelqu'un était bien venu dans la chambre à un moment donné puisqu'on l'avait couverte avec le dessus-de-lit qu'elle avait posé sur une des chaises.

C'était Rio. Elle en eut soudain la certitude.

C'était lui qui s'était tenu à côté du lit quelques instants auparavant. Le contact de ses doigts sur sa peau lui avait fait tellement de bien que son absence lui avait laissé une impression de froid.

Dylan pivota et posa ses pieds nus sur le sol. Elle rejoignit la double porte vitrée, qui était fermée, et l'ouvrit doucement en tentant de distinguer quelque chose dans le salon obscur.

— Rio... Vous dormez ?

Elle ne demandait pas s'il était là ; elle le savait. Elle sentait sa présence à la façon dont son cœur battait la chamade. Elle avança sur la moquette jusqu'à l'endroit où elle se souvenait d'avoir vu une lampe chinoise bombée sur un petit secrétaire. En tâtonnant, elle trouva la base de la lampe. La porcelaine était fraîche.

— N'allumez pas !

Dylan tourna la tête vers l'endroit d'où venait la voix de Rio. Il était à sa droite, près du centre de la pièce. Malgré l'obscurité, elle distinguait sa grande silhouette assise sur le canapé de velours.

— Vous pouvez avoir votre lit. Je n'avais pas l'intention de m'endormir dessus.

Elle progressa dans la pièce, et entendit un grondement sourd qui venait du canapé.

Oh, mon Dieu ! Elle se figea à quelques pas seulement de lui. Souffrait-il d'une nouvelle crise ? Ou bien toujours de la même ?

Dylan se racla la gorge et tenta un nouveau pas vers lui.

— Vous... euh... vous avez besoin... de quoi que ce soit ? Parce que s'il y a quelque chose que je peux faire...

— Nom de Dieu !

Il y avait plus de désespoir que de colère dans son cri. Il fit l'un de ses tours de passe-passe, qui le propulsa hors du canapé jusqu'au mur opposé, c'est-à-dire aussi loin d'elle que possible.

— Dylan, s'il vous plaît. Retournez vous coucher. Vous devez rester loin de moi.

Un fort bon conseil, probablement. Se tenir à distance d'un vampire affecté d'un traumatisme au cerveau et d'une rage incontrôlable de niveau cyclonique était probablement la chose la plus sensée à faire. Et pourtant Dylan continuait à s'avancer vers Rio, comme si son bon sens et son instinct de survie avaient fait leur baluchon pour partir ensemble en vacances.

— Je n'ai pas peur de vous, Rio. Je ne crois pas que vous allez me faire le moindre mal.

Il ne confirma ni n'infirmait cette déclaration. Elle l'entendait respirer, si on pouvait qualifier son halètement de respiration. Elle avait l'impression d'aller à la rencontre d'un animal sauvage blessé, sans savoir si sa démarche allait lui valoir une confiance apeurée ou un accueil à coups de croc et de griffe.

— Vous étiez dans la chambre avec moi il y a quelques minutes, non ?

Elle continuait à approcher, lentement mais sûrement, sans se laisser impressionner par son silence ou l'obscurité qui le masquait presque entièrement à ses yeux.

— Vous m'avez touchée. J'ai senti votre main sur mon visage. Je... j'ai aimé ce contact, Rio. Je ne voulais pas que vous arrêtiez.

Il laissa échapper un juron violent. Elle sentit qu'il relevait la tête brusquement. Un instant plus tard il dut ouvrir les paupières car l'obscurité fut soudain transpercée par deux charbons ardents qui la regardaient fixement.

— Vos yeux... murmura-t-elle, prise comme un papillon dans la flamme d'une bougie.

Elle avait vu les yeux de Rio passer de la topaze claire à l'ambre vif quand il était arrivé en titubant quelques heures plus tôt, mais ça... ça, c'était différent.

Ils avaient à présent quelque chose de provocant, bien au-delà de la colère et de la douleur qu'ils avaient alors exprimées. Avec, si c'était possible, une intensité supérieure.

Incapable de bouger, Dylan restait là dans le chaud rayonnement du regard de Rio qu'elle sentait parcourir son corps de la tête aux pieds.

Et tandis que ce faisceau d'ambre lumineux la brûlait au-dehors puis au-dedans, son cœur s'emballait.

Et Rio se mit en mouvement, avançant lentement vers elle avec une grâce de prédateur.

— Qu'êtes-vous venue faire dans cette grotte ? demanda-t-il d'une voix dure, accusatrice.

Dylan déglutit en le regardant approcher dans le noir. Elle allait dire que c'était Eva qui l'avait envoyée là-bas, mais ce n'était qu'en partie vrai. Le fantôme d'Eva lui avait certes montré la voie, mais c'était à cause de Rio qu'elle était retournée à la grotte.

Tout autant que le reste — y compris son espoir de sauver son boulot avec son histoire de démon des montagnes de Bohême —, c'était Rio qui l'avait incitée à rester dans la grotte et à essayer d'entrer en contact avec lui alors que le bon sens lui intimait de fuir. C'était lui qui la faisait rester dans son appartement, le désir qu'il lui inspirait la clouant au sol alors que la peur aurait dû l'envoyer courir aussi vite que possible dans la direction opposée.

Il était désormais devant elle, les yeux toujours aussi intenses.

— Bon Dieu, Dylan. Pourquoi avoir choisi cette montagne ? (Il la prit par les bras et la secoua légèrement, mais c'était lui qui tremblait.)

Pourquoi ? Pourquoi a-t-il fallu que ce soit vous ?

Dylan avait eu beau s'attendre à ce qu'il l'embrasse, le contact initial de sa bouche sur la sienne la traversa comme une flamme vive. Elle s'embrasa instantanément, le désir la brûlant tout entière. Puis elle fondit, se perdant dans la caresse de Rio et — oh ! mon Dieu — le frôlement de ses crocs. Elle en sentit les pointes lorsqu'il passa la langue entre ses lèvres, la forçant à prendre ce qu'il avait à lui donner.

Et Dylan n'avait pas l'intention de lutter. Elle n'avait jamais rien connu d'aussi érotique que l'effleurement des crocs de Rio. Il y avait en lui une telle puissance létale ; elle la sentait, ramassée et dangereuse, mais si près d'exploser. Rio la tenait serrée contre lui, l'embrassait avidement, et Dylan ne s'était jamais sentie aussi excitée de sa vie.

Il la poussa sur le canapé devant lequel elle se tenait et l'accompagna dans sa chute en lui maintenant le dos de ses larges mains. Elle sentait son sexe dressé, qui semblait énorme et dur comme de la pierre entre leurs deux corps. Dylan fit courir ses mains sur le dos de Rio, les glissant sous le débardeur de coton ajusté qu'il portait pour sentir le mouvement de ses muscles puissants alors qu'il bougeait au-dessus d'elle.

— Je veux te voir, haleta-t-elle entre deux baisers dévorants. Je veux te voir, Rio...

Elle n'attendit pas sa permission.

Tendant une main derrière elle, elle trouva l'interrupteur de la lampe posée à côté du canapé et l'actionna. Une douce lumière jaune baigna la pièce. Rio était immobile au-dessus d'elle, les genoux de part et d'autre de ses hanches, posant sur elle un regard d'une détresse infinie.

Il avait les traits crispés, la mâchoire serrée, sans pouvoir complètement masquer combien ses crocs étaient longs et pointus. Les dermoglyphes de ses épaules et de ses bras luisaient de splendides nuances de bordeaux, d'indigo et d'or.

Et ses cicatrices... eh bien, elle les voyait aussi. Impossible de les ignorer et, de toute façon, elle n'essaya pas.

Dylan se redressa sur un coude et leva l'autre main vers lui. Il tressaillit et tourna son visage vers la gauche comme s'il voulait dissimuler sa joue ravagée. Mais Dylan n'allait pas le laisser se cacher. Pas à cet instant. Pas d'elle. Elle tendit de nouveau la main, plaçant tendrement sa paume sur la ligne acérée de sa mâchoire.

— Ne faites pas ça, dit-il d'une voix rauque.

— Tout va bien.

Elle lui tourna doucement la tête pour qu'il lui fasse face. Puis, très délicatement, elle caressa la peau couturée de son visage. Elle descendit le long de son cou, de son épaule et de son biceps sur cette peau qui avait été longtemps aussi douce et aussi parfaite qu'elle l'était sur le reste de son corps.

— Est-ce que ça fait mal quand je te touche comme ça ?

Il tenta de dire quelque chose, mais ce qui sortit de sa bouche était comme étranglé, inintelligible.

Dylan se redressa, se soulevant jusqu'à avoir le visage au niveau du sien. Elle ne le quittait pas des yeux, s'assurant que ces fines pupilles de félin restent accrochées à son regard tandis qu'elle effleurait sa joue, sa mâchoire, sa bouche merveilleusement sensuelle.

— Ne me regardez pas, Dylan, coassa-t-il, et elle comprit que c'était ce qu'il venait déjà de dire. Merde... comment pouvez-vous me regarder de si près, comment pouvez-vous poser vos mains sur moi sans être révoltée ?

Dylan sentit son cœur se serrer dans sa poitrine.

— Je te regarde, Rio, je te vois. Je te touche. Toi, dit-elle avec solennité.

— Ces cicatrices...

— ... sont accessoires, acheva-t-elle à sa place.

Elle sourit en reportant son regard sur sa bouche et son incroyable paire de crocs parfaitement blancs.

— Si tu veux vraiment le savoir, tes cicatrices sont ce qu'il y a de plus ordinaire chez toi.

Il retroussa les lèvres comme s'il allait la repousser avec une nouvelle tirade sur ce qui chez lui constituait des défauts rédhibitoires, mais Dylan ne lui en laissa pas l'occasion. Elle lui prit la tête entre les mains et se rapprocha pour lui donner un long baiser profond et passionné.

Il lui passa les mains dans les cheveux en le lui rendant, et elle gémit de plaisir.

Le désir de Dylan était si violent qu'elle pouvait à peine le supporter. Seigneur, cette passion pour un homme qu'elle connaissait à peine et que tout aurait dû la pousser à redouter et pas à embrasser comme une perdue ! Tout ça n'avait aucun sens.

Mais elle ne voulait pas s'arrêter d'embrasser Rio. Elle mit les bras autour de ses épaules et l'attira à elle sur le canapé. Ses cheveux étaient soyeux sous les doigts, sa bouche brûlante explorait la sienne.

C'est une main ferme mais pleine de douceur que Rio glissa sous le tee-shirt de Dylan avant de la faire passer sur son ventre puis ses seins nus. Sous la caresse, elle se contorsionna et ses tétons se dressèrent tandis que la langue de Rio jouait à la commissure de ses lèvres.

— Oh, mon Dieu, soupira-t-elle, sentant les prémices de la jouissance.

Il se cala plus profondément entre ses cuisses, l'écartant de ses genoux et frottant contre elle son membre érigé à travers leurs vêtements. La délicate friction de leurs corps faillit provoquer chez elle un orgasme. Seigneur, s'il continuait ce mouvement fluide, qui ne laissait aucun doute sur ce que devaient être ses talents d'amant, elle allait forcément jouir.

Dylan leva les pieds et vint verrouiller ses chevilles autour de la taille de Rio, lui indiquant ainsi qu'elle était prête à le suivre où il voudrait l'emmener. Elle n'avait pas l'habitude de se jeter à la tête des hommes — elle se souvenait à peine de la dernière fois qu'elle avait fait l'amour, sans parler de la dernière fois où elle avait vraiment apprécié —, mais en cet instant il n'y avait rien qu'elle désirait plus que faire l'amour avec Rio. Là, tout de suite.

Tout en roulant des hanches contre elle, il lui titillait la lèvre inférieure. Elle tirait un plaisir intense du contact de ses crocs, des poussées de son corps contre elle et des mouvements souples de ses muscles sous ses doigts. Il glissa la main entre ses cuisses et caressa son sexe brûlant. Dylan ne put retenir le cri qui se formait dans sa gorge.

— Oui, siffla-t-elle vivement comme un orgasme venu de nulle part l'envahissait. Oh, mon Dieu... Rio...

Égarée par le plaisir, elle s'accrochait à Rio, devenu son seul repère, alors qu'au plus profond d'elle-même vibrait la jouissance. Elle entendit son grognement sauvage, se rendit vaguement compte qu'il avait délaissé sa bouche pour glisser les lèvres le long de sa gorge. Et

quand il enfouit son visage dans son cou, faisant jouer sa langue brûlante contre la peau tendre, elle le prit à bras-le-corps.

Le raclement de ses dents à cet endroit la fit soudain tressaillir.

Elle se tendit. Pourtant, elle ne voulait pas avoir peur de ce qui allait suivre. Mais elle ne pouvait pas revenir sur sa réaction instinctive et Rio se dégagea comme si elle venait de hurler à pleins poumons.

— Je suis désolée, murmura-t-elle en tendant la main.

Mais elle ne rencontra que le vide. Il se tenait déjà à près d'un mètre du canapé. Prise d'un curieux sentiment de manque, Dylan s'assit.

— Je suis désolée, Rio. Simplement, je n'étais pas sûre...

— Ne vous excusez pas, grommela-t-il d'un ton désespéré. *Madré de Dios*, ne vous excusez pas auprès de moi, s'il vous plaît. Tout ça est ma faute, Dylan.

— Non, dit-elle, ne voulant à aucun prix qu'il la quitte. J'en ai envie, Rio.

— Vous ne devriez pas. Et je n'aurais pas été capable de m'arrêter. (Il se passa les doigts dans les cheveux en la regardant fixement de ses yeux d'ambre flamboyants.) C'aurait été une erreur terrible pour tous les deux. Putain... C'est déjà une erreur terrible.

Avant même qu'elle ait pu répondre quoi que ce soit, Rio tourna les talons. La porte de l'appartement se referma derrière lui. Dylan remit son tee-shirt en place et rajusta son boxer. Dans le calme qui avait envahi la pièce aptes le départ de Rio, elle remonta les genoux contre sa poitrine et les entourra de ses bras, puis elle tendit la main et éteignit la lampe.

# CHAPITRE 19

Rio leva le 9mm et visa une cible située à l'autre bout du pas de tir. L'arme lui paraissait monstrueusement étrangère dans sa main, et pourtant c'était la sienne et il s'en était servi avec une efficacité létale pendant des années. Mais c'était avant.

Avant l'explosion de l'entrepôt.

Avant les blessures qui l'avaient mis hors de combat et envoyé sur un lit d'hôpital l'esprit et le corps brisés.

Avant que son aveuglement face à la duplicité d'Eva le fasse douter de tout ce qu'il était et de tout ce qu'il pourrait jamais être.

La sueur perlait au front de Rio. Son doigt tremblait sur la détente et il lui fallut rassembler toutes ses forces mentales pour arriver à se concentrer sur la petite silhouette imprimée sur la cible de papier à quelque vingt mètres de là.

Mais c'était exactement pour ça qu'il était venu.

Après ce qui venait de se passer avec Dylan, Rio avait besoin de se changer les idées en grand. Il lui fallait quelque chose qui, exigeant toute sa concentration, lui permette de se calmer et, avec un peu de chance, d'amoindrir la faim charnelle qui persistait à le torturer. Il désirait Dylan avec une force telle qu'elle continuait à battre dans ses veines sur un tempo d'enfer.

Il sentait encore son corps bouger sous le sien, si doux et accueillant. Si passionnément réceptif. Si consentant, alors même qu'il ne pouvait pas jouer que le rôle de la bête avec cette belle.

Il s'était laissé aller à ce fantasme en embrassant Dylan, en la pressant contre lui, et se demandait si l'attraction si forte qu'il ressentait envers elle pouvait vraiment être mutuelle. Après tout, personne ne pouvait jouer la comédie aussi bien que ça. Eva avait prétendu l'aimer. L'importance de sa trahison avait été un choc pour lui, mais au fond de lui il savait qu'elle n'était pas heureuse de ce qu'il était, de la vie de guerrier qu'il avait choisie.

Elle n'avait pas voulu qu'il rejoigne l'Ordre. Elle n'avait jamais compris son besoin de faire quelque chose de bien, son besoin d'être utile. Elle lui avait demandé à plusieurs reprises pourquoi elle ne lui suffisait pas. Pourquoi l'aimer et la rendre heureuse n'étaient pas assez pour lui. Il aurait voulu avoir les deux, elle et l'Ordre, mais même elle avait pu se rendre compte qu'il voulait l'Ordre avant tout.

Rio se souvenait encore de la nuit où, lors d'une promenade dans un parc, il avait fait des photos d'elle sur un petit pont qui traversait la rivière Charles. Elle lui avait dit cette nuit-là qu'elle voulait qu'il quitte l'Ordre et qu'il lui fasse un enfant. Des exigences auxquelles il ne pouvait pas – ou plutôt ne voulait pas – se soumettre.

Il lui avait dit d'attendre un peu. Les guerriers avaient à faire face à un regain d'activité de la part des Renégats dans la région, et il lui avait demandé de faire preuve de patience. Quand les choses se seraient un peu calmées, ils pourraient peut-être songer à fonder une famille.

Rétrospectivement, il n'était pas sûr d'avoir été sincère. Eva ne l'avait pas cru, en tout cas ; il l'avait lu dans ses yeux. Qui sait, c'était peut-être à ce moment précis qu'elle avait décidé de prendre les choses en main.

Il avait déçu Eva et il le savait. Mais elle le lui avait rendu au centuple. Sa trahison l'avait affecté au plus profond de l'âme. Elle lui avait fait tout remettre en question, y compris son droit à la vie dans ce monde.

Lorsque Dylan l'avait embrassé, quand elle l'avait regardé en face sans détourner ses yeux empreints de la plus profonde sincérité, Rio avait pu croire, au moins un instant, qu'il était autre chose qu'un pitoyable gâchis d'air et d'espace. Quand il avait plongé son regard dans celui de Dylan et senti ses mains caresser ses cicatrices, il avait cru que la vie pouvait finalement valoir la peine d'être vécue.

Mais s'il pensait avoir quoi que ce soit à offrir à une femme comme elle, il n'était qu'un salaud égoïste. Il avait déjà détruit la vie d'une femme – et risqué la sienne au passage ; il n'allait pas prendre le risque de ruiner celle de Dylan.

Rio plissa les yeux et se força à calmer la main qui tenait le pistolet. Il pressa la détente, sentit le recul familier du Beretta au départ de la balle et la vit aller se loger en plein cœur de la cible.

– Content de voir que tu n'as pas perdu la main. En plein dans le mille, comme toujours.

Rio reposa l'arme sur la tablette. En se retournant, il vit Nikolai adossé au mur derrière lui. Rio s'était rendu compte qu'il n'était pas seul ; il avait entendu Niko et les trois autres guerriers célibataires discuter de leur fin de nuit au night-club à l'autre bout du stand de tir tout en nettoyant leurs armes.

– Alors, cette chasse ?

Nikolai haussa les épaules.

– Rien que très ordinaire.

– De jolies poulettes pas assez avisées pour filer en vous voyant arriver ? demanda Rio, tentant de briser le mur de défiance qui s'était dressé entre eux.

À son grand soulagement, Niko gloussa.

– Une femme facile, c'est plutôt cool, mec. Peut-être que tu devrais venir traîner avec nous la prochaine fois. Je peux te présenter une petite charmante et tout ce qu'il y a de plus coquin. (Deux fossettes se creusèrent sur son visage émacié.) Enfin, si tu n'as pas l'intention de te supprimer entre-temps, foutu couillon.

C'était dit sans la moindre acrimonie. Il n'y avait là que l'expression de l'inquiétude ressentie par un ami pour l'un des siens.

– Je te le ferai savoir, dit Rio.

Et il sut aux yeux plissés de Nikolai que le guerrier comprenait bien qu'il ne parlait pas d'une partie de jambes en l'air en surface.

– Tu ne peux pas la laisser gagner. Tu le sais, ça ? déclara Niko sur le ton de la confiance. Et si tu abandonnes, ça voudra dire qu'elle a gagné. D'accord, elle t'a baisé dans les grandes largeurs, et je ne dis pas que tu devrais lui pardonner et oublier, parce que, franchement, je ne crois pas que je pourrais le faire si j'étais à ta place. Mais tu es toujours là. Alors, qu'elle aille se faire foutre. Merde à Eva, et merde à la bombe qui a explosé dans cet entrepôt. Parce que toi, mon ami, tu es toujours là.

Rio se laissa aller à un ricanement étranglé. Il se racla la gorge, surpris de se voir si touché que quelqu'un se soucie de lui.

– Dis donc, mon vieux, tu as regardé beaucoup d'émissions sentimentales depuis que je suis parti ? Parce que, venant de toi, c'était franchement touchant !

Niko gloussa de nouveau.

– Tout bien pesé, oublie toutes les conneries que je viens de dire. Va te faire foutre, toi aussi.

Rio éclata de rire. C'était la première fois qu'il riait vraiment depuis... bordel, depuis près d'un an.

– Hé, Niko.

Kade arrivait tranquillement de l'autre bout du stand. Les cheveux noirs ébouriffés et le regard d'acier donnaient au guerrier originaire de l'Alaska l'air sauvage d'un loup.

— Je vais me pieuter. Si on retrouve cet autre Renégat sorti des Havrobscurs la nuit prochaine, n'oublie pas que tu m'as promis qu'il était pour moi.

— Si ce n'est pas moi qui le trouve d'abord, intervint Brock, qui, arrivant derrière Kade, vint avec beaucoup d'élégance et un grand sourire lui mettre la pointe d'une immense dague sous le menton.

Brock éclata d'un rire généreux et sans arrière-pensée, mais il était clair qu'au combat le guerrier que l'Ordre avait fait venir de Detroit serait aussi sévère et méthodique que la Faucheuse. Il libéra Kade et tous deux se remirent à se disputer le Renégat en sortant de la salle d'armes pour rejoindre leurs quartiers.

Chase fut le dernier à rejoindre Rio et Nikolai'. Son tee-shirt noir avait une longue déchirure sur le devant, comme si quelqu'un avait essayé de le tailler en morceaux. À en juger par les couleurs saturées de ses glyphes et le regard détendu qui émanait de ses yeux en général si durs, il semblait qu'il avait eu sa part de tout ce que les filles du club étaient capables d'offrir.

Il salua Rio d'un signe de tête, puis s'adressa à Nikolai'.

— Si tu as des nouvelles de Seattle, fais-le-moi savoir. Je serais curieux de savoir pourquoi un meurtre de cette nature n'a pas encore été reconnu par l'Agence.

— Ouais, dit Nikolai', j'aimerais bien le savoir aussi.

Rio fronça les sourcils.

— Qui est mort à Seattle ?

— L'un des plus anciens membres du Havrobscur installé là-bas, expliqua Niko. En fait, il s'agissait d'un Gen-1.

En entendant cela, Rio sentit comme un fourmillement dans la nuque.

— Comment a-t-il été tué ? Nikolai' arbora un air grave.

— Une balle dans la tête à bout portant.

— Où ça ?

— En général, la tête est située sur les épaules, dit Chase avec son accent traînant, les bras croisés sur la poitrine.

Rio glissa un regard en coin à l'ex-agent des Havrobscurs.

— Merci pour la leçon d'anatomie, Harvard. Je demandais où se trouvait ce Gen-1 quand il a été tué.

Nikolai' croisa le regard sérieux de Rio.

— Il a été abattu à l'arrière de sa limousine. Mon contact dit que le pauvre gars revenait de l'opéra, du ballet ou d'un truc dans le même genre et qu'alors que la voiture était arrêtée à un feu quelqu'un lui a tiré une prune dans la tête et a disparu avant même que le chauffeur se rende compte de ce qui s'était passé. Pourquoi ?

Rio haussa les épaules.

— Cela n'a peut-être pas de rapport, mais quand j'étais à Berlin Andreas Reichen m'a parlé du meurtre d'un Gen-1 qui s'était produit quelques nuits plus tôt là-bas. Mais celui-là s'était fait descendre dans un club de sang.

— Ces clubs sont interdits depuis des décennies, fit remarquer Chase.

— C'est juste, acquiesça Rio, tout sarcasme car Chase semblait vouloir continuer à jouer les imbéciles. C'est pourquoi désormais ils impriment les invitations à l'encre invisible et qu'il faut avoir son anneau décodeur au doigt pour pouvoir entrer.

— *Même modus operandi* que pour celui de Seattle ? demanda Nikolai'.

— Non, pas de pistolet. D'après les sources de Reichen, cet amateur éclairé a fini décapité.

Niko émit un petit sifflement.

— Ça fait deux des trois méthodes possibles pour tuer un vampire de la première génération de la Lignée. La troisième, l'exposition aux UV, est, avouons-le, la moins efficace, sauf à disposer de dix bonnes minutes, voire un peu plus, pour opérer.

— Il n'y a peut-être aucun lien entre les deux meurtres, soupira Rio, pas sûr de pouvoir faire confiance à son instinct dans cette affaire.

Et pourtant, les alarmes qui ne cessaient de se déclencher dans sa tête auraient fait la pige au bourdon d'une cathédrale un jour de Pâques.

— Il y a quelque chose qui cloche, dit Chase, se mettant enfin au diapason. Je n'aime pas ça non plus. Deux morts de Gen-1 en l'espace de quoi ? Une semaine ? Et toutes deux puant l'exécution ?

— On n'est pas sûr que ça en ait été, tempéra Niko. Il faut prendre en compte les probabilités. Quand on a vécu près de mille ans, on a de fortes chances d'avoir mécontenté quelqu'un. Quelqu'un qui peut vouloir vous tirer dessus dans votre carrosse ou vous guillotiner dans un club de sang.

— Et *quid* du fait que les Havrobscurs ne veulent pas que ça se sache ? intervint Rio.

Chase fronça les sourcils.

— Berlin est en mode silence radio aussi ?

— Ouais. Reichen m'a dit qu'ils gardaient ça pour eux afin d'éviter un scandale. Pas bon pour la réputation de la communauté si l'un de ses membres se fait dézinguer dans un club plein de cadavres d'humains couverts de sang.

— C'est sûr, confirma Chase. Mais la mort de deux Gen-1 constitue un sérieux coup porté à la nation vampire tout entière. Il ne doit pas y avoir en tout plus d'une vingtaine d'individus de la première génération encore en vie, Lucan et Tegan compris. Et, une fois qu'ils ont disparu, ils ont disparu.

Nikolai' hocha la tête.

— C'est vrai. Ce n'est pas comme si on pouvait en fabriquer de nouveaux.

Une pensée sinistre s'immisça dans l'esprit de Rio.

— Pas a moins de disposer d'un Ancien vivant, d'une Compagne de sang et d'une avance d'une vingtaine d'années.

Les deux guerriers se tournèrent vers lui, une expression grave sur le visage.

Nikolai' se passa la main dans ses cheveux blonds.

— Ah ! Merde ! Tu ne crois pas...

— J'espère vraiment que j'ai tort, dit Rio. Mais on ferait mieux de réveiller Lucan.

## CHAPITRE 20

Restée seule après le départ de Rio, Dylan s'était retrouvée désorientée et très agitée. Elle ne pouvait s'empêcher de repenser à sa vie à New York. Il fallait au moins qu'elle arrive à prévenir sa mère qu'elle allait bien.

Allumant une lampe, elle revint jusqu'à la chambre et récupéra son téléphone portable dans sa cachette. Elle l'avait pratiquement oublié après l'avoir sorti de sa poche de pantalon puis glissé sous le matelas de Rio à la première occasion qui s'était présentée.

Elle l'alluma en tentant d'étouffer la petite musique qui se déclenchait à ce moment-là. C'était un vrai miracle que sa batterie ne soit pas encore à plat, et elle se dit que l'unique barre qui s'affichait valait mieux que rien.

« *Messages en attente* » l'informa l'affichage lumineux. Dieu merci, elle accrochait un réseau. Le numéro à rappeler correspondant au premier message dans sa boîte vocale était un numéro new-yorkais ; c'était l'une des lignes du bureau de Coleman Hogg. Elle écouta le message et ne fut pas le moins du monde surprise de l'entendre fulminer sur son impolitesse vis-à-vis du photographe indépendant qu'elle devait rencontrer à Prague.

Elle zappa la fin de sa tirade et passa au message suivant. Il était de sa mère et datait de l'avant-veille. Elle avait juste appelé pour voir si tout allait bien et lui disait qu'elle l'aimait et qu'elle espérait qu'elle s'amusait bien. Elle avait l'air fatiguée et Dylan eut le cœur serré en entendant sa voix ténue.

Il y avait un autre message de son patron. Cette fois, il était encore plus furieux. Il bloquait son salaire pour payer le photographe et il considérait l'e-mail qu'elle lui avait envoyé pour lui annoncer qu'elle prenait quelques jours de congé de plus comme sa lettre de démission. A effet immédiat. Dylan était au chômage.

— Super, grommela-t-elle en passant au message suivant.

La perte de ce boulot ne l'affectait pas plus que ça, mais l'absence de salaire allait rapidement lui poser problème. À moins de trouver quelque chose de mieux, quelque chose d'une autre échelle. Quelque chose de monumental. Quelque chose qui ait vraiment du mordant, voire des crocs...

Non, se dit-elle sèchement avant même que l'idée ait pu se former complètement dans son esprit.

Il n'était désormais plus question qu'elle rende cette histoire publique. Pas alors qu'elle avait toujours plus de questions que de réponses et qu'elle était devenue elle-même un élément de l'histoire, si bizarre que lui semble cette notion.

Et puis il y avait Rio.

Si elle avait eu besoin d'une bonne raison pour garder pour elle ce qu'elle avait appris sur la Lignée, il était cette raison. Elle ne voulait pas le trahir, ni mettre son espèce en danger de quelque façon que ce soit. À présent qu'elle commençait à le connaître – et à l'aimer, si dangereux que cela puisse se révéler –, elle avait dépassé ce stade.

Ce qui s'était passé entre eux un moment plus tôt la troublait profondément. Les baisers avaient été fantastiques ; elle n'avait jamais rien vécu de plus excitant que de sentir le corps de Rio collé si intimement au sien, et le contact de ses dents – enfin... de ses crocs – contre la peau délicate de son cou s'était révélé à la fois terrifiant et puissamment érotique.

L'aurait-il vraiment mordue ? Et, s'il l'avait fait, comment cela aurait-il été pour elle ?

Mais vu la vitesse à laquelle il avait quitté l'appartement, elle n'imaginait pas avoir jamais de réponses à ces questions. Et, en réalité, elle n'aurait pas dû se sentir si vide à cette idée.

Il fallait qu'elle sorte de cet endroit – où qu'il se trouve – et qu'elle retourne à sa propre vie. Qu'elle reprenne sa place auprès de sa mère, qui était probablement morte d'inquiétude après trois jours complets sans nouvelles.

Les trois appels suivants venaient du centre d'accueil pour jeunes fugueuses et dataient de la veille. Il n'y avait pas de message, mais le fait qu'ils aient été si rapprochés évoquait une urgence.

Dylan appuya sur la touche rapide correspondant à la ligne fixe de sa mère et attendit. Mais il n'y eut pas de réponse, pas plus d'ailleurs que sur son portable. L'angoisse au ventre, Dylan appela le numéro du centre d'accueil. C'est Janet qui répondit au poste de la mère de Dylan.

— Bureau de Sharon Alexander, bonjour.

— Salut, Janet, c'est Dylan.

— Oh... Bonjour, ma chérie. Comment vas-tu ?

La question semblait posée d'une voix curieusement prudente, comme si Janet savait déjà – ou croyait savoir – que la journée de Dylan ne se passait pas au mieux.

— Tu es à l'hôpital ? ajouta-t-elle.

— Le quoi ? Non. (Dylan sentit son estomac se nouer de nouveau.) Qu'est-ce que qui se passe ? C'est maman ? Ça ne va pas ?

— Oh, Seigneur, souffla Janet. Tu veux dire que tu ne sais pas ? Je croyais que Nancy allait t'appeler... Où es-tu, Dylan ? Tu es rentrée ?

— Non, répondit Dylan, qui sentait le froid envahir sa poitrine. Non, je, euh... Je ne suis toujours pas à la maison. Où est maman, Janet ? Est-ce qu'elle va bien ? Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Elle s'était sentie un peu patraque après la croisière fluviale de l'autre soir, et hier après-midi elle a eu une syncope ici, au centre. Dylan, ma chérie, elle ne va pas bien. Nous l'avons emmenée aux urgences et ils l'ont hospitalisée.

— Oh, mon Dieu ! (Dylan se sentait comme anesthésiée, figée.) C'est une rechute ?

— Ils pensent que c'en est une, oui, dit Janet d'une voix qui n'avait jamais sonné aussi calme. Je suis désolée, ma chérie.

Lucan n'avait pas apprécié d'être tiré du lit qu'il partageait avec Gabrielle en milieu de journée, mais, dès qu'il eut entendu la raison de cette intrusion, le chef de l'Ordre se consacra immédiatement au problème en cours. Il passa rapidement un jean sombre et une chemise et rejoignit Rio, Nikolai et Chase, qui l'attendaient dans le couloir.

— Il va falloir demander à Gideon d'effectuer quelques vérifications, dit Lucan en ouvrant son portable pour appeler les quartiers du technicien du groupe.

Rapidement, il salua et s'excusa du dérangement, puis transmit à Gideon les nouvelles que Rio et les autres venaient de lui communiquer. Alors que les quatre guerriers se dirigeaient vers le laboratoire du complexe, poste de commande de Gideon, il acheva la brève conversation et referma son portable.

— Il arrive. J'espère vraiment que tu te trompes, Rio.

– Moi aussi, répondit ce dernier, qui n'avait pas plus envie d'avoir raison que les autres.

Il ne fallut guère plus de deux minutes à Gideon pour rejoindre la réunion impromptue. Il arriva au labo en pantalon de jogging et débardeur avec aux pieds des baskets pas lacées comme s'il avait juste glissé ses pieds dedans avant de se mettre à courir. Il se laissa tomber dans la chaise à roulettes installée devant son clavier et ses écrans et se mit à lancer une série de programmes.

– OK. J'envoie des requêtes vers toutes les agences de signalement et toutes les banques de données des Havrobscurs, et aussi vers la base de données d'identification internationale de la Lignée, dit-il en observant ses écrans, sur lesquels des données commençaient à défiler. Tiens, c'est curieux, ça. Vous avez bien dit que l'un des deux Gen-1 morts venait de Seattle ?

Nikolaï acquiesça.

– Eh bien, pas d'après ce rapport. La requête sur Seattle est revenue sans rien, pas de mort récente signalée. Et d'ailleurs aucune trace non plus d'un Gen-1 chez eux bien que, pour le coup, ce ne soit pas vraiment une première. La BD2I n'existe que depuis quelques décennies et ne peut donc pas être complète. Quelques-uns des aînés de la Lignée y figurent bien, mais la plupart de la vingtaine de Gen1 encore en vie ont tendance à tenir à leur intimité. D'après la rumeur, il y en aurait plusieurs qui jouent les ermites et n'ont pas approché de Havrobscur depuis au moins un siècle. J'imagine qu'ils considèrent qu'à mille ans ou plus ils ont mérité un peu d'autonomie. N'est-ce pas, Lucan ?

Lucan, qui, à près de neuf cents ans, n'était pas non plus répertorié dans la BD2I, se contenta de répondre d'un grognement, les yeux rivés sur les écrans.

– Et l'Europe ? As-tu un retour sur le Gen-1 mentionné par Reichen ?

Gideon pianota une nouvelle séquence éclair sur son clavier.

– Naaan ! Merde ! Rien non plus. Cette absence totale d'éléments ne me dit rien de bon.

Rio ne pouvait qu'être d'accord.

– Si je comprends bien, si personne ne signale de mort de Gen-1, ça signifie qu'il pourrait très bien y en avoir plus que les deux dont nous avons connaissance pour l'instant.

– Il va falloir qu'on vérifie ça, décida Lucan. Gideon, combien de Gen-1 y a-t-il d'enregistrés dans la BD2I pour tous les Havrobscurs ?

Le guerrier fit une rapide recherche.

– J'en ai sept entre les États-Unis et l'Europe. J'imprime leurs noms et leurs coordonnées.

Gideon se retourna et, après avoir pris l'unique page qui venait de sortir de l'imprimante, la tendit à Lucan, qui la parcourut du regard.

– Je connais la plupart de ces noms. J'en connais également quelques autres qui ne figurent pas sur cette liste, et Tegan en connaît probablement lui aussi.

Il posa la feuille sur la table de conférence pour que Rio et les autres puissent la regarder.

– Connaissez-vous des Gen-1 qui ne figurent pas sur cette liste ?

Rio et Chase secouèrent la tête.

– Sergei Yakut, murmura Niko. Je l'ai vu une fois en Sibérie quand j'étais gosse. C'était le premier Gen-1 que je rencontrais et, d'ailleurs, il l'est resté jusqu'à ce que je rejoigne Boston et que je fasse ta connaissance et celle de Tegan. Yakut n'est pas sur cette liste.

– Et tu crois que tu pourrais le trouver en cas de besoin ? demanda Lucan. A condition bien sûr qu'il ne soit pas mort depuis des années.

Nikolaï eut un petit rire.

– Sergei Yakut est un vrai fils de pute. Trop méchant pour la mort. Je suis prêt à parier qu'il est toujours vivant et, oui, je pense pouvoir le localiser s'il l'est.

– Bien, dit Lucan, les traits tirés. Je veux qu'on soit vite opérationnels sur ce truc. Il faut qu'on récupère les noms et les coordonnées de tous les Gen-1 sans exception, au cas où on aurait affaire à des meurtres en série.

– Je suis sûr que l'Agence du maintien de l'ordre en connaît quelques autres, intervint Chase. J'ai encore un ou deux amis là-bas. Peut-être quelqu'un sait-il quelque chose ou peut-il me mettre sur une piste.

Lucan hocha la tête.

– Ouais. Vérifie, tu as raison. Mais je n'ai pas besoin de te dire de bien cacher ton jeu quand tu traites avec eux. Tu as peut-être quelques amis à l'Agence, mais l'Ordre non, c'est sûr. Et, sans vouloir te blesser, Harvard, j'ai une confiance plus que limitée dans ces foutus parasites de lèche-cul du Havrobscur.

Il reporta son regard sur Rio en fronçant les sourcils.

– Quand à ton autre hypothèse, que l'Ancien ait pu être réveillé et utilisé pour engendrer une nouvelle lignée de vampires de première génération... (Il secoua la tête et lâcha un juron à voix basse.) Eh bien c'est un vrai scénario de cauchemar, mon ami. Mais malheureusement il est tout à fait vraisemblable.

– Si ça se confirme, dit Rio, il faut espérer que nous aurons une piste sans tarder. Et que nous n'avons pas vingt ans de retard sur le salopard qui joue à ça.

Ce n'est qu'après avoir parlé que Rio se rendit compte qu'il avait utilisé le pronom « nous » en parlant des guerriers et de leurs objectifs. Il s'était inclus en parlant de l'Ordre. Mieux encore, installé là avec Lucan et les autres à parler stratégie, il recommençait vraiment à se sentir partie d'un tout, un membre à part entière du groupe.

Et, en fait, cela lui faisait un bien fou.

Peut-être y avait-il encore une place pour lui parmi eux, après tout. Il était dans un sale état et il avait fait des erreurs, mais peut-être pouvait-il redevenir ce qu'il avait été auparavant.

Il était encore tout à cet espoir quand une alarme retentit sur l'une des stations de surveillance du complexe installées par Gideon. Le guerrier fit rouler sa chaise jusqu'à la machine en question en fronçant les sourcils.

– Qu'y a-t-il ? demanda Lucan.

– Je capte un signal de téléphone portable actif dans le complexe et ce n'est pas l'un des nôtres, répondit Gideon, avant de se retourner vers Rio. L'appel est émis vers l'extérieur et vient de ton appartement.

Dylan.

– Bordel de Dieu, lâcha Rio, pris d'un accès de colère envers Dylan, mais aussi envers lui-même. Elle m'a dit qu'elle n'en avait pas.

Merde ! Dylan lui avait menti.

Et s'il avait fait les choses comme il aurait dû les faire, il aurait fouillé la femelle de la tête aux pieds avant même de s'imaginer qu'il pouvait la croire sur parole.

Une journaliste avec un téléphone portable, et qui était peut-être tranquillement assise dans ses quartiers à raconter tout ce qu'elle avait vu et entendu à CNN, exposant ainsi la Lignée aux humains juste sous son nez à lui.

– Il n'y avait rien dans ses sacs laissant penser qu'elle avait un portable sur elle, murmura Rio, conscient de la faiblesse de cette excuse. Putain, j'aurais dû la fouiller.

Gideon tapa quelque chose sur le clavier.

– Je peux brouiller le signal pour le rendre inopérant.

– Vas-y, dit Lucan.

Puis il se tourna vers Rio.

– Il y a quelques détails que nous devons régler, mon vieux. Y compris celui qui se tient dans tes quartiers à l'autre bout du couloir.

– Ouais, répondit Rio, conscient que Lucan avait raison.

Il fallait que Dylan prenne une décision et, l'Ordre ayant désormais d'autres chats à fouetter, il n'était plus question de tergiverser.

Lucan posa une main sur l'épaule de Rio.

– Je crois qu'il est temps que je rencontre Dylan Alexander en personne.

– Janet ? Allô ? Je n'ai pas entendu le numéro de chambre de maman. Allô... Janet ? Tu es toujours là ?

Dylan décolla le portable de son oreille pour regarder l'affichage. « *Perte de signal.* »

– Merde !

Elle tint l'appareil à bout de bras devant elle et commença à parcourir la pièce pour trouver un endroit où le signal serait plus puissant.

Rien. Ce foutu bidule était mort. Il l'avait lâchée alors même que la batterie n'était pas encore épuisée.

La panique rendait ses pensées confuses.

Ma mère est à l'hôpital.

Une rechute... Oh, mon Dieu !

Elle eut du mal à résister à l'envie de projeter le portable muet contre le mur le plus proche.

– Foutue merde !

Hors d'elle, elle se dirigea vers le salon pour essayer à nouveau d'appeler...

Et faillit avoir une attaque lorsque la porte de l'appartement s'ouvrit à la volée, comme soufflée par une tempête venue du couloir. Rio se tenait là devant elle.

Et il était clairement furieux.

– Donnez-le-moi !

La vue de ses yeux d'ambre qui jetaient des éclairs et de ses crocs naissants lui noua l'estomac de peur, mais elle aussi était furieuse, et désespérée par la rechute de sa mère. Il fallait absolument qu'elle la voie. Qu'elle foute le camp de cet univers irréel dans lequel on l'avait amenée de force pour retourner à ce qui avait vraiment de l'importance pour elle.

Seigneur, pensa-t-elle, près de craquer. Ma mère est de nouveau malade, et seule dans une chambre d'hôpital. Il faut que j'y aille.

Rio avança dans la pièce.

– Le téléphone, Dylan. Donnez-le-moi. Maintenant.

C'est alors qu'elle se rendit compte qu'il n'était pas seul. Derrière lui dans le couloir se tenait un homme, véritable armoire à glace de plus de deux mètres avec de longs cheveux noirs et un air menaçant qui faisait mentir son calme extérieur. Il resta en retrait pendant que Rio s'approchait d'elle.

– Vous avez fait quelque chose à mon téléphone ? cria-t-elle, pas qu'à moitié terrifiée par Rio et la nouvelle menace qui l'accompagnait mais trop inquiète au sujet de sa mère pour se soucier de ce qui risquait de lui arriver. Qu'est-ce que vous avez fait ? Vous l'avez empêché de fonctionner ? Dites-moi, bon Dieu ! Mais, bordel, qu'est-ce que vous avez fait ?

– Vous m'avez menti, Dylan.

– Et vous m'avez enlevée, putain !

Elle détesta les larmes qui se mirent soudain à couler sur ses joues. Presque autant qu'elle détestait le fait d'être prisonnière, et le cancer, et le froid qui avait commencé à se répandre dans sa poitrine pendant sa conversation avec Janet.

Rio tendit la main en venant vers elle et l'homme du couloir se glissa dans l'appartement. Il n'y avait aucun doute, c'était un vampire, un guerrier de la Lignée, comme Rio. Son regard d'acier semblait la transpercer comme une lame et, de la même façon qu'un animal repère un prédateur à l'odeur, Dylan sentit que si Rio était dangereux, cet homme était encore des milliers de fois plus puissant. Malgré l'apparence de jeunesse qu'il arborait, il était plus vieux, et plus létal encore.

– Vous appelez qui ? demanda Rio.

Elle n'avait pas l'intention de le lui dire. Elle serra le fin portable dans son poing, mais au même instant elle sentit une force extérieure qui tirait sur ses doigts pour lui ouvrir la main. Elle avait beau résister, pas moyen de garder le poing fermé. Et elle eut un hoquet de surprise en voyant son téléphone quitter sa main pour voler jusqu'à la paume ouverte du vampire qui se tenait désormais à côté de Rio.

– Il y a ici plusieurs messages du journal, annonça-t-il d'une voix grave. Et plusieurs appels sortants vers d'autres numéros new-yorkais. Le domicile d'une certaine Sharon Alexander, un portable pour la même personne et un appel décroché vers un numéro masqué. Celui que nous avons coupé.

Rio lâcha un juron bien senti.

– Vous venez de parler de nous à quelqu'un ? Ou de ce que vous avez vu ?

– Non ! Je n'ai rien dit, je le jure. Je ne suis pas une menace pour vous...

– Il y a l'histoire des photos que vous avez fait circuler et de l'article que vous avez transmis à votre employeur, rappela le nouveau venu, comme s'il expliquait à un condamné à mort pourquoi on l'envoie à la chaise électrique.

– Ne vous faites plus de souci pour ça, dit-elle, avant de poursuivre sans tenir compte du ricanement de Rio. Ce message du journal ? C'était mon boss qui me faisait savoir que je suis virée. En fait, techniquement, c'était une démission involontaire due au fait que je ne m'étais pas pointée à un rendez-vous à Prague parce que j'étais trop occupée à me faire enlever.

– Vous avez perdu votre boulot ? demanda Rio en lui jetant un regard de biais.

Dylan haussa les épaules.

– Ça n'a pas d'importance. Mais pour le coup ça m'étonnerait que mon patron utilise les photos ou l'article que je lui ai envoyés.

– Ce point-là est déjà réglé.

L'armoire à glaces la regardait comme s'il voulait mesurer sa réaction.

– A l'heure qu'il est le programme viral que nous lui avons envoyé a dû effacer tous les disques durs de son journal. Il en a pour la semaine à réparer les dégâts.

Ce n'était pas très généreux de sa part, mais Dylan ne put s'empêcher de considérer l'idée de Coleman Hogg plongé jusqu'au cou dans un crash informatique majeur comme un petit rayon de soleil au cœur d'une situation par ailleurs insupportable.

– On a envoyé le même virus à tous ceux à qui vous avez distribué les photos, reprit le vampire. Il n'y a donc plus de preuves matérielles, mais il nous faut encore gérer le fait que plusieurs personnes se baladent avec en tête des informations que nous ne pouvons nous permettre de les laisser transmettre, volontairement ou non, à d'autres gens. Il nous faut donc éliminer ce risque.

Dylan sentit la sueur se glacer dans son dos.

– Qu'est-ce que vous voulez dire par « *éliminer ce risque* » ?

– Vous devez choisir, mademoiselle Alexander. Cette nuit, nous allons soit vous transférer vers l'un des Havrobscurs de la région sous la

protection de la Lignée, soit vous ramener à votre domicile de New York.

– Il faut que je rentre chez moi, dit-elle, la question étant réglée pour elle. (Elle regarda Rio et vit qu’il l’observait d’un air impénétrable.)

Il faut que je rentre à New York tout de suite. Vous voulez dire que vous allez me laisser partir ?

Sans lui répondre, le guerrier se tourna vers Rio.

– Ce soir, tu raccompagnes Mlle Alexander à New York. Je veux que tu t’occupes d’elle. Nikolai et Kade pourront nettoyer les gens avec qui elle a été en contact.

– Non ! hurla Dylan, prise d’une panique inhumaine. Oh, mon Dieu ! Non ! Vous ne pouvez pas...

– La discussion est close, dit le vampire à l’intention de Rio. Vous partirez au crépuscule.

Rio hocha la tête d’un geste solennel, acceptant les ordres qu’on lui donnait sans broncher. Comme s’il avait déjà fait ce genre de choses des centaines de fois.

– Et, Rio... À partir de maintenant, plus de détails non traités. (Son regard perçant glissa avec à-propos vers Dylan avant de revenir à Rio.) Plus un seul.

Une fois son terrible ami parti, Dylan se tourna en tremblant vers Rio.

– Que voulait-il dire, « *éliminer ce risque* » ? « *Plus de détails non traités* » ?

Rio la regardait d’un air grave. Son regard de topaze acéré était chargé de reproches. Il était froid et méprisant, et il ne restait plus grand-chose du regard de l’homme blessé et tendre qu’elle avait embrassé dans cette même pièce si peu de temps auparavant. Sous ce regard dur, elle avait l’impression de contempler le visage d’un étranger.

– Je n’ai pas l’intention de vous laisser, vous ou vos amis, faire du mal à qui que ce soit, lui dit-elle. (Elle aurait aimé que sa voix soit plus ferme, mais elle ne pouvait s’empêcher de bredouiller.) Je ne vous laisserai pas les tuer !

– Nous n’allons tuer personne, Dylan. (Son ton était sans relief, si détaché qu’elle eut du mal à le trouver rassurant.) Nous allons effacer de leur mémoire ce qu’ils ont vu sur vos photos et ce que vous avez pu leur dire à propos de la Lignée ou de la grotte. Nous n’allons faire de mal à personne, mais nous devons nettoyer leur esprit de tout souvenir de ces éléments-là.

– Mais comment ? Je ne comprends pas...

– Il n’est pas nécessaire que vous compreniez, dit-il calmement.

– Parce que moi non plus, je ne me souviendrai de rien, c’est ça ?

Il la considéra un long moment en silence. Elle scrutait son visage à la recherche d’une trace d’émotion au-delà de son inébranlable résolution. Mais tout ce qu’elle vit fut un homme prêt à accomplir la tâche qu’on lui avait confiée, un guerrier dévoué à sa mission ; et rien de la tendresse qu’elle avait vue en lui auparavant, ou du besoin qu’il avait semblé avoir d’elle, ne saurait se mettre en travers de son chemin. Elle n’était qu’une captive à la merci de son ravisseur. Un problème gênant qu’il avait bien l’intention de régler.

– Cette nuit, vous rentrez chez vous, Dylan, dit Rio en secouant légèrement la tête.

Elle aurait dû être heureuse d’entendre ça – ou au moins soulagée – mais elle se sentit curieusement démunie en le voyant quitter la pièce et fermer la porte derrière lui.

# CHAPITRE 21

Il revint deux heures plus tard et lui dit qu'il était temps d'y aller. Dylan ne fut pas étonnée de se réveiller sans aucun souvenir du voyage à l'arrière d'un 4x4 que Rio venait de garer le long du trottoir devant son immeuble de Brooklyn. Alors qu'elle se redressait sur la banquette, Rio intercepta son regard dans le rétroviseur.

— Vous m'avez encore mise dans le coltard, dit-elle d'un ton sec.

— Pour la dernière fois, répliqua-t-il d'une voix gênée, comme pour s'excuser.

Il arrêta le moteur et ouvrit sa portière. Il était seul devant. Aucun signe des deux guerriers censés les accompagner, ceux à qui on avait ordonné de se charger des autres « *détails non traités* » tandis que Rio s'occupait d'elle personnellement.

Mon Dieu, l'idée même que sa mère puisse avoir affaire au type d'individus dangereux que fréquentait Rio la rendait malade. Sa mère avait assez de problèmes comme ça ; Dylan ne voulait pas qu'elle soit confrontée de près ou de loin à cette nouvelle réalité si violente.

Elle se demanda combien de temps il faudrait à Rio pour la rattraper si elle essayait de foncer hors du 4 x 4. Si elle pouvait prendre une avance suffisante, elle pourrait peut-être rejoindre la station de métro qui desservait l'hôpital. Mais qui croyait-elle berner ? Rio l'avait suivie de Jicin à Prague.

La retrouver dans Manhattan tiendrait peut-être du défi pendant, disons... trente secondes.

Mais bordel, il fallait qu'elle voie sa mère. Elle avait besoin d'être auprès d'elle, à son chevet, et de voir son visage pour se rendre compte par elle-même qu'elle allait bien.

*Mon Dieu, faites quelle aille bien !*

— Je croyais que vous deviez faire le voyage à plusieurs, dit Dylan en espérant qu'il y avait eu un changement de dernière minute et que les amis de Rio étaient restés à Boston.

— J'ai laissé mes compagnons en ville. Il n'était pas nécessaire qu'ils viennent jusqu'ici avec nous. Ils me contacteront quand ils auront fini.

— Vous voulez dire quand ils auront fini de terroriser des innocents ? Comment savez-vous que vos petits copains vampires ne vont pas s'offrir une pinte de sang pour aller avec les souvenirs qu'ils vont voler ?

— Ils ont une mission à accomplir et ils se tiendront à cette mission.

Elle regarda les yeux couleur topaze dans le rétroviseur.

— Comme vous, n'est-ce pas ?

— Comme moi.

Il sortit du véhicule et ouvrit la portière arrière pour attraper son sac à dos et sa sacoche sur le siège à côté d'elle.

— Allons-y, Dylan. Nous n'avons pas beaucoup de temps pour en finir avec cette histoire. (Comme elle ne se décidait pas à bouger, il plongea à l'intérieur et la surprit avec une caresse sur la joue.) Allez. Montons chez vous à présent. Tout va bien se passer.

Elle sortit de la voiture et ils gravirent les marches de béton qui menaient à la porte d'entrée de son immeuble. Rio lui tendit les clefs, qu'il avait sorties de son sac.

Elle ouvrit et pénétra dans l'entrée peinte en turquoise, qui sentait le renfermé. Elle eut l'impression que cela faisait dix ans qu'elle n'était pas rentrée chez elle.

— Mon appartement est au premier étage, murmura-t-elle.

Mais Rio le savait probablement déjà. Il monta l'escalier juste derrière elle.

Arrivée à la porte de son petit studio, elle la déverrouilla et Rio entra le premier en la gardant derrière son dos comme s'il avait l'habitude de pénétrer dans des endroits dangereux en passant devant. C'était bien un guerrier ; si son attitude prudente et sa taille n'avaient pas suffi à le confirmer, la présence d'un gros calibre caché dans son dos à la ceinture de son treillis ne laissait planer aucun doute sur la question. Elle le regarda inspecter l'appartement et s'arrêter à côté d'un ordinateur installé sur un petit bureau dans un coin.

— Vais-je trouver sur cette machine quoi que ce soit qui ne devrait pas y être ? demanda-t-il en l'allumant.

L'écran s'éclaira, diffusant une pâle lumière bleue.

— Cet ordinateur est vieux. Je ne m'en sers quasiment plus.

— Vous ne m'en voudrez pas de vérifier ?

La question était purement rhétorique car il était déjà en train d'ouvrir des fichiers pour voir ce qu'ils contenaient. Il ne trouverait rien d'autre que quelques-uns de ses premiers articles et de vieux courriers.

— Vous avez beaucoup d'ennemis ? l'interrogea Dylan en le regardant faire.

— Suffisamment, en tout cas.

— Je n'en fais pas partie, vous savez.

Elle alluma une lampe, plus pour elle que pour lui, car il était clair que l'obscurité ne le gênait pas.

— Je ne vais parler à personne de ce que vous m'avez dit, ni de ce que j'ai vu ces derniers jours. Je ne dirai rien du tout, je vous le jure. Et pas parce que vous allez m'enlever ces souvenirs. Je garderais vos secrets même sans ça, Rio. Je veux que vous le sachiez.

— Les choses ne sont pas si simples, rétorqua-t-il en lui faisant face. Ce ne serait sûr ni pour vous ni pour nous. Notre monde protège les siens, mais les dangers existent et nous ne pouvons pas être partout à la fois. Laisser quiconque n'appartenant pas à la Lignée détenir des informations sur notre compte pourrait se révéler catastrophique. Il arrive qu'on le fasse, même si c'est déconseillé. Il est arrivé parfois qu'un humain se retrouve dépositaire de la vérité, mais c'est extrêmement rare. Personnellement, je n'ai connu que des cas où ça s'est mal terminé. Il y a toujours quelqu'un qui en pâtit.

— Je suis capable de me débrouiller.

Il gloussa, mais le cœur n'y était pas.

— Je n'ai pas le moindre doute sur la question. Mais la situation n'est pas la même, Dylan. Vous n'êtes pas juste une femme. Vous êtes une Compagne de sang, et cela signifie que vous serez toujours différente. Vous pouvez vous lier à un mâle de mon espèce par le sang et vivre pour l'éternité. Enfin, quelque chose de proche de l'éternité.

— Vous voulez dire comme Tess et son compagnon ?

Rio acquiesça.

— Comme eux, oui. Mais, pour faire partie du monde de la Lignée, vous devriez rompre tout lien avec celui des humains. Il faudrait les

laisser derrière vous.

— Je ne peux pas faire ça, dit-elle, rejetant immédiatement l'idée d'abandonner sa mère. Ma famille est ici.

— La Lignée est aussi votre famille. Elle s'occuperait de vous comme d'un de ses membres, Dylan. Vous pourriez avoir une vie très agréable dans les Havrobscurs.

Elle ne put s'empêcher de remarquer qu'il parlait de tout ça à distance, ne s'incluant absolument pas dans les termes de l'équation.

Quelque chose chez elle doutait qu'il lui soit si facile de refuser s'il lui demandait personnellement de rejoindre son monde.

Mais il n'allait sûrement pas faire ça. Et le choix de Dylan, facile ou non, serait le même quoi qu'il lui propose.

Elle secoua la tête.

— Ma vie est ici, avec ma mère. Elle a toujours été là pour moi et je ne peux pas la quitter. Je ne le ferai pas. Pas plus maintenant que plus tard.

*Et il faut que je trouve le moyen d'aller vite la retrouver*, se dit-elle en soutenant le regard inquisiteur de Rio. Elle ne voulait pas attendre qu'il se décide à nettoyer sa mémoire à présent qu'elle avait choisi son camp.

— Je... euh... il faut que j'aille aux toilettes, murmura-t-elle. J'espère que vous n'avez pas l'intention de m'y surveiller ?

Rio plissa légèrement les yeux, mais il eut un vague hochement de tête.

— Allez-y. Mais ne traînez pas.

Dylan eut du mal à croire qu'il la laissait vraiment passer dans la salle de bains et s'y enfermer. Il avait soigneusement examiné l'appartement, mais avait dû rater la fenêtre à côté des toilettes.

Une fenêtre qui donnait sur un escalier de secours, qui, lui, descendait jusqu'à la rue en contrebas.

Dylan ouvrit le robinet et fit couler un puissant jet d'eau froide dans le lavabo en réfléchissant à la folie qu'elle s'apprêtait à commettre. Il y avait un vampire d'un quintal entraîné au combat et bien armé qui l'attendait de l'autre côté de la porte. Elle avait déjà eu l'occasion de constater qu'il avait des réflexes vifs comme l'éclair, et ses chances de le distancer étaient donc proches de zéro. Tout ce qu'elle pouvait espérer, c'était de s'échapper en douce et cela signifiait ouvrir une fenêtre mal entretenue sans faire de bruit ou presque, puis descendre un escalier de secours branlant sans qu'il se disloque sous elle. Et si elle arrivait à franchir ces obstacles non négligeables, il ne lui resterait plus qu'à se mettre à courir jusqu'à la station de métro. Du gâteau, quoi.

Elle savait que c'était débile, mais elle alla quand même à la fenêtre et déverrouilla le châssis à guillotine. Il faudrait une bonne secousse pour dégager la partie mobile des nombreuses couches de peinture qui l'avaient quasiment scellée. Dylan toussa deux, trois fois, assez fort pour masquer le bruit qu'elle faisait en cognant de la paume le bois de la fenêtre.

Elle attendit l'espace d'un instant, à l'affût du moindre mouvement dans l'autre pièce. N'entendant rien, elle souleva la fenêtre et se prit une bouffée d'air humide et chaud dans le nez.

Oh, Seigneur. Allait-elle vraiment faire ça ? Il le fallait.

Rien n'avait plus d'importance que de voir sa mère.

Dylan passa la moitié du corps par la fenêtre : la voie était libre. Elle pouvait le faire. Elle devait essayer. Elle prit deux grandes inspirations, tira la chasse puis profita du bruit pour passer sur le palier métallique.

Elle descendit l'escalier de secours avec précipitation et maladresse, mais quelques secondes plus tard ses pieds touchaient le trottoir et elle filait vers le métro.

Rio avait en fait très bien entendu la fenêtre s'ouvrir malgré l'eau qui coulait dans le lavabo derrière la porte fermée. Et la chasse d'eau n'avait pas vraiment masqué le bruit métallique de l'escalier de secours quand elle avait prudemment posé les pieds dessus après être passée par la fenêtre.

Elle tentait de s'échapper, comme il s'y attendait.

Il avait senti les rouages de son cerveau se mettre en branle tandis qu'il parlait avec elle et vu dans son regard l'agacement croissant que provoquait chaque minute supplémentaire passée avec lui dans son appartement. Il avait su, avant même qu'elle prétexte une visite urgente aux toilettes, qu'elle allait essayer de lui échapper à la première occasion.

Rio aurait pu l'en empêcher. Il pouvait encore le faire pendant qu'elle dévalait l'escalier de secours pour rejoindre la rue. Mais il était curieux de voir où elle comptait filer. Et vers qui.

Il l'avait crue quand elle avait dit qu'elle n'avait aucune intention de livrer la Lignée en pâture aux journalistes. Il ne savait pas ce qu'il ferait s'il se révélait qu'elle lui avait menti. Il ne voulait pas croire qu'il puisse se tromper à ce point sur son compte et se disait que rien de tout cela n'aurait d'importance s'il s'était contenté d'effacer sa mémoire.

Mais il avait hésité à le faire tout de suite après qu'elle eut dit qu'elle ne quitterait pas son monde humain pour celui de la Lignée. Il avait hésité parce qu'il s'était rendu compte qu'égoïstement il n'était pas tout à fait prêt à s'effacer lui-même de son esprit.

Et à présent elle fuyait dans la nuit, loin de lui.

Avec en tête des souvenirs et des informations qu'il ne pouvait pas se permettre de lui laisser.

Rio se leva de devant l'ordinateur de Dylan et passa dans la petite salle de bains. Comme il s'y attendait, elle était vide et la fenêtre était ouverte sur la nuit d'été.

Il rejoignit à son tour l'escalier de secours, d'où il sauta pour atterrir directement sur l'asphalte. Penchant la tête en arrière, il aspira l'air dans ses poumons jusqu'à saisir l'odeur de Dylan.

Puis il se mit à sa poursuite.

## CHAPITRE 22

Debout devant la porte à hublot de la chambre de sa mère au neuvième étage de l'hôpital, Dylan tentait de trouver le courage d'entrer. Le service d'oncologie était si tranquille la nuit qu'on n'y entendait que les conversations feutrées dans le bureau des infirmières et le frottement occasionnel des pantoufles d'un patient qui faisait un petit tour dans le couloir, les doigts serrés sur son pied à perfusion roulant. Il n'y avait pas si longtemps, sa mère avait fait partie de ces malades au regard las malgré leur ténacité.

Dylan détestait l'idée que sa mère allait de nouveau devoir faire face à cette douleur et à cette lutte. D'après l'infirmière de garde, on n'aurait les résultats de la biopsie ordonnée par les médecins que dans deux ou trois jours. Même s'ils devaient être mauvais, le corps médical avait l'espoir d'avoir détecté la rechute assez vite pour commencer une nouvelle chimiothérapie, plus agressive que la première. Tout en essayant de se préparer au pire, Dylan pria pour qu'un miracle ait lieu.

Elle appuya sur le distributeur de désinfectant accroché près de la porte, laissa tomber une noisette de gel dans sa paume et s'en frotta les mains. Et tandis qu'elle tirait une paire de gants de latex d'une boîte posée dessous et qu'elle les enfilait, tout ce qu'elle avait vécu au cours des derniers jours – et même des dernières heures – disparut, oublié. Lorsqu'elle poussa la porte, ses propres problèmes s'étaient évanouis, parce que rien à présent ne comptait plus que la femme recroquevillée sur le lit et reliée à des sondes de surveillance et à des poches de perfusion.

Mon Dieu, sa mère avait l'air si petite et fragile étendue là. Elle avait toujours été menue, mesurant bien dix centimètres de moins que Dylan. Ses cheveux étaient d'un roux plus profond que ceux de sa fille, malgré les quelques mèches grises qui s'y étaient glissées depuis son premier combat contre le cancer. Ils étaient courts avec des épis et, alors qu'elle avait soixante-quatre ans, cela la faisait paraître plus jeune d'une dizaine d'années. Dylan ressentit un accès de colère irrationnelle mais bien réelle à l'idée qu'une nouvelle chimiothérapie allait ravager cette magnifique couronne cuivrée.

Elle avança doucement vers le lit en essayant de ne pas faire de bruit. Mais Sharon ne dormait pas. Elle se retourna lorsque Dylan fut près du lit, ses yeux verts brillants et chaleureux.

– Oh... Dylan... Coucou, ma puce.

Elle parlait d'une voix ténue, seule indication physique immédiate de son état. Elle tendit le bras et prit la main gantée de Dylan, qu'elle serra entre ses doigts.

– Comment s'est passé ton voyage, trésor ? Quand es-tu rentrée ?

Merde ! Elle avait oublié qu'elle était censée avoir prolongé son séjour en Europe. Une année entière semblait s'être écoulée le temps des quelques jours passés avec Rio.

– Euh... Je viens juste de rentrer, répondit-elle, ne mentant qu'à moitié.

Elle s'assit sur le bord du fin matelas, la main toujours dans celle de sa mère.

– Je me suis un peu inquiétée quand tu as changé tes plans si brusquement. Ton e-mail qui disait que tu restais un peu plus longtemps seule était si court et énigmatique. Pourquoi ne pas m'avoir appelée ?

– Je suis désolée, dit Dylan. (Avoir à mentir lui faisait d'autant plus mal qu'elle savait que sa mère s'était inquiétée.) Je t'aurais appelée si j'avais pu. Oh, maman... Je suis si triste que tu n'aies pas bien.

– Ça va. Ça va même mieux maintenant que tu es là. (Le regard de Sharon était calme et résolu.) Mais je suis en train de mourir, ma puce. Tu comprends bien ça, dis-moi ?

– Ne dis pas ça. (Dylan serra les doigts de sa mère puis porta la main fraîche à ses lèvres pour y déposer un baiser.) Tu vas t'en sortir, comme la dernière fois. Tout va bien se passer.

Le silence qui suivit était presque palpable. Sa mère n'insisterait pas, mais ce qu'elle venait de dire restait là dans la pièce, comme un spectre attendant dans un coin.

– Et si on parlait de toi plutôt. Je veux tout savoir de ce que tu as fait, d'où tu es ailée... Dis-moi tout ce que tu as vu pendant ton voyage.

Dylan baissa les yeux, incapable de regarder sa mère en face si elle ne pouvait lui dire la vérité. Et elle ne pouvait pas lui dire la vérité. L'essentiel en serait de toute façon incroyable pour Sharon, en particulier le passage où Dylan confesserait ses sentiments grandissants pour un homme dangereux et secret. Un vampire, putain ! Rien que de formuler les mots dans sa tête semblait fou.

– Dis-m'en plus sur cette histoire de repaire de démons sur laquelle tu travailles, ma puce. Ces photos que tu m'as envoyées, c'était quelque chose ! Quand est-ce que ton article doit sortir ?

– Il n'y a pas d'article, maman.

Dylan secoua la tête. Elle s'en voulait d'avoir mentionné ça à sa mère, comme à d'autres d'ailleurs.

– En fin de compte, cette grotte n'était qu'une grotte, affirma-t-elle en espérant être assez convaincante. Elle n'avait rien d'étrange.

Sharon parut sceptique.

– Vraiment ? Mais cette tombe que tu as découverte, et ces incroyables dessins sur les murs ? Qu'est-ce que tout ça faisait là ? Ça devait bien vouloir dire quelque chose.

– Juste une tombe. Il s'agit probablement d'une espèce de chambre funéraire tribale très ancienne.

– Et la photo de cet homme que tu as prise...

– Un vagabond, c'est tout, mentit Dylan, se détestant un peu plus à chaque syllabe qui passait ses lèvres. Sur les photos tout ça a l'air beaucoup plus mystérieux que ça ne l'était vraiment. Mais il n'y a pas d'histoire, même pas pour un article dans un torchon comme celui de Coleman Hogg. D'ailleurs, il m'a licenciée.

– Quoi ? Non ! ?

Dylan haussa les épaules.

– Si. Et, franchement, tant mieux. Je trouverai autre chose.

– Eh bien, tant pis pour lui. Tu étais trop bien pour cette boîte, de toute façon. Si ça peut te consoler, moi j'ai trouvé que tu avais fait un super boulot sur cette histoire. M. Radgess aussi, d'ailleurs. En fait, il m'a même dit qu'il avait des contacts avec de grands médias de la ville. Il pourrait probablement te trouver quelque chose si je lui demande d'essayer.

Et merde ! S'il y avait un truc dont elle n'avait pas besoin à ce moment-là, c'était bien d'un entretien d'embauché. Pas alors que ce qu'elle venait d'entendre lui donnait des sueurs froides.

– Maman... tu ne lui as pas parlé de l'article, hein ?

– Et comment que je lui en ai parlé. Je lui ai même montré tes photos. Je suis désolée, ma chérie, mais je ne peux pas m'empêcher de parler de toi. Tu es ma petite star.

– À qui as-tu... Oh, maman, je t'en prie, dis-moi que tu n'as pas parlé de ça à plein de gens... hein ?

Sharon lui tapota la main.

– Ne sois pas si modeste. Tu as beaucoup de talent, Dylan, et tu devrais travailler sur des histoires plus importantes, plus percutantes.

Fodil est d'accord avec moi. Nous avons parlé de toi, l'autre soir, pendant la croisière fluviale.

L'estomac de Dylan se noua à l'idée que d'autres gens encore aient eu vent de ce qu'elle avait vu dans cette grotte.

Toutefois l'étincelle de joie apparue dans les yeux de sa mère lorsqu'elle avait mentionné le fondateur du centre d'accueil pour jeunes fugueuses ne lui avait pas échappé.

– Alors comme ça, tu appelles M. Radgess par son prénom, maintenant ?

Sharon lâcha un petit rire si jeune et si espiègle que Dylan oublia un moment qu'elle était alitée dans un service d'oncologie.

– Il est très beau, Dylan. Et absolument charmant. Je l'avais toujours trouvé distant, presque froid, mais en fait c'est un homme fascinant.

Dylan soupira.

– Et tu l'aimes bien.

– Oui, avoua sa mère. C'est bien ma chance de trouver un vrai gentleman – qui sait, peut-être même mon prince charmant ? - quand il est trop tard pour moi pour tomber amoureuse.

Dylan secoua la tête, bouleversée de l'entendre parler de la sorte.

– Il n'est jamais trop tard, maman. Tu es encore jeune. Tu as encore beaucoup de choses à vivre.

Un voile passa devant les yeux de Sharon alors qu'elle les levait vers Dylan.

– Tu m'as toujours rendue si fière ! Tu le sais, ça, ma puce, hein ?

Dylan hochait la tête, la gorge serrée.

– Oui, je sais. J'ai toujours pu compter sur toi, maman. Tu as été la seule personne dans ma vie sur laquelle j'ai pu compter. Et c'est toujours comme ça. Deux mousquetaires, pas vrai ?

Sharon sourit en entendant Dylan évoquer la façon dont elles se désignaient depuis si longtemps, mais elle avait des larmes dans les yeux.

– Je veux que tu te sentes en accord avec ça, Dylan. Je veux dire avec le fait que je vais bientôt te quitter... que je vais mourir.

– Maman...

– Écoute-moi jusqu'au bout, s'il te plaît. Je m'inquiète pour toi, trésor. Je ne veux pas que tu sois seule.

Dylan essuya une grosse larme qui coulait sur sa joue.

– Tu ne devrais pas penser à moi maintenant. Concentre-toi sur toi-même, sur ta guérison. Tu dois avoir des pensées positives. Peut-être que la biopsie...

– Dylan. Arrête et écoute-moi. (Sharon se redressa dans son lit, arborant sur ses jolis traits fatigués un air buté que Dylan lui connaissait bien.) Le cancer est de retour, pire qu'avant. Je le sais. Je le sens. Et j'ai fait ma paix avec lui. J'ai besoin que tu en prennes toi aussi ton parti.

Dylan regarda leurs mains réunies, les siennes habillées de latex jaune, celles de sa mère presque translucides, os et tendons apparents sous la peau trop pâle.

– Ça fait combien de temps que tu prends soin de moi, ma puce ? Et je ne veux pas dire seulement depuis que je suis malade. Depuis l'époque où tu n'étais encore qu'une petite fille, tu t'es toujours fait du souci pour moi et tu as toujours fait de ton mieux pour t'occuper de moi.

Dylan secoua la tête.

– On prenait soin l'une de l'autre. Ça a toujours été comme ça...

Avec beaucoup de douceur, Sharon lui releva le menton.

– Tu es mon enfant. J'ai vécu pour toi. Pour tes frères aussi, mais toi tu as toujours été là. Tu n'aurais pas dû avoir à vivre pour moi, Dylan. Tu n'aurais pas dû avoir à jouer le rôle de l'adulte dans cette relation. Tu devrais avoir quelqu'un qui prenne soin de toi.

– Je peux très bien me débrouiller seule, murmura-t-elle sans beaucoup de conviction alors que les larmes lui coulaient sur les joues.

– Oui, tu peux. Et tu l'as fait. Mais tu mérites plus de la vie. Je ne veux pas que tu aies peur de vivre, ou d'aimer, Dylan. Tu peux me promettre ça ?

Mais avant que Dylan ait pu répondre, la porte s'ouvrit pour laisser entrer l'une des infirmières de nuit chargée de deux poches de liquide pleines.

– Comment ça va, Sharon ? La douleur ?

– Je ne refuserais pas un petit quelque chose, répondit la malade comme si elle avait dissimulé sa souffrance jusque-là.

Ce qu'elle avait fait, bien sûr. Les choses étaient bien pires que ce que Dylan était prête à accepter. Elle se leva du lit et laissa l'infirmière faire son travail. Après son départ, elle revint au côté de Sharon. C'était si dur de ne pas craquer, de jouer la femme forte alors qu'en regardant les doux yeux verts de sa mère elle constatait que toute envie de lutter avait disparu chez elle.

– Viens là et fais-moi un câlin, ma puce.

Dylan se pencha et mit ses bras autour des frêles épaules de sa mère, incapable de ne pas penser à la fragilité qui affectait l'ensemble de ce corps.

– Je t'aime, maman.

– Moi aussi, je t'aime, soupira Sharon en se laissant aller de nouveau contre son oreiller. Je suis fatiguée, trésor. Il faut que je me repose maintenant.

– OK, acquiesça Dylan, la voix pâteuse. Je vais rester ici pendant que tu dors.

– Non. (Sharon secoua la tête.) Je ne veux pas que tu restes assise ici à t'en faire pour moi. Je ne te quitterai pas cette nuit, ni demain, ni même la semaine prochaine, je te le promets. Mais tu dois rentrer chez toi, maintenant, Dylan. Je veux que tu fasses ça pour toi.

Chez moi, pensait Dylan, tandis que sa mère glissait dans un sommeil provoqué par les médicaments. L'expression lui paraissait vide de sens quand elle se représentait son appartement et les maigres possessions qu'elle y conservait. Et si elle devait trouver un endroit où se rendre, quelque part où elle se sentirait en sécurité et protégée, ce n'était certainement pas dans ce trou à rats. Ça ne l'avait d'ailleurs jamais vraiment été.

Dylan se leva du lit et s'apprêta à sortir de la chambre. Alors qu'elle frottait ses yeux pleins de larmes, son regard s'arrêta sur la silhouette qui se découpait dans le hall au-delà de la porte vitrée.

Rio.

Il l'avait retrouvée et l'avait suivie jusque-là.

Et alors que son instinct aurait dû la pousser à le fuir de nouveau, Dylan alla vers lui. Elle ouvrit la porte et, incapable de parler, se précipita sur lui, l'enlaça et fondit en larmes contre sa poitrine.

## CHAPITRE 23

Il ne s'était pas attendu à ce qu'elle coure vers lui en le voyant debout dans le hall.

Mais à présent que Dylan était dans ses bras, toute tremblante et en pleurs, Rio se sentait complètement perdu. Il avait laissé monter une saine colère pendant le temps qu'il lui avait fallu pour la retrouver dans la ville. Sa tête résonnait de tous les bruits et de la présence permanente d'une foule d'humains autour de lui. Les lumières vives lui faisaient mal aux yeux. Tous ses sens l'agressaient.

Mais rien de tout cela n'eut plus d'importance durant le long moment où il la garda serrée contre lui, secouée par une peur et une angoisse incontrôlables. Elle avait mal, et Rio ressentit un besoin irrésistible de la protéger. Il ne voulait pas la voir souffrir ainsi.

*Madré de Dios*, il ne supportait pas de la voir dans cet état.

Il caressa son dos délicat et lui déposa un baiser au sommet du crâne, chuchotant des mots de réconfort. Ce n'était pas grand-chose, mais il ne voyait pas ce qu'il pouvait faire de plus.

— J'ai tellement peur de la perdre, murmura-t-elle. Oh, mon Dieu, Rio... je suis terrifiée.

Il n'avait pas besoin de deviner de qui parlait Dylan. La patiente qui dormait dans la chambre d'où elle sortait avait la même peau laiteuse, les mêmes cheveux flamboyants que la version plus jeune qu'il serrait dans ses bras.

Dylan leva vers lui son visage ravagé par les larmes.

— Emmenez-moi hors d'ici, s'il vous plaît.

— Je vous emmènerai où vous voudrez. (De son pouce, Rio effaça les traces de larmes sur ses joues.) Vous voulez rentrer chez vous ?

Elle eut un petit rire triste.

— Est-ce qu'on pourrait simplement... marcher un moment ?

— Oui, bien sûr. (Il lui passa un bras autour des épaules.) Sortons d'ici.

En silence, ils rejoignirent l'ascenseur, descendirent puis sortirent de l'hôpital dans la chaude nuit new-yorkaise. Il ne savait pas où l'emmener, alors il se contenta de marcher à son côté. A quelques pâtés de maisons de l'hôpital il y avait une passerelle qui menait à la promenade longeant l'East River. Ils la prirent et se mirent à marcher le long de l'eau.

Rio sentait que les gens le regardaient en les croisant. Ses cicatrices attiraient des regards furtifs, et plus d'un passant sembla se demander ce qu'il faisait avec une beauté comme Dylan. La question se posait, en effet, mais il n'avait pas la moindre réponse sensée à lui apporter à cet instant. En outre, il l'avait amenée à New York pour y accomplir une mission précise, mission qui ne justifiait certainement pas des détours de ce genre.

Dylan finit par ralentir le pas et s'appuya à la balustrade métallique pour regarder l'eau.

— Ma mère est tombée sérieusement malade à l'automne dernier. Elle a cru qu'il s'agissait d'une bronchite. Mais ce n'était pas ça. Les examens ont révélé un cancer du poumon, alors qu'elle n'a jamais fumé de sa vie. (Dylan se tut un long moment.) Elle est en train de mourir. C'est ce qu'elle m'a dit ce soir.

— Je suis désolé, murmura Rio en se rapprochant d'elle.

Il voulait la toucher mais n'était pas sûr qu'elle ait besoin de son réconfort, pas sûr qu'elle l'accepte. Il se contenta de prendre une mèche de ses cheveux ; il était plus facile de prétendre qu'il faisait ça pour éviter que la brise d'été ne la lui souffle dans le visage.

— Je n'étais pas censée faire ce voyage en Europe. Ça devait être sa grande aventure à elle, avec ses amies, mais elle n'allait pas assez bien pour partir, alors j'ai pris sa place. Je n'étais pas censée être là. Je n'aurais jamais mis le pied dans cette foutue grotte. Je ne vous aurais jamais rencontré.

— Et maintenant vous aimeriez pouvoir revenir en arrière.

Ce n'était pas une question de sa part ; il exposait un fait, voilà tout.

— Pour elle, oui. J'aurais aimé qu'elle puisse vivre son aventure. J'aimerais qu'elle ne soit pas malade. (Dylan tourna la tête et le regarda.)

Mais je ne regrette pas de vous avoir rencontré.

Rio resta sans voix devant cet aveu. Il porta la main à la courbe harmonieuse de la mâchoire de Dylan. Elle était d'une beauté à couper le souffle. Et la façon dont elle le regardait, comme s'il était un homme digne d'elle, un homme qu'elle pourrait aimer...

— J'annulerais tout d'un claquement de doigts si je pouvais, Rio. Tout sauf ça. Sauf toi, laisse-t-elle échapper dans un souffle.

*Ah, Cristo.*

Avant d'avoir le temps de se dire que c'était une mauvaise idée, Rio se pencha sur elle et l'embrassa. C'était juste une douce rencontre de leurs lèvres, un tendre effleurement qui n'aurait pas dû l'enflammer comme ça. Il se délectait de son goût délicat, de la façon dont elle semblait faite pour ses bras.

Il ne fallait pas qu'il la désire si fort, qu'il ressente ce besoin, cette tendresse qui se réveillait en lui chaque fois qu'il pensait à elle.

Il n'aurait pas dû la serrer d'encore plus près, passer les doigts dans la soie chaude de ses cheveux en approfondissant leur baiser.

Il lui fallut longtemps pour l'interrompre. Mais même après avoir relevé la tête, il ne put s'arrêter de caresser son visage. Il ne pouvait plus la lâcher.

Un groupe d'adolescents passa près d'eux sur la promenade, des garçons chahuteurs qui portaient des vêtements dix fois trop grands pour eux. Rio ne les quittait pas des yeux, d'autant plus méfiant qu'ils venaient de s'arrêter près de la balustrade pour cracher dans l'eau les uns après les autres. Ils ne semblaient pas ouvertement dangereux, mais paraissaient appartenir au type de jeunes toujours prêts à la bagarre.

— Demetrio ?

Rio regarda Dylan sans comprendre.

— Hein ?

— Je me rapproche ? Je veux dire... ton vrai nom, est-ce que c'est Demetrio ?

Il sourit et ne put résister à l'envie d'embrasser les taches de rousseur qu'elle avait au bout du nez.

— Non, ce n'est pas ça.

— Bon. Alors, est-ce que c'est... Arrio ? lança-t-elle en se dégageant un peu de ses bras pour pouvoir le regarder.

Ses yeux brillaient au clair de lune.

— Oliverio, Gregorio ?

— Eleuterio, dit-il.

Elle écarquilla les yeux.

— É-lé-ou quoi ?

— Mon nom complet est Eleuterio de la Noche Atanacio.

— Waouh ! J'imagine que « Dylan », ça fait un peu quelconque par comparaison, hein ?

Rio gloussa.

— Il n'y a rien de quelconque chez toi, je peux te l'assurer. Dylan sourit avec modestie.

— Bon, alors qu'est-ce qu'il veut dire, ce superbe nom ?

— Une traduction approximative donnerait : « celui qui est libre et appartient à la nuit sans fin ».

Dylan soupira d'aise.

— C'est magnifique, Rio. Ta mère devait t'adorer pour te donner un nom pareil.

— Ma mère n'a rien eu à voir là-dedans. Elle a été tuée quand j'étais très jeune. Ce nom m'est venu après, dans une famille de la Lignée qui vivait dans un Havrobscur de mon pays d'origine. Ils m'ont trouvé et adopté.

— Qu'est-ce qui est arrivé à ta mère ? Je veux dire, tu n'es pas obligé de me le dire si tu ne... Je sais, je pose trop de questions, conclut-elle en haussant les épaules l'air de s'excuser.

— Non, ça ne me gêne pas de te le dire, répondit-il, étonné de la sincérité avec laquelle il venait de prononcer ces mots.

En général, il détestait parler de son passé. Personne, dans l'Ordre, ne connaissait les détails de ses terribles débuts, pas même Nikolaï, qu'il considérait pourtant comme son meilleur ami. Il n'avait pas eu besoin d'en parler avec Eva, car ils s'étaient rencontrés dans le Havrobscur espagnol où avait été élevé Rio et elle connaissait déjà sa tragique histoire.

Eva avait poliment choisi d'ignorer les faits déplaisants qui avaient entouré sa naissance et les années qu'il avait passées en enfant sauvage, tuant parce qu'il n'avait pas d'autre choix, parce qu'il ne connaissait rien d'autre, avant qu'on l'emmène dans le Havrobscur et qu'on lui apprenne un comportement plus civilisé, à lui que la solitude avait contraint à devenir un animal.

Rio ne voulait pas voir de peur ou de dégoût dans le regard de Dylan, mais quelque chose de plus fort que cette crainte le poussait à lui dire la vérité. Si elle était capable de voir les cicatrices qu'il arborait sur le corps sans fléchir, elle serait peut-être assez forte pour voir celles qu'il portait en lui sans le mépriser.

— Ma mère vivait aux abords d'un tout petit village. Elle était toute jeune – seize ans peut-être – quand elle fut attaquée par un vampire devenu Renégat.

Rio parlait bas pour éviter que quelqu'un d'autre l'entende, mais les humains les plus proches – le groupe de petits mecs qui continuaient à chahuter à plusieurs mètres de là – ne leur prêtaient de toute façon aucune attention.

— Le Renégat but son sang et la viola, mais ma mère se débattit et, apparemment, elle le mordit, ce qui fait qu'elle ingéra un peu de son sang à lui. Et comme c'était une Compagne de sang, il en résulta une grossesse.

— Toi, murmura Dylan. Oh, mon Dieu, Rio. Comme ça a dû être dur pour elle de subir ça. Mais au moins, au bout du compte, elle t'a eu, toi.

— Ce qui est étonnant, c'est qu'elle ne m'ait pas chassé de son ventre, rétorqua-t-il le regard rivé sur la rivière, à la fois sombre et pailletée par les lumières de la ville, en se souvenant du désarroi de sa mère devant l'abomination à laquelle elle avait donné naissance.

— Ma mère était une fille de la campagne. Elle n'avait pas d'éducation et ne connaissait pas grand-chose à la vie. Elle vivait seule dans une petite maison dans la forêt car elle avait été rejetée par les siens des années avant ma naissance.

— Pourquoi ?

— *Manos del diablo*. Ils avaient peur de ses mains du diable. Tu te souviens que je t'ai dit que toutes les femmes nées avec la marque des Compagnes de sang ont aussi des dons particuliers... des capacités psychiques spéciales ?

— Oui, bien sûr.

— Eh bien, le don de ma mère était léthal. En touchant un être vivant et en se concentrant sur lui, elle pouvait donner la mort. (Rio eut un petit ricanement et montra ses mains, létales elles aussi.) *Manos del diablo*.

Dylan considéra Rio en silence quelques instants.

— Tu as le même don qu'elle ?

— Une Compagne de sang transmet beaucoup de ses caractéristiques à ses enfants : ses cheveux, la couleur de sa peau, de ses yeux, mais aussi ses dons psychiques. Je pense que si ma mère avait su exactement ce qui poussait dans son ventre, elle m'aurait tué bien avant ma naissance. Elle a bien essayé une fois, après.

Dylan fronça les sourcils et posa doucement sa main sur celle de Rio sur la balustrade.

— Que s'est-il passé ?

— C'est l'un de mes souvenirs les plus anciens. Les enfants de la Lignée naissent avec de petits crocs acérés, tu vois. Et dès qu'ils sont sortis du ventre de leur mère, il leur faut du sang pour survivre. Et de l'obscurité. Ma mère avait dû comprendre tout ça d'elle-même et l'accepter, puisque d'une façon ou d'une autre j'ai survécu à ma petite enfance. Pour moi, il était tout à fait naturel d'éviter le soleil et de me nourrir au poignet de ma mère. Je crois que je devais avoir quatre ans quand j'ai remarqué pour la première fois qu'elle pleurait chaque fois qu'elle devait me nourrir. Elle me méprisait – enfin, elle méprisait ce que j'étais – et pourtant j'étais tout ce qu'elle avait.

Dylan caressa la main de Rio.

— Je ne peux même pas imaginer ce que ça a dû être pour vous deux.

Rio haussa les épaules.

— Je n'avais pas connu d'autre vie. Mais ma mère, si. Ce jour-là, dans la maison aux volets soigneusement clos pour éviter toute lumière du jour, ma mère m'a offert son poignet comme à l'accoutumée. Mais, alors que je le prenais, j'ai senti son autre main venir se poser contre l'arrière de ma tête. Elle l'y a maintenue et la douleur m'a fait l'effet d'un éclair qui aurait transpercé mon crâne. J'ai hurlé et ouvert les yeux. Elle pleurait à gros sanglots en me nourrissant, ma tête dans sa main.

— Seigneur ! laisse échapper Dylan, à l'évidence sous le choc de ce récit. Elle avait tenté de te tuer par contact ?

Rio se souvint du choc profond qu'il avait eu en tirant lui aussi cette conclusion, le choc d'un enfant qui regarde, terrorisé, la personne en qui il a le plus confiance tenter de le tuer.

— Elle n'a pas réussi à aller au bout de son geste, reprit-il d'une voix neutre. Sans raison apparente, elle a retiré sa main et quitté la maison en courant. Je ne l'ai pas revue pendant deux jours. Quand enfin elle est revenue, je mourais de faim et j'étais terrifié. Je croyais qu'elle m'avait abandonné pour de bon.

— Elle avait peur elle aussi, déclara Dylan, et Rio fut heureux de ne pas entendre dans sa voix de pitié à son égard.

D'une poigne chaude et rassurante, elle lui prit la main. La main dont il venait de lui expliquer qu'elle pouvait donner la mort du bout des doigts.

— Vous deviez vous sentir seuls au monde, tous les deux.

— Oui, acquiesça-t-il. J'imagine. Cette époque de ma vie a pris fin à peu près un an plus tard. Il semble qu'en voyant ma mère certains

hommes du village aient décidé de s'occuper d'elle. Ils se sont pointés un soir à la maison alors que nous dormions encore. Ils étaient trois. Ils ont enfoncé la porte et ont attrapé ma mère. Ils avaient dû entendre les rumeurs qui couraient sur elle parce que la première chose qu'ils ont faite a été de lui lier les mains pour qu'elle ne puisse pas les toucher. Dylan était au comble de l'émotion.

— Oh, Rio...

— Ils l'ont tirée dehors. Je leur ai couru après, mais je n'avais que cinq ans. Qu'est-ce que je pouvais faire ? Ma mère criait et les suppliait de ne pas nous faire de mal.

Rio voyait encore les hommes, trois grands types, s'en prendre tour à tour à une femme sans défense tandis que son fils regardait la scène, paralysé de terreur.

— Ils l'ont battue, lui donnant des noms terribles : *maldecido, manos del diablo, la puta de infierno*. Et quelque chose s'est déclenché en moi quand j'ai vu son sang couler au sol. J'ai sauté sur l'un des hommes. J'étais si furieux que je voulais qu'il meure dans d'atroces souffrances... et c'est ce qui s'est passé. Quand j'ai compris ce que je venais de faire, je me suis attaqué au suivant. Je l'ai mordu à la gorge et me suis nourri de son sang alors que du bout des doigts je le tuais lentement.

Dylan regardait Rio fixement, sans rien dire. Elle se tenait là toute droite sans bouger.

— Délaissant l'espace d'un instant sa victime, le dernier a regardé de mon côté et vu ce que j'avais fait. Il m'a lancé à la figure les mêmes noms qu'il avait utilisés pour ma mère, avant d'en ajouter deux, que je n'avais jamais entendus avant : *comedorde la sangre et monstruo*. Buveur de sang et monstre. (Rio laissa échapper un petit rire.) Jusqu'à ce moment-là je ne savais pas ce que j'étais. Mais alors que je tuais le dernier des agresseurs de ma mère et que je la regardais mourir dans l'herbe baignée de clarté lunaire, il me sembla qu'un savoir enfoui profondément à l'intérieur de moi se réveillait pour émerger à la surface de mon être. Je compris enfin que j'étais différent, et ce que cela voulait dire.

— Tu n'étais qu'un enfant, dit Dylan doucement. Comment as-tu survécu après ça ?

— J'ai d'abord eu très faim. J'ai essayé de me nourrir du sang des animaux que je trouvais, mais je ne le supportais pas ; ça me rendait malade. Je me suis attaqué à mon premier humain une semaine environ après le meurtre de ma mère. La faim m'avait rendu fou et j'avais du mal à trouver moi-même ma nourriture. J'ai tué plusieurs innocents au cours de ces premières semaines de solitude. J'aurais dû finir Renégat, mais un miracle a eu lieu. Un jour, je suivais une proie dans la forêt quand une ombre immense est sortie des arbres. J'ai cru que c'était un homme, mais il se déplaçait si vite et en se dissimulant si bien que je ne parvenais pas à le suivre des yeux. Il chassait, lui aussi. Il s'est attaqué au paysan que je pistais et, avec une grâce qui me faisait cruellement défaut, il l'a cloué au sol et a commencé à se nourrir à la morsure qu'il lui avait infligée à la gorge. C'était un buveur de sang, comme moi.

— Et alors, qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai regardé, fasciné, répondit Rio, qui revoyait la scène aussi clairement que si elle s'était produite quelques minutes auparavant. Quand tout a été fini, l'humain s'est relevé et est reparti comme si de rien n'était. J'étais encore sous le choc et c'est alors que le buveur de sang a repéré ma cachette non loin de lui. Il m'a appelé et, quand je lui ai dit que j'étais seul, il m'a emmené chez lui, dans un Havrobscur. Là, j'ai rencontré de nombreux enfants et adultes comme moi et j'ai appris que j'appartenais à une espèce qu'on appelait la Lignée. Et comme ma mère n'avait pas jugé utile de me donner un nom, ma nouvelle famille dans le Havrobscur m'a donné celui que je porte.

— Eleuterio de la Noche Atanacio, dit Dylan.

Les mots sonnaient vraiment trop doux dans sa bouche. Et sa main, qu'elle venait de poser tendrement sur sa joue couturée, était beaucoup trop rassurante.

— Mon Dieu, Rio. C'est un vrai miracle que tu sois là à côté de moi.

Elle se rapprocha de lui en le regardant dans les yeux. Et Rio faillit perdre le souffle quand elle se hissa sur la pointe des pieds pour lui prendre le menton et l'attirer à elle. Leurs lèvres s'effleurèrent pour la deuxième fois cette nuit-là, avec un désir que ni l'un ni l'autre ne semblait vouloir ou pouvoir masquer.

Il aurait pu l'embrasser jusqu'à la fin des temps.

Mais c'est à ce moment précis qu'une fusillade éclata sur la tranquille promenade.

# CHAPITRE 24

Telle une solution acide, la panique envahit les veines de Rio.

Le tir reprit et une nouvelle détonation déchira la nuit. Les déflagrations sèches provenaient d'un endroit proche. Dans la tête de Rio elles étaient comme des coups de canon, dont le bruit, symbolisant le choc d'une attaque soudaine, lacérait ses sens, remplissant son esprit d'un épais brouillard qui faisait disparaître l'instant présent.

Une pensée s'imposa à lui.

*Protéger Dylan.*

A peine conscient de ce qu'il faisait, il la prit par les épaules et la jeta sur l'herbe. Alors qu'il couvrait son corps du sien, prêt à se sacrifier pour elle, il sentit plus qu'il n'entendit le cri de frayeur qu'elle poussait.

La protéger était tout ce qui comptait.

Mais lorsqu'ils touchèrent durement le sol, Rio sentit son esprit partir en vrille. Passé et présent commencèrent à se mélanger, à se transformer en un magma confus de pensées éparses et sans logique.

D'un coup, il se retrouva dans l'entrepôt avec Lucan, Niko et les autres guerriers en train d'attaquer un repaire de Renégats à Boston. Il regardait vers les poutrelles de la charpente du bâtiment abandonné et voyait les ennemis s'y déplacer dans la pénombre.

Puis l'éclat métallique d'un boîtier électronique dans la main de la sangsue, le cri de Niko avertissant que la bombe était amorcée...

*Ah, putain !*

Rio rugit quand le souvenir de la douleur explosa dans sa tête, enflammant chaque centimètre carré de son corps. Il avait l'impression d'être en feu, de sentir sa chair se consumer, d'avoir les narines pleines de l'odeur de la peau brûlée et des cheveux calcinés.

Des mains fraîches se posèrent sur son visage, mais il était trop loin pour distinguer la réalité du cauchemar.

— Rio ?

Il entendit la voix douce, sentit ces mains apaisantes caresser son visage.

Et aussi, pas très loin, les cris de joie et les rires de plusieurs jeunes humains. Ils étaient accompagnés du crissement de baskets sur le trottoir et semblaient s'éloigner.

— Rio, ça va ?

Il connaissait cette voix. Elle filtrait à travers la folie grandissante qui l'envahissait, bouée de sauvetage lancée dans les ténèbres de son esprit. Il l'attrapa, sentant la voix le ramener à la surface comme jamais rien d'autre n'avait pu le faire auparavant.

— Dylan, parvint-il à souffler entre deux halètements. Veux pas que tu sois blessée...

— Je vais bien. Ce n'étaient que des pétards. (Elle passa la main sur le front moite de Rio.) Ce sont les gamins qui s'en vont qui les ont lâchés au-dessus de la balustrade. Tout va bien maintenant.

*Tu parles !*

Il sentait venir l'une de ses syncopes, et elle arrivait vite. Avec un grognement, il s'écarta de Dylan en roulant sur lui-même.

— Merde... J'ai mal au crâne. Je n'arrive plus à penser.

Elle dut se pencher au-dessus de lui, parce qu'il sentit son souffle sur sa joue alors qu'elle lâchait un juron à voix basse.

— Tes yeux, Rio. Merde ! Ils changent... Ils commencent à luire.

Il le savait bien. Ses crocs mordaient déjà sa langue et il sentait sa peau se tendre sur tout son corps tandis que la rage et la douleur le transformaient. Dans cet état, quand son esprit ne lui appartenait plus, il devenait extrêmement dangereux, et c'était le moment où ses mains du diable étaient à la fois les plus puissantes et les moins prévisibles.

— Il faut qu'on te trouve un endroit moins fréquenté, dit Dylan. (Elle glissa les mains sous les épaules de Rio.) Accroche-toi à moi. Je vais t'aider à te lever.

— Non.

— Comment ça, non ?

— Laisse-moi, exigea-t-il d'une voix éraillée.

Dylan ricana.

— Ben voyons ! Tu ne peux pas rester couché là en plein Manhattan en espérant que personne ne te remarquera. Maintenant, allons-y. Lève... toi.

— Je ne peux pas – ne veux pas te toucher. Je ne veux pas te faire de mal, Dylan.

— Eh bien ne me fais pas de mal, alors, c'est tout, répliqua-t-elle, mettant tout son poids dans l'effort nécessaire pour le relever.

Rio n'eut d'autre choix que de mettre ses mains sur les épaules de Dylan pour se redresser alors que le brouillard de son esprit s'intensifiait, envahissant sa vision. Il se battait contre la perte de conscience, sachant que Dylan ne serait en sécurité que s'il restait lucide.

— Appuie-toi sur moi, bordel ! ordonna-t-elle. Je vais t'aider.

Dylan parvint à coincer son épaule sous l'aisselle de Rio et, faisant passer son bras musclé autour de ses épaules, prit son poignet dans l'autre main pour le soutenir le plus possible tout en cherchant du regard un endroit tranquille où il puisse gérer le contrecoup de l'attaque qu'il subissait. Elle le conduisit à l'écart de la promenade et lui fit remonter ! une rue perpendiculaire où il y avait peu de circulation et surtout beaucoup moins de gens susceptibles de s'approcher assez d'eux pour se rendre compte de sa transformation.

— Ça va ? demanda-t-elle. (Elle venait de repérer une vieille église de brique entourée de zones d'ombre et se dirigeait vers elle.) Tu peux continuer encore un peu ?

Il hocha la tête en grognant, mais ses pas devenaient de plus en plus traînants.

— Je vais... m'évanouir...

— Ouais, j'avais compris, dit-elle. Ça va aller, Rio. Reste avec moi juste une ou deux minutes de plus, OK ?

Cette fois il ne répondit pas, mais elle sentit son effort pour rester debout et en mouvement, pour rester conscient assez longtemps pour qu'elle puisse l'aider.

— Tu t'en tires très bien, l'encouragea-t-elle. On y est presque.

Dylan tira Rio dans l'ombre derrière le bâtiment et l'amena jusqu'à une sorte de porche près d'une porte rouillée qui était cadencée. Puis, lui collant le dos au mur de brique, elle le laissa glisser au sol en position assise. Jetant un coup d'œil de gauche à droite, elle fut soulagée de

constater qu'ils étaient bien dissimulés au regard d'éventuels passants. Pour l'heure, ils semblaient en sûreté.

— Dis-moi que faire, Rio. Qu'est-ce qu'il te faut pour sortir de cet état ?

Il ne répondit pas. Peut-être en était-il incapable. Dylan écarta les cheveux de Rio de son visage et fouilla son regard à la recherche d'un signe lui prouvant qu'il était encore lucide. L'étrécissement de ses pupilles était toujours un choc pour elle, pas plus cependant que l'explosion d'ambre qui les entourait. Les yeux de Rio brûlaient comme deux braises enfoncées dans son crâne.

Cette lueur d'un autre monde risquait de les trahir. Dylan regarda la vieille porte et son cadenas rouillé. La tête de Rio dodelinait sur sa poitrine et, après un grognement de douleur, il commença à pencher sur le côté.

— Et merde, siffla Dylan.

Elle le laissa quelques secondes pour partir à la recherche d'un truc lourd dans la parcelle sans lumière et revint avec un morceau de parpaing qui servait jusque-là à maintenir une poubelle fermée et lui écorchait les mains. Il y eut un craquement et une étincelle quand elle en frappa le cadenas qui fermait la porte de l'église, mais il lui fallut recommencer deux fois avant que le bout de métal cède.

— Rio, murmura-t-elle avec force en le prenant sous les bras pour le redresser. Rio, tu m'entends ? Il faut qu'on te mette à l'intérieur. Tu peux te lever ?

Devant son absence de réaction, elle lui leva le menton, mais seuls deux puits rougeoyants rencontrèrent son regard. Il ne la voyait pas.

— Bordel de Dieu, murmura-t-elle, avant de constater que son choix de juron n'était pas le bon, vu qu'elle s'apprêtait à faire entrer une créature de la nuit inconsciente dans un sanctuaire dudit Dieu pour assurer sa protection.

Elle poussa la porte et écouta, à l'affût d'une présence humaine. Tout était tranquille et aucune lampe n'était allumée, ni dans le petit sas, ni dans la nef au-delà.

— OK, allons-y, dit-elle en reprenant Rio sous les bras, cette fois par-derrière après l'avoir fait légèrement basculer en avant, pour le traîner par-dessus le seuil.

Il était lourd, très lourd, avec ses quatre-vingt-dix kilos d'os et de muscles, dont aucun ne coopérait à l'opération. Tirant et poussant, elle finit par l'amener dans l'obscurité de l'église, dont elle ferma la porte derrière eux.

Il ne lui fallut pas longtemps pour trouver une boîte d'allumettes et une paire de cierges. Elle alluma ces derniers puis rouvrit rapidement la porte pour récupérer le parpaing, dont elle fit un bougeoir de fortune. Elle coinça les bougies dans les trous de la brique de béton creuse, puis reporta son attention sur Rio.

— Hé, fit-elle doucement en se penchant sur son corps allongé au sol.

Ses yeux étaient fermés, mais on les voyait bouger dans tous les sens sous ses paupières. Un muscle de sa mâchoire se contracta. Quant à ses membres, s'ils ne bougeaient pas, on les sentait tendus par une énergie considérable.

Elle lui caressa le visage avec beaucoup de douceur, laissant courir le dos de ses doigts sur la joue sans défaut, symbole de son incroyable beauté, et sur l'autre, dont la vue lui brisait le cœur. Qui aurait pu prévoir les événements des jours précédents et tout ce qu'elle allait vivre ? Rien n'aurait pu la préparer à rencontrer cet homme incroyable et si complexe !

Parviendrait-elle jamais à l'oublier, même s'il s'effaçait lui-même de sa mémoire comme il en avait l'intention ?

Elle en doutait vraiment. Et même si on forçait son esprit à l'oublier, elle ne pensait pas que son cœur puisse jamais y arriver.

Dylan se pencha et posa ses lèvres sur la bouche enfin relâchée de Rio.

Il ouvrit les yeux instantanément et projeta si vite les mains autour de sa gorge qu'elle ne put inspirer suffisamment pour crier.

## CHAPITRE 25

Il ne sut pas ce qui l'avait arraché le plus sûrement au brouillard qui régnait dans son esprit : le contact des lèvres douces de Dylan sur les siennes ou la prise de conscience – une fraction de seconde plus tard – de son emprise sur un cou mince. Il serrait, la fureur passant de la confusion de sa syncope au bout de ses doigts à l'endroit où ils appuyaient avec une intention létale sur un délicat larynx de femme. Il ne pouvait lâcher prise.

Il avait les yeux ouverts, mais n'arrivait pas à faire le point sur le visage devant lui. Il entendit un hoquet de stupeur puis sentit la vibration d'un gémissement sous ses pouces verrouillés.

Mais ni l'un ni l'autre ne l'arrachèrent à ses ténèbres. Ce ne fut que lorsqu'il sentit de douces mains sur son visage, ses cicatrices, qu'il ressentit le premier éclair de lucidité. Dylan.

*Cristo...* Il était en train de lui faire mal.

Poussant un rugissement, Rio se dégagea en la libérant à l'instant où il comprit ce qu'il était en train de faire. Il recula dans l'ombre de l'environnement étranger où il se trouvait, horrifié par ce qu'il venait de faire.

Oh, mon Dieu... ce qu'il aurait pu faire, s'il avait continué plus longtemps.

Il l'entendit prendre quelques rapides inspirations derrière lui. Il attendait, sûr de l'entendre s'enfuir, paniquée. Il ne lui en aurait pas voulu et il ne l'aurait pas non plus poursuivie. Pas même pour effacer sa mémoire et protéger ainsi la Lignée et le secret échappé de cette grotte de Bohême.

Si elle décidait de fuir, il ne chercherait plus à la retrouver.

– Va-t'en, Dylan. Éloigne-toi vite de moi, je t'en prie.

Il l'entendit se relever et ferma les yeux, prêt à la laisser partir, priant pour qu'elle s'en aille.

Au lieu de ça, elle s'approcha de lui, lui posa doucement la main sur la tête et descendit lentement vers sa nuque. Rio tressaillit.

– Va-t'en, coassa-t-il. Avant que je disjoncte de nouveau et que je fasse pire. Bon Dieu, j'aurais pu te tuer il y a un instant.

Elle s'agenouilla au sol devant lui et l'obligea gentiment à lui faire face.

– Comme tu peux le voir, je vais bien. Tu m'as fait peur, mais c'est tout. Bon Dieu, Rio... quelle est la fréquence de ces crises ? (Il renâcla et secoua la tête, peu enclin à avoir cette conversation à cet instant précis.) Comment fais-tu pour en sortir ? demanda-t-elle. Je veux t'aider...

– Tu ne peux pas.

Malgré tous ses efforts, il n'arrivait pas à détacher son regard de la gorge de Dylan en parlant. Il n'avait pas meurtri l'élégante colonne de son cou – un vrai miracle –, mais il sentait encore le velours de sa peau sur ses paumes, et sa chaleur lui titillait toujours le bout des doigts.

Et puis là, près du creux de sa clavicule, battait un pouls ô combien tentant.

– Tu as besoin de sang, n'est-ce pas ? dit-elle, trop intelligente pour ne pas voir la faiblesse qu'il ne parvenait pas à dissimuler. Est-ce que ça irait mieux si tu te nourrissais ?

– Pas sur toi.

– Pourquoi pas, si tu en as besoin ?

Il jura, les tempes encore battantes des effets de la crise.

– Si j'absorbais ton sang, cela créerait entre nous un lien impossible à rompre. Je te sentirais pour toujours ; je serais irrésistiblement attiré vers toi pour le reste de ta vie.

– Oh, lâcha-t-elle doucement. Et bien sûr, il n'est pas question de ça. Pas alors que tu préfères de loin te sentir isolé et seul.

Rio s'étrangla.

– Tu ne sais pas ce que je ressens.

– Depuis quand tu te détestes comme ça ? demanda-t-elle, sans se soucier des étincelles que lançait son regard de braise. Depuis qu'Eva t'a trahi, ou depuis beaucoup plus longtemps ? Depuis cette nuit-là dans la forêt en Espagne ?

Il gronda, se détournant d'elle avant qu'elle nourrisse davantage sa colère. Il était déjà assez volatil comme ça, prédateur mortel au bord de la folie.

Et c'était là une autre bonne raison pour en finir. Tuer la bête avant de blesser de nouveau quelqu'un. Avant de se mettre à croire que le futur pourrait lui offrir quoi que ce soit qui en vaille la peine.

Et surtout avant qu'il envisage l'offre imprudente de Dylan plus longtemps qu'il ne l'avait déjà fait.

– Cela fait un an que ma mère lutte pour rester en vie, reprit Dylan. Et toi, tu ne peux plus attendre pour te débarrasser de la tienne.

– À ton avis, qu'est-ce que tu ferais si tu me laissais boire ton sang maintenant ? rétorqua-t-il, la voix rude, querelleuse, peut-être même un peu désespérée. Je suis ce qui peut t'arriver de pire, Dylan. Si tu lances le bras dans le piège pour essayer de m'en sortir, je ne peux pas te garantir de ne pas te le broyer au passage.

– Tu ne me feras pas de mal.

Rio lança un grognement purement animal.

– Comment tu le sais ?

– Parce que je vais te faire confiance.

Il fit la grossière erreur de se retourner pour la regarder. Les yeux plongés dans les siens, Dylan ramena ses cheveux sur une épaule et s'approcha de lui presque jusqu'à coller son cou à sa bouche. Le regard de Rio parcourut la colonne de peau laiteuse pour aller se river sur le battement rapide de son pouls sous la chair tendre.

Il cracha un violent juron.

Puis il retroussa les lèvres et plongea les crocs dans le cou de Dylan.

*Oh... mon... Dieu.*

Le corps de Dylan s'ankylosa complètement à l'instant où les crocs de Rio pénétrèrent sa peau. Il y eut un éclair perçant de douleur extrême, puis le bonheur absolu.

Quand Rio scella ses lèvres à la plaie qu'il venait de faire et qu'il se mit à laper son sang, la chaleur envahit Dylan. Il aspirait ce sang avec une intensité de crève-la-faim, ses crocs râpant la peau de Dylan, sa langue créant un frottement délicieux chaque fois qu'il tirait sur sa veine.

– Rio, murmura-t-elle en un long soupir vibrant.

Il produisit un son sourd et guttural, un grondement qui se réverbéra à travers la peau et les os de Dylan tandis qu'il la couchait doucement sous lui. Il lui fit un coussin de ses bras et lui transmit la chaleur de son corps en la couvrant.

Dylan fondit en lui, se perdant dans le plaisir enivrant de l'érotique baiser de vampire. Elle brûlait de l'intérieur. Elle remuait sous lui, envahie par le désir alors qu'il continuait à boire son sang en la serrant contre lui.

Lui aussi était en feu.

Dylan sentait la ligne rigide de son sexe, appuyé contre sa hanche. Il avait glissé la cuisse entre ses jambes ouvertes.

Elle voulait être nue contre lui. Elle voulait le sentir entrer en elle tandis qu'il suceraient son sang. Le désir qui montait la faisait gémir, et elle se cambra contre sa cuisse.

— Rio... Je veux... Oh, mon Dieu, j'ai besoin de te sentir en moi.

Il émettait des grognements sourds et donnait des coups de pelvis, projetant son érection contre elle de plus en plus violemment. En revanche, le besoin de sang se calmant peu à peu, le rythme de sa succion faiblissait. Elle devenait plus tendre, alors que Dylan aurait voulu ressentir un feu encore plus ardent. Elle sentit la langue de Rio passer sur la morsure, ce qui provoqua une sensation de picotement qui la traversa comme un courant électrique. Il leva la tête et Dylan geignit, frustrée du contact de sa bouche contre sa peau.

— Je ne veux pas que tu t'arrêtes, dit-elle en l'étreignant. Continue.

Il plongea le regard dans le sien et dit quelque chose en espagnol à voix basse. Cela sonna aux oreilles de Dylan comme un blasphème furieux.

Elle affronta ses yeux d'ambre brûlants.

— Maintenant, tu me hais aussi, non ?

— Non, répondit-il d'une voix rageuse.

Ses crocs luisaient à la faible lumière des cierges.

Il enleva un bras de sous elle et lui toucha le visage. Ses doigts tremblaient, mais sa caresse était d'une douceur extrême. Il repoussa les cheveux qui tombaient sur le front de Dylan et laissa sa main descendre lentement sur sa joue, son menton et le long de la ligne de son sternum. Il lui caressa les seins et Dylan en eut le souffle coupé. Un instant plus tard il avait déboutonné son corsage et dégrafé son soutien-gorge.

— Tu es si douce, murmura-t-il en laissant courir sa main sur la peau nue de Dylan.

Puis il se pencha et lui embrassa un sein avant d'en sucer le mamelon. Dylan se cambra sous la vague de plaisir qui la traversait, son désir se tendant comme un ressort.

Rio remonta pour l'embrasser tout en ouvrant le bouton et la fermeture Éclair du pantalon de Dylan avant de glisser la main dans sa culotte. Le goût de cuivre de son propre sang sur la langue de Rio n'aurait pas dû exciter tellement Dylan, mais savoir qu'il s'était nourri d'elle, qu'il avait reçu force et réconfort de son corps d'une façon si primitive, si intime, constituait pour elle l'aphrodisiaque le plus puissant qu'elle ait jamais connu.

Et ce qu'il lui faisait avec sa main faillit la faire jouir.

Elle cria, prête à basculer.

— Rio, s'il te plaît...

Il se débarrassa de sa chemise et de son pantalon, puis lui retira son jean. Il prit plus de temps à lui enlever sa culotte, car il embrassa chaque centimètre carré de peau entre sa cuisse et sa cheville en faisant glisser le bout de satin le long de ses jambes.

Il s'assit alors sur les talons dans toute la splendeur de sa nudité.

— Viens, Dylan.

Elle aurait voulu explorer sa superbe musculature, mais son envie de lui était trop forte. Il lui prit les mains et l'amena sur ses genoux. Son membre était dressé entre eux, si impressionnant, si tentant que Dylan ne put résister à l'envie de se pencher dessus et de le prendre dans sa bouche.

— Cristo, laisse échapper Rio.

Il enfouit les doigts dans les cheveux de Dylan tandis qu'elle l'excitait par de lents mouvements de sa langue. Lorsqu'elle releva la tête, les yeux de Rio flambaient. Ses crocs paraissaient immenses et tous ses traits étaient tendus.

Il continua à la caresser tandis qu'elle s'installait en travers de ses cuisses.

Il lui embrassait les seins, les épaules, la gorge, la bouche.

— Qu'est-ce que tu m'as fait ? dit-il d'une voix rauque avant de renverser la tête en arrière lorsqu'elle saisit son sexe pour le guider fermement. Ah, bordel... Dylan !

Elle s'assit sur lui et se laissa glisser lentement.

*Dieu que c'était bon.*

Rio l'emplissait d'une chaleur qu'elle n'avait jamais connue auparavant. Au début, Dylan ne put que rester là sans bouger, se délectant du bonheur parfait de leurs deux corps joints. Puis Rio l'entoura de ses bras et elle commença à remuer lentement. Il adopta fidèlement le même rythme, s'enfonçant plus profondément en elle à chaque mouvement de ses hanches.

L'orgasme de Dylan intervint rapidement, car elle y courait déjà avant qu'il la pénètre, chacune de ses terminaisons nerveuses excitées au plus haut point et en attente de l'extase finale. À la première vague de jouissance elle lui enfonça les doigts dans les épaules et intensifia son mouvement de va-et-vient. Vibrant de tout son être, elle hurla son plaisir.

Le grognement de possession émis par Rio lorsqu'elle jouit la fit sourire. Il verrouilla ses bras sous les siens et se pencha, guidant vers le sol les deux corps intimement enlacés. Il la pénétra à grands coups de reins. Son rythme puissant témoignait de l'urgence qu'il ressentait et d'une puissance à peine maîtrisée.

Dylan accueillit avec joie ses coups de boutoir, émerveillée par la sensation des muscles de Rio qui roulaient sous ses paumes. Au-dessus d'eux, les bougies projetaient des ombres érotiques au plafond et leurs flammes semblèrent brûler plus vivement quand Rio s'enfonça une ultime fois en elle avant de hurler sous la force de sa jouissance.

Et tandis que Dylan caressait le dos puissant de Rio, elle eut envie de pleurer sous l'effet du plaisir si profond qu'elle venait de ressentir avec lui... et de la voix dans sa tête qui l'avertissait qu'elle serait folle de tomber amoureuse de lui.

Une étape – il fallait pourtant bien qu'elle l'admette – qu'elle avait déjà franchie.

## CHAPITRE 26

S'il avait eu peur de commettre de nouvelles erreurs, en particulier en ce qui concernait Dylan, Rio devait bien reconnaître qu'il venait de franchir le point de non-retour.

S'abreuver à sa veine comme il l'avait fait était une erreur terrible. Même les mâles de la Lignée les plus dépourvus d'honneur n'allaient pas se nourrir sur une Compagne de sang à leur seul bénéfice. Le sang de Dylan l'avait rassasié et lui avait ainsi permis d'éviter des heures d'angoisse et une perte de conscience qui l'aurait laissé vulnérable face aux humains et à d'autres vampires – vulnérable sur bien plus de plans qu'il ne voulait l'imaginer.

Mais, qu'il en ait eu besoin ou non, prendre le sang de Dylan était un crime. Même si elle le lui avait donné de son plein gré, il était bien conscient qu'elle ne savait pas vraiment ce qu'elle faisait, à se lier ainsi à lui, et pourquoi donc ? Par charité, par pitié même !

Penser qu'il avait été trop faible pour la repousser le torturait. Il avait désiré tout ce qu'elle lui avait offert, tout. Et c'était un peu tard pour revenir en arrière.

Ce qu'il avait fait là était irrévocable. Il le savait et, peut-être, allongée là dans ses bras, le savait-elle aussi instinctivement, à en juger par le calme qui semblait l'habiter.

Ils étaient désormais unis l'un à l'autre par un lien indestructible. Le sang de Dylan courait dans ses veines, dans ses cellules ; elle faisait partie de lui-même.

Jusqu'à ce que la mort emporte l'un d'entre eux, Rio ressentirait sa présence, son état émotionnel, son essence même, quelle que soit la distance que leurs futurs distincts mettraient entre eux.

En caressant la courbe incroyablement douce de ses épaules nues, il ne put s'empêcher de se demander si le lien de sang n'était pas une conséquence naturelle de la profonde attirance qu'il éprouvait pour cette femme. Dès le début, dès le moment où elle s'était aventurée dans la grotte et qu'il avait entendu sa voix dans le noir, il avait senti un rapport étroit s'établir entre eux.

Mais faire l'amour avec Dylan avait peut-être été une erreur aussi grave que de boire à sa source : à présent qu'il avait goûté à son tempérament passionné, il en voulait plus. Il était égoïste, avide, et venait de se prouver qu'il ne pouvait pas compter sur son sens de l'honneur pour tenir ses appétits en laisse.

Il se concentra sur elle : sa respiration profonde, son silence prudent... une gravité qui n'avait rien à voir avec les erreurs sans nombre qui avaient émaillé leur relation.

Elle éprouvait une tristesse privée.

– Ta mère... c'est grave à quel point ?

Dylan déglutit et secoua légèrement la tête, ses cheveux venant caresser la poitrine de Rio.

– Ça ne va pas du tout. Elle est de plus en plus faible. (La voix de Dylan se fit traînante.) Je ne sais pas combien de temps elle pourra encore lutter. A dire vrai, je ne sais pas combien de temps elle acceptera de le faire.

– Je suis désolé, murmura Rio en lui caressant le dos, conscient qu'il n'avait que de faibles mots de compassion à lui offrir.

Il ne voulait pas voir Dylan souffrir et il savait qu'il faisait face à une douleur profonde. Il n'avait pas besoin de lien de sang pour comprendre ça. Et il avait l'impression d'être un vrai salaud pour ce qu'il venait de faire.

– Nous ne pouvons pas rester ici, dit-il et, malgré lui, cela sonna comme un grognement. Il faut qu'on bouge.

Il changea de position et siffla un juron en espagnol lorsqu'il s'aperçut qu'il n'avait fait que rendre leur posture plus gênante.

– Ça va ? demanda Dylan.

Elle leva la tête et le regarda d'un air soucieux.

– Tu as de nouveau mal ? Comment tu te sens ?

Il ravala la réplique cinglante que sa frustration lui inspirait et tendit la main pour lui caresser la joue.

– Tu t'es toujours employée à prendre soin de tout le monde sauf de toi ?

Elle fronça les sourcils.

– Je n'ai pas besoin qu'on prenne soin de moi. Cela fait longtemps que je n'en ai plus besoin.

– Depuis quand, Dylan ?

– Depuis toujours.

En disant cela, elle pointa un peu le menton et Rio n'eut aucune difficulté à se la représenter en petite fille couverte de taches de rousseur refusant obstinément toute aide. Devenue femme, elle n'avait pas changé sur ce point. Méfiante et fière, angoissée par la peur d'être déçue.

Lui aussi connaissait cette peur. Il avait suivi un chemin semblable depuis qu'il était enfant, un chemin solitaire auquel il avait bien failli ne pas survivre. Mais Dylan était plus forte que lui de bien des façons. Il se rendait enfin compte à quel point elle était forte.

Et combien elle était seule.

Il se souvint qu'elle avait mentionné en passant deux frères, tous deux baptisés de noms de rock stars, mais il ne l'avait jamais entendue parler de son père. En fait, il semblait que la femme allongée non loin de là dans une chambre du service d'oncologie de l'hôpital ait constitué sa seule famille. Une famille qu'elle n'allait probablement pas tarder à perdre.

– Vous êtes seules toutes les deux depuis un moment, non ? demanda-t-il.

Elle acquiesça.

– Mon père est parti quand j'avais douze ans ; il nous a abandonnés, disons-le. Ils ont divorcé peu de temps après, et maman ne s'est jamais remariée. Est parce que les hommes ne l'intéressent pas, oh non. Mais elle a toujours un peu joué les esprits libres, tombant amoureuse régulièrement et me jurant chaque fois qu'elle avait fini par trouver l' élu de son cœur. Je pense qu'en fait elle est amoureuse de l'amour. Encore maintenant, elle a en vue l'homme qui possède le centre d'accueil pour jeunes fugueuses où elle travaille. Et c'est fou de penser qu'elle a encore tellement d'amour à donner alors que le cancer la bouffe...

La voix sembla lui manquer soudain, et Rio fit courir ses doigts sur le bras de Dylan pour l'apaiser.

– Et ton père ? Tu l'as contacté pour lui dire ce qui se passait ?

Elle eut un petit ricanement triste.

– Même si je savais où le joindre et s'il était assez sobre pour m'écouter, il s'en foutrait. Sa famille ne lui a jamais servi qu'à payer ses cautions quand il s'était mis dans la merde ou à lui permettre de se procurer plus d'alcool ou de drogue.

— Un vrai salaud, quoi, dit Rio, qui sentait sa colère monter devant la douleur de Dylan. Dommage qu'il ne soit pas là. J'aurais bien voulu rencontrer ce fils de pute.

— Tu veux savoir pourquoi il est parti ?

Il lui caressa les cheveux en regardant la lumière des cierges jouer dans ses boucles.

— Seulement si tu as envie de me le raconter.

— C'est à cause de mon « don », comme tu dis. Ma bizarre aptitude à voir les morts.

En parlant, Dylan suivait du doigt un des glyphes de Rio, se souvenant sans doute de moments pénibles.

— Quand j'étais petite, jusqu'à la fin de l'école élémentaire, mes parents ne se sont jamais inquiétés du fait qu'il m'arrivait de parler à des personnes imaginaires. Il n'est pas rare que les enfants s'inventent des amis invisibles, et donc je suppose qu'ils se contentaient d'ignorer ces conversations. Et puis, vu toutes les disputes et tous les problèmes du ménage, on ne peut pas dire qu'ils écoutaient vraiment ce que je racontais. Enfin, en tout cas, pas ces premières années. Un jour, lors d'un des rares moments où il était sobre, mon père est tombé sur mon journal intime. J'y parlais de ces mortes que de temps en temps je voyais et entendais me parler. J'essayais de comprendre pourquoi ça m'arrivait à moi — ce que ça voulait dire, tu vois —, mais lui y vit une opportunité de se faire de l'argent sur mon dos.

— Non ! (Rio trouvait ce type de plus en plus méprisable.) Se faire de l'argent comment ?

— Il n'avait jamais su garder un boulot longtemps et il était toujours à la recherche d'un moyen de se faire quelques dollars. Il s'est dit qu'en faisant miroiter à des gens qui avaient perdu des êtres chers la possibilité d'entier en contact avec eux et en me forçant à les rencontrer pour les aider, il n'aurait plus qu'à se laisser vivre en comptant l'argent qu'il leur réclamerait.

Elle secoua lentement la tête avant de reprendre :

— J'ai essayé de lui dire que ça ne marchait pas comme ça, que je ne pouvais pas avoir de visions sur commande, que je ne savais jamais quand elles allaient se produire et que, quand elles se produisaient, je n'avais aucun moyen de communiquer avec les mortes. Elles me parlent, me disent ce qu'elles veulent que j'entende ou que je fasse, mais c'est tout.

Pas de causette sur qui se trouve avec elles dans l'au-delà ou d'autres trucs du même genre comme on voit dans les films. Mais mon père n'a rien voulu entendre. Il a exigé que je trouve le moyen d'exploiter mon talent, ce qui fait que, pendant un temps, j'ai essayé de tricher. Ça n'a pas duré longtemps. Une des familles qu'il a tenté d'escroquer a porté plainte et mon père s'est carapaté. Et on n'a plus jamais entendu parler de lui.

Bon débarras, se dit Rio avec fougue, mais il imaginait bien combien ce genre d'abandon avait dû blesser la petite Dylan.

— Et tes frères ? Ils n'étaient pas assez vieux pour s'interposer et faire quelque chose pour contrer ton père ?

— A ce moment-là, ils n'étaient déjà plus là ni l'un ni l'autre, souffla Dylan d'une voix très calme, mais où transparaissait encore plus de peine que lorsqu'elle avait raconté la trahison de son père. Je n'avais que sept ans quand Morrison est mort dans un accident de voiture. Il venait juste d'avoir ses seize ans et son permis. Mon père l'a emmené fêter ça. Il a soulé Morrie et, comme il était encore plus bourré, il lui a confié les clefs pour le retour. Morrie a raté un virage et foncé dans un poteau téléphonique. Mon père s'en est sorti avec une commotion et une fracture de la clavicule, mais Morrie... Il n'est jamais sorti du coma. Il est mort trois jours plus tard.

Rio ne put contenir un grondement. Le besoin de tuer pour venger la femme qu'il tenait dans ses bras et celui de la protéger lui enflammaient les veines.

— Il faut vraiment que je trouve cet être qui se prétend homme pour lui faire comprendre ce que souffrir veut dire, murmura-t-il. Dis-moi qu'après ça ton autre frère a laissé ton père pour mort.

— Non, répondit Dylan. Lennon avait un an et demi de plus que Morrie, mais alors que Morrie était extraverti, Len était calme et réservé. Je me souviens de son visage quand maman est rentrée en nous disant que Morrie était mort et que notre père passerait quelques jours en prison dès qu'il sortirait de l'hôpital. Len s'est comme... dissous. Ce jour-là, j'ai vu quelque chose mourir en lui. Il est parti de la maison pour se rendre directement dans un bureau de recrutement. Il était trop impatient de nous quitter, de quitter tout ça. Il n'a jamais regardé en arrière. Certains de ses amis nous ont dit qu'il avait été envoyé à Beyrouth, mais je n'ai aucune certitude. Il n'a jamais écrit ni téléphoné. Il a tout simplement disparu. J'espère seulement qu'il est heureux, où que sa vie l'ait entraîné. Il le mérite.

— Toi aussi, Dylan, tu le mérites. Putain, ta mère et toi méritez toutes deux bien plus que ce que la vie vous a donné jusqu'ici.

Elle leva le menton et tourna la tête pour lui faire face, les yeux brillants de larmes. Rio prit son beau visage dans les mains et effleura ses lèvres des siennes. Elle lui mit les bras autour du cou et, tandis qu'ils demeuraient ainsi enlacés, il se demanda s'il y avait un moyen pour lui de redonner quelque espoir à Dylan, un peu de bonheur pour elle et cette mère qu'elle aimait tant.

Il pensa à Tess, la Compagne de sang de Dante, et à son incroyable don de guérison. Tess avait aidé Rio à guérir d'un certain nombre de ses blessures et, à plusieurs reprises, il avait assisté à la façon dont elle pouvait faire disparaître des plaies profondes et ressouder des os fracturés.

Elle avait dit que ses capacités s'étaient amoindries depuis qu'elle était enceinte, mais il y avait peut-être une chance, même mince.

Tandis qu'il examinait les différentes possibilités, son portable sonna dans la poche de sa veste. Il tendit la main pour l'attraper et l'ouvrit.

— Merde ! C'est Niko.

Il décrocha.

— Ouais ?

— Mais putain tu es où, mec ?

Il regarda Dylan, nue et resplendissante à la lumière tamisée des cierges.

— Je suis à Manhattan, avec Dylan.

— A Manhattan avec Dylan, répéta Nikolai avec de l'ironie dans la voix. J'imagine que ça explique la Rover garée le long du trottoir à Brooklyn et l'appartement vide. Vous avez décidé de vous faire une toile, ou quoi ? Qu'est-ce qui se passe entre toi et cette foutue femelle, amigo ?

Rio ne se sentait pas d'expliquer sa situation sur le moment.

— Tout va bien de notre côté. Comment ça s'est passé pour Kade et toi ?

— Aucun problème. On a trouvé quatre des cinq sujets et on a supprimé en douceur leurs souvenirs concernant la grotte. (Il eut un petit rire.) Enfin, peut-être qu'on n'a pas été très doux avec le trou duc qui dirige son canard. Ce type-là est un vrai connard. Il ne reste plus que la mère. On a essayé chez elle et au centre d'accueil où elle bosse, mais sans succès. Tu as une idée d'où elle se trouve ?

— Euh... Ouais, dit Rio. Mais ne vous en faites pas. Tout va bien. Je m'occupe de ça moi-même.

Il y eut un instant de silence à l'autre bout de la ligne.

— OK. Et pendant que tu... t'occupes de ça toi-même, est-ce que tu veux que Kade et moi on vienne te chercher avec la Rover ? Il va bientôt falloir mettre les voiles si on veut être de retour à Boston avant le lever du soleil.

— Ouais, bonne idée, répondit Rio, avant d'indiquer à Nikolai le chemin jusqu'à l'hôpital. On se voit d'ici à vingt minutes.

— Au fait, amigo ?

— Ouais ?

— On te récupère tout seul ou est-ce qu'on aura de la compagnie pour le retour ?

Rio regarda Dylan, qui commençait à se rhabiller. Il ne voulait pas lui dire au revoir, mais la ramener au complexe ne semblait pas la chose à faire non plus. Il l'avait déjà entraînée assez loin comme ça dans ses problèmes, d'abord en buvant son sang, puis en la séduisant. S'il la ramenait avec lui, qui sait ce qu'il serait tenté de faire ?

Et pourtant une part de lui voulait la garder tout près, même s'il savait qu'elle pouvait — et devrait — trouver mieux que lui. Il avait si peu à offrir à Dylan ! Pourtant cela ne l'empêchait pas de souhaiter pouvoir tout lui donner.

— Appelle-moi quand tu y seras, se contenta-t-il de répondre à Nikolai. Je t'attendrai.

## CHAPITRE 27

Dylan finit de s'habiller pendant que Rio se mettait d'accord avec Nikolai au téléphone. Il rentrait à Boston cette nuit même. A l'entendre, il partirait dès que les autres guerriers viendraient le récupérer, d'ici à vingt minutes. Autant dire tout de suite.

Et il n'avait pas parlé de ce qu'il advenait d'eux deux dans tout ça.

Dylan s'efforça de ne pas se sentir affectée, mais sans succès. Elle aurait voulu un signe lui prouvant que ce qui venait de se produire entre eux ne le laissait pas indifférent. Mais c'est en silence qu'il ferma son téléphone et commença à se rhabiller.

— Est-ce que Nancy et les autres vont bien ?

— Oui, dit-il quelque part derrière elle. Ils vont très bien. Niko et Kade ne leur ont fait aucun mal et le processus d'effacement des souvenirs est sans douleur.

— Tant mieux.

Elle se pencha sur les deux cierges à moitié consumés et les souffla. Dans le noir elle trouva le courage de lui poser la question qui était restée en suspens toute la nuit.

— Et maintenant, Rio ? Tu vas effacer mes souvenirs ?

Elle ne l'entendit pas bouger, mais sentit l'air se déplacer comme il venait se placer derrière elle et poser ses mains puissantes et chaudes sur ses épaules.

— Je ne veux pas faire ça, Dylan. Pour ton bien, et peut-être aussi pour le mien, je devrais m'effacer de ta mémoire, mais je ne veux pas le faire. Je ne pense pas en être capable.

Lentement, il la fit pivoter. Puis il l'embrassa doucement, avant de poser son front contre le sien.

— Je ne sais pas. Mais je suis sûr d'une chose, c'est que je ne suis pas prêt à te dire au revoir pour l'instant.

— Tes amis vont bientôt te rejoindre.

— Oui.

— Ne pars pas avec eux.

Il lui déposa un baiser sur le front.

— Je dois le faire.

Avant même qu'il le dise, Dylan savait dans son cœur qu'il n'avait pas le choix. Son monde, c'était l'Ordre. Et malgré la tache de naissance qui lui accordait une place particulière au sein de la Lignée, Dylan devait rester auprès de sa mère.

Elle enlaça Rio et enfouit son visage contre sa poitrine. Elle entendait le battement soutenu de son cœur. Elle n'était pas sûre qu'elle parviendrait à se détacher de lui à présent qu'elle avait les bras autour de son torse.

— Tu veux bien m'accompagner jusqu'à l'hôpital ? J'aimerais la voir une dernière fois cette nuit.

— Bien sûr, dit Rio en se dégageant et en lui prenant la main.

Ils quittèrent leur abri de fortune dans l'église vide et revinrent main dans la main jusqu'à l'hôpital. Les heures de visite étaient passées, mais le garde posté à l'accueil avait clairement l'habitude de faire des exceptions pour les familles des patients cancéreux. Il laissa passer Dylan et Rio et ils prirent l'ascenseur jusqu'au neuvième étage.

Rio se posta dans le couloir à l'extérieur de la chambre tandis que Dylan mettait des gants et ouvrait la porte. Sa mère était endormie, aussi se posa-t-elle dans la chaise à côté du lit et se contenta-t-elle de la regarder respirer calmement.

Elle aurait voulu lui raconter tellement de choses, notamment qu'elle avait rencontré un homme extraordinaire. Qu'elle était excitée, effrayée et emplie d'un espoir un peu fou face à l'avenir qui l'attendait peut-être aux côtés de l'homme qui se tenait là dans le couloir.

Elle aurait voulu que sa mère sache qu'elle était en train de tomber éperdument amoureuse d'Eleuterio de la Noche Atanacio, un homme radicalement différent de tous ceux qu'elle avait connus jusque-là.

Mais elle ne pouvait rien lui dire de tout cela. Elle devait garder le secret, pour l'instant en tout cas, et peut-être même pour toujours.

Dylan tendit la main et caressa les cheveux de sa mère avant de remonter doucement la mince couverture jusqu'à ses épaules. Comme elle aurait voulu que sa mère ait connu au moins un amour authentique et sincère dans sa vie. Cela semblait tellement dur qu'elle ait pu faire tant de choix erronés, aimer tant d'hommes indignes d'elle, alors qu'elle méritait tellement de rencontrer quelqu'un d'honnête et de gentil.

— Oh, maman, murmura-t-elle d'une voix douce. C'est tellement injuste.

Ses yeux s'emplirent de larmes. Elle les avait sans doute économisées toute une vie en préparation de ce moment-là, et elle fut bien incapable de les retenir. Elle avait beau les essuyer, elles coulaient sans arrêt et il y en avait trop pour qu'elle puisse y faire quoi que ce soit avec ses mains couvertes de latex. Elle se leva et alla prendre quelques Kleenex dans la boîte posée sur la table roulante. Comme elle se tamponnait les yeux, elle remarqua un paquet enrubanné posé sur une table de l'autre côté de la petite chambre. Elle s'approcha et vit qu'il s'agissait de chocolats de luxe. La boîte n'était pas ouverte. Intriguée, Dylan prit la petite carte glissée sous le ruban de soie.

On pouvait y lire : *«À Sharon. Revenez-moi vite. Bien à vous, F.R.»*

Il ne fallut pas longtemps à Dylan pour se rendre compte qu'il devait s'agir des initiales du propriétaire du centre d'accueil pour jeunes fugueuses, M. Radgess. Fodil, l'avait appelé sa mère. Il avait dû passer la voir peu de temps après le départ de Dylan. Le message avait quelque chose d'un peu plus intime que ce à quoi on pouvait s'attendre d'un patron souhaitant un prompt rétablissement à une de ses employées.

Bon Dieu, pourrait-il s'agir de quelque chose de plus qu'un des nombreux engouements catastrophiques de sa mère ?

Dylan ne savait si elle devait rire ou pleurer encore plus à l'idée que sa mère puisse avoir trouvé quelqu'un de correct. Certes, elle ne connaissait rien de Fodil Radgess en dehors de sa réputation d'homme d'affaires riche, charitable et quelque peu excentrique. Mais, vu les goûts désastreux de sa mère, Dylan se dit qu'elle aurait pu trouver bien pire – et l'avait déjà fait.

— Elle ne m'entend pas.

En entendant soudain une voix féminine résonner dans la chambre, Dylan se figea.

Ce n'était pas la voix de sa mère.

Et, une fraction de seconde avant d'avoir analysé le murmure brouillé, elle se rendit compte que ce n'était pas une voix normale. Elle se retourna pour se trouver face au spectre d'une jeune femme.

— J'ai essayé de le lui dire, mais elle ne m'entend pas... Vous... vous m'entendez ?

Les lèvres du fantôme ne bougeaient pas, mais Dylan la comprenait aussi clairement que tous ceux que son don de Compagne de sang

l'avait déjà amenée à voir. Il posait sur elle le regard plein de tristesse d'une jeune fille morte qui ne paraissait même pas avoir vingt ans.

La tenue gothique et la paire de tresses noires qui pendaient sur les épaules du spectre rappelaient quelque chose à Dylan. Elle avait vu cette fille au centre d'accueil. Toni... C'était une des préférées de sa mère, une fugueuse qui ne s'était jamais présentée à l'employeur que Sharon lui avait trouvé. Dylan se souvenait de la déception de sa mère quand elle lui avait raconté le retour de Toni à la rue. Et voilà que cette pauvre enfant réapparaissait enfin, mais depuis l'autre monde, beaucoup trop loin pour que quiconque puisse encore l'aider.

Mais alors pourquoi essayait-elle de communiquer avec Dylan ?

Par le passé, elle se serait probablement efforcée d'ignorer l'apparition, mais elle ne pouvait plus nier cette réalité étrange. Quand le spectre lui redemanda si elle l'entendait, elle hocha la tête.

— C'est trop tard pour moi, mais pas pour elles. Elles ont besoin de vous.

— Besoin de moi pour quoi ? demanda doucement Dylan, pourtant consciente que sa voix ne portait jamais dans l'au-delà. Qui a besoin de moi ?

— Il y en a d'autres comme nous... vos sœurs.

La jeune femme pencha la tête en arrière, découvrant le dessous de son menton. Sur sa peau irréaliste se dessinait la tache de naissance que Dylan connaissait bien.

— Tu es une Compagne de sang, laissa-t-elle échapper dans un hoquet de surprise.

*Bon Dieu de merde !*

Avaient-elles toutes été des Compagnes de sang ? Elle n'avait jamais vu que des fantômes de femmes, toujours jeunes et apparemment en bonne santé. Étaient-elles toutes nées avec la marque de la larme dans un croissant de lune ?

— C'est trop tard pour moi, répéta le fantôme de Toni.

Sa silhouette commençait à se désintégrer en clignotant comme un hologramme faiblissant. Elle devenait transparente, guère plus qu'une vague manifestation d'électricité statique dans l'air. Et sa voix n'était plus qu'un murmure étouffé de plus en plus ténu tandis que son image disparaissait.

Mais Dylan entendit ses derniers mots, et ils la glacèrent.

— Ne le laissez pas en tuer d'autres comme nous...

Lorsque Dylan sortit de la chambre de sa mère, son visage était d'une pâleur mortelle.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Elle va bien ? demanda Rio, dont le cœur se serra à l'idée que Dylan venait peut-être d'assister seule à la mort de sa mère. Quelque chose...

Dylan secoua la tête.

— Non, maman va bien. Elle dort. Mais il y avait... Oh, mon Dieu, Rio. (Elle baissa la voix et l'attira vers un coin désert du couloir.) je viens juste de voir le spectre d'une Compagne de sang.

— Où ça ?

— Dans la chambre de ma mère. C'était une fugueuse du centre d'accueil, une jeune fille que ma mère avait prise sous son aile jusqu'à ce que, récemment, elle disparaisse. Elle s'appelait Toni, et elle... (Dylan s'interrompt et serra les bras.) Rio, elle vient juste de me dire qu'elle a été assassinée et qu'elle n'est pas la seule. Elle dit qu'il y en a d'autres comme elle. Elle m'a montré sa tache de naissance et m'a suppliée de ne pas laisser mes « sœurs » se faire tuer.

*Putain de merde !*

En entendant cet hallucinant message d'avertissement, Rio sentit la peur le glacer. Il pensa immédiatement au fils corrompu de Dragos et à la possibilité très réelle que ce salaud ait libéré l'Ancien de son caveau, comme le craignait l'Ordre. Il n'était pas improbable qu'il soit en train de le forcer à féconder de multiples femelles pour obtenir de nouveaux Gen-1.

Pour autant qu'il sache, le fils de Dragos était peut-être en train d'enlever des Compagnes de sang aux quatre coins de la planète dans cet objectif précis.

— Elle a dit « *Ne le laissez pas en tuer d'autres comme nous* », comme si, moi aussi, j'étais en danger.

Rio sentit une sueur froide dans son dos.

— Tu es sûre que c'est ce que tu as vu, et entendu ?

— Oui.

— Montre-moi, dit-il en faisant un pas vers la chambre. Je dois voir ça par moi-même. C'est toujours là ?

Dylan secoua la tête.

— Non, elle est partie. Les apparitions sont comme du brouillard... Elles ne restent pas visibles longtemps.

— Tu lui as demandé où les autres pouvaient se trouver, ou qui l'avait tuée ?

— Malheureusement, comme je te l'ai dit, ça ne fonctionne pas comme ça. Elles peuvent parler, mais je ne crois pas qu'elles puissent m'entendre. J'ai essayé, mais ça ne marche jamais.

Elle regarda Rio un long moment avant de poursuivre :

— Rio, je pense que toutes les visions que j'ai eues – depuis la toute première, alors que je n'étais qu'une gamine – étaient les spectres de Compagnes de sang. Je me suis toujours dit que c'était bizarre que je ne voie que des femmes, de jeunes femmes, qui auraient dû être en parfaite santé. Quand j'ai vu la tache de naissance sous le menton de Toni, tout s'est mis en place dans ma tête. Rio, je comprends maintenant, je le sens. Elles étaient toutes Compagnes de sang.

Rio se passa une main sur la tête et laissa échapper un juron entre ses dents.

— Il faut que j'appelle Boston et que je leur parle de ça.

Dylan acquiesça sans le quitter des yeux. Lorsqu'elle parla, sa voix tremblait un peu.

— Rio, j'ai peur.

Il la serra contre lui, conscient de ce que lui coûtait cet aveu, même si c'était à lui qu'elle le faisait.

— Ne crains rien. Je te protégerai. Mais je ne peux pas te laisser ici cette nuit, Dylan. Je te ramène avec moi au complexe.

Elle fronça les sourcils.

— Mais, maman...

— Si je peux t'aider aussi, je le ferai, dit-il. Mais d'abord, j'ai besoin de te savoir en sûreté.

Le regard de Dylan se fit implorant, mais elle finit par hocher la tête.

— Entendu, Rio. Je rentre avec toi.

# CHAPITRE 28

Rio n'hypnotisa pas Dylan pour le trajet de retour vers Boston.

Malgré les regards en coin que Nikolaï et Kade lui jetaient depuis l'avant du 4 x 4 pour lui signifier qu'il avait tort de ne pas respecter le protocole sur ce point, Rio ne pouvait plus traiter Dylan autrement qu'avec une confiance totale. Il savait qu'il prenait un risque énorme en lui révélant ainsi l'emplacement du quartier général de l'Ordre alors qu'il n'était même pas sûr du temps qu'elle allait y passer avec lui ou du statut qu'elle y aurait. Pourtant, il lui faisait vraiment confiance.

C'était même beaucoup plus que ça. Il était quasiment certain d'être amoureux d'elle.

Cependant, il garda cette époustouflante découverte pour lui-même, car il voyait bien que Dylan s'angoissait à l'idée de laisser sa mère seule à New York. A chaque kilomètre qui les rapprochait de Boston, il sentait son cœur battre un peu plus vite. Il n'avait pas besoin d'être lié à elle par le sang pour ressentir l'indécision qui irradiait de son corps tandis qu'elle se reposait contre lui sur la banquette arrière, le regard perdu dans le paysage brouillé qui défilait derrière les vitres teintées.

Elle n'avait aucune envie d'être là.

Rio ne doutait pas qu'elle éprouve quelque affection envers lui. Après cette nuit, il savait que c'était le cas. Et il était prêt à croire que dans des circonstances différentes elle n'aurait pas eu cet air de vouloir s'arracher à leur véhicule pour retourner le plus vite possible à New York.

— Hé, murmura-t-il à son oreille alors que Nikolaï tournait dans l'allée qui menait au portail du complexe. On va trouver un moyen de s'en sortir, OK ?

Elle lui fit un petit sourire, mais ses yeux exprimaient de la tristesse.

— Serre-moi fort, Rio.

Il la serra contre lui et pressa ses lèvres tendrement contre les siennes.

— Je ne laisserai rien de mauvais se produire, je te le promets.

Comment parviendrait-il à honorer une promesse de cette ampleur ? Il n'en était pas très sûr mais, en voyant la lueur d'espoir qui s'allumait dans les yeux de Dylan, il se jura de faire tout ce qui serait en son pouvoir, et plus encore, pour y parvenir.

Le 4 x 4 franchit le portail et s'engagea dans le garage sécurisé qui abritait la flotte de véhicules de l'Ordre.

— Home, sweet home, ironisa Kade de sa voix traînante en sortant de la voiture.

Nikolaï jeta un regard à Rio par-dessus les sièges avant.

— On va descendre au labo. Tu veux qu'on dise à Lucan et aux autres que tu nous rejoins bientôt ?

Rio hocha la tête.

— Ouais, je vous suis. Laissez-moi quelques minutes.

— Ça marche.

Nikolaï reporta son regard sur Dylan.

— Écoutez. Je suis vraiment désolé pour votre mère. Ça doit être dur. Il n'y a pas vraiment de mots pour dire ça, vous savez.

— Je sais, murmura-t-elle. Mais merci quand même, Nikolaï.

Ce dernier maintint le contact l'espace d'un instant, puis il claqua le dossier du plat de la main.

— Bon. Eh bien, à tout de suite, mec.

Rio n'aimait pas l'idée de devoir laisser Dylan.

— Dis à Lucan que je vais amener Dylan à la réunion.

Dylan comme Nikolaï le regardèrent avec surprise. Kade, qui avait entendu de l'extérieur du véhicule, lâcha un juron et se mit à rire sous cape comme si Rio avait perdu la tête.

— Tu veux amener une civile dans une réunion avec Lucan ? dit Nikolaï. Qui plus est, une civile qu'il t'a ordonné de nettoyer ?

— Dylan a vu quelque chose cette nuit, révéla Rio. Et je pense que l'Ordre doit en entendre le récit de sa bouche.

Nikolaï le considéra en silence pendant un temps qui parut très long. Puis il hocha la tête comme s'il avait compris que Rio ne changerait pas d'avis. Il se rendait compte que Dylan n'était pas seulement une civile, ou l'objet d'une mission que Rio aurait été incapable de mener à son terme. A voir l'éclat de ses yeux bleu de glace, Niko comprenait l'importance que Dylan avait prise pour lui. Il comprenait et, à en juger par son sourire en coin, il approuvait.

— Et merde, amigo, lâcha le guerrier blond. C'est d'accord, je vais lui répéter ce que tu viens de dire.

Nikolaï et Kade se dirigèrent ensemble vers l'ascenseur. Trois minutes plus tard, Rio et Dylan sortaient de la Rover et, main dans la main, rejoignaient à leur tour l'ascenseur qui allait les emmener jusqu'au quartier général de l'Ordre cent mètres plus bas.

Cela fit bizarre à Rio de parcourir le labyrinthe de couloirs sécurisés sans se sentir comme une bête égarée laissée libre d'explorer sa tanière sans but précis, sentiment qui l'avait habité pendant les longs mois qui avaient suivi l'explosion.

Il avait désormais un but : *Dylan*.

— Tu penses pouvoir parler de ce que tu as vu dans cette chambre d'hôpital tout à l'heure ? lui demanda-t-il dans le couloir. Parce que, si tu préfères éviter, je peux le faire pour...

— Non, ça va. Si tu penses que je peux aider, alors je veux le faire.

Il l'arrêta dans le long couloir de marbre blanc, pas très loin des murs de verre du labo où ses frères d'armes devaient les attendre.

— Dylan, ce que tu as fait pour moi cette nuit – me donner ton sang, rester avec moi alors que tu aurais eu tous les droits de me laisser là sans regret... Tout ce qui s'est passé entre nous cette nuit, je veux que tu saches que ça signifie beaucoup pour moi. Je suis...

Il voulait lui dire qu'il était en train de tomber amoureux d'elle, mais cela faisait si longtemps qu'il n'avait pas prononcé ces mots – des mots qu'il n'aurait même pas cru pouvoir penser de nouveau, et encore moins avec une telle sincérité – qu'il s'interrompit net, laissant s'installer un silence gêné.

— Je t'en suis reconnaissant, finit-il par dire, se contentant d'exprimer l'émotion qui partageait son cœur avec sa passion pour elle. Je ne pense pas pouvoir un jour te payer ma dette pour tout ce que tu m'as donné cette nuit.

Il semblait qu'à ces mots les yeux de Dylan avaient perdu un peu de leur éclat.

— Tu crois vraiment que je te tiendrais comptable de ce que j'ai fait ? (Elle secoua lentement la tête.) De nada. Tu ne me dois rien, Rio.

Il se lança dans une nouvelle tentative pour expliquer ce qu'elle représentait pour lui, mais Dylan était repartie dans le couloir.

– Et merde, siffla-t-il en se passant une main dans les cheveux.

Il la rattrapa quelques pas plus loin, juste à temps pour entendre la voix de Lucan résonner à travers les parois vitrées du labo.

– Comment ça, il l'amène avec lui ? Putain, il a intérêt à avoir une sacrée bonne raison pour ramener cette journaliste dans le complexe.

Quelle qu'ait pu être l'irritation de Dylan à l'égard de Rio et de sa gratitude polie, elle s'évanouit sous la frayeur que provoqua en elle le rugissement du chef de l'Ordre. Elle ne voulait pas s'avouer qu'elle avait besoin de la protection de Rio, mais seule la présence de sa grande main venue se loger au creux de ses reins au moment où ils pénétraient dans la salle de réunion l'empêcha de vaciller.

Il y avait là huit guerriers vampires à l'air féroce et armés jusqu'aux dents. Le regard de Dylan passa rapidement en revue la menace à laquelle elle faisait face. Lucan, le chef, en faisait clairement partie. Elle l'avait vu plus tôt dans la journée avec Rio, à qui il avait ordonné d'un ton sans réplique de la ramener à New York et d'effacer ses souvenirs comme ceux de sa mère, de son patron et de ses amies.

A côté de Lucan, devant une petite dizaine d'ordinateurs et deux fois plus d'écrans, se tenait un mâle de la Lignée pourvu de cheveux blonds ébouriffés. Il regardait Dylan par-dessus les verres bleu pâle de minces lunettes de soleil rectangulaires. De tous les guerriers réunis dans la pièce, celui-ci parut à Dylan le moins menaçant, même s'il mesurait facilement plus d'un mètre quatre-vingts et était aussi musculeux que les autres.

– Je vous présente Dylan Alexander, déclara Rio au groupe. Je suis sûr que désormais vous savez tout de l'histoire de la grotte de Jicin et des photos que Dylan a prises à l'intérieur.

Lucan croisa les bras sur sa poitrine.

– Ce que je voudrais bien savoir, c'est pourquoi tu l'as ramenée ici ce soir en contradiction flagrante avec les directives de ta mission. Elle a beau être une Compagne de sang, elle n'en est pas moins une civile, Rio, et une civile en contact avec les médias, qui plus est.

– Plus maintenant, intervint Dylan, se défendant avant que Rio soit obligé de le faire à sa place. Mes contacts avec les médias n'existent plus. Et même si ce n'était pas le cas, vous avez ma parole que je ne divulguerais jamais volontairement le moindre élément de ce que je sais sur la Lignée. Je suis profondément désolée d'avoir risqué de dévoiler votre existence aux humains. J'aimerais ne jamais avoir pris ces photos ou écrit cet article.

S'ils la crurent, ils n'en laissèrent rien paraître. Les autres membres de l'Ordre la regardaient depuis leur siège à une vaste table de réunion, comme un jury jugeant l'accusé. Il y avait là Nikolai et Kade, assis à côté d'un guerrier noir au crâne rasé avec des épaules à faire pâlir d'envie n'importe quel joueur de football américain. Mais si ce type était menaçant, celui qui lui faisait face était encore plus intimidant. Avec ses cheveux mi-longs et ses yeux émeraude, ce type semblait avoir tout vu et tout fait.

Il regardait Dylan d'un air scrutateur, comme d'ailleurs les deux derniers mâles présents dans la pièce, un guerrier à l'air sûr de lui qui polissait une paire de méchantes lames courbes et une sorte de militaire avec des cheveux très courts et un regard bleu acier sinistre dans un visage taillé à la serpe.

Rio lui passa un bras autour des épaules. Cette étreinte légère la rassura et elle n'eut plus le sentiment d'être seule face à cette dangereuse escouade de guerriers entraînés au combat. Même si c'était peut-être son seul allié dans la pièce, Rio la soutenait.

Il lui faisait confiance, Dylan le sentait dans la chaleur de son corps et la tendresse avec laquelle il la regardait tout en s'adressant à ses frères d'armes.

– Vous savez tous que Dylan a découvert la grotte cachée dans la montagne, mais vous ne savez pas précisément comment elle l'a trouvée. (Il se racla la gorge.) C'est Eva qui lui a montré le chemin.

Une rumeur d'incrédulité mêlée de franche hostilité se déclencha dans la salle. Mais c'est la voix de Lucan qui domina celle des autres.

– Maintenant, tu nous dis qu'elle est liée d'une façon ou d'une autre à cette putain de traîtresse ? Et comment diable est-ce possible alors qu'Eva est morte depuis un an ?

– C'est le spectre d'Eva que Dylan a vu en République tchèque, dit Rio. Son don de Compagne de sang est de voir et d'entendre les morts. Eva lui est apparue et l'a menée à la grotte.

Dylan regarda les guerriers digérer cette nouvelle donnée. Elle put lire sur presque tous les visages endurcis qu'Eva n'avait pas d'ami parmi eux. Ce qui n'avait rien d'étonnant vu ce qu'elle avait infligé à Rio – à eux tous – en les trahissant.

– Cette nuit, Dylan a vu une autre morte, ajouta Rio. Une autre Compagne de sang, plus précisément. Cette fois l'apparition a eu lieu dans la chambre d'hôpital de sa mère. Et la jeune morte lui a dit quelque chose que vous voudrez tous entendre.

Il se tourna vers Dylan et lui fit signe de poursuivre. Sans éviter les regards posés sur elle, elle répéta soigneusement tout ce que le fantôme de Toni lui avait dit, mot pour mot, au cas où cela pourrait aider à décoder l'avertissement venant de l'au-delà.

– Seigneur, dit le guerrier installé devant les ordinateurs quand elle eut fini de parler.

Il se passa les doigts dans les cheveux, ébouriffant un peu plus ses épis blonds.

– Rio, rappelle-moi cette possibilité que tu évoquais : que quelqu'un soit en train de créer une nouvelle population de vampires de première génération.

Rio arbora un air sinistre, et Dylan se raidit.

– Si l'Ancien a pu être réveillé de son hibernation, comment être sûr qu'il ne procréé pas ? Ou que quelqu'un ne le force pas à procréer ?

En les entendant parler, Dylan voyait se mettre en place les pièces d'un puzzle qui la tenait en échec depuis plusieurs jours – précisément depuis qu'elle avait mis le pied dans cette grotte. Le caveau caché avec sa tombe ouverte. Les étranges symboles tracés sur les parois, comme extraterrestres. Le mal qui, malgré l'absence de son occupant d'origine, imprégnait la caverne...

La grotte avait bien servi de chambre d'hibernation, comme Rio l'avait involontairement dit devant elle.

Et la dangereuse créature qui avait longtemps dormi dedans était désormais lâchée quelque part dans la nature.

Il procréait. Assassinaït. *Oh, non !*

Assis de l'autre côté de la table, Nikolai lança un regard préoccupé à Rio.

– Si le dernier de ces sauvages d'extraterrestres joue de nouveau les étalons, la question est de savoir depuis quand.

– Et avec combien de Compagnes de sang, ajouta Lucan. Si le scénario en cours est vraiment la capture et l'emprisonnement – voire dans certains cas le meurtre – de Compagnes de sang, j'ai peur d'imaginer la suite. Gideon, tu peux faire une vérification sur les archives des Havrobscurs, qu'on voie si des disparitions de Compagnes de sang ont été signalées au cours de la dernière décennie ?

– Je m'en occupe, répondit Gideon en lançant aussitôt de multiples recherches sur de multiples ordinateurs.

Le prochain à parler fut le guerrier qui avait l'air tout droit sorti de *Soldier of Fortune*.

– Eh bien, c'est un vrai miracle, mais le directeur régional de l'Agence du maintien de l'ordre a accepté une rencontre cette nuit. Tu veux que je fasse part du scoop de la Compagne de sang morte à M. Clameur ?

Lucan parut peser le pour et le contre, puis il secoua légèrement la tête.

– Pour l'instant, on va garder ça pour nous, Chase. Nous ne savons pas encore précisément ce que nous cherchons et nous allons déjà suffisamment secouer le cocotier de l'Agence quand nous leur annoncerons que, d'après nous, les quelques Gen-1 encore en vie sont en danger. Chase acquiesça.

Tandis que les autres commençaient à discuter entre eux, Lucan rejoignit Rio et Dylan pour leur dire quelques mots en privé.

— Merci pour cette information précieuse, dit-il à Dylan. Mais il n'en reste pas moins que les civils n'ont rien à faire dans ce complexe.

Il se tourna vers Rio et scruta son visage d'un regard perçant.

— On lui a donné le choix et elle a pris sa décision. Tu sais que nous ne pouvons lui permettre de rester. Pas comme civile.

— Ouais, grommela Rio. Je sais.

Lucan attendit, à l'évidence conscient que quelque chose d'intime se passait entre Dylan et Rio. Il se racla la gorge.

— Alors, si tu as quelque chose à me dire, mon vieux...

Sans s'en rendre compte, Dylan retint sa respiration pendant le long silence qui suivit. Elle ne savait pas ce qu'elle attendait de Rio : qu'il défie la règle imposée par Lucan ? Qu'il avoue son amour et sa volonté de se battre pour la garder à ses côtés malgré ce que le reste de l'Ordre pourrait penser d'elle ?

Mais il ne fit rien de tout cela.

— Il faut que je parle à Dante, dit Rio à Lucan. Et à Tess. J'ai quelque chose d'important à lui demander.

Lucan l'étudia, les yeux plissés.

— Tu sais ce que j'attends de toi, Rio. Tiens-moi au courant en cas de changement.

— Entendu, acquiesça Rio.

Quand Lucan eut tourné les talons pour rejoindre Gideon, Rio prit le menton de Dylan du bout des doigts.

— Je t'ai promis d'essayer d'aider ta mère, lui rappela-t-il avec douceur. Je ne sais pas si c'est possible, mais il faut que cette question soit réglée avant que nous puissions parler de nous deux. Je sais que je ne peux pas te demander de rester ici avec moi alors que tu souffres d'être éloignée de ta mère. Je n'oserais pas t'imposer ce choix.

Il sentit l'espoir se réveiller en elle.

— Mais... tu aurais envie de me demander de rester avec toi ?

Il lui caressa la joue et ramena une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Oh, oui, Dylan, j'en ai très envie.

Il baissa la tête et l'embrassa devant tous les autres guerriers. Ce fut bref, mais d'une grande douceur. Quand il se dégagea, Dylan sentit les regards de tous les membres de l'Ordre se poser sur elle. Enfin, sur eux deux. Mais elle était sous le charme des yeux de Rio. Ils brûlaient de désir et d'affection, leurs immenses iris parcourus d'éclairs d'ambre.

— Laisse-moi te ramener dans mes quartiers et t'apporter quelque chose à manger. Il faut que je parle avec Dante et Tess, mais je ne serai pas long.

## CHAPITRE 29

Lorsque Rio rejoignit son appartement un moment plus tard, le calme y régnait. Depuis le salon, il sentit les parfums mêlés des autres Compagnes de sang venues apporter nourriture et réconfort à Dylan, mais c'est le genièvre et le miel caractérisant celle-ci qui l'attirèrent vers la chambre. La douche coulait dans la salle de bains et il n'eut aucun mal à imaginer la vapeur et l'eau savonneuse caressant son corps splendide.

S'approchant de la porte entrouverte, il vit que la réalité dépassait son imagination.

Dylan se tenait sous la double tête de l'immense douche de plain-pied, les mains posées sur les carreaux de céramique du mur, le dos arrondi en une courbe gracieuse qui recevait les jets. Elle avait relevé le menton et fermé les yeux. Ses cheveux roux que l'eau faisait virer au cuivre sombre étaient comme parsemés d'or et collaient à sa peau comme de la soie humide.

De l'écume de savon coulait le long de ses fesses rebondies et... *Cristo*, elle passait aussi entre elles pour rejoindre ses longues cuisses élancées.

La bouche soudain sèche, Rio s'humecta les lèvres. Il sentit sur sa langue la piqûre de ses crocs émergents et, plus bas, l'érection témoignant de son désir croissant pour cette femelle.

*Ma femelle*, fit écho en lui une pulsion exclusivement mâle qui n'appartenait qu'à la Lignée.

Il la désirait, désirait la sentir chaude et mouillée sous lui, et il se sentait incapable d'attendre pour assouvir ce désir.

Il dut faire du bruit parce que Dylan relâcha soudain sa tête pour la tourner vers lui. Elle ouvrit les yeux et lui sourit à travers la paroi vitrée, un lent sourire de séduction qui faillit le rendre fou. Il aurait voulu être déjà nu sous l'eau avec elle.

Mais faire l'amour dans la pénombre d'une petite alcôve d'église n'était pas du tout la même chose que de le faire face à face, peau contre peau dans la lumière vive de cette salle de bains, qui était de surcroît garnie de miroirs. Là, il n'avait nulle part où se cacher. Dylan le verrait tout entier, elle verrait toutes les cicatrices qu'elle n'avait peut-être pas remarquées quand ils avaient fait l'amour presque dans le noir quelques heures auparavant.

La honte lui donna l'envie de tamiser la dizaine de lampes encastrées au plafond. Il leur lança un regard irrité, mais la voix de Dylan l'arracha à cette pensée.

— Rio... viens me rejoindre. *iMadré de Dios !* Le son de cette invitation prononcée d'une voix rauque suffit à l'empêcher de penser à quoi que ce soit d'autre qu'à se déshabiller pour obéir.

Il rencontra le regard de Dylan à travers la porte vitrée de la douche, ses yeux déjà envahis par l'ambre et ses pupilles réduites à de fines fentes noires derrière ses paupières lourdes.

— Arrive ici, Rio, dit Dylan.

Elle ne le quittait pas du regard en passant ses paumes ouvertes sur son ventre plat et les courbes généreuses de ses seins.

— Viens avec moi... Je veux sentir tes mains sur mon corps.

*Oh, putain !*

Rio serrait les mâchoires à s'en faire éclater les molaires. Il était sacrement difficile de se complaire dans le doute ou la honte quand la seule femme qu'il désirait – plus qu'il n'avait jamais rien désiré de sa vie – le regardait comme si elle avait l'intention de le bouffer tout cru.

Il se débarrassa de ses rangers et de ses chaussettes, puis arracha sa chemise, son pantalon et son boxer. Enfin il se tint là, nu, excité, ses dermoglyphes puisant de toutes les couleurs de son désir. Les poings serrés, il laissa Dylan le regarder longuement.

L'épreuve lui parut insupportable. Il savait ce qu'elle voyait en parcourant lentement son corps. Et pour cause, il le voyait lui aussi : son torse meurtri, dont la peau était par endroits lustrée et resserée, à d'autres granuleuse, portant encore, profondément enfoncés dans sa chair, de petits éclats de métal ; et, plus bas, la large cicatrice rouge qui courait le long de sa cuisse gauche, cette entaille qui avait failli lui coûter la jambe entière.

Dylan voyait toute cette laideur.

Il attendait qu'elle relève les yeux, s'apprêtait à voir de la pitié sur son visage, craignait même d'y voir du dégoût.

— Rio, murmura-t-elle d'une voix toujours aussi rauque.

Elle leva doucement la tête et leurs regards se croisèrent.

Ses yeux avaient pris la teinte d'une forêt la nuit et elle avait les pupilles écarquillées derrière ses longs cils. Il n'y lut aucune pitié, seulement un franc désir féminin.

Rio aurait voulu lancer la tête en arrière et hurler son soulagement, mais la vue des lèvres entrouvertes de Dylan, de son regard affamé qui le dévorait sans retenue le laissa sans voix.

Elle ouvrit la porte vitrée de la douche.

— Entre, exigea-t-elle en lui décochant le sourire le plus sexy qu'il ait jamais vu. Entre là-dedans... tout de suite.

Il sourit et alla la rejoindre sous les jets d'eau chaude.

— Voilà qui est mieux, ronronna Dylan en l'enlaçant pour l'entraîner dans un baiser passionné.

C'était si bon de la sentir contre lui : cette peau chaude et glissante, toutes ces courbes exquisées... Rio passa les doigts dans les cheveux mouillés de Dylan et sentit le chaud battement de son cœur à l'endroit où son poignet reposait contre sa gorge.

— Je veux te goûter, dit-elle, déposant un chapelet de baisers le long de son cou jusqu'au creux de la clavicule, puis le long de son épaule.

Elle plongea alors encore plus bas, jouant de la langue sur sa poitrine musclée, excitant ses tétons jusqu'à les faire durcir.

— Tu es délicieux, Rio. Je pourrais te manger tout entier.

Il grogna tandis qu'elle laissait descendre sa langue le long de son sternum en le mordillant çà et là. Puis elle passa du côté où il était couturé de cicatrices et ses baisers se firent moins joueurs.

Rio en eut le souffle coupé.

— Ne fais pas ça, dit-il d'une voix éraillée, pris d'une panique étrange à l'idée qu'elle se rapproche de ces marques hideuses.

Elle releva la tête pour lui lancer un regard interrogateur. Il aurait voulu mourir de honte.

— Ça va. Tu n'as pas besoin de...

— Est-ce que ça va te faire mal si je te touche là ? demanda-t-elle doucement en effleurant du bout des doigts la peau saccagée. Est-ce que ça fait mal, Rio ?

Il parvint à secouer faiblement la tête.

Cela ne faisait pas mal. Le peu qu'il parvenait à sentir à travers les terminaisons nerveuses endommagées et les cicatrices étaient agréables. *iCristo en cielo !* Comme c'était bon d'être touché par elle !

— Et ça, est-ce que ça fait mal, interrogea-t-elle en embrassant avec toute la délicatesse dont elle était capable ce qu'il avait de plus laid. Qu'est-ce que ça fait, Rio ?

— Ça fait du bien, parvint-il à articuler, la gorge serrée, et pas seulement à cause du pur plaisir de sentir la bouche de Dylan sur son corps. Ce don plein de tendresse, ce doux baiser plein d'acceptation, le touchait à un endroit si profond et si oublié qu'il le croyait mort depuis longtemps.

— Dylan... tu es... Seigneur, mais tu es la femme la plus incroyable que j'ai jamais connue. Vraiment.

Elle leva la tête avec un sourire rayonnant.

— Eh bien, accroche-toi, parce que tu n'as encore rien vu.

Se mettant à genoux sur le sol carrelé devant lui, Dylan lui embrassa le pelvis et les cuisses, lapant les petits ruisseaux qui cascadaient sur sa peau. Chaque passage de sa bouche à proximité de son sexe augmentait son érection, si tant est que ce fût possible. Et lorsqu'elle leva ses petites mains mouillées pour s'en saisir, il crut qu'il allait perdre la raison.

— Alors, c'est comment ? demanda-t-elle en le caressant des testicules au gland en de lents mouvements, l'éclair malicieux de ses yeux indiquant qu'elle savait très exactement comment c'était.

Et c'était tant mieux parce qu'il serait incapable de parler tant qu'elle continuerait à le caresser ainsi.

Et comme si ça ne suffisait pas, Dylan se mit à faire jouer sa langue le long de son membre, puis vint entourer son gland de ses lèvres avant de le prendre dans sa bouche.

Rio laissa échapper un gémissement rauque et il eut beaucoup de mal à garder l'équilibre tandis qu'elle semblait vouloir l'avaler. Il frissonna lorsqu'elle passa la langue sous son pénis, ce qui ne fit qu'augmenter le plaisir qui menaçait de le submerger comme un raz-de-marée.

Oh, putain, s'il ne l'arrêtait pas tout de suite, il allait...

Avec un feulement animal, il força Dylan à se relever.

— À moi, maintenant, dit-il d'une voix profonde et irréaliste.

Il la plaqua contre le mur carrelé et l'embrassa avec la même lenteur qu'elle lui avait infligée. Il joua des lèvres le long de sa gorge et entre ses seins, où la palpitation de son cœur dansa contre sa langue. Il embrassa ses tétons au rose si parfait et promena le bout de ses crocs jusqu'au creux de son nombril puis jusqu'à la courbe de sa hanche.

— Moi aussi, j'ai envie de te goûter, dit-il d'une voix épaisse, la laissant apercevoir ses crocs, qui avaient atteint le maximum de leur longueur.

Dylan écarquilla les yeux, mais ce n'était pas sous l'effet de la peur. Il l'entendit retenir sa respiration lorsqu'il baissa la tête pour effleurer doucement ses fines boucles rousses.

— Mmm ! gémit-il contre sa chair laiteuse. Tu es délicieuse.

Au premier contact de la bouche de Rio contre son sexe, Dylan poussa un cri qui se mua en long gémissement tandis qu'il l'explorait d'une langue agile. Il était sans pitié, tenant à l'entendre crier de plaisir. Il s'enfonça plus avant entre ses cuisses, se délectant de sentir les mains de Dylan lui empoigner les cheveux pour lui maintenir la tête contre elle, tremblante sous la montée de l'orgasme.

— Oh, mon Dieu, haleta-t-elle. Oh, Rio... oui...

Elle dit de nouveau son nom. Pas le surnom que tout le monde utilisait. Son vrai nom. Celui qui sonnait si bien dans sa bouche. Elle le cria quand la jouissance l'envahit et ce fut la plus belle chose qu'il ait jamais connue.

Rio aurait voulu rester là, entre ses cuisses, mais son désir était trop fort. Il était prêt à exploser, et voulait être en elle. Il en avait besoin comme il avait besoin d'air et de sang pour survivre.

Il se releva et écarta les cheveux mouillés du visage de Dylan.

— Tourne-toi, lui chuchota-t-il. Mets tes mains contre le mur et courbe le dos comme tu le faisais quand je suis entré.

Elle obéit avec un sourire de contentement, écartant bien les bras et lui présentant son cul magnifique. Rio caressa sa peau parfaite et laissa ses doigts jouer dans le sillon qui séparait ses fesses rondes avant de rejoindre son sexe. Elle retint une nouvelle fois sa respiration quand il écarta les lèvres gonflées et vint y appuyer son gland.

— C'est ce que j'ai eu envie de faire quand je t'ai vue comme ça, Dylan.

— Oui, murmura-t-elle, toute frissonnante de plaisir. Il poussa et sentit les parois brûlantes de son vagin agripper son membre raidi. Puis il se retira, tremblant du bonheur que cela lui procurait. Oh, à ce rythme-là il n'allait pas tenir longtemps. Ça n'avait d'ailleurs pas d'importance. Il ne demandait qu'à se perdre dans la chaleur de Dylan, lui donner tout ce qu'il avait à donner, parce qu'il savait dans son cœur que le temps leur était compté.

Elle retournerait bientôt dans son monde, tandis qu'il resterait dans le sien.

Rio enlaça Dylan, la gardant aussi proche de lui que possible tandis que l'extase le rattrapait, puis il cria de toute la force de son orgasme.

Et, même une fois la vague passée, il serra longtemps dans ses bras la femme qu'il savait ne pas pouvoir garder près de lui.

# CHAPITRE 30

Dylan ne savait combien d'heures s'étaient écoulées depuis que Rio l'avait portée jusqu'à son lit. Ils s'étaient séché l'un l'autre puis avaient de nouveau fait l'amour, plus lentement cette fois, comme pour garder le souvenir de chaque instant.

Elle avait beau ne pas vouloir y penser, Dylan savait qu'elle ne pourrait rester là avec Rio beaucoup plus longtemps. Sa vie était à New York, et ne pas se trouver près de sa mère au moment où elle avait le plus besoin d'elle la déchirait de l'intérieur.

Mais c'était si bon d'être allongée comme ça dans les bras de Rio ! La joue posée sur sa poitrine nue, Dylan caressait sa peau douce, suivant d'un doigt distrait la courbe élégante de l'un de ses dermoglyphes. Ceux-ci étaient juste un ton plus foncé que sa peau olivâtre, mais comme elle les touchait les motifs intriqués se transformaient, s'éclairant soudain de couleurs qu'elle savait signifier un regain d'excitation chez Rio.

Et ce n'était pas là les seuls témoins de son intérêt, autre chose semblant se manifester contre son ventre.

— Continue comme ça et tu n'es pas près de sortir de ce lit, dit-il d'une voix traînante qu'elle sentit vibrer contre sa joue.

— Je ne suis pas sûre de vouloir en sortir de sitôt, répliqua-t-elle.

Elle releva légèrement la tête. Rio avait les yeux fermés et sa bouche sensuelle si clouée arborait un sourire satisfait.

— Je ne me souviens pas de m'être jamais sentie si heureuse, Rio. Tout ça ressemble à un rêve. Je sais qu'il va falloir que je me réveille à un moment donné, mais je n'en ai pas envie.

Il ouvrit les paupières et Dylan goûta à la chaleur de son regard topaze.

— Ce qui nous arrive est tout à fait... imprévu, tu sais. Jusqu'à ce que tu pénètres dans cette grotte, je pensais que ma vie était finie. A vrai dire, je m'apprêtais à y mettre fin. Le soir même, en fait.

— Oh, Rio... murmura-t-elle, le cœur serré à cette idée.

— Quand l'Ordre a découvert le caveau caché en février, Niko m'a remis un lot d'explosifs. Ils sont tous rentrés à Boston et je devais m'occuper de sceller la grotte afin que personne d'autre ne la trouve. J'ai promis de le faire et dit à Niko que je comptais rentrer chez moi en Espagne pour un temps une fois ma mission accomplie. (Il laissa échapper un petit soupir.) Je n'avais en fait aucune intention de quitter cette montagne. Tout ce que j'avais à faire, c'était de mettre le C4 en place et de le faire sauter de l'intérieur...

— Tu comptais te piéger toi-même dedans ? demanda Dylan, horrifiée. Mon Dieu, Rio, c'aurait été une mort longue, terrible et tellement solitaire.

Il haussa les épaules.

— Je m'en foutais. Je pensais que ce serait mieux que de vivre comme je le faisais.

— Mais tu es testé là plusieurs mois avant que je découvre cette grotte. Tu devais avoir retrouvé un peu d'espoir pour ne pas mettre ton projet à exécution.

Son ricanement amer semblait arraché au fond de sa gorge.

— D'abord, j'ai attendu parce que je n'avais pas les couilles d'en finir. Et puis mes maux de crâne et mes crises ont repris, si méchamment que j'ai cru que j'allais perdre la tête.

— Tes crises... Tu veux dire comme ce qui t'est arrivé la nuit dernière au bord du fleuve ?

— Oui, elles peuvent être violentes. À l'époque, je ne me nourrissais plus depuis un moment, et l'inanition n'arrangeait rien. Et puis, à un moment donné, j'ai perdu la notion du temps.

— Et alors je suis arrivée.

Il sourit.

— Et alors tu es arrivée.

Il leva sa main et lui embrassa la paume, puis le poignet au niveau du pouls.

— Tu étais tellement inattendue, Dylan. Tu m'apportes un bonheur que moi non plus je n'ai jamais connu.

— Jamais ? Même pas avant... avec Eva ?

Dylan s'en voulait de lui demander de les comparer, mais elle avait vraiment besoin de connaître la réponse. Comme Rio restait silencieux, elle se sentit défaillir.

— Je suis désolée. Tu n'as pas à répondre à cette question. Je ne voulais pas t'embarrasser.

Il secoua la tête puis fronça les sourcils.

— Eva était sensuelle et aimait flirter. C'était une très belle femme. Tous les mâles qui la rencontraient la désiraient, qu'ils soient membres de la Lignée ou humains. J'étais surpris qu'elle me remarque. Et je n'en revenais pas quand elle m'a fait comprendre clairement qu'elle voulait être ma compagne. Comme toujours, elle a mis toute son énergie à obtenir ce qu'elle voulait – moi, en l'occurrence –, et mon ego n'a alors plus connu de bornes. Les choses se sont un peu dégradées entre nous quand j'ai rejoint l'Ordre. Eva supportait mal d'avoir à me partager avec ma vocation de guerrier.

Dylan écoutait, mal à l'aise, à la fois jalouse d'entendre cette histoire et fâchée de s'être elle-même imposé ce sentiment désagréable en le forçant à parler de la femme qu'il avait aimée avant elle.

— Après le désastre de ma relation avec Eva, je n'étais pas prêt à m'ouvrir à une autre femme. Mais toi, Dylan... (Il attrapa une mèche de ses cheveux et suivit des yeux le reflet d'or roux qui la parcourait comme il l'entourait sur son doigt.) Toi, tu es le feu même. Je te touche et je m'enflamme. Je t'embrasse et je brûle de t'embrasser encore. Tu me consumes comme aucune autre femme avant toi et, j'en suis certain, comme aucune ne le pourra jamais plus.

Elle se redressa, prit son visage dans ses mains et l'embrassa. Lorsqu'elle s'écarta, elle ne put s'empêcher de lui déclarer combien il comptait pour elle.

— Je t'aime, Rio. Cela me fait terriblement peur de le dire à haute voix, mais c'est vrai. Je t'aime.

— *i Dios* ! soupira-t-il. Dylan... J'ai commencé à tomber amoureux de toi dès le début. Mais, comment tu peux m'aimer tel que je suis aujourd'hui, ça, je ne comprends pas...

— Tel que tu es aujourd'hui, dit Dylan en secouant la tête, tel que tu me regardes, tel que tu me touches, comment pourrais-je ne pas t'aimer ? Toi, Rio, tel que tu es aujourd'hui.

Elle le caressa avec toute la tendresse qu'elle ressentait pour lui, laissant ses doigts glisser doucement le long du côté rugueux de ce beau visage qu'elle ne se lasserait jamais de contempler.

C'était à peine si elle remarquait les cicatrices, désormais. Bien sûr – et c'était terrible – il n'y avait pas moyen de revenir en arrière sur ce qu'il avait subi. La preuve de l'enfer qu'il avait traversé serait toujours là, sur son visage comme sur son corps. Mais quand Dylan regardait Rio, elle voyait son courage, sa force.

Elle voyait son honneur et, à ses yeux, il était le plus bel homme qu'elle ait jamais vu.

– Je t'aime, Eleuterio de la Noche Atanacio. De toute mon âme.

Une tendresse indicible inonda ses traits. Comme il ne parvenait pas à faire sortir le moindre son de sa gorge nouée par l'émotion, il la serra contre lui.

– Ce que je désire le plus au monde, c'est ton bonheur, chuchota-t-il à son oreille. Je sais que le bien-être de ta mère est tout pour toi. Je sais que tu as besoin d'être auprès d'elle.

– Oui, murmura Dylan. (Elle se dégagea de son étreinte et le regarda dans les yeux.) Je ne peux pas la laisser maintenant, Rio. Ça m'est tout simplement impossible.

Il hocha la tête.

– Je sais. Je comprends que tu as besoin d'être là pour elle, Dylan. Mais il y a chez moi une part égoïste qui aimerait te convaincre que désormais ton foyer est ici. Avec moi, liée par le sang. Ma compagne.

Oh, comme elle aimait à entendre ça. Elle se rappelait très clairement la sensation incroyable de Rio se nourrissant à sa veine. Elle aurait voulu qu'il recommence, à cet instant où l'amour qu'elle avait pour lui débordait de son cœur.

Mais elle ne pouvait pas rester.

– J'en ne te le demanderai pas, Dylan. Mais je veux que tu saches que c'est ce que je veux : être avec toi, pour toujours. Et je suis prêt à patienter pour ça.

La joie la submergea en entendant ces mots si doux.

– Tu m'attendras ?

– Aussi longtemps qu'il le faudra, Dylan. (Il lui caressa la joue.) Tu te souviens que je t'ai dit que j'essaierais de trouver un moyen d'aider ta mère une fois que nous aurions rejoint le complexe ?

– Oui.

– C'est pour ça que je devais parler avec Tess. C'est la Compagne de sang de Dante.

– Je sais, elle m'a aidée à nettoyer et à panser ma joue l'autre jour.

– C'est juste. C'est une guérisseuse. Avant sa grossesse, Tess avait le don de guérir les plaies ouvertes rien qu'en les touchant. Elle a aussi guéri des maladies internes. Il y a un affreux petit terrier qui se balade dans le complexe et qui doit la vie à Tess. Elle a réussi à le guérir d'une demi-douzaine de maladies qui allaient l'emporter. Y compris le cancer, Dylan. Je ne voulais pas t'en parler avant d'avoir une chance de discuter avec Tess et Dante d'abord.

Dylan ne respirait plus. Elle regardait Rio stupéfiée, pas très sûre de pouvoir en croire ses oreilles.

– Tess peut guérir le cancer ? Mais seulement chez les animaux, non ? Je veux dire, tu n'es pas en train de m'annoncer qu'elle pourrait aider...

– Son don ne semble pas limité aux animaux, mais il y a une complication. Depuis qu'elle est enceinte, ses capacités ont baissé. Elle n'est pas sûre que ça marcherait pour ta mère, mais elle m'a dit qu'elle était prête à essayer...

Dylan ne le laissa pas terminer. Elle sentit un fol espoir éclore dans sa poitrine. Elle se jeta au cou de Rio et l'étreignit de toutes ses forces.

– Oh, mon Dieu ! Merci, Rio.

Il se dégagea avec douceur.

– Il n'y a aucune garantie, Dylan. C'est juste une faible possibilité, et encore. Il y a de fortes chances que Tess ne puisse rien faire.

Dylan hocha la tête, acceptant l'idée que les chances de réussite étaient minces mais malgré tout enthousiaste à l'idée qu'il y en avait peut-être.

– Il faudrait qu'on l'amène jusqu'à la propriété. Dante ne voudra pas laisser Tess voyager alors qu'elle est enceinte et on ne peut pas risquer de laisser ta mère connaître l'emplacement du complexe ou se souvenir de ce qu'on lui aura fait ici. Alors, si c'est ce qu'elle veut, cela voudra dire effacer de sa mémoire toute l'opération une fois celle-ci terminée. Et tout ça sans garantie de guérison.

– Mais ça reste une chance, dit Dylan. C'est plus que ce qu'elle a maintenant. Sans cette chance, elle n'en a probablement plus que pour quelques mois. Et si Tess peut l'aider...

Ce miracle permettrait probablement à sa mère de vivre encore des années, voire des décennies. À soixante-quatre ans et en bonne santé, elle pourrait avoir encore vingt-cinq ou trente ans devant elle.

Mais alors, quand Dylan serait-elle prête à l'abandonner pour vivre sa propre part de bonheur en revenant auprès de Rio ?

Elle le regarda et comprit qu'il s'était déjà posé la question. Il était prêt à aider la mère de Dylan parce qu'il savait que celle-ci ne supporterait pas de la perdre, même s'il savait aussi que cela signifiait peut-être repousser à beaucoup plus tard l'accomplissement de son désir.

– Rio...

– J'attendrai, dit-il solennellement. Je t'attendrai jusqu'à ce que tu sois prête à me rejoindre.

Elle ferma les yeux et sentit l'amour de Rio comme un baume sur sa peau. Qu'il puisse lui faire un cadeau si désintéressé – celui de l'espoir – renforça encore ses sentiments pour lui. Elle l'embrassa avec toute la dévotion qu'il lui inspirait. Elle ressentait le besoin d'être proche de lui, de le sentir en elle de toutes les manières possibles.

Elle pensa au lien dont il avait parlé, ce lien de sang qui ferait d'elle sa compagne. Elle le voulait. Elle avait besoin de se sentir unie à lui par ce moyen primairement réservé à la Lignée.

– Fais-moi tienne, murmura-t-elle. Maintenant, Rio... Je veux que tu me fasses tienne par le sang. Je veux être liée à toi. Je ne veux pas attendre pour ça.

Son sourd grognement d'approbation la fit frémir d'anticipation.

– Ce lien ne peut être rompu. Une fois créé, il ne peut être défait.

– C'est encore mieux.

Elle effleura la lèvre inférieure de Rio et fut récompensée par le mordillement de ses crocs. Ils roulèrent ensemble sur le lit et il se retrouva au-dessus d'elle. Des étincelles d'ambre envahissaient ses iris. Ses pupilles en lames de rasoir lui criaient son désir. Il l'embrassa et Dylan fit jouer sa langue aux extrémités de ses longs crocs, pressée de les sentir percer la peau fine de sa gorge.

Mais Rio se souleva en tendant les bras. Il avait l'air si puissant raidi comme ça au-dessus d'elle, si beau, si mâle dans sa nudité.

– Je ne devrais pas te faire ça, dit-il avec douceur et révérence. Si tu absorbes mon sang, Dylan, je ferai toujours partie de toi... même si tu décides de vivre ta vie sans moi. Tu me sentiras toujours dans tes veines, que tu le veuilles ou non. Je devrais me montrer plus respectueux de ta liberté.

Le regard de Dylan était dénué de la moindre hésitation.

— Je le veux, Rio. Je veux que tu fasses partie de moi pour toujours. Que nous soyons liés par le sang ou non, mon cœur te connaîtra à jamais.

Il jura doucement en secouant la tête.

— Tu es sûre que c'est ce que tu veux ? Tu es sûre que tu me veux... moi ?

— Pour toujours, compléta-t-elle. Je n'ai jamais été aussi sûre de quoi que ce soit de toute ma vie.

Le souffle rauque, il se mit à califourchon sur elle. Puis il porta son poignet à sa bouche et, son regard d'ambre brûlant planté dans les yeux de Dylan, il retroussa les lèvres et planta la pointe acérée de ses crocs dans sa propre chair.

Le sang commença à couler le long de son avant-bras. Très doucement, il se rallongea tout contre elle et lui tendit le bras.

— Bois à ma source, mon amour.

Elle sentit le liquide chaud contre ses lèvres et l'odeur épicée de son sang, prit une profonde inspiration et couvrit la morsure de sa bouche.

Le premier passage de sa langue sur la veine ouverte de Rio fut électrique. Et à la première gorgée le courant grésilla dans tout son corps. Elle sentit ses membres fourmiller, ses doigts et ses orteils parcourus d'une étrange et agréable chaleur. La chaleur se répandit ensuite dans sa poitrine et son estomac, puis jusqu'entre ses jambes, avec une intensité qui la fit fondre tandis que le désir l'enflammait tout à coup.

*Et, mon Dieu, c'était délicieux !*

Dylan tira le sang de Rio et se perdit dans la chaleur qui puisait de ses veines. Elle leva les yeux et vit dans son regard un désir nu, un vrai sentiment de puissance masculine. Son sexe était dressé, magnifique, plus impressionnant que jamais.

Dylan tendit la main pour caresser son membre tout en continuant à sucer son poignet avec force. Quand elle écarta les cuisses et le guida vers elle, il rejeta la tête en arrière, la respiration sifflante, les cordes de son cou tendues à se rompre. Puis il reporta son regard sur elle et elle fut illuminée de l'ambre de ses yeux pleins de passion.

Elle eut juste à basculer le bassin pour l'accueillir en elle. Il la pénétra d'une longue poussée, écartant leurs jambes à tous deux tandis qu'il la couvrait de son corps.

— Tu es mienne, maintenant, Dylan.

La voix de Rio était comme assourdie, plus tout à fait la même, mais sexy au plus haut point. Il se mit à aller et venir en elle.

Et tandis qu'elle se sentait envahie par le plaisir, il blottit le visage dans son cou et la mordit.

# CHAPITRE 31

Le lendemain matin, ce fut très dur pour Rio de regarder Dylan se doucher et s'habiller en sachant qu'elle allait partir.

Mais il n'essaya pas de l'en dissuader. Il ne pouvait la suivre où elle allait, dans un monde de lumière qui allait probablement la garder loin de lui plus longtemps qu'il ne voulait l'admettre. Peut-être même plus longtemps qu'il ne pourrait le supporter.

Les heures qu'ils avaient partagées dans son lit, à forger un lien en échangeant leur sang et la promesse que ce n'était qu'un au revoir, devraient lui suffire. En tout cas pour le moment.

Malgré la souffrance qu'il éprouvait en l'accompagnant jusqu'à l'ascenseur du complexe et pendant la longue montée qui les emmenait jusqu'au garage de l'Ordre, il savait ne pouvoir la garder à l'écart de la vie qui l'attendait dehors.

Quand ils arrivèrent à la surface, Rio sortit des clés de voiture. Pas celles de l'un de ses coupés sport aux moteurs gonflés, mais celles d'une belle berline Volvo, gage de sécurité. Bordel, il l'aurait mise dans un tank s'il en avait eu un à lui donner. Il appuya sur la télécommande et la Volvo garée cinq voitures plus loin répondit avec un petit couinement.

— Tu m'appelles toutes les heures pour me dire comment tu vas, lui glissa-t-il en lui donnant les clés et son téléphone portable. Le numéro codé que j'ai programmé dans ton téléphone permet de me joindre directement. Je veux t'entendre toutes les heures, pour être sûr que tout va bien.

— Tu veux que je risque une amende en te téléphonant au volant ? (Elle sourit en soulevant un sourcil.) Tu es sûr que tu ne veux pas m'implanter une puce GPS avant de me laisser partir ?

— La voiture est déjà équipée d'un GPS, dit-il, content qu'elle garde un ton léger, car lui en aurait été bien incapable. Si tu leur en laissais le temps, je suis sûr que Gideon ou Niko auraient aussi quelque chose du même ordre à te proposer.

Dylan eut un petit rire, qui sonnait un peu faux. Elle tendit la main et lui passa les doigts dans les cheveux derrière la nuque.

— Tu sais, ça me tue moi aussi d'avoir à te quitter. Tu me manques déjà.

Il l'attira dans ses bras et l'embrassa.

— Je sais. On va trouver une solution. Ça va marcher. Mais je ne plaisantais pas en te demandant de m'appeler toutes les heures sur la route. Je veux être sûr que tu arrives sans problème à New York.

— Tout va bien se passer. (Elle secoua la tête et lui sourit.) Je t'appellerai en arrivant à l'hôpital.

— OK, dit-il, conscient qu'il n'était pas raisonnable, qu'il s'inquiétait pour rien et qu'il cherchait de mauvaises excuses pour masquer son profond besoin de la garder près de lui.

Il la lâcha et fit un pas en arrière en mettant les mains dans les poches de son pantalon.

— OK. Appelle-moi quand tu arrives.

Dylan se mit sur la pointe des pieds et l'embrassa une nouvelle fois. Quand elle fit mine de s'écarter, il ne put s'empêcher de l'enlacer encore.

— Ah, bordel ! lâcha-t-il. File vite avant que je ne te ramène chez moi et que je te menotte aux montants du lit.

— Ça pourrait être pas mal !

— Rappelle-le-moi à ton retour.

Elle hocha la tête.

— Il faut que j'y aille.

— Ouais.

— Je t'aime, dit-elle en déposant un baiser sur la joue de Rio. Je t'appelle.

— J'attends déjà.

Debout les poings enfoncés dans les poches, il la regarda se diriger vers la voiture. Elle y monta et démarra puis se mit à rouler vers la porte du vaste garage. Elle lui fit un petit signe de la main sans pour autant baisser la vitre et prendre ainsi le risque qu'il la rejoigne pour prolonger les adieux.

Il appuya sur le bouton qui déclenchait l'ouverture de la porte du garage et dut se protéger les yeux de la lumière rosée de l'aube qui filtrait à travers les bosquets bordant la propriété. Dylan sortit dans la lumière du jour naissant. Rio aurait voulu attendre qu'elle ait tourné dans la longue allée qui menait à la grille de la propriété, mais le soleil était déjà trop fort pour lui.

Il actionna une nouvelle fois la commande et la large porte se referma.

Lorsqu'il sortit de l'ascenseur dans le couloir de marbre du complexe, il vit arriver Nikolai, si furieux qu'on voyait presque la fumée lui sortir des oreilles.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Rio en rencontrant les yeux bleu acier de son ami.

— Je viens de me faire baiser.

— Par qui ?

— Clameur, siffla Nikolai. Le directeur régional de l'Agence de maintien de l'ordre nous a clairement entubés. Quand Chase et moi l'avons rencontré la nuit dernière pour lui dire que nous suspicions que les deux Gen-1 avaient en fait été assassinés, il nous a assuré qu'il allait prévenir tous les Gen-1 de la population. Eh bien, devine ce qu'il n'a pas fait.

— Prévenir tous les Gen-1 de la population.

— Exactement. Mon contact Gen-1, Sergei Yakut, dit qu'il n'a reçu absolument aucune information de la part du bureau de l'Agence à Montréal, où il vit actuellement, et que c'est pareil pour tous les autres Gen-1 qu'il connaît. Et, pour faire bonne mesure, on a appris ce matin de Denver qu'il y avait eu un autre meurtre. Une nouvelle décapitation, Rio. Cette merde est en train de virer très vite à la crise majeure.

— Et tu penses que Clameur pourrait avoir quelque chose à voir là-dedans ?

La suspicion se lisait clairement dans les yeux intelligents de Nikolai.

— Ouais, je le pense. Je sens dans mes tripes que ce fils de pute est pourri.

Rio hocha la tête, heureux de cette diversion qui pourrait l'empêcher de s'apitoyer sur lui-même après le départ de Dylan et lui permettre de retrouver les occupations de l'Ordre. Ses occupations, son monde.

Et quand Niko repartit vers le labo, Rio lui emboîta le pas comme au bon vieux temps.

Il fallait environ cinq heures pour rejoindre Manhattan depuis Boston et Dylan était arrivée à l'hôpital vers 11 heures. Elle avait appelé Rio pour lui dire que tout allait bien, puis avait rejoint le hall d'entrée et pris un ascenseur pour le service d'oncologie.

Seigneur ! Penser que c'était peut-être l'un des derniers jours que sa mère passait dans cet endroit, l'un des derniers jours de maladie pour elle ! Elle le désirait si ardemment qu'à cette idée elle était presque prise de vertige.

Les infirmières de service étaient occupées à régler ce qui avait l'air d'un problème d'imprimante et Dylan ne s'arrêta donc pas à leur poste pour demander des nouvelles de sa mère ou des éventuels résultats de la biopsie. Arrivée devant la porte, elle s'apprêtait à se désinfecter les mains lorsqu'une infirmière en sortit, les bras chargés de poches de perfusion à moitié vides. Lorsqu'elle vit Dylan, elle lui fit un petit signe de tête et un sourire un peu triste.

— Qu'est-ce qui se passe ? Demanda Dylan.

— On arrête les médicaments et les perfusions. Elle devrait pouvoir sortir d'ici à une demi-heure.

— Sortir ? (Dylan fronça les sourcils, complètement perdue.) Comment ça se fait ? On a reçu les résultats de la biopsie ?

L'infirmière eut un petit hochement de tête.

— On les a reçus ce matin, oui.

Et, à en croire le ton de sa voix, les résultats n'étaient pas bons. Mais il fallait bien qu'elle demande, car elle ne voulait pas imaginer le pire.

— Je ne suis pas sûre de bien comprendre. Si vous arrêtez les médicaments et les perfusions, c'est parce que ça va aller ou... ?

L'expression de l'infirmière s'assombrit.

— Vous ne lui avez pas encore parlé, alors ?

Dylan jeta un coup d'œil dans la chambre par-dessus l'épaule de l'infirmière. Sa mère était assise sur le bord du lit face à la fenêtre en train d'enfiler une veste bleu ciel. Elle était complètement habillée, coiffée, et semblait prête à quitter l'hôpital.

— Pourquoi ma mère est-elle autorisée à sortir ?

L'infirmière se racla la gorge.

— Je, euh... Je pense qu'il faut vraiment que ce soit avec elle que vous en parliez, d'accord ?

Comme la femme s'éloignait, Dylan se frotta les mains avec une noisette de gel antiseptique et entra.

— Maman ?

Sharon pivota sur le lit et eut un grand sourire heureux.

— Oh ! Dylan. Je n'espérais pas te voir si tôt, ma puce. Je t'aurais appelée un peu plus tard.

— Alors, c'est une bonne chose que je sois là. Je viens juste d'apprendre qu'ils te laissent rentrer chez toi dans quelques minutes.

— Oui, répondit Sharon. Oui. Il est temps. Je ne veux pas rester ici plus longtemps.

Dylan s'alarma du ton résigné de sa mère. On y lisait trop d'acceptation, voire de soulagement.

— Ton infirmière m'a dit que les résultats de la biopsie sont arrivés ce matin.

— Ne parlons pas de ça, répliqua-t-elle en écartant le sujet de la main avant d'aller jusqu'à la table où était posée la boîte de chocolats, ouverte, qu'elle tendit à Dylan. Essaie une de ces truffes. Elles sont délicieuses ! C'est Fodil qui me les a apportées hier soir. En fait, à quelques minutes près tu aurais pu le rencontrer. Ça m'aurait fait plaisir. Il veut te connaître, Dylan. Il était très intéressé quand je lui ai dit que tu allais avoir besoin d'un nouveau boulot...

— Oh, maman, ce n'est pas vrai ! grogna Dylan.

C'était déjà assez gênant comme ça que sa mère se soit vantée de l'article de Dylan sur la grotte auprès de son patron, mais qu'en plus elle ait essayé de lui trouver un boulot depuis son lit d'hôpital, c'en était vraiment trop.

— Fodil connaît plein de gens importants à New York. Il peut t'aider, ma puce. Est-ce que ce ne serait pas merveilleux s'il pouvait te permettre de trouver quelque chose dans une des grosses boîtes de média ?

— Maman, dit Dylan d'un ton plus énergique cette fois. Je ne veux pas parler de boulot, ni de Fodil Radgess, d'ailleurs. Tout ce dont je veux parler, c'est de toi et de ton état. À l'évidence, les résultats de la biopsie n'étaient pas bons. Alors, pourquoi est-ce qu'ils te laissent partir aujourd'hui ?

— Mais parce que c'est ce que je veux.

Sharon soupira et s'approcha de Dylan.

— Je ne veux pas rester ici plus longtemps. Je ne veux plus de biopsies, de tubes ou d'aiguilles. Je suis fatiguée et je veux juste rentrer chez moi.

— Qu'ont dit les médecins ? Est-ce qu'on peut parler avec eux des résultats de la biopsie ?

— Ils ne peuvent rien faire de plus, mon cœur. À part retarder l'inévitable, et encore seulement pour quelque temps.

— Et qu'est-ce que tu dirais si je connaissais quelqu'un qui puisse te rendre ta santé ? riposta Dylan en chuchotant presque.

— Je ne veux plus de traitements. J'en ai fini...

— Ce ne serait pas du tout comme ça. C'est une sorte de... méthode alternative. Quelque chose qu'on ne peut pas avoir à l'hôpital. Il n'y a rien de garanti, mais il existe une chance que tu sois guérie complètement. Une bonne chance, maman. Je crois que ce serait la seule...

Sharon sourit gentiment et posa ses doigts frais sur la joue de Dylan.

— Je sais combien c'est dur pour toi, ma puce, je t'assure. Mais c'est à moi de choisir, à moi seule. J'ai eu une vie bien remplie. Je ne suis plus à la recherche de miracles.

— Et pour moi ? demanda Dylan d'une voix éraillée. Est-ce que tu essaierais... pour moi ?

Pendant le long silence qui s'ensuivit, elle essaya désespérément de retenir le sanglot qui se formait dans sa gorge.

Son cœur était déchiré, mais elle voyait bien que sa mère avait pris une décision ferme. Probablement depuis longtemps.

— OK, finit-elle par céder. D'accord, alors... dis-moi ce que tu veux que je fasse, maman.

— Ramène-moi à la maison. Déjeunons ensemble, prenons le thé, et parlons. C'est ça que j'ai envie de faire maintenant, plus que n'importe quoi d'autre.

## CHAPITRE 32

Ce ne fut que tard dans l'après-midi que Rio eut un nouveau contact avec Dylan. Lorsque son portable sonna dans sa poche, il était dans le labo avec Lucan, Gideon, Niko et Chase en train de discuter du fait que Hugo Clameur les avait apparemment baratinés et la manière dont l'Ordre parviendrait le mieux à prendre le contrôle de la situation concernant les Gen-1. Il s'excusa et prit l'appel de Dylan dans le couloir.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Ce n'était pas très chaleureux comme accueil, mais il avait senti qu'elle n'était pas bien dès qu'il avait décroché, et cette impression lui avait traversé le corps comme une décharge.

— Ça va ? insista-t-il.

Une pause.

— Ouais, ça va. Enfin je pense que ça finira par aller.

— Ta mère ?

— Fatiguée, dit Dylan, qui semblait l'être aussi. Oh, Rio... J'ai passé l'après-midi avec elle dans son appartement du Queens. Elle a signé sa décharge de l'hôpital ce midi et elle refuse désormais tout traitement. Elle veut... elle ne veut plus vivre, Rio. Elle a pris sa décision.

Il jura doucement, ressentant l'angoisse de Dylan comme si c'était la sienne.

— Tu lui as parlé de Tess ?

— J'ai essayé, mais elle n'a rien voulu entendre. C'est terrible, mais si c'est ce qu'elle veut vraiment, je sais qu'il faut que je la laisse s'en aller. (On sentait que Dylan avait pleuré, mais elle tenait le coup avec beaucoup de courage.) Nous avons passé la journée à discuter – quelque chose que nous n'avions pas pu faire depuis longtemps. C'était bien. Je lui ai parlé de toi. Je lui ai dit que j'avais rencontré un homme très particulier et que je l'aimais beaucoup. Elle a hâte de te rencontrer.

Rio sourit ; il aurait aimé y être déjà.

— Je suis sûr que ça peut se faire.

— J'ai parlé à son médecin avant que nous quittions l'hôpital. Il dit que, sans traitement, maman n'a probablement plus que quelques semaines à vivre. Quelques mois, au mieux. Ils vont lui donner des médicaments contre la douleur, mais ils nous ont prévenues que le temps qui lui reste ne sera pas facile.

— Merde ! Dylan, tu veux que je te rejoigne ce soir ? Le soleil est presque couché. Si tu as besoin de moi, je pourrais partir dès le crépuscule et être à New York vers minuit.

— Et l'Ordre ? Je suis sûre que tu as mieux à faire.

En fait, il était censé partir en mission cette nuit-là, mais tant pis. Si Dylan voulait qu'il vienne, Lucan devrait trouver quelqu'un d'autre pour la patrouille.

— Dylan, je te demande si tu as besoin de moi cette nuit.

Elle soupira.

— Je serais heureuse de te voir, tu le sais bien, Rio. Mais tu veux vraiment faire toute cette route ce soir ?

— Essaie de m'en empêcher, pour voir, dit-il, la sentant ragailardie à l'autre bout du fil. (Il entendit soudain un klaxon de camion en fond sonore.) Tu es en voiture ?

— Oui. Je vais récupérer des affaires de ma mère au centre d'accueil. Nous avons appelé ses amies là-bas en quittant l'hôpital, histoire de les tenir au courant. Tout le monde se fait du souci pour elle, tu t'en doutes. Après être passée au centre, je prendrai des plats à emporter pour notre dîner. Elle veut du travers de porc, des patates douces et du pain de maïs. Oh, et aussi du champagne pour célébrer mon nouvel amour.

— Eh bien ! Voilà une sacrée soirée en perspective !

Dylan ne répliqua pas tout de suite.

— C'est vraiment bon de la voir sourire, Rio. Je veux qu'elle profite un maximum des semaines à venir.

Il comprenait, bien sûr. Et comme Dylan mettait un terme à leur conversation en promettant de l'appeler dès qu'elle serait de retour chez sa mère, Rio se demanda comment il allait traverser les semaines qu'il allait devoir passer sans Dylan. Ce délai n'était pas grand-chose, surtout à l'échelle de la vie d'un membre de la Lignée, mais, pour un mâle amoureux de sa compagne, il allait paraître infini.

Il avait besoin d'être auprès de Dylan.

Et il savait qu'elle aussi avait besoin de lui.

En refermant son portable, il vit Lucan debout dans le couloir devant la porte du labo. Rio lui avait parlé un peu plus tôt de la mère de Dylan, et de ce que celle-ci signifiait pour lui, de son amour profond pour elle. En fait, il avait tout déballé, depuis le fait que Dylan et lui étaient liés par le sang jusqu'à la proposition qu'il lui avait faite de demander l'aide de Tess.

Rio ne savait pas depuis combien de temps Lucan était là, mais, à en croire ses yeux gris perçants, il semblait parfaitement conscient que les choses n'allaient pas bien à New York.

— Dylan tient le coup ?

— Elle est forte. Elle s'en sortira.

— Et toi, mec ?

Rio allait répondre qu'il irait bien lui aussi, mais le regard de Lucan le dissuada de dire des conneries avant même qu'elles commencent à sortir de sa bouche.

— Je lui ai dit que je serais là ce soir, avoua-t-il au chef de l'Ordre. Il faut que je la rejoigne, Lucan. Ne serait-ce que pour conserver ma santé mentale. A vrai dire, si je reste ici, je ne suis pas sûr de me montrer vraiment utile. Dylan est la seule chose qui m'ait permis de tenir le coup depuis longtemps. Cette femme me fait fondre. Je lui appartiens corps et âme.

— Plus qu'à l'Ordre ?

Rio prit le temps de réfléchir à cette question.

— Je mourrais pour l'Ordre, pour toi comme pour n'importe quel autre de mes frères d'armes. Tu le sais.

— Oui, je le sais, répondit Lucan. Et tu as bien failli, putain. Plusieurs fois, même.

— Je serais prêt à mourir pour l'Ordre, mais Dylan... *iCristo* ! Cette femme me donne une raison de vivre comme je n'en ai jamais eu auparavant. Il faut que je sois auprès d'elle maintenant, Lucan.

Celui-ci hochait simplement la tête.

— Je vais mettre l'un des autres gars sur ta patrouille, cette nuit. Fais ce que tu as à...

— Lucan !

Rio plongeait le regard dans celui de son chef et ne le lâcha pas.

— Je dois rester auprès de Dylan jusqu'à ce qu'elle ait traversé cette phase difficile. Mais ça peut durer des semaines, voire plus.

— Qu'est-ce que tu es en train de me dire, exactement ?

Rio jura à voix basse.

— Je suis en train de te dire que je m'en vais pour rester avec elle le temps que ça prendra. Je quitte l'Ordre, Lucan. Je pars pour New York ce soir.

— Voilà de quoi ranger tout ça, ma chérie, dit Janet en entrant dans le bureau de Sharon avec dans les bras un carton de papier d'impression vide. Il est bien solide et il a un couvercle.

— Merci, dit Dylan en le lui prenant des mains pour le poser sur le bureau encombré. Maman est du genre à entasser, hein ?

Janet rit.

— Oh, ma chérie ! Cet amour de femme n'a jamais jeté la moindre note, carte de vœux ou photo depuis que je la connais. Elle garde tout comme si c'était de l'or. (L'amie et collègue de Sharon parcourut la pièce du regard.) Elle va nous manquer, c'est sûr. Elle avait un tel talent pour établir un contact avec les filles. C'est bien simple, tout le monde l'adorait. Même M. Radgess était sous le charme, et il lui en faut beaucoup pour se laisser impressionner. J'imagine que c'est sa liberté d'esprit qui attirait les gens vers elle.

Dylan sourit à cet éloge, mais c'était très dur pour elle d'entendre déjà parler de sa mère au passé.

— Merci pour le carton, Janet.

— Oh, je t'en prie, ma chérie. Tu veux un coup de main pour finir ?

— Non, merci, j'ai presque terminé.

Elle attendit que Janet s'en aille, puis elle revint à la tâche en cours. Elle avait du mal à apprécier ce qui pourrait être important pour sa mère et ce qui pouvait être jeté, et elle finit par rassembler papiers et vieilles photos par poignées pour les mettre dans la boîte.

Elle s'arrêta pour regarder quelques-uns des clichés : sa mère avec les bras sur les frêles épaules de deux jeunes filles du centre au look années 1980 : horrible coiffure, bustier en Lycra et short court ; sa mère souriant derrière le comptoir d'un glacier, couvant d'un regard admiratif une jeune fille qui tient un diplôme d'employée du mois comme si c'était un trophée.

Sharon s'était fait des amies de presque toutes les jeunes femmes en difficulté qui étaient passées par le centre, et s'était toujours investie avec beaucoup de sincérité pour les aider à réussir à se sortir des problèmes qui les avaient fait fuir leur foyer ou considérer qu'elles ne pouvaient pas trouver leur place dans la société. Elle avait tenté d'améliorer leur vie. Et dans bien des cas elle y était parvenue.

Dylan essuya d'un revers de main les larmes de fierté qui lui venaient aux yeux. Elle chercha un paquet de mouchoirs dans le désordre qui s'étalait devant elle et n'en trouva pas. Se retrouver assise dans le bureau de sa mère à pleurer comme un bébé à portée de vue de l'équipe de nuit : il ne lui manquait plus que ça.

— Et merde !

Elle se souvint d'un coup d'avoir vu un stock de serviettes en papier dans l'un des tiroirs d'un meuble métallique. Elle pivota dans la chaise de sa mère et la fit rouler sur le tapis élimé jusqu'au meuble, qu'elle se mit à fouiller rapidement.

*Ah, voilà !*

Tout en se tamponnant les yeux et le visage, elle se retourna... et faillit tomber de sa chaise.

Devant elle, de l'autre côté du bureau, se tenait un fantôme. La jeune femme fut soudain rejointe par une image instable. Puis une troisième fille se matérialisa, puis encore une autre. Et enfin survint Toni, celle que Dylan avait vue dans la chambre de sa mère à l'hôpital la nuit précédente.

— Oh, mon Dieu !

Elle était là, bouche bée, ne voyant même plus les employés du centre qui vauquaient à leurs occupations de l'autre côté des parois vitrées, parfaitement inconscients de la réunion de spectres.

— Vous êtes toutes là à cause de ma mère ?

Elles la regardaient dans un silence surnaturel, leurs silhouettes vacillant comme des flammes agitées par un souffle d'air.

— *Aidez-les*, souffla une des filles sans desserrer les lèvres. *Elles ont besoin de votre aide.*

Putain, elle n'avait pas le temps pour ça. Et elle n'avait franchement pas la tête à ça, non plus.

Mais quelque chose en elle lui soufflait qu'elle devait écouter.

Elle devait faire quelque chose.

— *Il n'arrête pas de leur faire du mal, dit une autre voix spectrale. Il n'arrête pas de tuer.*

Dylan attrapa un morceau de papier et un stylo et commença à transcrire ce qu'elle entendait. Peut-être Rio et l'Ordre pourraient-ils l'aider à comprendre si elle n'y arrivait pas seule.

— *Elles sont sous terre.*

— *Dans l'obscurité.*

— *Elles crient.*

— *Elles meurent.*

Dylan entendait la douleur et la peur habitant les murmures mélangés des Compagnes de sang mortes qui essayaient de communiquer avec elle.

Elle se sentait liée à chacune d'entre elles, comme à celles dont elles disaient qu'elles étaient encore vivantes mais terriblement en danger.

— Dites-moi qui, demanda-t-elle avec calme, espérant qu'on ne l'entendait pas de l'autre côté de la porte. Je ne peux pas vous aider si vous ne m'en dites pas plus. Je vous en prie, entendez-moi. Dites-moi qui fait du mal à nos sœurs.

— *Dragos.*

— Où est-il ? insista Dylan. Pouvez-vous me dire autre chose ?

Mais le groupe de spectres commençait déjà à s'effacer. Une par une, elles disparurent, rejoignant le néant.

— J'allais oublier de te donner ça, ma chérie. (La voix flûtée de Janet, qui venait de passer la tête dans l'encadrement de la porte, fit sursauter Dylan.) Oh, je suis désolée ! Je ne voulais pas te faire peur.

— Ce n'est rien, souffla Dylan en secouant la tête, encore sous le choc de la rencontre qui venait d'avoir lieu. De quoi s'agit-il ?

— Quelques photos que j'ai prises pendant la croisière fluviale organisée par M. Radgess il y a quelques jours. Je me suis dit que ça ferait plaisir à ta mère. (Janet s'avança dans la pièce et posa quelques tirages couleur sur le bureau.) Tu ne la trouves pas adorable dans cette robe bleue ? Ces filles à sa table font partie de celles dont elle s'occupait. Oh... et voilà M. Radgess au fond. C'est difficile de le distinguer, mais c'est son profil. Il est beau, hein ?

De fait, il l'était. Et plus jeune qu'elle ne l'avait imaginé. Il ne devait pas avoir plus de quarante-cinq ans, ce qui faisait bien vingt ans de moins que sa mère.

— Tu peux les donner à ta mère de ma part, ma chérie ?

— Bien sûr !

Dylan sourit, espérant qu'elle n'avait pas l'air aussi secouée qu'elle l'était.

Ce ne fut qu'après le départ de Janet que Dylan regarda vraiment les photos de près.

— Oh, Seigneur !

L'une des filles assises à la table avec sa mère lors de la croisière fluviale faisait partie du groupe de Compagnes de sang mortes qu'elle venait juste de voir.

Elle prit une pile de photos plus anciennes qu'elle avait fourrée dans la boîte et parcourut les tirages. Son sang ne fit qu'un tour. Il y avait là un autre visage qu'elle venait de voir sous forme de fantôme un instant auparavant.

— Oh, non !

L'estomac noué, Dylan se précipita vers les toilettes pour dames. Elle appuya sur la touche que Rio avait programmée pour qu'elle puisse le joindre directement et lui donna à peine le temps de dire « *allô* » avant de lui raconter par le menu ce qui venait de se passer.

— L'une d'elles a prononcé le nom de Dragos, chuchota-t-elle d'une voix fébrile. Est-ce que ça te dit quelque chose ?

Le soudain silence de Rio la glaça.

— Et comment, que ce nom me dit quelque chose, putain !

— Qui est-ce, Rio ?

— Dragos est celui qui a créé la chambre d'hibernation dans la grotte. Son fils porte le même nom. Et c'est lui qui a libéré la créature qui dormait là. C'est le mal incarné, Dylan. Ce qu'on fait de pire.

## CHAPITRE 33

Sharon Alexander était en train de refaire du thé quand on frappa à la porte de son appartement du douzième étage.

— C'est ouvert, ma puce, cira-t-elle depuis la cuisine. Qu'est-ce qui t'arrive, tu as oublié ta clé ?

— Je n'en ai jamais eu.

Sharon sursauta, surprise d'entendre une profonde voix d'homme. Elle la reconnut, mais l'entendre dans son appartement, sans avoir été prévenue et la nuit, lui fit une impression bizarre.

— Oh ! Bonsoir, Fodil.

Elle tira sur sa veste avec gêne. Elle aurait aimé avoir sur le dos quelque chose de moins usé, de plus attirant pour un homme aussi raffiné que Fodil Radgess. Elle eut un petit rire et reprit :

— Je... Eh bien, mon Dieu... C'est une vraie surprise.

Il parcourut d'un regard froid le petit appartement encombré.

— Je tombe mal ?

— Non, bien sûr que non. (Elle lui adressa un sourire, mais il ne le lui rendit pas.) J'étais justement en train de faire du thé. En voulez-vous ?

— Non. À vrai dire, je ne supporte pas ce truc.

Cette fois il sourit, mais le rictus qui tordit lentement sa bouche ne la rassura pas vraiment.

— Je suis passé à l'hôpital, mais l'infirmière m'a dit que vous étiez partie. Si j'ai bien compris, votre fille vous a raccompagnée chez vous.

— Oui, confirma Sharon, le regardant aller et venir tranquillement dans son salon.

Elle se lissa les cheveux, espérant qu'ils n'étaient pas trop mal coiffés.

— J'ai vraiment beaucoup aimé les chocolats que vous m'avez apportés. Il ne fallait pas, vous savez.

— Où est-elle ?

— Pardon ?

— Votre fille, dit-il sèchement. Où est Dylan ?

L'espace d'un instant, l'instinct maternel conseilla à Sharon de mentir et de dire que Dylan n'était pas dans le coin et qu'elle ne reviendrait pas ce soir-là. Mais c'était ridicule, non ?

Elle n'avait aucune raison d'avoir peur de M. Radgess. De Fodil, se dit-elle, tentant de revoir l'homme qui s'était montré si charmant ces derniers temps.

— Je sens son odeur, Sharon.

Cette déclaration était si étrange qu'elle la désarçonna complètement.

— Vous... quoi ?

— Je sais qu'elle est venue ici. (Il la transperça d'un regard glacial.) Où est-elle et quand doit-elle revenir ? C'est pourtant simple comme question.

Sharon se sentit soudain glacée en observant cet homme dont elle savait en fait si peu de choses. Et alors qu'il se mettait en mouvement vers elle une idée s'imposa à son esprit : cet homme est le mal.

— Je t'ai dit que je voulais rencontrer ta fille, reprit-il.

Et tandis qu'il parlait, quelque chose de très étrange se produisait au niveau de ses yeux. Leur couleur glaciale changeait, tournant à l'ambre lumineux.

— J'en ai assez d'attendre, Sharon. Je veux voir cette salope, et tout de suite.

Sharon ouvrit la bouche pour murmurer une prière mais aucun son ne sortit. Elle recula à son approche, mais elle n'avait pratiquement nulle part où aller. Elle était cernée par les murs de la pièce et la porte-fenêtre coulissante qui ouvrait sur un petit balcon douze étages au-dessus de la rue. Une brise chaude entraînait par la moustiquaire, apportant avec elle le bruit de la circulation toujours dense de Queens Boulevard, non loin de là.

— Qu'est-ce... qu'est-ce que vous voulez à Dylan ?

Il sourit, et Sharon faillit s'évanouir à la vue de ses dents monstrueusement longues.

Non, pas des dents, des crocs !

— J'ai besoin de ta fille, Sharon. C'est une femme hors de l'ordinaire, qui peut m'aider à donner naissance à l'avenir, mon avenir.

— Oh, mon Dieu... Vous êtes fou, c'est ça ? Vous êtes malade.

Sharon recula un peu plus. La panique lui étreignait la poitrine et son cœur s'emballait.

— Mais vous êtes quoi, réellement, bon Dieu ?

Il gloussa sourdement, un son chargé de menaces.

— Je suis ton Maître, Sharon. Tu ne le sais pas encore, c'est tout. Je vais te saigner, et tu vas me dire tout ce que je veux savoir. Tu vas m'aider à retrouver Dylan. Je vais faire de toi mon esclave et tu vas me livrer ta fille. Ensuite, j'en ferai ma putain.

Il retroussa les lèvres sur ses immenses crocs et siffla comme un serpent sur le point de mordre.

Sharon ne savait plus où elle en était. Elle était terrorisée à l'idée de ce que cet homme, cette terrible créature, pourrait faire à Dylan. Et elle ne doutait pas un instant qu'il puisse mettre sa menace à exécution. Et ce fut cette certitude qui l'amena à rejoindre la porte moustiquaire.

Fodil Radgess rit en la voyant tâtonner pour atteindre le loquet en plastique. Elle ouvrit la moustiquaire.

— Qu'est-ce que tu crois pouvoir faire, Sharon ?

Elle recula sur le balcon, mais il la suivit, ses larges épaules s'encadrant dans l'ouverture. Sharon sentit la balustrade du balcon dans son dos. Très loin au-dessous, on entendait les bruits de Klaxon et de moteurs du flot de circulation.

— Je ne vous laisserai pas m'utiliser pour lui faire du mal, dit-elle, le souffle court.

Elle ne regarda pas par-dessus le bord du balcon. Elle garda les yeux rivés sur les braises qui luisaient dans le visage du monstre qui lui faisait face. Et elle eut un bref instant de contentement lorsque, poussant un rugissement, il se précipita pour l'attraper... mais trop tard.

Sharon basculait déjà par-dessus la rambarde pour rejoindre le trottoir sombre qui l'attendait au bas de l'immeuble.

La circulation sur Jewel Avenue était bloquée sur un pâté de maisons avant l'immeuble de sa mère. On voyait clignoter des gyrophares

dans la nuit et la police essayait d'organiser une déviation. Dylan essaya d'apercevoir au-delà de la camionnette qui la précédait ce qui avait l'air d'une scène de crime très animée. La portion de rue devant l'immeuble de sa mère avait été interdite d'accès au public.

Dylan pianotait d'impatience sur le volant et jetait des coups d'œil agacés aux plats qui étaient en train de refroidir dans leurs cartons. Elle était en retard. L'épisode du centre d'accueil lui avait fait perdre presque une heure et tous les appels qu'elle avait passés sur le fixe de sa mère avaient fini sur sa messagerie. Elle devait se reposer en se demandant ce qui était arrivé à leur dîner de retrouvailles.

Elle réessaya et tomba une nouvelle fois sur le répondeur.

— Merde !

Quelques ados arrivaient en fanfaronnant sur le trottoir. Ils venaient du côté de l'événement. Dylan baissa sa vitre.

— Hé, dites-moi. Qu'est-ce qui se passe là-bas ? Ils vont rétablir la circulation bientôt ?

L'un des garçons secoua la tête.

— C'est une vieille dame qui a piqué une tête depuis son balcon. Les flics sont en train d'essayer de nettoyer.

L'estomac de Dylan se noua instantanément.

— Vous savez de quel immeuble il s'agit ?

— Pas vraiment. Une des tours de la 108<sup>e</sup> Rue, je crois.

*Oh, putain ! Oh, non...*

Dylan se précipita hors de sa voiture sans même couper le moteur. Elle avait son portable en main et réessaya l'appartement tout en courant sur le trottoir vers l'intersection au niveau de laquelle la circulation était coupée. Sans s'en apercevoir, plus elle approchait en fendant la foule, plus elle ralentissait le pas.

Elle savait.

C'était comme ça, elle savait. Sa mère était morte.

C'est alors que son portable se mit à sonner. Elle regarda l'affichage et y vit le numéro de portable de sa mère.

— Maman ! cria-t-elle en décrochant.

C'est le silence qui lui répondit à l'autre bout de la ligne.

— Maman ? Maman, c'est toi ?

Une main s'abattit fermement sur son épaule. Elle lança la tête de côté et se retrouva à plonger le regard dans les yeux cruels d'un homme qu'elle avait vu quelques minutes auparavant sur une photo au bureau de sa mère.

De son autre main, Fodil Radgess tenait à l'oreille le petit portable rose de Sharon. Il sourit en découvrant les pointes de ses crocs. Lorsqu'il parla, Dylan entendit sa voix profonde vibrer à la fois dans ses oreilles et dans sa main, ses mots passant du téléphone de sa mère au sien.

— Salut, Dylan. C'est si bon de te rencontrer enfin.

# CHAPITRE 34

Quelque part dans le Connecticut, à environ deux heures de Boston sur la route de New York, Rio eut soudain l'impression que deux mains glaciales venaient de lui ouvrir la poitrine. Il était en communication mains libres avec le complexe pour voir si Gideon était parvenu à trouver des informations sur les Compagnes de sang mortes que Dylan avait vues au centre d'accueil pour jeunes fugueuses. L'Ordre disposait des photos qu'elle avait envoyées avec son téléphone portable et Gideon cherchait à obtenir de nouveaux renseignements sur les personnes disparues tant au niveau des Havrobscurs que chez les humains.

Rio entendait toujours Gideon lui parler, mais les mots ne pénétraient plus dans son cerveau.

— Putain ! grogna-t-il en se frottant la région du cœur, où semblait s'être réfugié le froid qu'il ressentait.

— Que se passe-t-il ? demanda Gideon. Rio, tu es toujours là ?

— Ouais. Mais... il y a quelque chose qui ne va pas.

*Dylan.*

Il se passait quelque chose de très grave du côté de Dylan. Il sentit sa peur et un chagrin si profond qu'il faillit se laisser aveugler par lui.

Ce n'était pas conseillé quand on faisait du 140 kilomètres-heure sur l'autoroute.

— J'ai un mauvais pressentiment, Gideon. Il faut que je joigne Dylan immédiatement.

— OK. Je ne bouge pas. A tout de suite.

Rio raccrocha et appela Dylan. Mais il tomba sur sa messagerie. Il réessaya plusieurs fois, avec le même résultat.

Son pressentiment s'aggravait de seconde en seconde. Elle était vraiment en danger. Il le savait à l'accélération soudaine de son pouls, son lien de sang avec elle lui disant que quelque chose de terrible était en train de lui arriver.

À cet instant précis, alors qu'elle était encore à deux bonnes heures de là.

— Nom de Dieu, marmonna-t-il en mettant le pied au plancher.

Il rappela Gideon.

— Tu as réussi à la joindre ? demanda ce dernier.

— Non. (Le froid gagnait tout le corps de Rio.) Elle est en danger, Gid. Elle souffre. Oh, putain ! Je n'aurais jamais dû la laisser s'éloigner de moi !

— OK, dit Gideon, avec son calme habituel. Je vais pister la Volvo et son portable. On va la retrouver, Rio.

Rio entendit le bruit du clavier à l'autre bout de la ligne, mais ses tripes lui disaient que ni le GPS de la Volvo ni celui du portable ne permettraient de le rapprocher de Dylan. Comme il le prévoyait, Gideon revint vers lui un instant plus tard avec de mauvaises nouvelles.

— La Volvo est sur Jewel Avenue dans le Queens et le téléphone à un pâté de maisons de là. Ni l'un ni l'autre ne sont en mouvement.

Rio entendit la voix de Nikolaï en arrière-plan, sans bien percevoir ce qu'il disait. Quelque chose à propos de Hugo Clameur et de l'une des photos que Dylan leur avait transmises.

— Que dit Niko ? interrogea Rio d'un ton pressant. Passe-le-moi. Je veux savoir ce qu'il vient de dire.

Gideon semblait hésiter, et le juron qu'il lâcha ne fut pas pour rassurer Rio non plus.

— Putain, qu'est-ce qu'il vient de dire ?

— Niko vient de me demander ce que Clameur faisait en arrière-plan sur une des photos de Dylan...

— Laquelle ?

— Celle de la croisière à laquelle sa mère a participé. Le type que Dylan a identifié comme le fondateur du centre d'accueil pour jeunes fugueuses, Fodil Radgess.

— Impossible, siffla Rio au moment même où une voix intérieure lui disait le contraire. Passe-moi Niko.

— Salut, mec, dit Niko une seconde plus tard. Je t'assure. J'ai vu Clameur de mes propres yeux. Je le reconnaîtrais n'importe où. Et le type à l'arrière-plan sur cette photo est bien ce connard de directeur régional de l'Agence de maintien de l'ordre, Hugo Clameur.

Le nom traversa le cerveau de Rio comme de l'acide alors qu'il dépassait un semi-remorque à la traîne avant d'accélérer de nouveau.

Hugo Clameur.

Qu'est-ce que c'était que ce nom, bordel ? Fodil Radgess. Encore un nom bizarre.

Et puis il y avait ce traître de Dragos, fils de Dragos. Impossible d'oublier ce salopard. Il avait quelque chose à voir avec tout ça, Rio en était certain.

Était-il possible que Fodil Radgess et Hugo Clameur se soient acoquinés avec le fils de Dragos ?

*Oh, sainte mère de Dieu !*

Les lettres commencèrent à danser et à se reformer dans la tête de Rio. Soudain il comprit. C'était aussi clair que les feux de stop des voitures qu'il venait de rejoindre dans un bouchon d'au moins deux kilomètres. Fodil Radgess. Fils de Dragos.

— Niko, dit-il d'un ton sinistre. Fodil Radgess, c'est Dragos, fils de Dragos. « Fodil Radgess » n'est pas un nom. C'est une putain d'anagramme de « fils de Dragos ».

— Oh, bordel, souffla Nikolaï. Et si tu mélanges les lettres de « Hugo Clameur », tu en obtiens une autre : « humour glacé ».

— Il a enlevé Dylan. (Rio fit quelques mètres dans l'embouteillage et abattit sa paume sur le tableau de bord.) Dragos tient Dylan prisonnière, Niko.

Elle était vivante, il était au moins sûr de ça, et cela suffisait à l'empêcher de devenir fou.

Mais Dylan était entre les mains de son ennemi et Rio n'avait aucun moyen de savoir où il avait pu l'emmener.

Et même sans le bouchon, il était toujours à de longues heures de la frontière de l'État de New York.

Il était peut-être en train de la perdre pour toujours.

Dylan se réveilla sur la banquette arrière d'un véhicule qui fonçait dans la nuit. Elle avait la tête lourde, les sens émoussés. Elle connaissait cette impression d'être dans le brouillard : elle avait été hypnotisée et, pour une raison ou pour une autre, elle était en train de sortir de la transe. A travers la brume qui avait envahi son esprit, Dylan percevait une autre force qui tentait de l'atteindre.

*Rio.*

Elle le sentait dans ses veines, dans la puissance de leur lien de sang et dans son cœur. C'était Rio qui se frayait un passage à travers la transe imposée par Radgess pour venir lui donner sa force et l'inciter à tenir bon. À rester en vie.

*Oh, mon Dieu ! Rio ! Trouve-moi !*

Le bruit sourd de roulement des pneus du véhicule sur la route envahissait ses oreilles. Entrouvrant légèrement les paupières, elle essaya de voir vers où ils allaient, mais, à travers les vitres teintées, elle n'apercevait que l'obscurité et la cime des arbres sur un ciel d'encre.

Elle avait mal à la mâchoire à cause du coup que lui avait donné Fodil Radgess lorsqu'elle lui avait résisté. Elle avait bien essayé de crier, de s'échapper, mais Radgess et le garde baraqué qui l'accompagnait s'étaient révélés trop forts pour elle.

Même seul, Radgess aurait été beaucoup trop puissant pour qu'elle parvienne à le repousser.

Mais cela n'avait rien d'étonnant, puisque ce n'était pas un homme, mais un vampire.

Le monstre qui la retenait captive était aussi celui qui avait tué sa mère. Elle n'avait pas eu besoin de voir le corps désarticulé de Sharon pour savoir que c'était Fodil Radgess qui l'avait assassinée, soit en la poussant de ce balcon au douzième étage, soit en lui faisant tellement peur qu'elle avait sauté d'elle-même pour lui échapper dans la mort.

Peut-être même l'avait-elle fait pour Dylan, pensée qui rendait sa perte encore plus difficile à supporter.

Mais Dylan devrait attendre pour porter le deuil de sa mère, ce qu'elle ferait en temps et en heure. Pour l'instant il lui fallait rester alerte et essayer de trouver le moyen de sortir de cette situation épouvantable.

Car Dylan savait que, si son ravisseur parvenait à l'amener jusqu'où il voulait, elle ne pourrait plus s'échapper.

Tout ce qui l'attendait au bout de ce chemin, c'était la souffrance et la mort.

Toujours dans le Connecticut, Rio se rendit compte qu'il aurait beau rouler le plus vite possible, il n'avait aucune chance de trouver Dylan. En tout cas pas à New York. Il était encore à près de deux heures de la ville et il n'avait aucun moyen de savoir où elle s'y trouvait, ni même si elle y était encore.

Il était en train de la perdre.

Il était assez proche pour la sentir se tendre vers lui, mais trop loin pour la saisir.

— Putain de merde !

La peur s'installait dans chaque cellule de son corps, une peur combinée à un chagrin si profond qu'il le déchirait de l'intérieur. Il était à vif, il saignait, torturé par une rage vaine.

Ses tempes battaient de plus en plus fort et il sentait sa vision se dégrader. La syncope était proche.

— Non, grogna-t-il en enfonçant de nouveau l'accélérateur.

Il se frotta les yeux, s'ordonnant de rester concentré. Il ne pouvait pas laisser sa faiblesse prendre le dessus. Il ne pouvait pas lâcher Dylan, pas comme ça.

— Non, bordel. Je dois la retrouver. *Ah, Cristo*, dit-il, un sanglot dans la voix. Je ne peux pas la perdre.

— *Va au réservoir*. (Rio entendit le murmure brouillé mais ne réagit pas tout de suite.) *Le réservoir de Croton*.

Il tourna vivement la tête vers le siège passager et eut la vision d'yeux sombres et de cheveux noirs. L'image était presque translucide. Le visage était celui de quelqu'un à qui il savait ne pouvoir faire confiance.

Eva.

Il laissa échapper un ricanement et se détourna de cette hallucination. Jusque-là il n'avait revu Eva qu'en rêve. Ses fausses excuses et son insistance larmoyante à vouloir le convaincre qu'elle voulait l'aider n'avaient été que des illusions, un mauvais tour que lui jouait son esprit. Peut-être en était-il de même de cette apparition.

La vie de Dylan était en jeu et il ne laisserait pas sa propre folie lui faire perdre le cap.

— *Rio. Ecoute-moi ! Laisse-moi t'aider !*

La voix d'Eva crachotait comme un signal radio faiblard, mais son ton était clairement emphatique. Il sentit son poignet droit se refroidir et, baissant la tête, vit la main du spectre posée dessus. Il voulut secouer le bras pour se débarrasser de ce contact empoisonné et refuser une nouvelle trahison d'Eva, mais quand il regarda à sa droite, le fantôme de son ennemie défunte pleurait, ses joues pâles brillantes de larmes.

— *Tu ne l'as pas encore perdue*, laissèrent échapper les lèvres scellées qui lui avaient si bien menti par le passé. Il est encore temps. Le réservoir de Croton...

Il vit sa silhouette commencer à se dissoudre et s'évanouir. Pouvait-il la croire ? Était-il possible de se fier à Eva, même sous cette forme ? Il l'avait haïe pour tout ce qu'elle lui avait pris, alors comment pourrait-il oser lui faire confiance à présent ?

— *Pardonne-moi*, murmura-t-elle.

Et, après un dernier scintillement, elle disparut.

— Merde, siffla Rio.

Il regarda la route sans fin qui s'étendait devant lui. Ses choix étaient drastiquement limités. Un faux pas et il signerait l'arrêt de mort de Dylan. Il fallait qu'il soit sûr. Il devait faire le bon choix ou il ne pourrait plus jamais se regarder dans une glace.

Avec une prière silencieuse, Rio appuya sur la touche de son portable qui le mettait en relation avec le complexe.

— Gideon. J'ai besoin de savoir où se trouve le réservoir de Croton. Tout de suite.

Il entendit les doigts de Gideon voler sur son clavier.

— C'est dans l'État de New York... dans le comté de Westchester, sur la Route 129. C'est près d'un vieux barrage.

Rio leva les yeux sur les panneaux disposés au-dessus de l'autoroute.

— A quelle distance de Waterbury ?

— Euh... Ça devrait te prendre une heure si tu prends l'interstate 84 vers l'ouest. (Gideon se tut l'espace d'un instant.) Qu'est-ce qui se passe ? Tu as un pressentiment à propos du barrage ?

— Quelque chose comme ça, répondit Rio.

Il remercia Gideon pour l'information, puis raccrocha, accéléra et prit la bretelle de sortie.

# CHAPITRE 35

Rio conduisait comme un fou. Il mettait toute son énergie mentale dans son effort pour communiquer avec Dylan, essayant de lui faire savoir qu'il arrivait et qu'il la trouverait.

Il fonçait sur la Route 129 et sentait dans son sang qu'il n'était plus très loin de Dylan. Leur lien l'appelait, le poussait avec la certitude qu'il ne tarderait plus à la trouver. Et puis...

Une berline noire arrivait à toute vitesse dans l'autre sens et les veines de Rio se mirent à bouillir.

*Madré de Dios. Dylan est dans cette voiture.*

Braquant à gauche, il fit dérapier sa voiture, bloquant ainsi la route. Il était prêt à se battre jusqu'à la mort pour Dylan. Les freins de la berline hurlèrent et ses pneus fumèrent sur l'asphalte. Elle s'arrêta, puis le conducteur – un humain visiblement, mais d'un gros gabarit – tourna à droite pour accélérer sur une route forestière obscure qui prenait juste là.

En jurant, Rio embraya et suivit.

Devant, la berline vint percuter une barrière temporaire qui bloquait la route et s'arrêta brusquement. Deux personnes sortirent de l'arrière du véhicule. C'était Dylan et le vampire qui la retenait prisonnière. Le salopard l'entraîna plus loin sur la route, le canon d'un pistolet calé sous son menton.

Rio freina et sauta de sa voiture en tirant son arme de son holster, puis mit le ravisseur en joue. Mais il ne pouvait pas tirer ; le risque d'atteindre Dylan était trop grand.

De toute façon, il n'eut pas le temps d'y réfléchir très longtemps.

Le gorille qui conduisait la berline en faisait le tour et commençait à tirer sur Rio. Il l'atteignit d'une balle à l'épaule et continua à le mitrailler pour essayer de le garder à distance.

Malgré la douleur, Rio évita le tir de barrage et, mettant en œuvre tout le pouvoir que lui conférait son appartenance à la Lignée, franchit d'un bond la distance qui le séparait de son agresseur pour lui tomber dessus. Il attrapa l'humain – un Laquais aux yeux morts – à la gorge, et vint placer son autre main sur son front. Puis il fit passer toute sa fureur au bout de ses doigts et lui arracha la vie par ce simple contact.

Il laissa le corps au milieu de la route et repartit à pied à la recherche de Dylan.

Dylan trébuchait à côté de son ravisseur, le canon de l'arme sous le menton. Elle ne voyait pas vraiment où il l'entraînait, mais on entendait de l'eau cascader dans un bruit de tonnerre pas très loin de là.

Et puis des coups de feu.

– Non ! hurla-t-elle en entendant les déflagrations derrière elle dans le noir. Elle ressentit une vive douleur et sut que Rio avait été touché. Mais il respirait toujours. Dieu merci, il était encore vivant. Et il continuait à communiquer avec elle à travers la chaleur qui circulait dans son sang.

Elle sentit soudain sa tête ramenée en avant sans ménagement. Le vampire la força à courir le long de la route étroite qui se rapprochait de la chute d'eau.

Avant même qu'elle s'en rende compte, ils s'avançaient le long d'un pont haut perché. D'un côté, semblant s'étendre sur des kilomètres, la surface d'un lac artificiel étincelait au clair de lune. De l'autre, il y avait une chute abrupte d'une soixantaine de mètres.

Le déversoir sous le pont était blanc de l'eau qui se précipitait dessus pour cascader sur les énormes rochers qui s'épalaient en bas dans le torrent. Dylan, le regard rivé au-delà de la haute rambarde métallique du pont, voyait une mort certaine dans la fureur de ce courant.

Soudain la voix de Rio sortit de l'obscurité qui régnait à l'entrée du pont.

– Dragos ! Laisse-la partir !

Le ravisseur de Dylan la força à s'arrêter. Puis il la fit pivoter, le pistolet toujours braqué sous sa mâchoire. Elle sentit son ricanement sadique se réverbérer à travers l'arme dans tout son corps.

– La laisser partir ? Je ne crois pas, non. Viens donc la chercher. (Rio fit un pas vers eux et le canon s'enfonça encore plus.) Lâche ton arme, guerrier. Ou elle meurt ici même.

Le regard d'ambre de Rio étincela.

– Je t'ai dit de la laisser, putain.

– Pose ton pistolet à terre, riposta l'agresseur de Dylan. Maintenant. À moins que tu préfères que je lui défonce la tête ?

Le regard de Rio rencontra celui de Dylan. Il avait la mâchoire serrée et sa tension se voyait même dans l'obscurité. Laisant échapper un juron, il posa doucement son arme au sol et se releva en reculant d'un pas.

– OK, dit-il posément. Maintenant finissons-en, toi et moi. Laisse-la en dehors de tout ça, Dragos. Ou devrais-je dire Fodil Radgess ? Ou peut-être Hugo Clameur ?

Le vampire ricana.

– Alors comme ça ma petite ruse a été éventée, hein ? Aucune importance. Tu as environ cinquante ans de retard. Je me suis bien occupé toutes ces années. Ce que mon père a commencé en cachant l'Ancien, je suis en train de l'achever. Et tandis que l'Ordre courait après sa queue, tuant les Renégats comme si leur présence pouvait changer le monde d'une façon quelconque, j'ai semé les graines du futur. Beaucoup de graines. Aujourd'hui, tu m'appelles Dragos ; bientôt, le monde m'appellera Maître.

Rio fit mine d'avancer et son adversaire leva son arme vers lui. Dylan sentit le vampire se contracter avant d'appuyer sur la détente et elle saisit la chance unique qui s'offrait à elle. D'un geste brusque de la main, elle vint frapper le bras de Dragos et la balle partit vers les arbres.

Elle ne vit pas venir le coup.

Son ravisseur lui envoya un coup de poing dans la tête. Elle s'affaissa et heurta violemment le bois du pont.

– Non ! cria Rio.

Avec une rapidité et une agilité qui la stupéfiaient encore, il fendit l'air d'un bond. Dragos accepta le défi et, avec un rugissement formidable, les deux puissants mâles de la Lignée entamèrent un combat à mains nues.

Rio déchaîna contre Dragos toute la rage qu'il avait accumulée au cours des dernières heures. C'était une lutte à mort. Avec un hurlement, le vampire dévoyé fit pivoter Rio et le plaqua contre la rambarde métallique du pont. Rio mugit, repoussant le salopard pour l'envoyer de l'autre côté de l'étroit passage.

Il ne savait pas depuis quand le combat faisait rage. Aucun ne voulait s'arrêter tant que l'autre serait vivant. Ils avaient tous deux subi

une transformation complète. Leurs crocs étaient immenses et ils éclairaient la nuit de leurs yeux d'ambre.

Soudain, Dragos se libéra de l'emprise de Rio et sauta sur la rambarde. Rio l'y suivit et parvint à le mettre sur un genou. Dragos oscilla et faillit perdre l'équilibre au-dessus du déversoir, puis il plongea tête la première dans le ventre de Rio.

Rio sentit ses pieds glisser sur le rail métallique. Il pencha... puis tomba.

— Rio ! cria Dylan. Oh, mon Dieu, non !

À peine une fraction de seconde plus tard, Dragos commit la même erreur. Mais, comme Rio, il parvint à s'accrocher à la superstructure métallique de l'ouvrage.

Le combat se poursuivit sous le pont, les deux vampires accrochés d'une main aux poutrelles tandis qu'ils continuaient à se frapper au-dessus du vide. L'épaule blessée de Rio lui brûlait atrocement. La douleur le menait vers la syncope, mais il se secoua, concentrant toute la colère accumulée par la peur de perdre Dylan pour tenter de mettre un terme à la lignée des Dragos une bonne fois pour toutes.

Et il sentait que Dylan lui insufflait de la force elle aussi.

Elle était dans son esprit et dans son sang, dans son cœur et dans son âme, et lui prêtait sa propre détermination. Il absorbait ce don, en utilisant ce que lui accordait son lien à Dylan pour retourner sans cesse à l'attaque.

Soudain, un coup de feu retentit au-dessus d'eux.

Ils levèrent tous deux la tête. Dylan avait un pistolet en main et visait Dragos.

— Ça, c'est pour ma mère, fils de pute.

Elle tira, mais Dragos appartenait à la Lignée et il se montra plus vif qu'elle ne s'y attendait. Il se dégagea à la dernière seconde, trouvant une meilleure prise un peu plus loin. Elle suivit en le gardant en ligne de mire. Mais alors qu'elle allait tirer une nouvelle fois, Dragos, passant une main entre deux lattes du pont, se saisit d'une de ses chevilles.

Elle tomba à la renverse sans pouvoir amortir sa chute. Rio l'entendit perdre le souffle puis, horrifié, vit Dragos la tirer vers la rambarde.

En un clin d'œil Rio opéra un rétablissement sur le pont. D'une main, il attrapa le bras de Dylan, et de l'autre le pistolet qu'elle avait laissé tomber.

— Lâche-la, ordonna-t-il à Dragos en visant sa tête.

Il était difficile de tuer un membre de la Lignée, mais en général une balle dans le crâne suffisait.

— Tu crois que c'est fini, guerrier, se moqua Dragos, dont les crocs étincelaient. Mais ça ne fait que commencer.

Sur ce, il lâcha Dylan et, chutant comme une pierre, il disparut dans l'eau qui bouillonnait en contrebas.

Dragos était parti.

Rio se tourna vers Dylan et la prit dans ses bras. Il la serra fort contre lui, profondément soulagé de pouvoir de nouveau sentir sa chaleur. Il l'embrassa, puis essuya le sang et la poussière qui maculaient son joli visage.

— C'est fini, murmura-t-il avant de l'embrasser de nouveau.

Il regarda l'eau noire sous le pont, mais ne vit aucun signe de Dragos dans le torrent.

— Tu es en sécurité avec moi, Dylan. C'est fini, maintenant.

Elle hocha la tête et l'enlaça.

— Ramène-moi à la maison, Rio.

# CHAPITRE 36

Près d'une semaine s'était écoulée depuis que Rio avait ramené Dylan au complexe de l'Ordre, où il espérait fonder un foyer avec elle pour toujours.

Il n'avait pas encore récupéré complètement de sa blessure à l'épaule. Tess avait bien essayé d'accélérer la cicatrisation après l'extraction de la balle, mais, comme elle le craignait, son pouvoir de guérison était presque entièrement détourné au profit du bébé qui grandissait dans son ventre. Elle ne pouvait pas aider Rio et n'aurait pas pu non plus faire quoi que ce soit pour la mère de Dylan.

Les obsèques de Sharon Alexander avaient eu lieu deux jours plus tôt dans le Queens. Rio était retourné à New York avec Dylan la nuit précédant la cérémonie, comme d'ailleurs le reste des membres de l'Ordre et leurs Compagnes de sang, qui voulaient montrer leur soutien au nouveau couple. Rio avait regretté de ne pouvoir se tenir au côté de Dylan lors de l'enterrement cet après-midi d'été ensoleillé, mais il était heureux que Tess, Gabrielle, Savannah et Élise aient pu lui apporter leur réconfort à sa place.

Dylan avait été accueillie dans le complexe comme si elle y avait toujours eu sa place. Les autres Compagnes de sang l'adoraient. Quant aux guerriers, même Lucan avait été impressionné par son empressement à offrir son aide à l'Ordre. Elle avait passé la plus grande partie de la journée au labo avec Gideon, à passer en revue des fiches de la BD2I et des rapports de disparition des Havrobscurs pour identifier les Compagnes de sang qui lui avaient rendu visite depuis l'au-delà au cours des années.

Ce soir-là, avant que les guerriers de l'Ordre partent en patrouille, tous les résidents du complexe étaient rassemblés autour de la grande table de l'appartement de Rio. Tandis que les femmes partageaient un repas, les guerriers s'occupaient des affaires de l'Ordre et planifiaient les missions de la nuit à venir. Nikolai allait rencontrer le Gen-1 qu'il connaissait dans l'espoir de remonter à l'origine des récents assassinats.

En ce qui concernait Dragos, alias Hugo Clameur, les membres de l'Ordre n'avaient guère été surpris de trouver sa résidence new-yorkaise vide lorsqu'ils l'avaient prise d'assaut quelques nuits plus tôt. Le salaud avait tout nettoyé, ne laissant derrière lui aucun indice sur la troisième vie qu'il avait menée en tant que Fodil Radgess et aucune trace de l'endroit où il avait pu fuir après son combat avec Rio au barrage de Croton. Une fouille des environs du réservoir n'avait rien donné, mais Rio et ses compagnons n'étaient pas près de renoncer.

Il y avait encore beaucoup à faire dans la quête que menait l'Ordre pour mettre un terme au mal que semait Dragos, mais Rio ne pouvait rêver meilleure équipe que celle qu'il constituait avec le groupe assis à sa table. Il parcourut du regard les visages de ses frères d'armes et de leurs compagnes et ressentit fierté, gratitude et humilité à faire de nouveau partie de cette famille. Pour toujours, cette fois.

Mais c'est en se retournant vers Dylan que son cœur se serra le plus fort, sous l'effet d'une vague de profonde tendresse.

C'était elle qui l'avait empêché de basculer complètement. Elle l'avait tiré d'un abîme dont il avait bien cru ne jamais pouvoir s'échapper. Son sang lui avait donné de la force, mais c'était le don sans limite de son amour qui lui avait vraiment permis de se retrouver complètement.

Rio tendit la main et prit celle de Dylan. Elle sourit quand il porta ses doigts à sa bouche pour les embrasser, sans la quitter des yeux. Il l'aimait si profondément qu'il supportait à peine d'être loin d'elle à présent qu'elle vivait avec lui. Et savoir qu'elle l'attendait dans son lit toutes les nuits à son retour de patrouille était à la fois une souffrance et un baume.

— Sois prudent, murmura-t-elle.

Rio hocha la tête, puis il l'enlaça et l'embrassa goulûment.

— Seigneur ! dit Nikolai avec un petit rire tandis que les autres commençaient à se disperser. Prenez une chambre, vous deux !

— Je te signale que tu es dedans, rétorqua Rio sans lâcher Dylan. Combien de temps avant de monter en surface ?

Niko haussa les épaules.

— Je dirais une vingtaine de minutes.

— Ça suffira, déclara Rio en regardant sa femme d'un air affamé.

Elle rit et rougit même un peu, mais ses yeux trahissaient son désir. Et tandis que Nikolai se retirait rapidement en fermant la porte derrière lui, Rio prit Dylan par la main.

— A peine vingt minutes, grimaça-t-il d'un air faussement indécis. Je ne sais pas trop par où commencer.

Dylan leva un sourcil, avant de se diriger vers la chambre.

— Oh, dit-elle, je pense que tu vas trouver.

Dylan avait été stupéfiée de la façon dont Rio avait su exploiter la moindre de ces minutes.

Et quand il était revenu de patrouille beaucoup plus tard cette nuit-là, il avait entrepris de la surprendre encore plus avant. Il lui avait fait l'amour plusieurs heures durant, puis l'avait enveloppée de ses bras puissants pendant qu'elle somnait dans le sommeil. Elle ne savait pas exactement à quel moment Rio avait quitté le lit, mais c'est son absence qui la réveilla une heure avant l'aube environ. Elle passa l'épais peignoir éponge de Rio, sortit de l'appartement et se laissa guider par le bourdonnement de son sang pour retrouver son compagnon.

Il n'était ni dans le complexe, ni dans le manoir qui le coiffait en surface. Il était dehors, dans le parc derrière la maison. Vêtu seulement d'un pantalon de jogging noir, Rio était assis sur les grandes marches de marbre qui menaient à la pelouse soigneusement entretenue. Il regardait un petit feu brûler à quelques pas de là sur l'herbe. Il avait à côté de lui un carton contenant des photos encadrées et deux ou trois des tableaux abstraits aux couleurs vives qui avaient orné les murs de ses quartiers.

En observant le feu, Dylan reconnut les formes déjà distordues de certains autres objets consumés par les flammes.

— Salut, dit-il.

À l'évidence, il l'avait sentie arriver derrière lui. Il ne se retourna pas, se contentant de tendre la main vers elle.

— Si je t'ai réveillée, j'en suis vraiment désolé.

— Ce n'est rien, assura Dylan en lui prenant la main. Je suis contente de m'être levée. Ta chaleur me manquait.

Il l'attira jusqu'à lui, passa un bras autour de ses jambes et la garda contre lui, les yeux toujours rivés sur le feu. Dylan regarda la caisse à côté de lui, où se trouvaient les photos d'Eva et quelques-unes d'eux deux en des temps plus heureux. Il y avait aussi une partie de ses vêtements.

— Je me suis réveillé il y a un moment et je me suis rendu compte qu'il y avait un certain nombre de trucs qui ne faisaient plus vraiment partie de ma vie et dont je devais me débarrasser, dit Rio.

Sa voix était calme, sans colère ni amertume, tout simplement résolue.

Il semblait vraiment en paix ; et cette impression se répandit dans les veines de Dylan tandis qu'il tenait ses jambes enlacées en regardant en silence le feu danser sur la pelouse.

— Pendant un an, je l'ai haïe, reprit-il. À chaque battement de mon cœur, je souhaitais qu'elle soit en train de brûler en enfer pour ce qu'elle m'avait fait. Je pense que ma haine d'Eva est la seule chose qui m'ait maintenu en vie. Pendant longtemps, c'est le seul sentiment que j'ai pu éprouver.

— Je sais, dit Dylan doucement. (Elle passa les doigts dans sa chevelure épaisse.) Mais c'est Eva qui m'a conduite à toi sur cette montagne. Elle t'aimait, Rio. Je pense qu'à sa façon elle avait pour toi un amour profond. De son vivant, elle a commis des erreurs terribles en essayant de te garder pour elle seule. Elle a fait des choses affreuses, mais je suis sûre que, morte, elle souhaite pouvoir se racheter.

Rio se leva lentement, sans la lâcher pour autant.

— Je ne peux plus la haïr, pas seulement parce qu'elle t'a amenée à moi, mais aussi parce qu'elle m'a permis de te retrouver. Eva est venue dans ma voiture la nuit où Dragos t'a enlevée.

Dylan fronça les sourcils.

— Tu l'as vue ?

— J'étais encore à près de deux heures de New York, conscient que, si Dragos te tenait, je ne parviendrais jamais à te rejoindre à temps. *Cristo*, la peur que j'ai eue... (Il s'interrompit et la serra contre lui.) J'étais sur l'autoroute et conduisais le plus vite possible en priant de toutes mes forces pour qu'un miracle ait lieu. N'importe quoi qui me redonnerait l'espoir de ne pas te perdre. Et c'est alors que j'ai entendu sa voix à côté de moi. J'ai tourné la tête et je l'ai vue sur le siège passager. Elle m'a dit où Dragos t'emmenait. Elle m'a indiqué le barrage, m'a dit de lui faire confiance. Je ne savais pas si j'en étais capable, mais je savais que ça pouvait être ma dernière chance de te retrouver. Sans elle, je t'aurais perdue. Elle aurait pu me dire que tu te trouvais au beau milieu d'un enfer hurlant que je serais allé t'y chercher. Elle aurait pu me trahir encore, m'attirer dans une nouvelle embuscade, je m'y serais précipité dans l'espoir de te retrouver vivante.

— Mais ce n'est pas ce qu'elle a fait, fit observer Dylan. Elle t'a dit la vérité.

— Oui. Dieu merci.

— Oh, Rio.

Dylan posa la joue contre sa poitrine, écoutant le sourd battement de son cœur comme si c'était le sien. Elle sentait l'amour de Rio la réchauffer comme le soleil, un amour qu'elle lui renvoyait au centuple.

— Je t'aime tellement.

— Je t'aime aussi.

Il lui souleva le menton et l'embrassa longuement, avec beaucoup de douceur.

— Je vais t'aimer pour toujours, Dylan. Si tu veux bien de moi, il n'y a rien que je désire plus au monde que de passer tous les jours – et toutes les nuits – de ma vie à t'aimer.

— Bien sûr que je veux de toi, dit-elle, tendant la main pour lui caresser la joue. (Elle laissa un sourire séducteur s'épanouir lentement sur son visage.) Je te veux tous les jours et toutes les nuits de ma vie... et de toutes les manières possibles et imaginables.

Rio sentit monter un grondement au fond de sa gorge et son regard s'alluma d'une étincelle d'ambre.

— J'aime à entendre ça.

— C'est bien ce que j'espérais.

Elle lui sourit et contempla son visage, un visage dont elle ne se lasserait jamais, surtout quand il la regardait avec une telle dévotion et une telle tendresse qu'elle aurait pu en perdre le souffle.

Elle reporta son regard sur la caisse qui contenait les effets personnels d'Eva, puis sur le feu.

— Tu sais que tu n'as pas besoin de faire ça. Pas pour moi en tout cas.

Rio secoua la tête.

— Je le fais pour nous deux. Peut-être aussi pour elle. Il est temps d'oublier tout ce qui s'est passé. Je suis prêt à faire ça, maintenant. Grâce à toi, grâce à l'avenir que j'entrevois avec toi. J'en ai fini de regarder en arrière.

Dylan hocha doucement la tête.

— D'accord.

Rio prit la caisse et, du regard, lui demanda de l'accompagner jusqu'au feu. Ils le rejoignirent ensemble en silence.

Rio poussa la caisse qui contenait les photos, les tableaux et les vêtements au milieu des flammes, qui l'entourèrent immédiatement. Elle prit vie l'espace d'un instant en lançant des flammèches et de la fumée dans le bleu sombre du ciel.

Perdus dans leurs pensées, Dylan et Rio regardèrent un moment le feu brûler, jusqu'à ce que les flammes se calment, faute de combustible. Lorsqu'il n'y eut plus que des braises et de la fumée, Rio se tourna vers Dylan et la prit dans ses bras. Il la serra contre lui en chuchotant à son oreille quelques mots de gratitude.

Et, dans la colonne de fumée qui montait du feu mourant derrière lui, Dylan vit apparaître par-dessus son épaule une forme féminine éthérée.

Eva.

Elle les regardait tous deux enlacés, avec un sourire un peu triste. Puis, après un lent hochement de tête à l'intention de Dylan, elle s'effaça progressivement.

Dylan ferma les yeux en enlaçant Rio et enfouit son visage contre la poitrine rassurante et chaude. Un instant plus tard, elle sentit la voix de Rio vibrer sous sa joue.

— A propos de toutes les manières possibles et imaginables, dit-il en se raclant la gorge. Tu ne veux pas m'expliquer ce que tu avais en tête ?

Dylan leva les yeux et sourit, son cœur débordant d'amour.

— Et si je te montrais, plutôt ?

Il gloussa ; ces crocs commençaient à pointer.

— Je me demandais quand tu allais y venir !